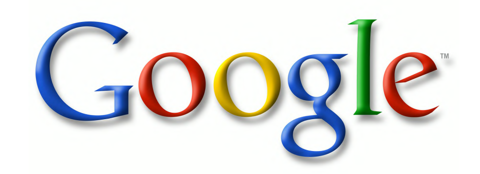


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




600032945T





LE

MARÉCHAL DAVOUT

PRINCE D'ECKMÜHL

***

EN VENTE

LE MARÉCHAL DAVOUT

PRINCE D'ECKMÜHL

1re PARTIE — **ANNÉES DE JEUNESSE**

1 vol. in-8°, orné d'un portrait. . . . . 7 fr. 50

2e PARTIE — **ANNÉES DE COMMANDEMENT**

1 vol. in-8°, orné d'un portrait. . . . . 7 fr. 50

Paris. — Typ G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 8630.



LOUIS ET JULES

A.-L. D'ECKMÜHL, M^ise DE BLOCQUEVILLE

LE MARÉCHAL DAVOUT
PRINCE D'ECKMÜHL
RACONTÉ
PAR LES SIENS ET PAR LUI-MÊME

LA RUSSIE ET HAMBOURG

Vouloir comme un géant, aimer comme une femme...
VICTOR HUGO.

« Il est bien rare que je pense à moi-même. »
MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35
1880

Tous droits réservés.

237 e 60^c

LE

MARÉCHAL DAVOUT

PRINCE D'ECKMÜHL

LA RUSSIE ET HAMBOURG

Hambourg et la Russie sont deux dates considérables dans la vie du maréchal prince d'Eckmühl. C'est à Hambourg qu'il avait préparé ce redoutable et superbe premier corps de la Grande Armée, destiné à être englouti par les neiges de la Russie, après avoir excité, dit-on, la jalousie de Napoléon; c'est à Hambourg encore que, ferme et debout après nos désastres comme avant la lutte, le maréchal fut appelé à reconstituer une nouvelle armée, entièrement composée de jeunes conscrits dont il sut faire de vaillants défenseurs du glorieux drapeau qui flottait encore sur une ville allemande, alors que les trois couleurs n'abritaient déjà plus la France humiliée et vaincue.

Ceux qui se sont longtemps occupés d'approfondir

une histoire particulière, et peu importe que cette histoire soit celle d'un peuple ou d'un individu, éclairés par la logique des évènements, par la connaissance des ressorts secrets cachés d'ordinaire aux yeux des contemporains, arrivent à une certitude des choses que ne sauraient posséder en aucune façon même les plus intelligents parmi les hommes d'action, car ces derniers ont à compter avec les autres autant qu'avec leur propre volonté, et il leur faut encore faire la part de l'imprévu, cette fatalité que les hommes ne peuvent dominer, quel que soit leur génie.

En lisant et relisant les papiers entre nos mains, nous avons constaté que c'est pendant l'année 1810 que les nuages ont commencé à s'amonceler dans l'esprit de l'Empereur contre le prince d'Eckmühl. Quelques retours meilleurs ont pu faire illusion à un homme, sans doute très clairvoyant, mais que la paix de sa conscience et un certain dédain des faux jugements rassuraient peut-être trop complètement. Les communications de Napoléon avec Davout sont incessantes, mais elles ont changé de caractère. Désormais l'Empereur s'occupe des moindres détails, ce qu'il était loin de faire en 1806, 1807 et même en 1808, où il consultait, pour ainsi dire, son habile lieutenant. Quelques lettres de Napoléon, données dans le second volume de ces souvenirs, affirment ce que nous avançons

ici ; fidèle au système de ne parler qu'à l'appui de documents impossibles à nier, nous allons transcrire deux des ordres à coup sûr infiniment désagréables qui ont commencé à nous ouvrir les yeux et à nous faire pressentir le refroidissement de l'Empereur envers le prince d'Eckmühl.

A Fontainebleau, le 4 octobre 1810.

Mon cousin, la désorganisation de votre corps vient de votre faute, rien ne doit s'exécuter sous peine de responsabilité sans votre ordre. Voyez le ministre de la guerre et concertez-vous avec lui pour me proposer un projet complet d'organisation de votre armée, comme était organisé le 8e corps. Vous avez le commandement non-seulement du 3e corps, mais de toutes les troupes françaises qui sont en Allemagne. Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

Signé: NAPOLÉON.

Le 4 octobre encore, dans une des six lettres portant cette date, nous trouvons : « ...Tous ces contre-ordres ne seraient pas donnés, si vous aviez maintenu l'ordre dans votre armée et si vous ne l'aviez pas laissé désorganiser par les bureaux. »

Les dépêches suivantes sont remplies d'instructions pour saisir et brûler les marchandises. Le 1er janvier 1811 enfin, Napoléon parle des consciences achetées à Hambourg, des huit millions gagnés par Bourrienne, et enjoint au maréchal de savoir et de

punir. Puis l'Empereur, subitement radouci, avertit le maréchal Davout qu'il lui forme une armée de quatre-vingt mille hommes laquelle doit se tenir prête à marcher pour le lieu où il sentira nécessaire de l'appeler. De Paris, Napoléon écrit au maréchal : « N'envoyez aucun courrier en Pologne et écrivez-y le moins possible. Ayez le meilleur langage pour la Russie ; on se plaint qu'il y a des lettres et des paroles de vous qui sont pour la guerre. Tout ce qu'on dit aux Polonais, ils le répètent et le publient de toutes les manières. »

Les sympathies du maréchal Davout pour la nation polonaise contrariaient l'Empereur, dont l'esprit toujours inquiet de domination se souvenait des mémoires envoyés par le gouverneur de Varsovie, de ses instances en faveur de l'établissement d'un gouvernement stable et éclairé. Le 22 octobre 1807, l'Empereur avait écrit au duc d'Auerstaëdt : « Ce que vous m'envoyez sur l'esprit de la Pologne, c'est ce qu'on n'a cessé de me répéter, c'est ce que les hommes chauds disent dans tous les pays ; » et il n'oubliait rien !

Le 13 mars 1811, Napoléon reprochait au maréchal de ne pas tirer assez du pays de Hambourg, lui ordonnait de lever des taxes effroyables, dont le prince d'Eckmühl, *qui les avait combattues*, porte le poids dans le souvenir des habitants.

La souffrance engendre l'injustice, et, en ressen-

tant le coup, on ne recherche pas d'ordinaire la cause première du choc douloureux. En tout, on sait peu et mal la vérité des choses, chacun les racontant au point de vue qu'il lui plaît de choisir. A propos de Hambourg, le gouverneur de Dantzick, le général Rapp, répète souvent dans ses mémoires qu'il ne relevait aucunement du commandement du maréchal Davout; les lettres de l'Empereur semblent prouver le contraire, et plus d'un orage a été détourné de la tête du comte par la bonté et la justice du gouverneur de Hambourg, qui cherchait à adoucir à son endroit les coups de boutoir de Napoléon, sans y parvenir toujours : ainsi avec quelle rudesse, le 11 mars 1811, l'Empereur écrit au comte Rapp : « Vous deviez au moins prendre mes ordres avant de faire une pareille bévue. »

On est vraiment et souvent tenté, en lisant les lettres impériales, de répéter le fameux mot que le prince de Talleyrand dit au comte de Rambuteau, en s'appuyant à son bras pour descendre l'escalier du Conseil d'État après une orageuse séance pendant laquelle le prince, sans prononcer une seule parole, s'était laissé malmener fort brutalement par Napoléon : « Quel dommage qu'un aussi grand homme soit si mal élevé! »

Une longue lettre de l'Empereur, datée du 24 mars, explique au prince d'Eckmühl les préparatifs secrets faits en vue de la guerre avec la Russie, tout en

parlant paix : « Recommandez à Rapp de couper sa langue et de faire entendre que les préparatifs sont dirigés contre les Anglais. » Tout est prévu, indiqué ; il demande de l'argent, beaucoup d'argent, il faut le faire rentrer.

Paris, le 25 mars 1811.

Mon cousin, le consul général Leroy a fourni des renseignements qui ne sont pas exacts : il y a des déserteurs dans la flottille sous vos ordres. Il y a des embaucheurs à Varel et à Hambourg; faites-en arrêter un et faites-le fusiller. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé : NAPOLÉON.

En lisant beaucoup de ces dépêches impériales, je me demande comment on a pu, non-seulement compatir à la situation du brave capitaine de vaisseau dépeinte dans les dramatiques récits d'A. de Vigny, intitulés : *Servitude et grandeur militaires*, mais admirer le soldat condamné, par obéissance à la discipline, à faire fusiller le fiancé de Laurette sur un ordre lu à deux mille lieues de la France, et comment on s'est déchaîné contre le maréchal Davout, qui adoucissait le plus souvent possible les terribles ordres reçus? Les hommes ont positivement deux justices. Le prince d'Eckmühl avait cent fois raison, à Thorn, de s'en remettre à l'unique justice de Dieu !

Le 30 avril 1811, l'Empereur écrit au maréchal Davout : « Mon cousin, le général Rapp a très mal fait de laisser sortir une aussi grande quantité de blé. Ce blé va en Angleterre. La circulaire du ministre tenait à d'autres circonstances, et le gouverneur aurait bien mieux fait de mettre un embargo et de demander des ordres. Écrivez-lui de mettre un embargo sous un prétexte ou sous un autre... Il y a à Dantzick beaucoup de tripotages et je crains que mes intérêts ne soient pas pris avec toute la pureté convenable. Parlez-en bien fort et confidentiellement à Rapp. Qu'y avait-il donc de si pressé à envoyer ce blé aux Anglais, c'est-à-dire à Lisbonne et à Cadix?... »

Le 3 mai, Napoléon écrit encore : « Je vous envoie une lettre du conseiller d'État Collin ; vous y verrez que Rapp ne sait ce qu'il fait, que les cautionnements doivent être versés aux douanes et que les consuls ne doivent y être pour rien. On m'assure qu'il tire des lettres de change sur le Trésor. C'est une mauvaise manière de faire ; il faut qu'il marche doucement. Mon intention est que la ville contribue. » Et le 3 juin 1811 encore : « Mon cousin, écrivez au général Rapp que ses observations n'ont pas le sens commun... et que je suis surpris qu'il n'ait pas compris que je ne voulais pas laisser la place de Dantzick à la disposition des troupes d'une seule nation. »

Le 23 juin, à propos de frais extraordinaires, l'Empereur écrit : « Faites donc connaître au général Rapp que je n'alloue rien et ne puis rien allouer. »

Le lecteur intelligent comprend vite que, si le général Rapp se croyait livré à ses propres lumières, cela tenait à l'amitié du prince d'Eckmühl, qui lui communiquait, en les adoucissant, les dépêches de Napoléon à titre de renseignements utiles ; qu'aurait-il dit de la dépêche, datée de Trianon le 19 juillet 1811, que nous donnons ici ?

Mon cousin, la lettre du général Rapp du 6 juillet est pleine de jérémiades qui ne signifient rien. Qu'est-ce qui a donné des ordres pour la formation d'un camp?[1] C'est de vous qu'il doit les avoir reçus. Quelle nécessité y avait-il de leur donner de la publicité? Le général Rapp fait tout à l'inverse de ce qu'il faut faire ; il n'a pas compris mes intentions ; mon intention est que ce camp ne me coûte rien. . . Rapp fait toujours tout de travers. Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

Signé : NAPOLÉON.

Le 10 mai 1811, de Saint-Cloud, Napoléon reproche au prince d'Eckmühl d'avoir voulu empêcher la correspondance directe des colonels avec le ministre de la guerre, « *vieille coutume française.* » Le 14, il écrit : « Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 9 mai. J'ai lu avec intérêt le rapport sur Héli-

[1] Napoléon lui-même. Nous avons l'ordre en main.

goland; il m'a paru bien fait et respire la vérité. »

Le 17 : « Je vois avec plaisir que vous allez arrêter beaucoup d'agents de l'Angleterre. Soyez inexorable, et, s'il y a parmi eux quelque agent marquant, faites-le fusiller... Il faut porter l'épouvante parmi ces fraudeurs. J'ai ordonné que le commandant du département de l'Ems-Oriental fût tenu d'obéir aux ordres que vous donnerez dans ce département. »

Malheureusement l'ombre d'une opposition irrite Napoléon, et son irritation est brutale. De Trianon, le 20 juillet 1811, Napoléon écrit : « Mon cousin, donnez l'ordre sur-le-champ que le gouverneur de Magdebourg mette toutes les églises, tous les magasins du génie, de l'artillerie, même ceux des particuliers à la disposition du sieur (*nom illisible*) pour y mettre toutes les marchandises qui m'appartiennent. Témoignez mon mécontentement au préfet westphalien pour ses mauvaises lettres et ses mauvaises chicanes. Magdebourg m'appartient; j'ai bien voulu en laisser l'administration civile au roi; mais la police appartient à mon gouverneur, qui ne doit souffrir aucune opposition. Sur ce, mon cousin, etc., etc. »

On voit que ce n'est pas seulement avec les généraux que l'Empereur se montre impérieux, absolu et rude. En somme, la correspondance entière de Napoléon trahit une nature ardente, toute de premier

mouvement, prompte à céder à l'impulsion reçue. Un jour, il écrit au prince d'Eckmühl la lettre la plus désagréable, lui reprochant de ne pas veiller sur la santé des troupes; le lendemain, il dit de Compiègne, le 12 septembre 1811 : « Mon cousin, je reçois votre lettre. Le ministre de la guerre a tort d'envoyer aucun ordre de mouvement à vos officiers : tout doit vous être d'abord adressé; vous seul devez savoir ce qu'il y a à faire, puisque vous commandez une armée et non pas une division. J'approuve donc la mesure que vous avez prise de retenir les officiers désignés pour des grades supérieurs jusqu'à ce qu'ils soient remplacés. Sur ce, je prie Dieu, etc., etc. »

La volonté ou la prétention de tout savoir causait à l'Empereur des accès d'injuste mauvaise humeur, car on le trompait pour détourner sa faveur. Ce billet du 18 juillet 1811 nous a fait sourire : « Mon cousin, le colonel du 9e cuirassiers a fait la mauvaise plaisanterie d'envoyer à la garde un homme mauvais sujet, voleur et qui avait passé trois mois en prison; faites-lui connaître combien cette conduite est indécente. Sur ce, etc. » Bientôt, le 20 juillet, de Trianon, il écrit au maréchal Davout : « On me rend compte que vos troupes sont très belles; mais il est nécessaire qu'elles le soient et que l'instruction se pousse parmi les officiers, sous-officiers et soldats avec une grande activité, puisque votre corps est une des principales ressources de

l'Empire contre des évènements du côté du Nord. »

Toute indépendance, même celle des maréchaux, de par la terrible férule du maître, avait des bornes prochaines !

Ainsi de Saint-Cloud, le 18 avril 1811, l'Empereur écrit : « Faites un ordre du jour et annoncez la peine de mort contre tout garde-magasin ou commissaire des guerres qui détruirait ou délivrerait la moindre chose de l'approvisionnement de siège sans l'autorisation du gouverneur; que rien ne peut sortir des magasins pour cause d'avarie ou toute autre cause, sans que le remplacement précède l'extraction. »

Évidemment, l'empereur, gâté par la fortune, ne réfléchissait plus avant d'écrire, et sa colère du moment s'échappait comme une fusée. Le général Rapp était un de ses favoris, et cependant Napoléon, impatienté d'une des démarches du gouverneur de Dantzick, écrit au maréchal Davout : « Je ne sais que penser de cette conduite : est-ce corruption ou bêtise? »

Dans une autre dépêche, l'Empereur reproche rudement au prince d'Eckmühl d'avoir fait mettre des soldats au cachot, et quelques jours plus tard, le 12 novembre 1811, il s'écrie au contraire : « Je suppose que vous ferez fusiller les officiers du 128e qui sont convaincus d'un complot de désertion. »

La lettre de la veille ne ressemble presque jamais

à celle du lendemain : la douceur succède à la violence sans motif apparent; parfois même une pointe de malice et de gaieté perce dans le style de Napoléon : ainsi en réponse à une lettre du prince d'Eckmühl, inquiet des démarches d'un membre de la famille royale de Prusse, l'empereur écrit de Rotterdam, le 26 octobre 1811 :

Mon cousin, il est vrai que le prince Auguste de Prusse est allé à Bâle et de là à Erfurt; la réalité est qu'il est amoureux fou de madame Récamier; il lui a même fait une promesse de l'épouser; elle, qui n'est pas si folle, s'en rit et s'en moque. Elle a manqué au rendez-vous de Bâle; ainsi vous voyez qu'il y a bien peu de politique dans tout cela. Il paraît que ce jeune homme est sans boussole et sans tête, ce qui désole, dit-on, la famille de Prusse. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Signé : NAPOLÉON.

Le 19 novembre, Napoléon, à propos de trois officiers dénoncés comme coupables et expédiés à Wesel par le maréchal, lui écrit : « Je suis à concevoir comment vous avez envoyé à Wesel ces trois officiers. Il fallait les faire traduire devant une commission militaire de cinq officiers supérieurs et les faire fusiller. Cette circonstance m'a fort surpris. »

Le 24 novembre, Napoléon parle à Davout de lui donner une armée de deux cent mille hommes à com-

mander. Les esprits agités rendent difficile la tâche des subordonnés...

Une lettre datée de Paris le 2 décembre est plus que curieuse: « Mon cousin, je réponds à une de vos lettres du 26 novembre. Si le grand-duché de Varsovie, qui a plus de quatre millions d'habitants, ne peut pas nourrir ses troupes, malgré tous les avantages que je lui fais en favorisant son emprunt qui lui a déjà rendu plusieurs millions, en nourrissant et habillant la division qu'il a en Espagne, qui est le quart de son infanterie, je ne puis pas comprendre comment ce pays peut prétendre à devenir une nation. »

Puis, passant à des renseignements sur la Hongrie, que le maréchal lui avait adressés au nom du général Rapp, lesquels renseignements devaient contrarier sa fantaisie du moment, il s'emporte, il se fait grossier: « Je vous prie de ne pas me remettre de pareils rapsodies sous les yeux ; mon temps est trop précieux pour que je le perde à m'occuper de pareilles fadaises. Vous ne prétendez sans doute pas que je m'instruise de ce qui se passe en Hongrie et en Autriche par des rapports de Dantzig, surtout transmis par un homme aussi faible et dont je fais aussi peu de cas, hormis un jour d'affaire, que Rapp: tout cela ne sert qu'à me faire perdre mon temps et à salir mon imagination par des tableaux et des suppositions absurdes. »

Ces malencontreux rapports devaient miner les illusions dont l'empereur aimait désormais à se bercer, car ses longues tirades et ses colères prouvent uniquement qu'il était touché. En lisant ces pages, nous pensions que la défaveur du prince d'Eckmühl, en dehors des rapports de l'envie, avait bien pu naître des impatiences que son esprit politique, que la sûreté de son coup d'œil et de ses informations devaient causer à l'Empereur, qui ne supportait plus la contradiction, fût-ce la contradiction des évènements !

Par moments Napoléon, qui ne détestait pas la célèbre maxime de Machiavel et qui se plaisait *à diviser pour régner*, se sentait pris du besoin d'adoucir les inimitiés qui l'entouraient et qu'il avait parfois fomentées. Ainsi, le 10 décembre 1811, il parle au prince d'Eckmühl d'une mesure de nature à plaire au roi de Westphalie, presque avec grâce :

J'ai voulu, exprès, vous charger de porter cette douceur pour que cela vous rapproche de la cour de Westphalie, parce que la désunion n'est bonne à rien. Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

Signé : NAPOLÉON.

Ces velléités de courtoisie duraient peu : le 7 janvier 1812, nous trouverons une très sévère lettre, commandant la saisie de toutes les denrées

coloniales; le 9, Napoléon tonne contre la Suède; le 10, de longs détails initient le prince d'Eckmühl à la formation de toute l'armée. Le 1er février 1812, l'empereur prévient le maréchal que le prince de Neufchâtel entre en fonctions et que désormais c'est avec lui seul qu'il aura à correspondre. Nous trouvons cependant après cet avis presqu'autant de lettres de Napoléon directement adressées au maréchal Davout que par le passé. Cette même lettre reproche durement au gouverneur de Hambourg d'avoir laissé juger par les tribunaux du pays un homme qui avait tué un Français. Un ordre du 4 février enjoint les mesures les plus sévères : « Vous ne devez avoir aucun pourparler avec les Suédois. » Le 8, Napoléon fulmine contre le général Rapp. Le 9 : « Mon cousin, désormais vous recevrez vos ordres par le major général. Cependant je veux *encore* vous écrire pour vous prévenir que, du 20 au 30 février, votre corps doit faire un grand mouvement ; » et, ceci dit et redit, il écrit toujours.

Le 9, une seconde dépêche, *directe*, blâme énergiquement le maréchal de son indulgence : « Il y a de la faiblesse dans votre conduite..... Vous ne me parlez pas de l'homme qui a tué un Français ; est-il mis à mort ?... Je suis fâché aussi que dans ce moment vous ayez fait un mouvement pour soulager la Westphalie..... Il y a dans tout ceci de la faiblesse, et mes troupes sont sacrifiées à de

vaines considérations. La réclamation de M. d Saint-Marsan ne signifie rien. Je ferai saisir le marchandises coloniales partout où on en trou vera. »

Les lettres suivantes ne font qu'appuyer sur c terribles mesures, et cependant le lieutenant se a porté le poids des ordres auxquels l'Empereur l reprochait de ne pas obéir!

La guerre commence : de Vilna, le 3 juillet 181 Napoléon, qui écrit directement tous les renseign ments qu'il possède au prince d'Eckmühl, lui jett cette parole considérable dans la bouche d'un aut ritaire tel que lui : « Quand je saurai ce que vou voulez faire, je me déciderai à envoyer la divisio Claparède. »

De Vilna, à onze heures du matin, l'Empereu annonce au prince d'Eckmühl qu'il a chargé tels tels corps de l'appuyer : on voit que le premier corp est le pivot sur lequel il compte. Nous trouvon enfin cette phrase qui serre le cœur : « J'ai envoy ordre sur ordre au roi de Westphalie de poursuiv Bagration l'épée dans les reins. » On sait hélas comment fut exécuté ce commandement. Le 9 jui let encore, Napoléon déplore la division forcée de corps du maréchal, mais il espère que le roi d Westphalie continuera à poursuivre l'épée dans le reins le corps de Bagration et il ajoute : « *S'il e nécessaire, une de ses divisions pourra même passe*

par Minsk afin de se tenir en communication avec vous. »

Par malheur, l'orgueil mal placé du roi élu par la volonté de son frère ne daignait pas obéir à un simple maréchal : une considération d'amour-propre lui semblait devoir passer avant le salut de l'armée et le triomphe de la France.

La correspondance de Napoléon, datée de Russie, n'a plus le caractère de netteté, de décision, de ses anciennes lettres : il divise les corps ; il se plaint au maréchal Davout des perpétuelles lamentations du prince Poniatowski ; il lui demande presque avec un accent de détresse, par plusieurs lettres différentes, de *lui indiquer une route, il attendra pour se diriger.*

De Witebsk, le 9 août 1812, sobre d'éloges, Napoléon écrit : « Mon cousin, j'ai reçu le rapport du combat de *Mohilow.* Je viens de signer les différentes récompenses que vous m'avez demandées ; je les ai accordées toutes, à peu de choses près. Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

Le 22 août, Napoléon écrit de Smolensk : « Vous m'aviez aussi annoncé la carte du pays que vous avez et qui me serait bien nécessaire. » D'autres dépêches racontent au maréchal Davout les mouvements des autres corps, semblent le consulter sur toutes choses ; puis, de Ghjatz, le 2 septembre, à trois heures du matin, éclate cet orage qui prouve la mauvaise humeur venue.

Mon cousin, j'ai été mal satisfait hier de la manière dont marche votre corps ; toutes vos compagnies de sapeurs, au lieu de raccommoder les ponts et les débouchés, n'ont rien fait à l'exception de ceux de la division Compans. Aucune direction n'avait été donnée aux troupes et aux bagages pour passer le défilé, de manière que tout se trouvait les uns sur les autres. Enfin, au lieu d'être à une lieue de l'avant-garde, vous étiez sur elle ; tous les bagages, carrosses, etc., étaient en avant de votre corps, en avant même de l'avant-garde, de sorte que vos voitures étaient dans la ville, que la cavalerie légère n'avait pas débouché. Prenez des mesures pour remédier à un aussi mauvais ordre, qui peut essentiellement compromettre toute l'armée Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

Signé : Napoléon.

Si la lettre de félicitation sur Mohilow était courte, on sent ici l'âpre joie trouvée à blâmer. Cette dépêche est la dernière qui soit entre nos mains.

Peut-être, à cette date, le prince d'Eckmühl avait-il renvoyé ses papiers en France par quelque occasion ; c'est là chose probable, puisqu'il n'a rien sauvé du grand désastre de la retraite : lui-même nous le dira de Thorn.

Mais nous nous sommes laissé entraîner par l'irrésistible attrait des lettres de l'Empereur Napoléon ; revenant sur nos pas, nous allons nous reposer en admirant comment le maréchal demeure maître de ses impressions et n'envoie à sa femme

que les plus douces et consolantes paroles, alors que son cœur, sa dignité, son intelligence avaient le plus à souffrir des intempérances d'humeur de ce grand Napoléon qu'il avait tant admiré et même tant aimé ! M. de Narbonne a eu mille fois raison le jour où il a répondu à l'empereur, qui l'interrogeait sur l'opinion que l'on avait de lui : « Sire, les uns disent que vous êtes un dieu, les autres que vous êtes un diable, mais tous s'accordent à dire que vous êtes plus qu'un homme ! »

Il y avait, en effet, de la magie dans le pouvoir sympathique qui courbait, enlaçait, maîtrisait, charmait les contemporains de Napoléon ; il y a de la sorcellerie dans l'étrange attrait qui séduit, aveugle, passionne encore, du fond même de son tombeau, ceux qui parlent de lui, soit avec haine, soit avec amour, mais jamais avec indifférence.

CORRESPONDANCE

DU

MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL

AVEC LA MARÉCHALE

CORRESPONDANCE

DU

MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL

AVEC LA MARÉCHALE

ANNÉE 1811

Hambourg, ce 7 janvier 1811.

Précisément, ma chère Aimée, au moment même où notre *Bouton de Rose*[1] venait au monde, c'est-à-dire à deux heures du matin, on m'a apporté ta lettre du 2. . . Le contentement que cette nouvelle m'a donné m'a privé de tout sommeil. J'étais trop remué, et je me suis levé ce matin sans avoir pu fermer l'œil. Les petites lettres de nos petites, la tienne, tout a concouru à cette insomnie dont je ne me plains pas, les idées que m'a fournies mon imagination m'ayant été trop agréables. . . J'ai reconnu dans les remerciements de nos petites toutes tes attentions pour ne pas me laisser oublier de nos enfants, en leur donnant ce qui leur fait plaisir au nom de leur père. Cette marque de ton attachement m'est aussi sensible que toutes celles que tu ne cesses de me donner. . . Ce *Non* que notre petit dit en faisant des signes de tête m'a beaucoup diverti. . . . .

[1] Louis, seul fils du maréchal qui lui ait survécu.

Le *terrible maréchal* me semble ici un père bien tendre ! Il répond ensuite à une demande de la maréchale, troublée, paraît-il, des reproches qu'on lui adressait à propos du peu de visites qu'elle faisait, et cette appréciation des devoirs mondains nous semble précieuse à enregistrer :

Tu fais toutes les visites que le devoir te prescrit, et, s'il convient à quelques femmes de te rechercher, il est possible qu'il ne te convienne pas de répondre à leurs avances. . . En envoyant des cartes tu as satisfait aux convenances et cela est suffisant. . . . Je t'exprime mes idées propres à ce sujet, avec d'autant plus de confiance que ton jugement m'est connu et peut te donner toujours de bons conseils ; mais je désirerais surtout qu'il te prescrivît de soigner ta santé. . . . Pourquoi sous ce rapport, mon Aimée, ne pas tenir les promesses que tu m'as faites ? Tu tiens si bien les autres !

J'envoie mille caresses à notre *Bouton de Rose*, à M. *Non*[1] et à ses sœurs à qui je les recommande.

Cette phrase du maréchal dans une lettre datée de Hambourg, le 8 janvier 1811, témoigne de la fermeté de sa nature :

H. . . n'est pas un homme de la bonne espèce, et la lettre que V. . . m'écrit à son sujet ne m'en donne

[1] M. *Non*, bel enfant aux yeux d'airain, mort en bas âge, s'appelait Napoléon.

pas grande estime. Quoi ! parce qu'il est indisposé en Espagne, il songe à en sortir ! Si j'avais eu autant d'attachement pour la vie en Égypte, j'y serais resté ! A son âge et avec sa constitution, les raisons de climat sont inventées par la pusillanimité.

Écrasé de travail, le maréchal ne prend pas le temps de développer sa pensée : mais toute sa vie a prouvé que ne pas redouter la mort est peut-être la plus sûre façon de lui échapper ! Il avait contracté en Orient une maladie d'entrailles qui ne l'a pas un moment fait songer à quitter l'Égypte, et à laquelle il a résisté sans doute parce que sa vaillance n'en prenait nul souci... *Aussi n'est-il pas resté en Égypte !* « La peur tue plus d'hommes que la maladie, » dit justement une vieille ballade armoricaine.

La délicatesse absolue du maréchal et son affection pour la mère de sa femme nous semblent ici prendre une forme touchante, et dans la bouche d'un tel homme tout détail se revêt d'un intérêt particulier.

Hambourg, ce 9 janvier.

Je m'en veux, mon Aimée, de n'avoir pas songé à te prier de donner à ta bonne mère, à l'occasion du 1er de ce mois, une marque de notre tendresse et de notre souvenir. J'eusse éprouvé beaucoup de satisfaction à suivre vis-à-vis d'elle les usages. Si ton imagination te fournit un moyen de réparer notre oubli, fais-le. Il me semble

que cela te sera facile. La cause de cet oubli chez moi vient de mes occupations, qui vont toujours en augmentant. Le cadeau que ta mère t'a fait, mon Aimée, est trop fort; il faut trouver un moyen d'y remédier. Pourquoi, la connaissant, as-tu fait devant elle les réflexions que renfermait ta lettre ? Il était tout naturel de faire cette acquisition : tu étais bien certaine de remplir mes intentions.

La fin de ta lettre m'a fait sourire. Tu me fais l'observation que tu penses n'avoir pas souri depuis que je t'ai quittée, et que, dans les visites que tu fais, tu rentres presque toujours sans avoir desserré les dents.

Effectivement, il n'y a pas de quoi sourire dans ces visites forcées, me suis-je dit assez malicieusement, mais je me suis reproché cette réflexion, parce que l'application n'en était pas juste à propos de mon Aimée. En ce qui regarde mes petites soirées, mardi dernier il y avait quinze jours que je n'étais sorti, et, par la description que je t'ai faite de mes impressions de ce mardi, tu vois que je ne souris pas plus que toi. J'ai eu le bonheur de faire aujourd'hui à pied le tour de la ville : ce sont là mes seules distractions et exercices, et il est bien rare que je trouve le moment de me les procurer[1].

Hambourg, ce 1er mars 1811.

. . . .

Je suis fort content de M. Lefèvre ; ce choix est encore une nouvelle preuve de mon bonheur. La pré-

[1] Voir à l'Appendice, lettre A, quelques lettres du maréchal tirées des archives du ministère des affaires étrangères, propres à donner une idée de la masse énorme de ses occupations, et de la façon dont il cherchait à éclairer tout serviteur de la France.

sence d'un homme intelligent, probe, ferme et qui nous est dévoué, était nécessaire[1].

Toutes ces dames sont parties. Ignorant ton départ, j'ai chargé Mme Morand d'un paquet contenant un volume relié de lettres de l'Empereur, sur l'enveloppe duquel j'ai fait mettre des cachets. Ma confiance dans mon Aimée ne peut pas lui faire supposer que c'est pour elle que ces précautions sont prises, mais j'ai dû les prendre à tout évènement, car, s'il m'arrivait un malheur, cette collection de lettres devrait être remise à l'Empereur.

Je sçais bien que ce serait un bel héritage pour mon fils que celui qui serait une preuve de la confiance dont son père a été honoré par notre grand souverain ; mais, mon Aimée, ce n'est là que de la vanité et je dois prendre des précautions contre les inconvénients d'une publicité. C'est pour ces motifs que je te prie de faire bien mettre sous clé ces volumes précieux et de laisser subsister les cachets que j'ai apposés sur leur enveloppe.

J'ai profité aussi de l'occasion de Mme Morand pour renvoyer le cadre où était le portrait de nos deux petites et tes lettres ; je n'ai pas voulu exposer cela à se perdre. — J'ai gardé ce mauvais portrait que j'ai de toi. — Ne mériterais-tu pas des reproches pour n'avoir pas tenu tes promesses et cédé à mes pressantes et réitérées demandes de ton portrait ?

[1] On trouvera à l'Appendice, lettre B, quelques parcelles de la remarquable correspondance de M. Lefebvre. On y verra comment le prince d'Eckmühl savait choisir les hommes, comment il songeait à embellir, à administrer les biens qui lui avaient été donnés. Les détails sur la possession disputée des salines de Nauheim nous ont paru offrir, d'ailleurs, un curieux intérêt historique.

Est-il besoin de faire ressortir la rare délicatesse du prince d'Eckmühl, qui le portait à considérer les plus flatteuses lettres de Napoléon comme la propriété de l'écrivain, puis encore la finesse de cœur qui l'engageait à mettre à l'abri les portraits de ses enfants et la correspondance de la maréchale, qu'il gronde presque de se laisser faire de trop beaux cadeaux par sa mère!

Hambourg, ce 25 mars 1811.

J'ai reçu, mon Aimée, ta lettre du 20. Donne-moi bien exactement des nouvelles de l'Impératrice et du roi de Rome : il est impossible de te rendre le plaisir que nous a fait à tous cette nouvelle : les esprits les plus inquiets voient maintenant l'avenir en beau : je te parle des Français, non des marchands de sucre.

Dimanche prochain, nous aurons les réjouissances publiques. Je donnerai un grand bal. Je regrette que tu ne puisses en faire les honneurs. Desessart reste pour ce bal et fait venir sa femme. . . Je m'en tirerai de mon mieux avec les officiers d'état-major.

N'est-il pas vrai que cette lettre, témoignage frappant de la vanité des espérances humaines, est faite pour porter à la réflexion?

Hambourg, ce 22 octobre.

. . . .

J'ai été hier soir à une soirée chez Mme de Saint-Cyr;

on y a joué deux proverbes dont le premier, qui peut se nommer : *le proverbe qui n'en est pas un,* m'a fait beaucoup rire. Il y avait longtemps que cela ne m'était arrivé ; pour mieux dire, c'est la première fois depuis notre séparation, — sur laquelle je ne puis prendre mon parti. — Je ne puis m'habituer, après avoir été trois ou quatre heures les yeux sur des papiers, à ne plus te voir m'encourager et me donner de nouvelles forces pour ce métier si pénible et que je ne supporte que parce que je suis l'esclave de mes devoirs envers l'Empereur. . . . .
. . . .

Hambourg, ce 23 octobre 1811.

Je t'ai trouvée trop bonne dans les explications que tu as données à ce R. . . . : tu devais le faire mettre à la porte et la lui défendre pour toujours. C'est un homme dont je ne veux plus entendre parler. . . Hier je me suis suffisament étendu sur cet original ; c'est la dernière fois que je m'en occuperai : fais-lui payer exactement sa pension. . .

Je vois avec bien de la peine, mon Aimée, que tu es tourmentée de tes nerfs, Je désire vivement t'épargner le plus de soins possible de nos affaires : indique-moi ce que tu désires que je fasse. Je t'ai observé bien souvent que tu t'occupais trop de menus détails que tu aurais pu ajourner, ou dont tu aurais pu charger Laforest, surtout pour ce qui est relatif à Savigny ; mais tu ne veux pas entendre raison.

J'attends l'état de ce que nous aurons à payer en 1812 pour me déterminer ou non à la demande qu'on me donne jusqu'à la fin de 1813 pour payer ce que

nous devons au domaine extraordinaire : les 200.000 francs que nous avons payés cette année à la caisse particulière de l'Empereur sont une preuve du vif désir que nous avons de satisfaire à nos engagements. — Je voudrais pour beaucoup t'éviter ce genre de tourment. . . . . Lorsque le prince de Neuchâtel t'a dit que j'avais eu tort de rembourser les 200.000 francs que nous devions à l'Empereur, il a voulu plaisanter. . . . . .

. . . . Je me suis rappelé, mon Aimée, de toutes tes recommandations relatives au général Coutard : je l'ai donc bien reçu, et toutefois je lui ai rappelé ses grands torts à Ratisbonne, sans lui faire des reproches que je n'avais point le droit de lui adresser, puisque l'Empereur les lui a pardonnés ; mais je lui ai recommandé, si jamais il se trouvait dans une pareille occasion, de *sçavoir* se faire tuer pour le service de l'Empereur [1]. Je l'ai invité à déjeuner et à dîner

[1] Le maréchal avait gardé longtemps rancune au général Coutard de l'affaire de Ratisbonne, très fort exaltée par M. de Riancey, et le général de Trobriand m'a plus d'une fois raconté que mon père, qui l'avait envoyé porter des ordres au colonel du glorieux 65e, lui avait su grand gré de n'avoir pas consenti à capituler avec la garnison : « Tenir n'était pas chose facile, on manquait de munitions ! me disait Trobriand : mais mon maréchal n'admettait pas l'impossible... Il l'a assez prouvé à Hambourg !... Aussi a-t-il été d'abord un peu dur avec Coutard ! * »

M. de Riancey, naturellement partial pour l'ami dont il écrit l'histoire, rapporte une lettre du général Dumoustier au colonel Coutard conçue en ces termes : « Votre grand cousin vous a laissé tomber près de l'Empereur pour s'excuser de sa fausse combinaison militaire. » La facilité que le maréchal Davout avait à re-

* Cette dureté prouve que le duc d'Auerstaedt ne se laissait pas prendre aux plus charmantes flatteries, car le colonel Coutard lui écrivait le 19 avril 1809 : « Je savais que vous vous battiez : j'entendais le canon. J'ai annoncé d'avance la victoire que vous avez remportée, et nous avons reçu l'attaque de l'ennemi aux cris de : Vive l'Empereur ! »

avec sa femme, et j'ai prié six à sept dames françaises avec leurs maris pour ce dîner ; ainsi tu vois que j'ai bien

connaitre une faute commise par lui, la noble loyauté qui lui faisait trouver parfaitement simple de rendre justice à qui le méritait, fût-ce à ses dépens, nous donne une conviction parfaitement contraire à l'opinion, d'ailleurs timidement émise par M. de Riancey, opinion contestée par les lettres mêmes qu'il se plait à citer.

Le maréchal, en apprenant le découragement du colonel du 65e après la réception que lui fit l'Empereur, écrivit la lettre suivante à son cousin (c'est l'historien du comte de Coutard qui nous le dit) pour l'empêcher de donner sa démission :

« Vous avez fait dans cette circonstance (à Ratisbonne) plus que n'auraient fait la majeure partie des colonels de l'armée, mais pas assez pour ce qu'exigeaient la position où vous étiez et le service de l'Empereur. Ne voyez pas dans ceci un reproche, mais seulement le regret que j'éprouve de ce que quelqu'un qui me tient de si près n'ait pas tiré tout le parti possible de la plus belle occasion d'acquérir une gloire immortelle. » Et dans une autre lettre, le maréchal ajoute : « Il faut redoubler de zèle pour le service de notre souverain... Vous devez regarder comme une circonstance heureuse d'être appelé, avec votre excellent régiment, à concourir à un objet aussi important pour notre souverain que la pacification de l'Espagne. » Ce n'est pas là, ce semble, laisser tomber quelqu'un.

Le prince d'Eckmühl en 1815, le 10 juin, nomma son cousin le général Coutard au commandement de Belfort, il refusa de servir l'Empereur sous le prétexte de sa santé ; la vérité est qu'il avait attaché son sort à celui des Bourbons. La finesse n'exclut pas la loyauté, et on est disposé à croire, en suivant le spirituel, le bon et aimable général Coutard dans tout le cours de sa carrière, qu'il était doué à un très haut point de ce que l'on appelle le flair *politique*.

M. de Riancey, en parlant des efforts du général Coutard pour arriver à la conciliation, dit que son énergie contre les empiètements de l'étranger répondait aux meilleures susceptibilités du caractère français, et ajoute dans une note : « C'est le même sentiment qui indignait la Vendée comme l'Est et qui faisait dire par le prince d'Eckmühl à l'armée de la Loire : « Nous ferons cause « commune avec ces braves Vendéens qui viennent de nous donner « un si touchant exemple, en déclarant qu'ils marcheraient avec « nous contre les ennemis de la France. » Partout et toujours le prince d'Eckmühl ne songeait qu'à la France ; le mari de sa cousine

fait les choses pour le général et sa femme. J'ai surtout eu en vue de satisfaire à tes recommandations :

aimait la France et encore quelques autres choses. Ainsi il souhaitait avec ardeur le titre de comte, qui lui fut accordé le 24 janvier 1816, et nous avons souri en voyant jusqu'au nom de son *grand cousin,* comme l'appelait le général Dumoustier, oublié dans la supplique au roi, où, à la suite de l'énumération de ses services, on lit ces mots : « J'ose encore me faire un titre auprès de Votre Majesté, du nom de mon épouse, née en Bourgogne, de la famille des Davout, descendants des anciens comtes de Noyers, et parente du marquis de Sainte-Maure et du comte de Beaumont, qui ont l'honneur de siéger à la Chambre des pairs de votre royaume. » En d'autres temps, le maréchal duc d'Auerstaëdt, le prince d'Eckmühl, cousin d'Hélène d'Avout de Valcourt et qui l'avait mariée, n'eût point été ainsi oublié... Mais... le maréchal était alors en exil et en surveillance à Louviers. Je suis cependant loin d'accuser l'aimable général ; l'adresse n'est pas de l'ingratitude, et quand le prince d'Eckmühl fut enfin admis à prêter son serment à Louis XVIII, son cousin lui écrivit : « Nous avons appris, avec une bien grande satisfaction, la justice que le roi vient de vous rendre ; elle était l'objet de tous nos vœux, et nous l'attendions chaque jour de sa bonté. En recevant votre serment de fidélité, Sa Majesté revendique tout ce que vous avez fait de grand, tout ce qui, depuis longtemps, est du domaine de l'histoire. Nous partageons bien vivement le bonheur qui vous est rendu ; nous prions Votre Excellence d'en être bien persuadée, ainsi que des sentiments de reconnaissance, etc. »

Nous ajouterons que, le 7 mai 1858, le général de Trobriand nous racontait, avec tout le feu de la jeunesse, comment, dépêché auprès du colonel Coutard, chargé de la défense de Ratisbonne, pour lui ordonner une manœuvre, le colonel, dans la pénurie d'officiers où il se trouvait, l'avait nommé lui, Trobriand, un peu contre son gré, gouverneur de la ville, et comment, au moment suprême, il avait enterré les aigles pour ne pas les rendre, puis comment il avait préféré rester prisonnier plutôt que d'inscrire le nom d'un aide de camp de *son* maréchal au bas d'un tel acte.

M. de Riancey raconte les faits autrement ; les deux versions peuvent être relativement vraies. Le gouverneur de Ratisbonne étant sous les ordres du colonel Coutard, ce qu'il a fait de bien revenait à son chef immédiat. Nous ajouterons que Trobriand, habitué aux coutumes du maréchal Davout, pensait, peut-être à tort, que la résistance aurait pu être et plus longue et plus énergique encore.

comme c'est le premier dîner de dames que j'aie donné depuis ton départ, le motif de ce dîner n'aura pu être méconnu. . . .

Hambourg, le 20 décembre 1811 [1].

Je te remercie des étrennes que tu me donnes; tu as mal fait d'y ajouter la réflexion que ces cadeaux faits de vos mains ne sont pas très respectés par les hommes : il me semble, mon amie, que je ne t'ai jamais donné lieu de faire une pareille réflexion. J'espère recevoir à cette époque ton portrait et celui de notre *Bouton de Rose*... Je vais faire des recherches pour découvrir une boucle d'oreille pareille à celle que je te connais, je serai bien heureux si je réussis.

Je te rappelle l'usage du miel pour notre *Bouton de Rose;* il nous fait attendre bien longtemps sa première dent.

Hambourg, le 21 décembre 1811.

Je suppose, mon Aimée, que tu as relevé les propos du sieur R...; il le méritait. Quels sont donc les droits de cet homme à obtenir une pension de moi? Quels services m'a-t-il rendus? N'est-il pas bien heureux que je me sois fait des devoirs indépendants, dans leur exécution, du mépris que m'inspirent souvent ceux envers qui j'en remplis? C'est précisément le cas pour lui. Il était dans une prison d'État en Autriche ; les Français entrent dans la ville avant qu'on n'ait pu le faire partir; quelque temps après notre arrivée il réclame des

[1] Le séjour de la maréchale à Hambourg explique la lacune qui se trouve dans la correspondance des deux époux.

autorités françaises sa mise en liberté, sa demande est accordée : à notre départ, cet homme fait connaître qu'il est perdu s'il reste ; il n'a, d'ailleurs, aucune ressource. C'était moi qui l'avais fait sortir, je me suis donc cru obligé d'assurer son existence, je l'ai envoyé à ma saline, où il ne pouvait m'être d'aucune utilité (il est possible qu'il se soit mis le contraire dans la tête par l'envoi qu'il me faisait de ses *gazettises* que je ne lisais presque jamais). Il m'a demandé sans cesse à pouvoir aller à Paris, j'y ai donné mon consentement, mais jamais il ne m'est entré dans l'idée qu'il se serait logé dans mon hôtel; lorsque je l'ai *sçu*, je t'ai priée de le faire sortir et de lui donner le nécessaire pour exister. Tu as fait plus, et ce misérable n'est pas satisfait. Ferme-lui, je t'en conjure, de ma part, ta porte; fais exactement ce que tu as promis et que je n'entende jamais parler de lui!

Aucune lettre ne nous semble donner la note double du caractère du maréchal comme celle-ci : bonté, mais justice; charité teintée de mépris envers l'être qui, quoique indigent, ne mérite cependant pas l'estime.

Le 22 décembre, il écrit encore :

Je vois avec plaisir, par ta lettre du 18, que tu reviens à mon premier avis sur le sieur de R... Je t'avais donné, en adoptant le tien, la plus grande preuve de mon désir de ne pas te contrarier, car je t'avouerai que les raisons que tu m'avais données pour combattre les miennes ne m'avaient nullement persuadé : tes motifs

étaient appuyés sur le *Qu'en dira-t-on?* Lorsque ce *Qu'en dira-t-on* me concernera, il n'aura aucune influence dans mes résolutions; mais, lorsqu'il sera question de mon Aimée, je l'écouterai toujours.

En résumé, cet homme avait, dans les prisons d'Autriche, son existence... Je me regarde comme obligé de lui procurer de quoi exister, mais rien au delà, à moins que, par sa conduite, il ne mérite notre intérêt. Ainsi, en payant les 700 francs pour sa pension et en lui donnant environ 50 francs par mois pour en faire ce qu'il voudra, nous aurons satisfait à tout.

Tu me connais trop, mon Aimée, pour avoir pu douter que je ne consente à tout ce que tu feras pour ta famille... Mais occupe-toi donc un peu de ta toilette : lorsqu'il y a quelque chose à redire, tu es bien coupable, car aucune femme n'a plus de goût que toi ; tu m'as accordé de bien distinguer et remarquer les disparates dans les toilettes ; ce goût, je l'ai puisé près de toi, n'ayant jamais eu de mauvaises observations à faire sur la tienne, où la plus parfaite harmonie régnait.

J'ai été, hier soir, passer une heure chez Mme de Saint-Cyr. En sortant je suis plus tourmenté de ne pas te ramener ou de ne pas te retrouver.

Il nous semble difficile de trouver un mari plus charmant, ni plus parfait honnête homme dans le sens du mot turc *tichelibi*, c'est-à-dire : *Celui qui ne manque à rien de ce qui doit être fait en toutes choses.*

m'en sçavoir gré, car c'est uniquement à ton intention et pour diminuer tes embarras et tes privations. Dis à Beaupré de m'écrire ce qu'il pense de mes deux chevaux arabes, et si au mois d'avril ils seront en état de me servir.

Hambourg, ce 28 décembre 1811.

. . . . J'ai reçu ce matin une lettre de notre homme d'affaires (M. Gley) de Pologne : il m'envoie 30,000 francs qu'il a obtenus enfin de nos fermiers qui nous en doivent dix fois plus. Je vais prendre des arrangements pour les mettre à ta disposition. Ainsi, y compris les 40,000 francs de notre saline que je t'enverrai aussi, ce sera donc 70,000 francs. Cela te permettra de mettre à la disposition d'Alexandre 20,000 francs sur les 60,000 francs que nous lui devons ; il te restera 50,000 francs de disponibles pour payer ce que nous devons en février au conseil des sceaux, sur nos dotations, et les 17,000 francs qui seront dus sur le petit hôtel Monaco, et il te restera quelques fonds pour donner à nos entrepreneurs et à notre orfèvre. J'éprouve une grande satisfaction lorsque je vois diminuer tes embarras pécuniaires et approcher le moment où tu verras enfin un terme à tes privations.

Je ne crois pas, mon Aimée, que l'usage soit d'écrire pour le premier de l'an aux princes et princesses de la famille impériale, ainsi je ne me le permettrai pas; mais, si tu en as l'occasion, mets à leurs pieds mes respectueux hommages.

Hambourg, ce 29 décembre.

Je t'envoie la traite de 30,000 francs de notre dotation de Westphalie, celle de 43,083 francs de notre sa-

rine de Nauheim. Je viens de recevoir une lettre de notre caissier qui m'annonce que, dans la première dizaine de janvier, il pourra m'envoyer une pareille somme de 20,000 florins (qui fait 43,083 francs) dans la caisse du payeur de Mayence . . . .

Si tu réponds à Mme Morand, comme je le suppose, annonce-lui que tu espères avoir le plaisir de la voir dans deux ou trois mois; elle le dira à tout le monde, et cette nouvelle calmera celles de la guerre, que l'on débite depuis quelque temps.

Mon intention, vu mes occupations, n'était pas d'aller à la soirée de Mme de Saint-Cyr; ayant sçu qu'on différait de jouer deux petites pièces en m'attendant, j'y ai été vers les neuf heures trois quarts. Je n'ai pas eu à m'en repentir, la seconde surtout, qui était dans le genre *de la pièce qui n'en est pas une*, m'a beaucoup fait rire : entre autres choses, le sieur Bayet qui avait, du parterre, deux ou trois phrases à dire et qui ne s'en est pas souvenu ! Ceci a fait que chacun a dit son mot et a été plus ou moins acteur.

En rentrant, ma gaieté a été remplacée par la tristesse : je ne puis m'habituer à ne plus te voir. Je te laisse ignorer, mon amie, le plus possible mon ennui sous ce rapport. Tu dois m'en sçavoir gré. . . .

Je reçois ta lettre du 25, ma chère Aimée, je n'ai pas cherché à te pressentir; je t'ai exprimé combien je souffre de ton absence ; il ne faut pas, mon amie, me supposer d'autres idées que celles que je te manifeste. Comme tu l'observes, tous ces petits moyens seraient indignes de toi et de moi.

. . . .

Certainement on a eu les meilleures intentions de me distraire, j'en suis reconnaissant, mais, lorsque je

suis dehors de mon bureau, je m'occupe trop de toi pour que ces bonnes intentions puissent réussir. . . .

Tu me mandes, ma chère Aimée, que le prince de Neufchâtel t'a assurée que sa dotation de Pologne lui rendait les deux tiers : la chose est possible, mais celle du prince est, pour ainsi dire, en Prusse : il ne s'y trouve pas de troupes, il n'a pas à supporter des charges militaires : la mienne, au contraire, est surchargée de troupes au-delà de toute expression. Je t'enverrai une réclamation de M. Gley au résident de France, qui t'en donnera une idée, et certes il n'eût pas osé avancer des faits faux à quelqu'un qui eût pu s'assurer de leur fausseté. . . . .

Le général Friant n'est pas mieux traité que moi... Les circonstances nous sont contraires... Mon intention, en t'envoyant les lettres de M. Gley, est d'empêcher que mon Aimée ne prenne des préventions contre un homme qui nous sert et qui me parait probe. . . .

J'ai vu avec plaisir, mon Aimée, que tu avais reçu ta nomination de dame de la Charité maternelle ; tout cela te confirme la justesse de mes réflexions et que l'Empereur t'apprécie. . . .

J'ai éprouvé une vive satisfaction par les détails que tu m'as donnés sur la bonne santé du roi de Rome qui a déjà six dents. Annonce-moi bientôt que l'Impératrice est grosse : ce sont des nouvelles qui causent toujours une vive satisfaction à tout bon Français. . . .

ANNÉE 1812

Nous ne nous lasserons pas de répéter que ce livre n'est point une histoire du prince d'Eckmühl, mais

bien une série de documents mille fois plus précieux que tout ce que nous pourrions écrire. J'ai la conviction que les pièces les plus intéressantes ne sont pas dans nos mains, et le vœu le plus ardent que nous formions est de voir chacun des membres survivants de la famille du maréchal apporter sa pierre au monument que notre amour filial voudrait lui voir édifier par d'habiles mains.

Sachant que tous les bagages du prince d'Eckmühl, que le don de sa femme, la peau d'ours, sur laquelle il dormait en plein air, que ses papiers, que ses cartes si amèrement regrettées, étaient tombés au pouvoir de l'ennemi pendant la retraite de Russie, j'avais prié mon excellent ami le baron Baude de vouloir bien écrire en Russie pour demander communication des documents personnels que les désastres de l'armée française avaient pu livrer à l'ennemi. Je savais que le bâton de maréchal du prince d'Eckmühl, pris dans ses fourgons, suspendu comme trophée dans l'église de Moscou, n'en avait été retiré qu'après une courageuse tentative d'enlèvement faite par deux jeunes voyageurs français.

J'espérais donc que ce glorieux insigne n'avait point été seul recueilli par les Russes. Le 22 mai 1860, mon vieil ami me transcrivait ces mots d'une lettre à lui adressée par l'un de ses fils, alors secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg : « Quant aux papiers du maréchal Davout, on croit être sur la

trace; on a une lettre du général Benningsen qui les transmet à Pétersbourg, mais le classement de tout ce qui a été pris à cette époque est fort défectueux; une partie se trouve ici, l'autre à Moscou : enfin on a de l'espoir[1]. »

[1] Cet espoir ne fut pas de longue durée : la note russe qui me fut remise le dira au lecteur :

« Des relations officielles des généraux commandant les armées russes en l'année 1812, et gardées au ministère de la guerre, on voit que, à la retraite générale de l'armée française, après la bataille du 5 novembre, près Krasnoé, tous les équipages du maréchal Davout tombèrent en la puissance de notre armée. Malgré toutes les recherches dans les dossiers du temps, on n'a pu obtenir d'indication satisfaisante sur le lieu où ils se trouvent en dépôt, ni même sur la destinée des papiers du maréchal.

« Les événements extraordinaires de la guerre de l'année 1812, les continuels mouvements, et puis l'entrée de nos troupes dans les pays étrangers peuvent certainement servir d'explications suffisantes au manque d'attention donné aux papiers du maréchal Davout et ensuite de leur complète disparition, car jusqu'à ce moment il n'y a aucune trace qui promette de les faire retrouver.

« C'est encore confirmé par le fait que nos écrivains militaires connus, tels que Boutourline et Chichailovsky, Danilewsky, qui ont fait la description détaillée des événements de l'année 1812, dont ils ont été les témoins, nulle part dans leurs œuvres ne font mention des papiers du maréchal Davout, lesquels, par leur importance, n'auraient certainement pas échappé à l'attention de ces historiens, si l'existence de ces papiers leur avait seulement été connue.

« Le général major Bogdanowitch, jouissant d'une autorité pleinement méritée et qui vient d'achever la plus complète histoire de la guerre de l'année 1812, m'a assuré personnellement que, ayant consacré plusieurs années à la plus minutieuse recherche des matériaux pour l'ouvrage mentionné, aux archives du ministère de la guerre et à celui des affaires étrangères, ainsi que dans les papiers de beaucoup de particuliers, il n'a nulle part rencontré les papiers du maréchal Davout, ni même une indication quelconque sur leur existence.

« 4 mai 1860 (16 du calendrier grégorien). »

Nous n'avons donc à offrir au lecteur que les lettres du prince d'Eckmühl écrites de Russie à sa femme et les extraits par nous puisés dans les histoires, dans les mémoires particuliers, dans la tragique épopée gravée sur l'airain par M. le comte de Ségur. Un critique distingué, le comte de Pontmartin, a parlé avec l'autorité qui lui appartient à titre d'écrivain, des mémoires du général de Ségur, mais est-il certain que ses sentiments politiques n'aient point influencé son appréciation sur le livre étonnant qui montre la France si grande encore dans sa désolation suprême, si digne de pitié dans son incomparable désastre? Nous applaudirons cependant, pour notre compte, à ce terrible jugement sur les remords que M. de Ségur prête à l'Empereur à propos de la bataille d'Auerstaëdt, en citant les propres paroles de M. de Pontmartin :

« Depuis le 15 octobre son *équité souffrait,* » écrit Philippe de Ségur à propos de Napoléon. En était-il sûr? *Dans cette occasion, ainsi que dans beaucoup d'autres, ne prêtait-il pas ses qualités à son idole?* » Ah! que le critique a ici raison! Napoléon n'avait pas *d'équité,* et, s'il a eu un instant de trouble à l'endroit de son injustice envers le maréchal Davout, il ne le lui a jamais pardonné. Nous ajouterons que M. de Pontmartin, en parlant en ces termes du général de Ségur, parle encore de tous les grands cœurs qui ont approché Napoléon; « ce composé d'am-

bition, d'égoïsme, d'orgueil, de dureté, *corrigé et purifié par les enthousiasmes qu'il excitait, les dévouements qu'il obtenait, les grandes actions qu'il inspirait, les grandes choses qu'il accomplissait.* » Je cesse ici de citer pour dire : Les lieutenants qu'il immolait à son intérêt croyaient d'ailleurs autant, sinon plus que lui-même, que l'intérêt de l'Empereur était l'intérêt de la France. En absorbant les renommées, les gloires, les cœurs, Napoléon avait en quelque sorte raison, puisque les meilleurs lui prêtaient leur énergie, leur vaillance, leur bonté, tout ce qui était en eux enfin, sauf leur conscience.

Nous demanderons à notre éloquent ami d'appliquer au maréchal Davout une profonde parole par lui trouvée à propos du comte de Ségur, car elle résume le génie de mon père : lui non plus « *n'a rien négligé pour personnifier l'alliance de ce qui ne peut plus revivre avec ce qui vient de renaître. Comprise et pratiquée dans ce sens d'apaisement et d'enseignement mutuel, cette alliance, si elle était parvenue à bon terme, nous eût sauvés.* »

Hélas ! je le crois avec M. le comte de Pontmartin, le passé doit savoir se sacrifier à ce qui vient, mais le présent doit vouloir profiter des douces ou terribles leçons du passé, afin de ne point ressembler à ces enfants fléaux, qui commencent par faire le mal et qui finissent fatalement par succomber sous le poids de leurs fautes.

L'*Histoire de l'Empire* de M. Thiers est trop connue pour que nous songions à l'analyser ; nous dirons donc uniquement comment le marquis de Pontois nous a raconté que, trouvant un matin M. Thiers plongé dans la longue correspondance du prince d'Eckmühl avec l'Empereur, l'illustre historien, tout entier à l'œuvre qui l'occupait dans le moment, en voyant entrer l'ancien ambassadeur, sans même prendre le temps de lui dire bonjour, s'écria tout d'abord : « Ah ! le maréchal Davout !... Quel homme !... Quel cœur !... Quel vaillant esprit !... Seul toujours, il a osé dire la vérité à l'Empereur, et la vérité sans détour ! »

En dépit de ce cri arraché à M. Thiers par l'impression de sa lecture, il nous sera permis de dire, avec le général comte Joseph Zaluski, que M. Thiers ne s'est pas montré toujours juste envers une personnalité qu'il exaltait si haut alors ; il n'a pas *voulu* admettre une jalousie de l'Empereur. Shakespeare, ce profond *entendeur* de l'âme humaine, va nous expliquer à titre de prophète une parole bien connue de Napoléon pendant la bataille d'Essling, parole jetée comme un regret, alors que le maréchal Davout arrivait pour le sauver : « Voyez ce Davout, comme il manœuvre !... il va encore me gagner cette bataille-là [1] !

[1] La lecture était la passion dominante du prince d'Eckmühl, et nous avons recueilli avec bonheur, de la bouche de ceux qui ont

Laissons maintenant la parole à Ventidius, dans *Antoine et Cléopâtre*, acte IIIe ; laissons-le s'écrier : « Sossius, lieutenant de César, qui tenait ma place en Syrie, ayant en un rien de temps acquis une masse de gloire rapidement accumulée, perdit la faveur dont il jouissait : quiconque fait dans la guerre plus que ne peut faire son général devient le général de son général, et *l'ambition, cette vertu du soldat, préfère une perte à un gain qui l'éclipserait.* »

Quel éloquent commentaire vient de nous offrir Ventidius ! Shakespeare enseigne tout à qui sait comprendre !

La campagne de Russie vint achever cette triste désaffection. Le maréchal Davout aimait et servait la France, sans se soucier de *trop* vaincre, ni d'enjalouser un maître impérieux qu'il admirait trop pour le vouloir juger : Davout croyait d'ailleurs Napoléon nécessaire à la France, et acceptait avec une morne résignation non seulement l'injustice, mais encore la calomnie. L'âme de l'Empereur était inférieure à son génie, puisqu'il se laissait décourager par les revers et s'abaissait jusqu'à envier la gloire dont il profitait.

eu le bonheur de causer avec lui, que, en dehors de l'histoire et de Montaigne, cet ami de sa jeunesse et de toute sa vie, les œuvres de Shakespeare le captivaient puissamment, le captivaient au point de faire parfois tort à son vieux Corneille, dont l'âme et le génie lui plaisaient pourtant passionnément.

Nous avons trouvé dans une brochure du général de Grouchy, intitulée : « *Fragments historiques relatifs à la campagne de* 1815 *et à la bataille de Waterloo* », quelques lignes qui pourraient avoir été dictées par la pensée du noble attristé de Thorn : « Aux jours mêmes de sa puissance, c'était la politique de Napoléon d'imputer à ses généraux les revers passagers qu'il éprouvait, et plus d'une fois il a flétri le courage et le dévouement par d'ingrates et odieuses injures, afin de mettre à couvert son infaillibilité personnelle. »

M. Villemain partageait cette opinion quand il nous a dit dans le parc de Savigny, en causant des papiers de Hambourg qu'il venait de parcourir : qu'il n'avait pas compris d'abord la nature loyale et indépendante du maréchal Davout, mais qu'il rêvait désormais une étude de *guerrier pensant,* (ce mot profond et charmant, bien entendu, est le sien), dont le type serait le prince d'Eckmühl.

« L'historien de l'Empire n'a fait du maréchal qu'un *bon serviteur ;* il y a plus et mieux en lui. *Seul il était guerrier par esprit politique, mais trop organisateur pour ne point aimer la paix.* » Ce jugement de l'illustre académicien nous a paru essentiellement vrai.

Retournant en arrière, nous allons emprunter au poème passionnant et superbe du général comte de Ségur intitulé : *L'Histoire de Napoléon et de la*

Grande Armée pendant l'année 1812. quelques pages du plus grand intérêt pour nous. Tome Ier, page 127. nous lisons : « Ce fut à Marienbourg que l'Empereur revit Davout. Soit fierté naturelle ou acquise, le maréchal n'aimait à reconnaître pour son chef que celui de l'Europe : d'ailleurs. son caractère est absolu, opiniâtre. tenace : il ne plie guère plus devant les circonstances que devant les hommes. En 1809, Berthier avait été son chef pendant quelques jours, et Davout avait gagné une bataille et sauvé l'armée en lui désobéissant. De là, une haine terrible : pendant la paix. elle s'augmenta. mais sourdement : car ils vivaient éloignés l'un de l'autre, Berthier à Paris, Davout à Hambourg : mais cette guerre de Russie les remit en présence.

« Berthier s'affaiblissait : depuis 1805 toute guerre lui était odieuse. Son talent était surtout dans son activité et dans sa mémoire ; il savait recevoir et transmettre à toutes les heures du jour et de la nuit les nouvelles et les ordres les plus multipliés. Mais, dans cette occasion, il se crut en devoir d'ordonner lui-même. Ces ordres déplurent à Davout. Leur première entrevue fut une violente altercation ; elle eut lieu à Marienbourg, où l'Empereur venait d'arriver et devant lui.

« Davout s'expliqua durement ; il s'emporta jusqu'à accuser Berthier d'incapacité ou de trahison. Tous deux se menacèrent ; et quand Berthier fut

sorti, Napoléon, entraîné par le caractère naturellement soupçonneux du maréchal, s'écria : « Il m'arrive quelquefois de douter de la fidélité de mes plus anciens compagnons d'armes : mais alors la tête me tourne de chagrin, et je m'empresse de repousser de si cruels soupçons. »

« Pendant que Davout jouissait peut-être du dangereux plaisir d'avoir humilié son ennemi, l'Empereur se rendait à Dantzick, et Berthier plein de vengeance l'y suivait ! Dès lors la gloire, le zèle de Davout, ses soins pour cette nouvelle expédition, tout ce qui devait le servir commença à lui devenir contraire. L'Empereur lui avait écrit : « qu'on allait faire la guerre dans un pays nu, où l'ennemi détruisait tout, et qu'il fallait se préparer à s'y suffire à soi-même. » Davout lui répond par l'énumération de ses préparatifs. « Il a soixante-dix mille hommes dont l'organisation est complète ; ils portent pour vingt-cinq jours de vivres. Chaque compagnie renferme des nageurs, des maçons, des boulangers, des tailleurs, des cordonniers, des armuriers, enfin des ouvriers de toute espèce. Ses hommes portent tout avec eux ; son armée est une colonie : des moulins à bras suivront. Il a prévu tous les besoins : tous les moyens d'y suppléer sont prêts.

« Tant de soins devaient plaire, ils déplurent; ils furent mal interprétés. D'insidieuses observations furent entendues de l'Empereur. « Le maréchal, lui

disait-on, veut avoir tout prévu, tout ordonné, tout exécuté. L'Empereur n'est-il donc que le témoin de cette expédition ? La gloire en doit-elle être à Davout ? » « En effet, dit enfin Napoléon, il semble que ce soit lui qui commande l'armée. »

« On alla plus loin, on réveilla d'anciennes craintes : « N'était-ce pas Davout qui, après la victoire de Iéna, avait attiré l'Empereur en Pologne ? N'est-ce pas encore lui qui a voulu cette nouvelle guerre de Pologne? Lui qui déjà possède de si grands biens dans ce pays, dont l'exacte et sévère probité a gagné les Polonais, et qu'on accuse d'espérer le trône.

« On ne sait si la fierté de Napoléon fut choquée de voir celle de ses lieutenants se rapprocher autant de la sienne, ou si, dans cette guerre si irrégulière, il se sentit de plus en plus gêné par le génie méthodique de Davout ; mais cette impression fâcheuse s'approfondit, elle eut des suites funestes ; elle éloigna de sa confiance un guerrier hardi, tenace et sage, et favorisa son penchant pour Murat, dont la témérité flatta bien mieux ses espérances. Au reste, cette désunion entre ses grands ne déplaisait pas à Napoléon, elle l'instruisait : leur accord l'eût inquiété[1]. »

[1] Sur les bords de l'Osma, Murat, ayant attaqué les Russes avec sa vaillance et son imprudence ordinaires, ordonna à une batterie du maréchal Davout de faire feu : deux fois la batterie refusa

Cette citation est longue, mais nous n'avons eu le courage d'en rien retrancher, tant elle montre ce qu'elle raconte, tant elle dit ce que nous pensons et avons compris en lisant attentivement les lettres du maréchal.

Page 31 de ce même Ier volume, M. de Ségur raconte comment une députation lithuanienne était venue de Vilna protester de son dévouement; mais laissons parler l'éloquent historien : « Berthier, satisfait dans son ambition et las de la guerre, repousse ces envoyés, qu'il appelle des traîtres à leur souverain. Le prince d'Eckmühl les accueille,

d'obéir, disant que le prince d'Eckmühl avait défendu de combattre sans son ordre.

L'ordre arriva, mais trop tard.

Le lendemain, à Semlewo, Murat, devant l'Empereur, reprocha au maréchal l'inimitié qu'il lui portait depuis l'Égypte; tandis que Davout reprochait au roi d'agir sans réflexion, de dépenser inutilement les vies et les munitions. Le récit de cette discussion doit être lu dans le beau livre du général comte de Ségur.

Le lendemain de ce lendemain encore, à Viazma, sur le champ de bataille mal choisi par Murat, la querelle recommença plus vivement encore. Le prince d'Eckmühl, en voyant le roi de Naples commander à une division qui lui appartenait d'engager l'action, s'élance et défend à ses généraux d'obéir! Les Russes se retirèrent heureusement pendant cette violente querelle au cours de laquelle le maréchal, qui n'était plus plus maître de sa colère, avait dit au roi de dures vérités. Murat voulait se battre, on l'en détourna, mais il se plaignit à l'Empereur, qui envoya Berthier porter au maréchal des paroles de mécontentement, que le duc de Neufchâtel n'eut garde d'adoucir. Qui sait si l'Empereur ne repoussa point le plan de bataille du prince d'Eckmühl par rancune et impatience? L'insistance de son lieutenant lui arracha même une parole de colère. Le lendemain de la bataille, Napoléon dut, hélas! regretter sa fatale obstination.

[illegible] contre Berthier [illegible] sans [illegible] représenta vainement que l'occasion était favorable : [illegible] mais Napoléon répondit [illegible] son admission. [illegible]

[illegible]

[illegible]

Le [illegible] *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée* [illegible] plus que sa réputation [illegible] c'est vraiment l'histoire philosophique du règne de l'empereur Napoléon, et elle a de plus des allures de poème et de ballade. Ce grand livre nous fait assister à la navrante, [illegible] effrayante folie de Napoléon Ier. Il nous montre Murat héroïquement [illegible] dans ses entraînements, car sa [illegible] les hommes sans que l'on en [illegible] comprend l'antipathie qu'il devait inspirer à Davout, à ce méthodique Davout, dont le corps d'armée reposait les yeux par l'ordre admirable qu'il gardait en tout ce désastre ! » nous dit le comte de Ségur. Quelle scène que celle où Davout dit à Murat ce qu'il pense de lui, devant l'Empereur, qui joue avec un boulet russe du bout de sa botte ! L'Empereur n'était vraiment plus le Napoléon d'Austerlitz pour

avoir songé à réunir deux hommes si dissemblables [1]. M. de Ségur, en blâmant le maréchal Davout de son absolutisme, ne peut résister à s'écrier : « Davout voulait s'approprier tous les commandements, moins, il est vrai, par ambition, que par zèle et pour que tout fût mieux. » Au travers des incertitudes, si Napoléon par deux fois reproche à Davout d'avoir laissé échapper Bagration à Glusck, on *sent* que la faute doit en retomber sur le roi de Westphalie, que Napoléon avait fait d'abord le

[1] Le magnifique récit de la campagne de 1812 restera, ce semble, comme le fameux chant de Roland à Roncevaux, avec lequel cette terrible épopée a trop de rapports. En dévorant les deux volumes de la *Campagne de Russie*, nous avons souvent songé à l'*Enfer* de Dante; il y a en ces deux poèmes une même puissance d'horreur.

Quelle énigmatique et puissante figure que celle de Napoléon! M. de Ségur ne divinise pas l'Empereur de parti pris, il reconnaît ses fautes, et cependant le gigantesque et pâle sphinx plane sur tout le récit : soleil dévorant au départ, lune dans la nuit du retour. Le comte de Ségur m'a fait seul comprendre l'enthousiasme, le fanatisme qu'inspirait ce géant, redoutable pour ses amis autant que pour ses ennemis. Un tel désastre est d'une étonnante grandeur.

[2] Il nous vient à l'idée de résumer cette phase de la guerre de Russie par quelques lignes de Henri Heine, extraites des *Reisebilder*, pages 132 et 133 du tome Ier :

« Et ces héros que nous avons admirés dans l'*Iliade*, nous les retrouvons dans le poème de Ségur, nous les voyons délibérer, se quereller et combattre comme autrefois devant les portes de Scée : quoique la casaque du roi de Naples ait quelque chose de trop bariolé, son courage dans les combats et sa témérité sont aussi grands que chez le fils de Pélée; le prince Eugène, noble champion, nous apparaît comme un Hector de douceur et de bravoure; Ney combat comme Ajax, Berthier est un Nestor moins la sagesse; Davout, Daru, Caulaincourt, font revivre Ménélas, Ulysse et Diomède. »

il les présente à Napoléon, qui s'irrite contre Berthier et reçoit avec bonté ces Lithuaniens, sans toutefois leur promettre son appui. Davout représenta vainement que l'occasion était favorable ; l'armée russe était détruite, mais Napoléon répondit que la Suède venait de lui dénoncer son armistice. »

Combien la haine a dû envenimer cette présentation des Lithuaniens par le prince d'Eckmühl ! Tout est bon à qui veut nuire !

La très célèbre *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée* vaut encore cent fois plus que sa réputation : c'est vraiment l'histoire philosophique du règne de l'empereur Napoléon, et elle a de plus des allures de poème et de ballade. Ce grand livre nous fait assister à la navrante, étrange, effrayante folie de Napoléon Ier. Il nous montre Murat héroïquement burlesque et terrible dans ses entraînements, car sa fougue fauchait les hommes sans que l'on en puisse accuser son cœur. « On comprend l'antipa-
« thie qu'il devait inspirer à Davout, à ce métho-
« dique Davout, dont le corps d'armée reposait les
« yeux par l'ordre admirable qu'il gardait en tout
« ce désastre ! « nous dit le comte de Ségur. Quelle scène que celle où Davout dit à Murat ce qu'il pense de lui, devant l'Empereur, qui joue avec un boulet russe du bout de sa botte ! L'Empereur n'était vraiment plus le Napoléon d'Austerlitz pour

avoir songé à réunir deux hommes si dissemblables[1]. M. de Ségur, en blâmant le maréchal Davout de son absolutisme, ne peut résister à s'écrier : « Davout voulait s'approprier tous les commandements, moins, il est vrai, par ambition, que par zèle et pour que tout fût mieux. » Au travers des incertitudes, si Napoléon par deux fois reproche à Davout d'avoir laissé échapper Bagration à Glusck, on *sent* que la faute doit en retomber sur le roi de Westphalie, que Napoléon avait fait d'abord le

[1] Le magnifique récit de la campagne de 1812 restera, ce semble, comme le fameux chant de Roland à Roncevaux, avec lequel cette terrible épopée a trop de rapports. En dévorant les deux volumes de la *Campagne de Russie,* nous avons souvent songé à l'*Enfer* de Dante; il y a en ces deux poèmes une même puissance d'horreur.

Quelle énigmatique et puissante figure que celle de Napoléon! M. de Ségur ne divinise pas l'Empereur de parti pris, il reconnaît ses fautes, et cependant le gigantesque et pâle sphinx plane sur tout le récit : soleil dévorant au départ, lune dans la nuit du retour. Le comte de Ségur m'a fait seul comprendre l'enthousiasme, le fanatisme qu'inspirait ce géant, redoutable pour ses amis autant que pour ses ennemis. Un tel désastre est d'une étonnante grandeur.

[2] Il nous vient à l'idée de résumer cette phase de la guerre de Russie par quelques lignes de Henri Heine, extraites des *Reisebilder,* pages 132 et 133 du tome Ier :

« Et ces héros que nous avons admirés dans l'*Iliade,* nous les retrouvons dans le poème de Ségur, nous les voyons délibérer, se quereller et combattre comme autrefois devant les portes de Scée : quoique la casaque du roi de Naples ait quelque chose de trop bariolé, son courage dans les combats et sa témérité sont aussi grands que chez le fils de Pélée; le prince Eugène, noble champion, nous apparaît comme un Hector de douceur et de bravoure; Ney combat comme Ajax, Berthier est un Nestor moins la sagesse; Davout, Daru, Caulaincourt, font revivre Ménélas, Ulysse et Diomède. »

supérieur de son supérieur militaire, et qui s'enfuit de rage, abandonnant son armée, plutôt que d'obéir à Davout qui lui avait commandé de pousser Bagration vers lui. Hélas ! la guerre était finie du coup ! On comprend, entre ces deux rois improvisés, la rage contenue, mais à éclats terribles, du prince d'Eckmühl, et ce qu'il a dû souffrir pendant cette campagne [1].

Le général Berthezène, à la page 39 du second volume de ses *Souvenirs militaires*, parle « *d'une scène inconvenante faite à Murat par Davout,* » et prétend, que le maréchal, s'en étant repenti, chercha à réparer ses torts en donnant au roi de Naples des cartes meilleures que celles qu'il possédait.

La sagacité du général Berthezène nous semble ici en défaut ; ce n'est pas *par repentir* que Davout donna de bonnes cartes du pays à Murat, mais certainement dans l'espoir de lui épargner de fausses marches fatales à l'armée. Une division de cavalerie du 1er corps ayant été prêtée à Murat, le maréchal Davout avait, non-seulement le *droit*, mais le *devoir* de défendre la vie de ses soldats. Si la scène fut

[1] Le 7 septembre 1856, le véridique M. Clément m'écrivait une lettre toute d'indignation, à propos du silence protecteur dont M. Thiers couvre le roi Jérôme, en ne disant point que, sans sa fatale désobéissance, une grande partie de l'armée russe était prisonnière, et la guerre, dès le début, terminée par une grande victoire du prince d'Eckmühl.

trop vive, c'est que l'amer chagrin de voir un brillant sabreur user en pure perte les forces de l'armée exaspérait le chef le plus soucieux du bien-être des hommes qui lui étaient confiés.

Depuis Dantzig, le maréchal Davout ne reconnaissait plus l'Empereur. Les flatteurs et les envieux avaient enveloppé Napoléon et semé la méfiance dans son cœur. L'entourage impérial reprochait tout au prince d'Eckmühl; sa prudence, sa discrétion étaient incriminées. Dès le début de la campagne, on lui fit un crime de sa réserve envers M. de Balachof, fêté et traité en ami, presque en confident, par le roi de Naples. Le prince d'Eckmühl offrit un très simple dîner, le sien, au ministre russe, qui se plaisait à se ressouvenir de cet accueil sagement courtois; M. Thiers nous a même raconté que M. de Balachof assurait avoir dîné sur un battant de porte arraché à une maison abandonnée pour y poser le plus modeste des couverts. Bien loin de se plaindre de cette réception courtoise, mais froide et silencieuse, du prince d'Eckmühl, M. de Balachof faisait profession de la plus haute estime pour le maréchal.

Après nous être un moment détourné du beau livre du général comte de Ségur, nous allons y revenir, car il n'est pas de ceux dont il soit possible de laisser un seul blâme sans éclaircissements. Il nous est facile de prouver que le maréchal Davout

n'a pas mérité le reproche que lui adresse M. de Ségur « *d'avoir abandonné le maréchal Ney.* » Nous citerons d'abord les *Mémoires du général Rapp;* il dément préremptoirement l'assertion de l'historien de la *Grande Armée*. Page 238, Rapp raconte, et il était de l'intimité de l'Empereur et près de lui à ce moment même, comment l'ennemi pouvait à Krasnoë anéantir leur armée : « Nous le sentions tous, dit-il ; mais nous n'avions pas de nouvelles d'Eugène. Davout et Ney étaient en arrière ; nous ne pouvions les abandonner. » Le quatrième corps échappe aux Russes par son héroïsme : « Davout suivait, l'ennemi se flattait de prendre sa revanche sur ce maréchal ; mais l'Empereur y pourvoit : il se déploya à la gauche de Krasnoë, engagea quelques troupes. Le maréchal passa et vint prendre part à l'action. Le but était atteint ; le feu se ralentit et la retraite commença. »

On voit que Davout n'était pas même le maître d'attendre Ney. Napoléon disait le lendemain : « C'est Ney qui m'inquiète ; que va-t-il devenir ? » et Rapp continue : « Ney avait reçu, dans la nuit du 16 au 17, la nouvelle du combat d'Eugène et du départ de Davout : ce double évènement ne put l'ébranler : « Tous les Cosaques, dit-il en l'apprenant, ne m'empêcheraient pas d'exécuter mes instructions ; je ne romprai pas d'une semelle qu'elles ne soient remplies. »

Ceci est positif, il y a des héroïsmes superbes, mais inutiles et même dangereux ; tel fut ce jour-là celui du maréchal Ney, qui arracha à Napoléon ce cri, rapporté par Rapp, : « J'ai trois cent millions aux Tuileries, je les donnerais pour qu'il me fût rendu. » Pas un mot de blâme sur Davout, et page 334, Rapp raconte comment il avait été envoyé vers le prince de la Moskowa, « *qu'il trouva occupé à donner la chasse aux Cosaques.* »

Ce ne fut que plus tard que Napoléon choisit pour victime le maréchal Davout.

Afin d'assurer le triomphe de la justice et de la vérité, nous ferons remarquer encore que, à la page 155 du second volume de ses *Souvenirs militaires*, le général baron Berthezène, qui *était sur les lieux*, dit : « A cette époque le corps du maréchal Ney ne comptait pas plus de trois mille combattants ; une division du 1er corps, forte de huit cents hommes, lui avait été prêtée et était passée sous ses ordres. Le désir de laisser ses soldats prendre du repos et de la nourriture, après tant de fatigues et de privations, retarda d'un jour son départ ; il mit trop d'intervalle entre lui et Davout, qui le précédait, et ce fut une faute grave, qui entraîna presque sa perte et celle du 1er corps, tandis qu'il est permis de penser que, réunis, ils auraient atteint Krasnoë sans être entamés. « Le général Berthezène ne perd pas une occasion d'exalter l'héroïsme du maréchal Ney

pendant cette retraite ; il n'est donc pas suspect de partialité, et ces lignes ont encore à nos yeux l'immense avantage d'affirmer les allégations du général Ricard, que nous rapporterons plus loin, ayant pour le moment d'autres preuves historiques à offrir. Nous tenons à ouvrir sous les yeux du lecteur la *Relation complète de la Campagne de Russie en* 1812, par M. Eugène Labaume. De tous les récits de la terrible retraite, celui-ci, écrit jour par jour, est peut-être le plus saisissant.

L'auteur, très partial pour le roi de Westphalie, au début de la campagne ne nomme le prince d'Eckmühl que pour le blâmer, et semble glisser à dessein sur les succès du 1er corps, dont le chef demeure anonyme sous sa plume. La justice qu'il rend à la conduite du maréchal Davout, pendant la retraite, a donc une incontestable puissance de vérité. Veuillez interroger la page 284 de ce curieux volume, et vous lirez les mots suivants : « Napoléon, qui nous précédait d'une journée, avait déjà passé Mojaïsk, faisant brûler et détruire tout ce qui se trouvait sur son passage. Les soldats de sa suite étaient tellement portés à cette dévastation, qu'ils incendiaient aussi les lieux où l'on devait s'arrêter ; cela nous exposait à de grandes souffrances. *Mais notre corps, à son tour brûlant le peu de maisons qu'on avait laissées, enlevait à celui du prince d'Eckmühl, qui faisait l'arrière-garde, la faculté de trouver un*

asile pour se mettre à l'abri de l'inclémence de l'air[1]. Outre cette souffrance, ce même corps avait encore à lutter contre un ennemi acharné, qui, en apprenant notre retraite, accourait de tous côtés pour satisfaire sa vengeance. Le canon qu'on entendait chaque jour, et à des distances très rapprochées, nous annonçait assez qu'il fallait déployer, pour le contenir, de grands et pénibles efforts.

Page 290, se trouvent quelques lignes qui ont un trop frappant caractère de vérité pour que nous ne les reproduisions pas : « Le lendemain 31 octobre, nous partîmes de Kologha de bonne heure; arrivés à la hauteur de Prokofévo, nous entendîmes tirer le canon si près de nous, que le vice-roi, dans la crainte que le prince d'Eckmühl n'eût été enfoncé, s'arrêta sur une hauteur, et fit ranger ses troupes en bataille pour lui prêter secours. Depuis quelques jours, l'Empereur se plaignait de la lenteur avec laquelle marchait le 1er corps, et blâmait le système de retraite par échelons qu'avait adopté son chef, disant qu'il avait fait perdre trois jours de marche, et, par là, facilité à l'avant-garde de Milloradowitch les moyens de nous atteindre.

« Enfin on alléguait contre lui qu'on doit passer rapidement dans les pays où il n'y a pas de quoi vivre. Pour la justification de ce maréchal, envers

[1] Le 1er corps ne brûlait donc rien, n'en déplaise au brillant récit de M. le comte de Ségur!

qui le malheur nous rendait injustes, je dois observer qu'une retraite trop hâtée eût redoublé l'audace de nos ennemis, qui, forts en cavalerie légère, pouvaient toujours nous rejoindre, et tailler en pièce l'arrière-garde, si elle eût refusé le combat. D'ailleurs ce grand capitaine, dans des temps heureux, avait assez prouvé qu'on devait se reposer sur ses talents; d'autant plus que, dans cette circonstance, il avait pour lui cet axiome de guerre, *que, plus une retraite est précipitée, plus elle devient fatale,* en ce que le découragement est plus funeste encore que tous les maux physiques[1]. »

[1] L'adversité aveugle comme l'excès de la prospérité. Pendant cette terrible retraite, Napoléon, quand il se trouvait seul en face de lui-même, a dû plus d'une fois regretter d'avoir suivi le conseil de Murat, au lieu de choisir la route par Medyn, puis Smolensk, indiquée par le maréchal Davout; et cependant, quand Napoléon revit le prince d'Eckmühl, ce fut pour lui reprocher la lenteur de sa marche : dédaignant de se justifier, le maréchal défendit ses généraux avec quelque amertume.

Cette injustice n'empêcha point le commandant du 1er corps de recueillir les débris de la division Broussier, les généraux Éblé, Lariboisière, et de protéger le passage du prince Eugène.

Laissé à Krasnoë avec le maréchal Mortier, Davout battit les Russes avec les débris du pauvre 1er corps; puis, après avoir vainement attendu le maréchal Ney, que de Kerouïtnia il avait fait avertir du danger, Davout dut suivre le duc de Trévise, en ayant reçu l'ordre formel de l'Empereur.

Ney sauvé, Napoléon eut la coupable faiblesse de rejeter ses torts personnels sur Davout et de l'accuser d'avoir abandonné le duc d'Elchingen. Cependant, démentant lui-même bientôt ses paroles par ses actes, et comprenant sans doute le tort qu'il avait eu de ne point écouter les avis de son habile lieutenant après Krasnoë, ce fut à Davout qu'il confia de nouveau le soin de protéger l'arrière-garde, ainsi que nous allons le voir.

A Smorgony enfin, quand il voulut quitter l'armée, ce fut au

Cette opinion nous est d'autant plus précieuse, qu'elle était certainement l'opinion du chevaleresque vice-roi à l'état-major duquel M. Labaume était attaché, et pour qui il professe une admiration passionnée, dont l'écho résonne, d'ailleurs, dans tous les cœurs épris de la valeur morale. A Prokofévo le prince Eugène se met en situation d'appuyer le 1er corps, qui avait su se tirer lui-même d'affaire à Viazma; le sentant trop vivement pressé, il fait halte. Excédées par des souffrances inouïes et des combats continuels, ces belles troupes ne gardent plus la tenue qui avait fait jusque-là l'admiration de l'armée, et cependant elles suivent le prince Eugène, elles appuient ses mouvements. Le duc d'Elchingen à Viazma sauve le 1er corps en lui permettant de passer, puis le relève d'arrière-garde, et marche longtemps avec le vice-roi et le prince d'Eckmühl pour conférer sur ce qu'il y avait à faire. Pendant ce temps Napoléon, tout à la vengeance, oubliant sa malheureuse armée, faisait brûler la petite ville de

prince d'Eckmühl qu'il demanda d'abord le chemin à suivre, après lui avoir affectueusement demandé, en l'embrassant, pourquoi depuis longtemps il ne le voyait pas. « Je croyais vous déplaire, Sire », lui répondit le maréchal, prompt à oublier ses rancunes pour s'occuper du voyage de Napoléon, qui ne pouvait plus rien pour son armée qu'en rentrant en France.

Nous allons voir que Davout, à Gumbinnen, eut une dernière querelle avec Murat. Le roi de Naples n'écouta point les sages paroles échappées à l'indignation du maréchal; paroles prophétiques auxquelles il a dû, lui aussi, plus d'une fois resonger, mais trop tard!

Doroghobouï et défoncer les tonnes de boissons spiritueuses qui auraient pu sauver bien des vies.

M. Labaume raconte la mort du général Baraguay d'Hilliers, victime de l'aigreur « que le malheur donnait à Napoléon*, lequel ne cherchait qu'à rejeter ses propres fautes sur un général d'une capacité reconnue.*»

Cette victime de Smolensk ne fut pas la seule : Davout avait eu trop raison pour n'avoir point son tour de défaveur : mais n'anticipons pas.

Le 17 novembre, le noble vice-roi lutte pour sauver le 1er corps et le maréchal Ney. M. Labaume, qui était avec le vice-roi, n'a nullement l'idée d'accuser Davout de l'abandon du duc d'Elchingen. Écoutons-le parler : « Une nouvelle affaire s'engagea; l'action fut opiniâtre et sanglante; et ce ne fut qu'à force de bravoure et de sagacité que le prince d'Eckmühl parvint à sauver les troupes placées sous ses ordres; mais Kutusoff, étant venu de nouveau reprendre sa position en avant de Krasnoë, sépara totalement le duc d'Elchingen du reste de l'armée. Ce maréchal, demeuré le dernier pour former l'arrière-garde, trouva sur son passage des forces si considérables qu'il ne put jamais nous rejoindre[1]. » (*Nous* ici signifie l'armée du vice-roi et le

[1] La partialité de M. Labaume pour les Russes nous a parfois blessée, et la répulsion que lui inspire Napoléon Ier froisse le général Berthezène au point qu'il traite de *roman* tout ce beau récit de la campagne de Russie. M. Labaume et le comte de Ségur se rencontrent souvent, s'ils se contredisent parfois. Le général

1er corps : où est-il question de l'abandon de Ney par le maréchal Davout?) « Dans l'espoir du contraire, l'Empereur hésitait à quitter Krasnoë ; l'ennemi, filant sur nos derrières, nous força d'évacuer la position. » Et, plus tard, M. Labaume le dit encore, quand l'Empereur s'arrête pour attendre le maréchal, ce sont « les débris du 1er corps, avec les voltigeurs et les fusiliers commandés par le duc de Trévise, qui protègent la marche. »

Les détails de la sortie de Russie, de la route d'agonie suivie jusqu'à Wilna, rappellent très exactement ceux donnés par le général comte de Ségur, sauf qu'ils nous disent, page 431, que « le prince d'Eckmühl, accablé par la fièvre, ne pouvait voyager qu'en traîneau[1]. »

Berthezène lui-même, page 207, parle comme M. Labaume et comme la vérité, en disant : « Si, au retour de Moscou, Davout et le vice-roi eussent marché moins lentement, le combat de Wiazma n'eût pas eu lieu, ils n'eussent pas été coupés, l'armée fût arrivée quelques jours plus tôt à Smolensk, le froid nous eût pris plus près de cette ville et nous y fussions parvenus en meilleur état. » Puis, page 208 : « Si le maréchal Ney n'eût pas retardé d'un jour son départ de Smolensk, il eût rejoint le maréchal Davout, et leurs deux corps réunis eussent facilement renversé l'avant-garde ennemie. Kutusoff n'eût eu ni le temps ni les moyens de faire des dispositions pour détruire le 3e corps isolé ; celui-ci fût arrivé à Krasnoë avant le départ de la garde, et nos désastres eussent été bien diminués. »

Quand plusieurs personnes, loin d'être amies, racontent de même les mêmes évènements, *là* doit être la vérité.

[1] C'était sans doute dans le traîneau de ce bon Samaritain polonais, dont nous parle le général comte Zaluski, que pâtissait, pour la France plus encore que pour lui-même, le maréchal prince d'Eckmühl.

Si nous avons un moment suivi M. Labaume, nous n'en avons point fini avec l'admirable et dramatique récit de M. de Ségur, qui sera un jour célèbre autant que l'Iliade, quoiqu'il se contredise comme l'Empereur et comme les évènements.

Page 267 du tome II, le général de Ségur raconte comment Napoléon, en se portant sur le Borysthène, laissa cet ordre impérieux pour dernière instruction : « Davout relèvera Mortier; mais tous deux doivent s'efforcer de tenir dans Krasnoë jusqu'à la nuit; après quoi, ils viendront me rejoindre. » Alors plein du malheur de Ney et du désespoir de l'abandonner, il s'éloigne lentement, et M. de Ségur fait cependant dire à Ney, page 299 : « Est-ce enfin Davout qui se souvient de moi? »

Il est vrai que, page 287, M. de Ségur s'écrie : « Ney, irrité des dangers que l'honneur de l'armée avait courus dans sa personne et s'en prenant à Davout, qu'il accusait à tort de l'avoir abandonné, quelques heures après, quand celui-ci voulut s'en excuser, il n'en put tirer qu'un regard rude et ces mots : « Moi, monsieur le maréchal, je ne vous reproche rien : Dieu nous voit et nous juge. »

Cette parole a été dite, mais dans une autre circonstance, par un autre personnage et dans un autre sens.

Quand le général Gudin, mortellement blessé à Valountina, vit accourir le prince d'Eckmühl navré

de son danger, après lui avoir fait quelques recommandations particulières, il reprit douloureusement : « Ah ! mon cher maréchal, les hésitations et l'inaction de Junot ont causé ma mort, et la perte de bien des vies plus précieuses que la mienne !... Mais, à l'heure de mourir, je ne dois accuser personne : Dieu nous jugera. » J'ai cent fois entendu redire cette conversation des deux amis.

Revenons en ce moment à la retraite : sans compromettre tout ce qui lui restait de soldats, le maréchal Davout ne pouvait attendre davantage le prince de la Moskowa : il avait, d'ailleurs, reçu l'ordre formel de marcher en avant. Apercevant, cependant, de nombreux partis de Russes et de Cosaques, et soupçonnant que l'armée ennemie devait se masser afin d'accabler les derrières de l'armée française, inquiet de ne point voir paraître l'avant-garde du maréchal Ney, Davout lui envoya en toute hâte un officier de son état-major, M. Hervô, pour hâter sa marche. Le prince de la Moskowa l'accueillit assez mal et lui dit que son maréchal rêvait, qu'aucun parti russe ne tenait de ce côté la campagne. Comme la discussion s'animait, on entendit un bruit lointain d'artillerie, et le maréchal Ney, pressé de se rendre du moins à la logique fatale de cet argument, de s'écrier : « *Bah ! votre maréchal fait sauter des barils de poudre pour me tromper.* »

Le général Ricard, détaché auprès du maréchal

Ney et qui a fait la belle charge racontée si dramatiquement par M. de Ségur, a répété cent fois à tous les miens : « Que le prince de la Moskowa avait été supplié de partir, et s'était contenté de répondre avec un entêtement de soldat : « On m'a dit de rester, et je resterai jusqu'au jour marqué ! » M. Ricard ajoutait « que, en plus de son obéissance aux ordres de l'Empereur, il avait aussi sacrifié ses troupes à la vaine gloriole de tenir plus longtemps que le maréchal Davout, gloriole fatale, qui perçait en tous ses discours. »

Sollicité par un ami dévoué d'écrire et de signer ses paroles, il répondit : « Non ! je ne le puis pas. J'ai dit la vérité ; mais j'ai voté la mort du maréchal Ney, et j'aurais l'air de poursuivre ma victime jusque dans la tombe. »

Je vais enfin puiser un argument irréfutable dans les entrailles de la nature humaine : si le maréchal Davout avait eu des torts envers le prince de la Moskowa, il ne lui aurait jamais pardonné les paroles que lui prête M. le comte de Ségur, et n'aurait pas lutté, comme il l'a fait, lors du procès du prince de la Moskowa.

L'inébranlable fermeté du prince d'Eckmühl, inflexible dans ses dépositions et ses réclamations au nom du droit, ayant gêné le gouvernement et suscité de violentes colères parmi les partisans de la réaction, de jeunes Bourguignons enthousiastes de la

conduite de leur compatriote, venus à Paris pour assister de plus près aux débats et pour lui servir en quelque sorte de garde, chantaient dans le jardin du Palais-Royal, sur un air improvisé, ces paroles d'Horace qu'ils appliquaient à Davout :

Justum et tenacem propositi virum
Nec civium ardor prava jubentium,
Nec vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ.

La devise choisie par mon père se composait des trois premiers mots de cette strophe : *Justum et tenacem*. On sait si cette devise l'exprimait tout entier. Avons-nous besoin de dire que cet enthousiasme généreux d'une jeunesse éprise du courage, de la loyauté et de l'honneur, nous touche indiciblement?

Après cette preuve à décharge, nous allons, en nous appuyant en sens inverse, aux mêmes penchants humains, accuser le grand Empereur. J'ai l'instinct suprême que c'est le souvenir de ses propres torts qui, pour son malheur, en 1815, l'a mis en méfiance contre les énergiques conseils de Davout. Habitué à manier des âmes viles, Napoléon n'osait pas croire le prince d'Eckmühl assez magnanime pour oublier ses justes rancunes et pour ne se souvenir que de la présence de l'ennemi sur nos frontières. Il ignorait, ou il oubliait, que le prince et le pair de l'Empire avait dans les veines le sang généreux du vaillant

aïeul qui sacrifiait ses grands biens du Berri pour ne pas servir contre son duc et son pays de Bourgogne.

Mais retournons en Russie avec M. le comte de Ségur : il va nous raconter une scène curieuse qui confirmera nos dires. A l'heure de son départ de Smorgony pour la France, Napoléon appela autour de lui tous ses maréchaux, afin de les gagner à son projet[1] :

« C'est ainsi qu'en apercevant Davout on le vit aller au-devant de lui, et lui demander pourquoi il ne le voyait plus, s'il l'avait abandonné? Et, sur ce que Davout répondit qu'il croyait lui déplaire, l'Empereur s'expliqua doucement, accueillit ses réponses, lui confia jusqu'au chemin qu'il croyait devoir prendre, et reçut ses conseils sur ce détail. »

Comment Davout, qu'on avait vu se faire porter blessé au travers de Moscou en feu pour sauver l'Empereur ou périr avec lui, accusé, laissé à l'arrière-garde, *marchant derrière les dévastations et les incendies commandés à d'autres et exécutés avant son passage,* puis rebuté, blâmé, aurait-il pu se croire agréable? Tous les officiers supérieurs et les officiers de l'état-major du maréchal Davout savent que l'Empereur, pendant la retraite, lui avait envoyé l'ordre formel de suivre sa garde sans attendre le ma-

[1] Tome II, page 393.

réchal Ney. Le prince d'Eckmühl traînait le plus possible, envoyait messages sur messages au vaillant chef de l'arrière-garde ; mais, ne voyant rien venir, il dut enfin obéir à ses instructions, un plus long retard pouvant compromettre son propre corps d'armée.

Napoléon voit le prince Eugène arriver à Krasnoë, où il l'attendait, avec une élan de joie, puis retombe dans une plus grande inquiétude, à propos de Ney et de Davout[1] :

Obéissant à un mouvement généreux, quoique dangereux peut-être, il songe à sauver ces deux maréchaux ; mais laissons parler le comte de Ségur : « C'est au milieu de quatre-vingt mille ennemis qu'il retourne, qu'il s'enfonce pour attirer sur lui tous leurs efforts, pour les détourner de Davout et de Ney, et arracher ces deux chefs du sein de cette Russie qui s'était refermée sur eux. »

« Quand[2] *paraît Davout au milieu d'un nuage ae Cosaques, qu'il dissipait en marchant précipitamment*, on ne lui demande pas compte de Ney, et, le désespoir dans l'âme, Napoléon donne l'ordre de quitter Krasnoë, afin de sauver les débris qui l'entourent. Cependant l'Empereur laisse Davout, à peine arrivé, pour relever Mortier, en leur disant à tous deux de s'efforcer de tenir jusqu'à la nuit, puis de venir le rejoindre. »

[1] *Histoire de la Grande Armée*, par le comte de Ségur, page 259.
[2] Page 266.

Mortier et la jeune garde courent le plus grand danger : « Heureusement quelques pelotons que rallia Davout et l'apparition d'une autre troupe de ses traîneurs attirèrent l'attention des Russes. » Mortier en profite; « et Davout, qui a remplacé le duc de Trévise, reste en face de ces cinquante mille ennemis. Mortier dépasse l'Empereur, poussé par le 1er corps renversé sur le sien, et s'excuse en disant : qu'il a laissé Davout dans Krasnoë, « *cherchant encore à rallier ses troupes.* »

Cependant, à Dombrowna, une alerte ayant eu lieu, Napoléon s'en prend à Davout (qui vient de sauver la jeune garde !) et *lui envoie porter des paroles de colère!* » Qui dit que cette injuste colère n'arracha point à Davout les paroles citées par Ségur : « Ce maréchal lui-même avait tout perdu; il était sans linge et exténué de faim; il se jeta sur un pain, qu'un de ses compagnons d'armes lui offrit, et le dévora. On lui donna un mouchoir pour qu'il pût essuyer sa figure couverte de frimas. Il s'écriait « que des hommes de fer pouvaient seuls supporter de pareilles épreuves; qu'il y avait impossibilité matérielle d'y résister; que les forces humaines avaient des bornes, qu'elles étaient toutes dépassées. »

« C'était lui qui le premier avait soutenu la retraite jusqu'à Viazma. On le voyait encore, suivant son habitude, s'arrêter à tous les défilés, et y rester

le dernier de son corps d'armée, renvoyant chacun à son rang, et luttant toujours contre le désordre. Il poussait ses soldats à insulter et à dépouiller de leur butin ceux de leurs compagnons qui jetaient leurs armes : seul moyen de retenir les uns et de punir les autres. Néanmoins on a accusé son génie méthodique et sévère, si déplacé au milieu de cette confusion universelle, d'en avoir été trop étonné. »

M. de Ségur, malgré ses sympathies pour le maréchal, se laisse ici entraîner par l'exemple ; il ne redit pas que, dès le début de la retraite, Davout marchait sans trouver de ressources, l'Empereur *faisant tout détruire devant lui*. L'homme qui restait le dernier de son corps d'armée, cherchant à maintenir la discipline, mérite-t-il d'être accusé *de trop d'étonnement?*

Partout et toujours aux puissants qui ont tort il faut une victime. Le 20 novembre, à Orcha, Eugène, Mortier et Davout écoutent, attendent, s'interrogent ; ce dernier, qui avait vu le prince de la Moskowa, raconte « comment, au premier coup de canon, Ney a voulu quitter Smolensk ; comment il s'y est refusé, objectant les ordres de l'Empereur et l'obligation de détruire les remparts de la ville. Ces deux chefs s'étaient irrités, et, Davout persévérant à demeurer jusqu'au lendemain, Ney, chargé de fermer la marche, avait été forcé de l'attendre : il est vrai que, le 16, Davout l'avait fait prévenir de son

danger, mais alors Ney, soit qu'il eût changé d'avis, soit irritation contre Davout, lui avait fait répondre : « Que tous les Cosaques de l'univers ne l'empêcheraient pas d'exécuter ses instructions. »

Nous avons raconté plus haut la fin de cette scène. Page 354 nous verrons presque reprocher « à Partouneaux, comme à Davout au commencement de la retraite, de vouloir cacher la trace de nos désordres à Kutusoff qui suivait. »

Le maréchal *dérouté, étonné*, avait, ce semble, quelque présence d'esprit, quand il répondit au discours de Murat déclarant à Gumbinnen « qu'il n'est plus possible de servir un insensé ; qu'il n'y a plus de salut dans sa cause... Que, s'il avait accepté les propositions des Anglais, il serait encore un grand roi, tel que l'Empereur d'Autriche et le roi de Prusse !... » Mais, abrégeant la scène, laissons parler le comte de Ségur : « Un cri de Davout l'interrompit : « Le roi de Prusse, l'Empereur d'Autriche, lui repart-il brusquement, sont princes de par la grâce de Dieu, de par l'habitude des peuples et la consécration du temps; mais vous, vous n'êtes roi que par la grâce de Napoléon et du sang français. Vous ne pouvez donc rester roi qu'en demeurant uni à la France. C'est une noire ingratitude qui vous aveugle ! » Et aussitôt il lui déclare qu'il va le dénoncer à son Empereur ; les autres chefs se turent. Ils excusaient l'emportement de la douleur du roi,

et n'attribuaient qu'à sa fougue inconsidérée des expressions que la haine et l'esprit soupçonneux de Davout n'avaient que trop bien comprises... Ainsi fut étouffée cette première étincelle d'une trahison qui devait, plus tard, perdre la France. » Il me semble que *l'esprit soupçonneux* de Davout avait fort raison de soupçonner, et *la haine* n'était ici qu'un juste mouvement d'indignation.

Avant de retourner en arrière dans cette belle histoire, nous citerons, page 462, une anecdote qui a son intérêt, et nous redresserons une erreur de l'illustre historien : « Davout, *rappelé en France*, traversait, lui troisième, X... Cette ville attendait les Russes; sa population s'émut à la vue de ces derniers Français. Les murmures, les excitations mutuelles, et enfin les cris se succédèrent rapidement; bientôt les plus furieux environnèrent la voiture du maréchal, et déjà ils en dételaient les chevaux quand Davout paraît, se précipite sur le plus insolent de ces insurgés, le traîne derrière sa voiture, et l'y fait attacher par ses domestiques. Le peuple, effrayé de cette action, s'arrêta, saisi d'une immobile consternation; puis il s'ouvrit docilement et en silence devant le maréchal, qui le traversa tout entier, en emmenant son captif. »

Le comte de Ségur fait rappeler le maréchal en France : en dépit des *tendres adieux* de l'Empereur, il ne put obtenir d'aller embrasser sa famille, et il

se vit condamné à demeurer à Thorn et dans tous ces pays qui nous échappaient, pour les maintenir dans l'obéissance et reformer l'armée.

Nous lirons les lettres de Thorn; nous jugerons l'âme d'où elles se sont échappées. Ce qui est certain, c'est que l'Empereur Napoléon, en trouvant le prince d'Eckmühl tout-puissant et tout habile en Pologne, avait pris quelque humeur. Pendant la retraite de Russie, torturé par une si dure atteinte portée à sa puissance et à sa gloire, Napoléon, en épiant les murmures soulevés par l'abandon du corps d'armée du prince de la Moskowa, ne se contenta pas de taire l'ordre *verbal, mais formel, mais impérieux,* qu'il avait fait tenir au maréchal Davout; par une approbation tacite, il *encouragea* ses flatteurs à rejeter tous les torts sur le prince d'Eckmühl, qu'il se plut à laisser accuser d'une basse, d'une cruelle jalousie, puisqu'elle pouvait avoir pour résultat la perte de milliers de vie. Mon père eut la vertu de se taire; mais sa tristesse, son humeur visibles, qui éclataient parfois en boutades, son attitude de respectueuse mais fière abstention, blessèrent d'autant plus Napoléon, qu'il sentait ses torts et qu'il regrettait probablement de n'avoir point accepté certains avertissements. Napoléon s'enfonça cependant d'autant plus dans son injustice, qu'il ne se la pardonnait point à lui-même. Aigri par le malheur, en arrivant à Paris, l'Empereur laissa

répandre par ses favoris les bruits les plus malveillants contre le maréchal Davout. On racontait dans les salons que, pendant la retraite, il pinçait le nez de ceux qui l'approchaient et se livrait à d'inconcevables excentricités. Napoléon alla jusqu'à faire imprimer de prétendues lettres de ses généraux, aussi absurdes qu'étranges, pour expliquer sa défaite et ses propres fautes par le dérangement de leur esprit; entre toutes ces lettres biscornues, celle attribuée au prince d'Eckmühl était particulièrement dépourvue de sens. Nous trouverons, à la date du 27 janvier 1813, quelques pages de la maréchale jointes à la correspondance de son mari, lesquelles confirmeront nos paroles d'une façon tout à fait remarquable.

La vérité est que le maréchal était resté inébranlable au milieu des désastres qu'il avait prévus et prédits; les mots suivants, écrits à sa femme le 1er janvier 1813, le prouvent assez : « Je ne veux pas aujourd'hui entrer dans des détails, d'autant plus qu'il y en a quelques-uns qui pourraient t'affliger : *ils te donneraient la preuve que mes pressentiments de tristesse auparavant notre départ se sont réalisés.* »

Le prince d'Eckmühl, avant de se laisser convaincre par l'éloquence de l'Empereur, ou, chose plus probable, avant de paraître convaincu de la nécessité de cette guerre, pour ne pas encourager les mécontents, avait essayé d'en dissuader Napo-

léon. Le souvenir d'une conversation, intimement évoqué, affirme sûrement tout ce que le maréchal avait prévu et redouté. Dans la confusion générale cependant, le prince d'Eckmühl avait continué à voir, à juger sainement, et à lutter contre la mauvaise fortune.

Très modeste quand il parlait de lui-même, toutes ses lettres en portent témoignage, il ne montrait quelque orgueil qu'au sujet de la retraite de Russie, qu'il considérait, sinon comme la plus brillante partie de sa carrière, du moins comme la plus méritante, sa force d'âme ayant eu à lutter contre les hommes et contre les éléments. L'histoire des nez pincés par le maréchal et de ses accès de violence n'a, d'ailleurs, pas d'autre origine que celle-ci. La veille du triste jour où devait commencer la vraie retraite, à Smolensk, le maréchal se promenait, selon sa coutume, les bras croisés derrière le dos, en causant gravement et tristement avec le général César de La Ville; absorbé dans ses pensées, il ne sentait plus le froid, quand le général, levant les yeux vers le prince d'Eckmühl, vit son nez entièrement bleu et en train de geler: se baisser, ramasser une poignée de neige, et, rapide comme l'éclair, se prendre à frotter ce malheureux nez, fut l'affaire d'une seconde. Le maréchal, surpris par une affreuse douleur, et croyant que son interlocuteur devenait fou, sans attendre que ce dernier eut eu le temps de

parler, lui administra, pour se dégager, un rude coup de poing dont il ne tarda point à se repentir en apprenant quel service il avait ainsi payé. J'ai entendu cent fois raconter cette histoire, dont les deux auteurs riaient joyeusement, paraît-il, en se la rappelant mutuellement au coin du feu, dans les soirées du château de Savigny.

La Campagne de Russie du comte de Ségur, nous le répétons, restera comme la chanson de Roland ; ces deux grandes épopées n'ayant, hélas ! que trop de funèbres rapports ! J'ai lu et relu cet effroyable et sublime drame, qui fait aussi songer à l'enfer de Dante par une même puissance d'horreur. L'historien est digne du héros. Quelle énigmatique et immense figure, que celle de Napoléon ! Le comte de Ségur ne divinise pas de parti pris l'Empereur qu'il aime : il reconnaît les fautes du pâle et gigantesque sphinx qui plane sur le récit. Quelle suave et noble incarnation de toutes les grâces et de toutes les vertus offre le prince Eugène ! Le bouillant Ney ! le généreux et doux Mortier, le sage Macdonald, l'habile et pur Éblé, sont révélés au lecteur. L'historien fait même accepter Murat, ce roi de parade doué d'une bravoure éclatante, mais d'une vanité d'enfant, puisqu'il se laissa séduire, à Moscou, par les flatteries des Cosaques, désireux de l'endormir jusqu'à l'hiver. « Ce roi de par la grâce du sabre, fanatiquement dévoué

à Napoléon, qu'il devait cependant bientôt trahir, était antipathique à Davout, dont le génie méthodique et tenace contrastait avec l'emportement de Murat et qu'enorgueillissait le souvenir et le surnom de deux grandes victoires, » dit injustement le comte de Ségur. Le maréchal était fier, non point orgueilleux ; mais il est dur de plier son génie sous un joug que l'on n'estime pas. Or donc « *Murat ne savait pas se commander à lui-même.* » Je cite le propre mot de M. de Ségur. Napoléon n'était réellement plus Napoléon, pour avoir essayé d'une telle combinaison ; écoutons son historien : « Toutefois Davout obéit, mais de mauvaise grâce, mal, comme la fierté blessée sait obéir. Il affecta aussitôt de cesser toute correspondance directe avec l'Empereur. *Celui-ci, surpris, lui ordonna de la reprendre, alléguant sa défiance pour les rapports de Murat.* Davout s'autorisa de cet aveu ; il ressaisit son indépendance. Dès lors l'avant-garde eut deux chefs. »

Comment donner un grand commandement à un général en qui on n'a pas confiance ? Davout ne voulait pas laisser compromettre et gaspiller son corps d'armée, il refusait donc d'agir ; de là, à Semlewo, une scène violente entre Murat et Davout en présence de l'Empereur. Toute sagesse semble du côté du prince d'Eckmühl ; on comprend ce qu'un aussi prévoyant génie devait souffrir à

voir faire la guerre comme la faisait Murat ; et cependant Napoléon, après avoir écouté cette orageuse discussion, donna raison à son beau-frère, tout en attribuant la colère de Davout « à son zèle un peu trop absorbant. » Ce qui n'empêcha point, quelques jours plus tard, une autre violente altercation sur le champ de bataille entre Davout et Murat, le prince d'Eckmühl ayant commandé à ses troupes de ne point obéir. M. de Ségur dit : « Davout ne se défendit pas sur la forme de son action, mais il en soutint le fond, soit prévention contre la témérité habituelle du roi, soit humeur, ou que, en effet, il eût mieux jugé du terrain et de la manœuvre qui y convenait ; ce qui est fort possible. » Nous dirons : — *ce qui est certain.* — Donc, pendant que Murat, retiré sous sa tente, voulait se battre en duel avec Davout, tempêtait, rugissait comme un lion, aveuglé par un sang bouillant, le prince d'Eckmühl, « *s'opiniâtrant dans son opinion, disait que l'Empereur était trompé et demeurait tranquille dans son quartier général* » Lisons-nous Homère, ou lisons-nous Ségur ?

Pourquoi, à Borodino, Napoléon n'accepta-t-il pas le plan de Davout, qui voulait tourner les Russes et terminer la guerre en une fois : « Ah ! vous êtes toujours pour tourner l'ennemi ; c'est une manœuvre trop dangereuse ! » fit Napoléon. Le maréchal repoussé obéit, mais en murmurant ; il

ne reconnaissait plus l'Empereur. Quelques jours plus tard, à Mojaïsk, Ney, Davout et Murat, unis pour un superbe et effrayant combat, appellent en vain la jeune garde pour achever la victoire. Napoléon la refuse !

A Krymskoïé, le 11 septembre, cette garde tant choyée perdit deux mille hommes pour dégager Murat, qui s'était follement aventuré, et le doux maréchal Mortier à son tour écrit à l'Empereur : « qu'il n'obéira plus à Murat. »

Napoléon était malade, se cachait chez lui. Davout, quoique blessé, pénètre jusqu'à lui et s'offre « pour le commandement de l'avant-garde, promettant qu'il saurait marcher jour et nuit, joindre l'ennemi et le forcer au combat, sans prodiguer, comme Murat, les forces et la vie de ses soldats. Napoléon ne lui répondit qu'en vantant avec affectation l'audacieuse et inépuisable ardeur de son beau-frère. » Le comte de Ségur, peut-être sans vouloir se l'avouer à lui-même, témoigne ainsi de l'impatience de Napoléon contre un maréchal expérimenté qui avait le tort de voir juste, et de ne pas reculer devant la crainte de déplaire quand il sentait qu'il pouvait servir la France, et cet Empereur que la pensée de personne encore ne séparait de l'idée de patrie.

Nous ne saurions abandonner cette splendide histoire sans saluer l'ombre de Napoléon, évoquée

par M. de Ségur, comme nul le fera jamais. Le général se montre juste, reconnaît les torts de l'Empereur, et cependant Napoléon, soleil dévorant au départ, mélancolique lueur lunaire dans la nuit du retour, passionne tout ce récit.

Le comte de Ségur m'a fait seul comprendre, je le redis, l'enthousiasme, le fanatisme, que ce géant, parfois aussi redoutable pour ses amis que pour ses ennemis, inspirait à tous.

Juste envers chacun, sauf peut-être envers mon père qu'il aime, mais dont il ne voit pas l'âme, le comte de Ségur fait accepter et comprendre Murat, ce roi de parade, ce paladin équestre, qui se battait comme un lion avant de trahir comme un vulgaire ambitieux. Quelle honnête et sympathique figure que celle de Mortier ! Quel indomptable héros se montre Ney !

Un tel désastre, ainsi raconté, est d'une étonnante grandeur ! La terrible retraite couvre le lecteur de frissons, et j'ai entièrement compris ce cri du maréchal, trouvé dans une lettre à sa femme : « Nous avons été vaincus par l'hiver, jamais par les Russes !

Je pense que, si le comte de Ségur avait pu surprendre le beau secret des pages intimes que nous publions aujourd'hui, il aurait entouré de plus de rayons la noble personnalité du prince d'Eckmühl. Le maréchal a si douloureusement res-

senti l'injustice de l'Empereur qu'il a songé à mourir, et, cependant, jamais une plainte ! Les coquetteries de l'adieu de Napoléon prouvent trop qu'il se sentait coupable, mais elles n'ont pas porté de fruits ! Les scènes de Davout et de Murat semblent une page transcrite des Grecs par un moderne, et encore, les passions guerrières de l'homme, comme toutes ses autres passions, ne portent aucune date.

L'Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812 nous semble un des plus beaux livres de notre langue; aussi donnons-nous ici avec joie une lettre du comte de Ségur adressée au prince d'Eckmühl, car elle nous semble, au moins autant que son histoire, témoigner de l'estime en laquelle l'illustre écrivain tenait mon père.

La date de cette lettre honore autant M. le comte de Ségur, qui s'adresse à un vaincu, que l'homme dont il s'est plu à raconter les hauts faits est honoré par son récit, la louange d'un homme de cœur étant l'unique louange vraiment flatteuse.

LE GÉNÉRAL COMTE DE SÉGUR AU MARÉCHAL PRINCE D'ECKMUHL.

Monsieur le maréchal,

Puis-je espérer que vous ne me trouverez pas indiscret si j'ose vous prier de me faire donner quelques notes sur les opérations de votre armée pendant la

guerre de Russie de 1812? J'ai été assez heureux pour réunir les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire politique, morale et militaire de cette campagne. Plusieurs anecdotes importantes et secrètes jusqu'ici, et dont quelques-unes vous regardent, sont parvenues à ma connaissance, soit alors, soit depuis, ce qui vous étonnera peu, ayant été et étant encore lié d'amitié avec tous ceux qui composaient l'intérieur du cabinet. J'ose espérer, monseigneur, que vous croirez bien que je ne veux faire de ces matériaux qu'un noble et digne usage. C'est pourquoi je me suis déterminé à vous prier d'être assez bon pour dicter quelques notes sur cette époque et d'avoir la bonté de me les envoyer. J'aurais été moi-même vous faire cette prière si j'avais cru ne pas vous déranger. J'aurais été soumettre à votre jugement quelques chapitres d'un livre qui sera très peu volumineux, et qui, tout en reconnaissant nos fautes, nous placera à la hauteur qui nous convient et d'où nous devons mépriser les attaques de gens dont tous les sens, tous les sentiments sont trop faibles, les habitudes trop circonscrites et les idées trop petites pour qu'ils puissent nous juger.

Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, l'indiscrétion de ma prière. S'il m'était possible de vous lire le commencement de cet ouvrage, peut-être trouveriez-vous qu'il mérite que vous veuilliez bien vous y intéresser.

Aurez-vous la bonté de me rappeler au souvenir de madame la princesse d'Eckmühl, et d'agréer l'expression du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur.

Le général comte DE SÉGUR.

Le 4 novembre 1816.
Paris, rue d'Anjou, 38, faubourg Saint-Honoré.

L'année 1812 éveille l'unique idée de la guerre de Russie ; nous avons donc débuté par quelques notes relatives à ces douloureux souvenirs. Retournant en arrière, nous reprendrons la correspondance du maréchal à dater du mois de janvier 1812.

Le 5 janvier, de Hambourg, le prince d'Eckmühl écrivait à sa femme, sans doute avide de nouvelles et qui s'était plainte de ne recevoir que de courts billets, les mots que voici :

J'ai reçu ta lettre du 31 décembre, ma chère Aimée... Tes observations sur le laconisme de mes lettres ne me paraissent pas justes... Je suis obligé de saisir le moment où l'on ferme les paquets pour m'entretenir avec mon Aimée. Hier soir il était minuit quand j'ai eu donné les dernières signatures ; jusqu'à ce moment je n'ai pas discontinué le travail. Lorsque dans la semaine je trouve un ou deux jours pour aller pendant une demi-heure prendre l'air sur les promenades, je me regarde comme très heureux. Je puis supposer, par le contenu de plusieurs de tes lettres, que tu ne te doutes pas beaucoup de la vie que je mène. Il n'y a que l'amour de mes devoirs et le service de l'Empereur qui me soutiennent. Les seules satisfactions et diversions que je prenne sont la lecture de tes lettres, et celles que je trouve à t'écrire ; lorsqu'il m'est possible de m'entretenir longtemps avec toi, j'y trouve trop mon compte pour ne pas en profiter.

De justes appréciations sur l'administration des

salines qui faisaient partie de ses dotations terminent cette lettre, et prouvent que le maréchal ne négligeait rien, savait veiller aux petites choses aussi bien qu'aux grandes.

Hambourg, 6 janvier 1812.

La lettre du 1er janvier de notre bonne mère me fait beaucoup de peine. C'est un bien mauvais commencement d'année. Après les promesses que tu m'as faites et réitérées au moment de notre séparation, tu ne soignes pas ta santé!... L'oubli de tes promesses, ton insouciance à cet égard, me font beaucoup de peine et me feraient douter de ton attachement si tu ne m'en avais donné des preuves qui me rendraient coupable d'avoir le plus léger doute. Ta mère me mande que, dans la nuit du 31, tu t'es levée trois à quatre fois pour aller donner tes soins à notre Louis[1] que de petites crises de dents faisaient crier. Cela n'est déjà pas trop raisonnable; mais comment caractériser ce que tu as fait de laisser ta redingote... Cela surpasse les marques de mépris pour la vie que je t'ai parfois manifestées et qui m'ont attiré tes reproches... Tu es cependant si bonne mère que je ne m'explique pas cette conduite, qui est en contradiction avec l'amour que tu portes à nos enfants et qui te fait un devoir de te conserver pour eux.

Comme toujours cette lettre, brusquement ache-

[1] Louis-Napoléon Davout, prince d'Eckmühl, mort sans enfants le 13 août 1853.

Par d'affectueuses gronderies le prince d'Eckmühl continue cette même lettre du 14 janvier 1812 :

Dans toutes tes lettres tu m'annonces qu'il est six heures ou sept heures du matin lorsque tu prends la plume; je t'avoue que, si tu ne te trompes pas d'heure, je préférerais ne pas avoir de tes nouvelles directes et te savoir à cette heure bien tranquille. Ce n'est pas avec ce régime que tu te remettras; mais toutes mes recommandations à cet égard sont si superflues que pour t'éviter des torts je ferais mieux de me les interdire. Tu me fais beaucoup de peine en négligeant autant ta santé et les sollicitations réitérées que je te fais... Tu m'avais promis de m'envoyer ton portrait à l'huile et celui de notre *Bouton de Rose :* tu tiens cette promesse comme celle de soigner ta santé. Tu vois, mon Aimée, que je suis dans une humeur querelleuse ; aussi je quitte la plume. Peut-être que la lettre que j'attends de toi changera cette disposition d'esprit. J'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à leur mère.

Certes, beaucoup de femmes se sentiraient heureuses d'être querellées ainsi ; mais l'âme du maréchal semble toute imprégnée de ce doux dicton sanscrit : *Ne frappez point une femme, fût-ce avec une fleur.* Aussi commence-t-il sa lettre du 15 janvier par une excuse :

Ta lettre m'est arrivée à deux heures du matin. Tu te rappelles que je t'avais quittée dans une mauvaise

disposition ; craignant de laisser échapper quelque mot qui eût pu t'affliger, j'avais pris le parti de jeter ma plume. Ma nuit a été agitée. Je sens que beaucoup d'exercice serait nécessaire; mais je ne puis prendre sur moi d'en faire, et, lorsque j'en ai l'intention, toujours j'en suis détourné par des occupations qui me surviennent. Tu n'es pas là pour me les faire abandonner quelque temps et m'obliger à sortir : c'est là le seul motif de mes mauvaises dispositions. . . .

En me parlant de ton dîner chez la reine de Naples et des personnes qui s'y trouvaient, tu me dis avoir peu parlé. C'est ta faute, car les personnes que tu me cites sont cependant aimables. M. de Ségur, soit que ce soit le père ou le fils, le duc de Gaëte, sont des personnes de la plus excellente société.

. . . . Je ne suis pas satisfait, mon Aimée, de ce que tu me mandes pour ton portrait et celui de notre petit Louis. Si ta lettre m'était arrivée hier soir, il me semble, dans la disposition où j'étais, qu'il m'eût été bien difficile de ne pas te faire une querelle, et sur la patience à laquelle tu m'exhortes et sur les expressions de ta lettre. Je ne veux pas patienter. Je te demande de faire faire à l'huile, par Hersent, et de suite, ton portrait et celui de notre Louis !

Je ne veux pas patienter ! Le lion montre sa griffe; mais le lendemain il va prier, supplier, doucement gronder encore, à propos d'une lettre de la maréchale, datée de cinq heures du matin. — Nous n'insisterons pas sur cette tendresse inquiète qui trouve cent formules diverses pour redire le même vœu;

convaincu qu'il sera bien difficile de leur empêcher de contracter des idées de vanité, si elles continuent à être élevées avec toutes les idées de l'opulence. L'expérience prouve que la jeunesse n'y échappe que dans une éducation de pensionnat. Si je leur croyais une santé plus certaine, je chercherais davantage à te donner mes idées. Pour ce qui concerne notre petit Louis, nous avons le temps d'y penser, et, si je vis assez longtemps pour surveiller et diriger son éducation, j'espère en faire un bon serviteur du roi de Rome.

Le 26 janvier, le maréchal, après avoir de nouveau fait sonder les intentions de sa femme qu'il désirait avoir près de lui et que la tendresse maternelle, non sans déchirement, retenait à Paris, lui écrit :

J'ai reçu, mon Aimée, ta lettre du 21 ; je me reproche la demande que je t'ai faite puisqu'elle t'a occasionné une si mauvaise nuit : tous les détails dont tes dernières lettres sont remplies sur l'état de tes nerfs me font regretter ma lettre du 2, puisque je ne puis douter que c'est son contenu qui a aggravé ton état ; les combats que tu te livres, *et que je conçois,* ont occasionné l'état où tu te trouves maintenant. Je ne puis que te prier de la regarder comme non avenue. Tu sauras apprécier les motifs qui me l'ont dictée : c'était le besoin de t'embrasser et de t'assurer de mon bien vif attachement, ignorant l'époque de notre réunion. Ce motif, j'en suis convaincu, te sera agréable ; mais, puisque la santé de nos enfants est à ce projet un obstacle invincible, puisque ta présence leur est nécessaire, je me suis fait

sous ce rapport une raison et te réitère la prière de regarder ma proposition comme non avenue.

Il nous semble difficile de ne pas reconnaître, sous l'accent de tendresse inquiète et de douceur résignée, le vif sentiment de regret et de tristesse qu'il éprouve de ce sacrifice si généreusement fait par l'époux à l'amour de la mère pour ses enfants. L'envie, toujours prête à susciter la calomnie, n'a pas craint de représenter le maréchal comme un jaloux brutal et méfiant, tenant sa femme loin du monde. Il avait pour elle trop d'amour et trop d'estime pour n'avoir point une confiance absolue; dans cette même lettre il lui dit :

Je désire, mon amie, que ta santé te permette d'aller rendre tes devoirs à l'Impératrice ; il me semble qu'il y a déjà quelque temps que tu n'as eu cet honneur.

Triste de la séparation, le maréchal répond aux regrets d'un repos temporaire exprimés par l'oncle de sa femme, alors en non-activité :

Je plains Beaupré de se tourmenter de ce que je regarderais comme un grand bonheur. Quant à sa brigade de cavalerie, lorsqu'il nous rejoindra, si la guerre a lieu, il aura sa part des boulets ; j'ai trop l'envie de lui être agréable pour lui ôter ce plaisir. Assure-le de mon amitié.

Le 27 du même mois, le maréchal promet à sa femme de faire des représentations à un parent qu'elle lui recommande de morigéner :

Tu vois que ton Louis aime à suivre tes bons avis. Si ton jugement t'a, en ceci, bien inspirée, je n'en puis dire autant de l'idée, aussitôt mise à exécution que conçue, de me faire faire un lit par Poussin. Cette idée, du reste, m'est agréable, puisqu'elle t'est dictée par tes sollicitudes pour ton Louis; mais je te prie d'y renoncer et de ne pas m'envoyer ce lit qui me serait de la plus complète inutilité. En supposant que les évènements que tu entrevois se réalisent, ce serait un meuble dont je ne m'embarrasserais pas. Je préférerais emporter quelques livres de pain et de viande de plus que d'emporter ce lit. Tu me diras que je raisonne en gourmand, et ce ne serait qu'une plaisanterie. Le fait vrai est qu'il faut avoir soin du ventre de ses officiers. Tu m'as souvent entendu dire qu'une part de l'art de la guerre était dans le ventre du soldat et dans la tête du chef.

Il y a bien longtemps, mon Aimée, que tu ne me parles d'avoir été à la cour. Il faut donc que tu sois bien indisposée pour ne pas rendre tes devoirs et profiter de l'honneur des invitations que tu reçois.

La retraite de la maréchale inquiète son mari, qui lui redit le 29 :

Je dois supposer que tu es bien indisposée et que tu me dissimules une partie de tes souffrances. Tranquillise-moi, je te prie.

La maréchale, émue des bruits de guerre suscités par le départ des chevaux de l'Empereur, demande au maréchal si elle doit le rejoindre pour quelques jours, et il lui rappelle tous les motifs allégués par elle en réponse à sa première lettre : la santé de ses enfants, l'état de souffrance où elle était elle-même, puis, avec une nuance de fierté, il ajoute :

Du moment où tu n'as pas pris ta part dans le sentiment qui m'avait dicté cette lettre du 2, je ne verrais plus que de la complaisance dans ce voyage... Tu conçois que je ne puis désirer que tu abandonnes nos enfants ; je leur envoie mille caresses et des baisers à leur bonne mère.

Le 29 janvier, le maréchal écrit à sa femme que, Mme *** lui ayant demandé un quart d'heure d'audience, il s'est hâté de se rendre près d'elle, étant toujours prêt *dans les choses de cette nature* à témoigner de sa courtoisie envers les femmes ; mais elle a voulu lui parler affaires, plaider en faveur d'un officier, et le chef militaire s'écrie :

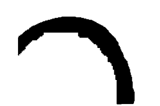
Dans ces sortes de choses, je n'écouterai jamais ton sexe; et je lui ai répondu que je ne ferais pas une pareille démarche... Je considère comme de mon devoir, pour le bien du service, de demander que l'on me laisse le général Romœuf, qui réunit toutes les qualités nécessaires et qui a une facilité et une netteté de travail qui m'a même étonné. Je te dirai encore, mon Aimée,

les intentions de l'Empereur, qui dans cette circonstance a cru peut-être que cette dépense était aux frais de la Garde : c'est ainsi, il est vrai, qu'agit *** et les autres. . . Ton désir de n'ouvrir ta maison qu'avec moi m'est agréable, me touche infiniment, et, dans toute autre circonstance, je te prierais d'y tenir.

L'article de la dépense ne peut être un obstacle. L'Empereur ne demande pas un grand luxe : et, avec 8 à 9.000 francs, tu feras les choses noblement ; si cela devait aller au delà, il n'y faudrait pas regarder. Je te promets d'économiser pour te couvrir de la dépense. . . . .

Le maréchal continue ensuite à causer de tout ce qui l'intéresse, exprime la crainte que ses enfants ne fassent point assez d'exercice : il faudrait les envoyer non point une demi-heure au jardin, mais courir cinq ou six heures ; puis il revient à un sujet cher à la maréchale, qui souhaitait le convertir à ses sympathies, et répond nettement :

Ne nous entretenons plus du général ***. Je ne changerai d'opinion sur lui que lorsqu'il m'aura fait oublier sa conduite plus que faible. . . Rappelle-toi mon caractère, mon amie : m'as-tu vu concevoir des opinions aussi prononcées pour des motifs personnels, pour des petites passions ? J'aime à croire que ta conscience te dira : « Non, mon Louis a raison ! ». . . Ce n'est pas sur des verbiages que je détermine mon opinion, et sur le plus ou moins de politesse, mais sur des faits. Les éloges, les flagorneries personnelles ne me ramènent



jamais : ta mémoire te citera vingt faits à l'appui de ce que j'avance.

Je te quitte pour achever ma correspondance et envoyer à l'Empereur un rapport qui lui fera plaisir, en ce qu'il justifie aux yeux de l'Europe et de la postérité notre entrée dans la Poméranie suédoise. Cette phrase-ci est pour toi seule, et, si je suis quitte de ma correspondance, j'irai au bal ce soir ; sinon, je m'en dispenserai. . . . .

. . . .

Le 4 février, le prince d'Eckmühl, avec une inlassable tendresse, rassure l'esprit inquiet de sa femme, lui répète qu'il n'osera plus lui écrire si ses lettres la tourmentent ainsi. Il lui dit que les lettres où elle combat ses opinions le trouvent au milieu de papiers et de rapports plus ou moins ennuyeux ; et cependant, quoique mal disposé, il n'a pas l'idée d'attacher à tel ou tel mot le sens propre à l'affliger. Il émet des idées comme dans une simple conversation, et elle interprète les opinions qu'il lui soumet au sujet de l'éducation de leurs enfants comme si elles étaient un reproche ; enfin il ajoute :

Je n'ai jamais l'intention de t'affliger ; ainsi lorsqu'une expression, un mot de moi t'offense, rappelle-toi que c'est contre mon intention, et j'espère que ce souvenir te suffira.

Lorsque je t'ai demandé des renseignements sur nos

dettes. J'ai lu, mon Aimée, toutes les observations en réponse à mes notes, elles me prouvent qu'elles étaient toutes nécessaires pour expliquer et éclaircir toutes les obscurités . . . .
. . . .

Avec un grand esprit de sagesse, le maréchal indique à sa femme les motifs qui le portent à redouter les officieux qui aiment à se glisser comme donneurs de conseils dans les ménages. Il raille la flatterie faite à la maréchale pour la décider à mettre à la tête de sa maison un homme — *à placer* — en lui disant *qu'il vaut une femme...*

Cela est de la plaisanterie... Si tu n'as pas lu, mon Aimée, la lettre *sous cachet volant* qui t'a été remise pour me l'envoyer, je ne crois pas me tromper en avançant que c'était pour te donner l'occasion de lire : — *Que Joséphine et Léonie auraient les grâces, les vertus et le cœur de leur mère.* Je ne suis pas étonné qu'il ait cette opinion, il n'y a point à en avoir d'autre, mais c'était pour que tu lusses ces mots que la lettre t'a été envoyée sous cachet volant.

Ce ne devait point être chose facile que de tromper un aussi fin observateur, ni facile de mériter l'estime d'un soldat qui redit à la maréchale, à propos de ce spirituel flatteur qui avait dans sa vie militaire une mauvaise page :

L'Empereur, qui est clément, a tout oublié ; cela le regarde uniquement; mais les opinions restent libres, il faut qu'il lave cette tache pour que je puisse en changer : c'est ce que je désire de tout mon cœur... Je ne lui ai point du tout recommandé de m'écrire *tout ce qu'il apprendrait;* je ne veux rien savoir que ce que l'Empereur veut que je sache.

La droiture et l'honneur ont, à Hambourg, également bien renseigné et conseillé, ce semble, le maréchal Davout, et tant que les hommes n'auront point renoncé à la haine, aux sièges, aux horreurs de la guerre, la défense de Hambourg sera citée comme un glorieux exemple à suivre.

Le 25 janvier, il presse tendrement la maréchale de se soigner, de rester au lit jusqu'à neuf heures, et ajoute :

Je désirerais bien, mon Aimée, te donner de ma forte santé et te délivrer de toutes ces douleurs qui, si jeune, te tourmentent et t'empêchent de rendre les devoirs auxquels tu tiens trop pour qu'il soit nécessaire de t'y inciter.

Le maréchal, amoureux de la simplicité, répond à sa femme, qui lui parlait de manières par elle remarquées chez ses enfants, par ce conseil :

Je n'entreprendrai pas, mon Aimée, de te convertir à propos de l'éducation à donner à nos filles; mais je suis

convaincu qu'il sera bien difficile de leur empêcher de contracter des idées de vanité, si elles continuent à être élevées avec toutes les idées de l'opulence. L'expérience prouve que la jeunesse n'y échappe que dans une éducation de pensionnat. Si je leur croyais une santé plus certaine, je chercherais davantage à te donner mes idées. Pour ce qui concerne notre petit Louis, nous avons le temps d'y penser, et, si je vis assez longtemps pour surveiller et diriger son éducation, j'espère en faire un bon serviteur du roi de Rome.

Le 26 janvier, le maréchal, après avoir de nouveau fait sonder les intentions de sa femme qu'il désirait avoir près de lui et que la tendresse maternelle, non sans déchirement, retenait à Paris, lui écrit :

J'ai reçu, mon Aimée, ta lettre du 21 ; je me reproche la demande que je t'ai faite puisqu'elle t'a occasionné une si mauvaise nuit : tous les détails dont tes dernières lettres sont remplies sur l'état de tes nerfs me font regretter ma lettre du 2, puisque je ne puis douter que c'est son contenu qui a aggravé ton état ; les combats que tu te livres, *et que je conçois,* ont occasionné l'état où tu te trouves maintenant. Je ne puis que te prier de la regarder comme non avenue. Tu sauras apprécier les motifs qui me l'ont dictée : c'était le besoin de t'embrasser et de t'assurer de mon bien vif attachement, ignorant l'époque de notre réunion. Ce motif, j'en suis convaincu, te sera agréable ; mais, puisque la santé de nos enfants est à ce projet un obstacle invincible, puisque ta présence leur est nécessaire, je me suis fait

sous ce rapport une raison et te réitère la prière de regarder ma proposition comme non avenue.

Il nous semble difficile de ne pas reconnaître, sous l'accent de tendresse inquiète et de douceur résignée, le vif sentiment de regret et de tristesse qu'il éprouve de ce sacrifice si généreusement fait par l'époux à l'amour de la mère pour ses enfants. L'envie, toujours prête à susciter la calomnie, n'a pas craint de représenter le maréchal comme un jaloux brutal et méfiant, tenant sa femme loin du monde. Il avait pour elle trop d'amour et trop d'estime pour n'avoir point une confiance absolue; dans cette même lettre il lui dit :

Je désire, mon amie, que ta santé te permette d'aller rendre tes devoirs à l'Impératrice; il me semble qu'il y a déjà quelque temps que tu n'as eu cet honneur.

Triste de la séparation, le maréchal répond aux regrets d'un repos temporaire exprimés par l'oncle de sa femme, alors en non-activité :

Je plains Beaupré de se tourmenter de ce que je regarderais comme un grand bonheur. Quant à sa brigade de cavalerie, lorsqu'il nous rejoindra, si la guerre a lieu, il aura sa part des boulets; j'ai trop l'envie de lui être agréable pour lui ôter ce plaisir. Assure-le de mon amitié.

Le 27 du même mois, le maréchal promet à sa femme de faire des représentations à un parent qu'elle lui recommande de morigéner :

Tu vois que ton Louis aime à suivre tes bons avis. Si ton jugement t'a, en ceci, bien inspirée, je n'en puis dire autant de l'idée, aussitôt mise à exécution que conçue, de me faire faire un lit par Poussin. Cette idée, du reste, m'est agréable, puisqu'elle t'est dictée par tes sollicitudes pour ton Louis; mais je te prie d'y renoncer et de ne pas m'envoyer ce lit qui me serait de la plus complète inutilité. En supposant que les évènements que tu entrevois se réalisent, ce serait un meuble dont je ne m'embarrasserais pas. Je préférerais emporter quelques livres de pain et de viande de plus que d'emporter ce lit. Tu me diras que je raisonne en gourmand, et ce ne serait qu'une plaisanterie. Le fait vrai est qu'il faut avoir soin du ventre de ses officiers. Tu m'as souvent entendu dire qu'une part de l'art de la guerre était dans le ventre du soldat et dans la tête du chef.

Il y a bien longtemps, mon Aimée, que tu ne me parles d'avoir été à la cour. Il faut donc que tu sois bien indisposée pour ne pas rendre tes devoirs et profiter de l'honneur des invitations que tu reçois.

La retraite de la maréchale inquiète son mari, qui lui redit le 29 :

Je dois supposer que tu es bien indisposée et que tu me dissimules une partie de tes souffrances. Tranquillise-moi, je te prie.

La maréchale, émue des bruits de guerre suscités par le départ des chevaux de l'Empereur, demande au maréchal si elle doit le rejoindre pour quelques jours, et il lui rappelle tous les motifs allégués par elle en réponse à sa première lettre : la santé de ses enfants, l'état de souffrance où elle était elle-même, puis, avec une nuance de fierté, il ajoute :

Du moment où tu n'as pas pris ta part dans le sentiment qui m'avait dicté cette lettre du 2, je ne verrais plus que de la complaisance dans ce voyage... Tu conçois que je ne puis désirer que tu abandonnes nos enfants ; je leur envoie mille caresses et des baisers à leur bonne mère.

Le 29 janvier, le maréchal écrit à sa femme que, Mme *** lui ayant demandé un quart d'heure d'audience, il s'est hâté de se rendre près d'elle, étant toujours prêt *dans les choses de cette nature* à témoigner de sa courtoisie envers les femmes ; mais elle a voulu lui parler affaires, plaider en faveur d'un officier, et le chef militaire s'écrie :

Dans ces sortes de choses, je n'écouterai jamais ton sexe ; et je lui ai répondu que je ne ferais pas une pareille démarche... Je considère comme de mon devoir, pour le bien du service, de demander que l'on me laisse le général Romœuf, qui réunit toutes les qualités nécessaires et qui a une facilité et une netteté de travail qui m'a même étonné. Je te dirai encore, mon Aimée,

que Friant est avec sa division dans la Poméranie suédoise; le général Compans, sa femme et sa division le remplacent... Tout ceci est pour toi seule.

Il nous paraît insensé de croire que l'homme qui permet au désordre de se glisser dans les affaires de sa maison puisse se montrer habile à mettre de l'ordre dans les affaires de l'État... — A la veille d'entrer en campagne, le maréchal, ne voulant léguer la gêne ni à sa femme ni à ses enfants, avait demandé à son intendant l'état de ses dettes; sa terre de Savigny même n'était point entièrement payée, et, après avoir examiné ce tableau, il écrit le 30 janvier à la maréchale :

Je vois que nous aurons assez de peine à terminer, et sans ton esprit d'ordre nous n'en sortirions pas. Voici nos ressources... 100,000 francs d'ici au 1er de juillet de notre rente du mont Napoléon; 100,000 francs au moins, dans le courant de l'année, de nos dotations d'Hanovre et de Westphalie et de Pologne. Enfin il faut que notre saline nous rende 400,000 francs. Elle nous rendra cette somme, puisque nous avons encore en magasin pour près de 150,000 francs de sel ouvré. Si ces espérances se réalisent, ce qui est vraisemblable, tu pourras faire honneur à nos dettes.

Ta générosité envers les demoiselles qui t'ont appris à lire est bien placée, et je te connais assez pour être convaincu qu'il n'y a qu'elles, toi et moi qui connaissions cette bonne action.

Le maréchal réclame ensuite un état des époques fixées pour les payements, afin de faire passer à sa femme les sommes destinées à la tirer d'embarras; mais le mot discret qui précède cette demande témoigne de la noblesse avec laquelle le prince d'Eckmühl savait obliger.

Cette longue lettre, déjà signée, est visiblement rouverte pour répondre à un message de la maréchale reçu tandis qu'il écrivait :

Tu me répètes de ne pas craindre de t'énoncer un vœu, mais qu'il soit positif. Il me semble, ma chère Aimée, que je n'ai rien à ajouter aux réflexions de ma dernière lettre. Comment pourrais-je émettre un vœu positif après tout ce que tu m'as écrit? C'est pour entrer dans tes vues que je te répète de regarder comme non avenue ma lettre du 2. Je ne doute pas que tu n'éprouves de violents combats. Ce serait douter de ton attachement que d'en douter; mais je dois te donner le conseil qui a le moins d'inconvénients. Je t'embrasse de toute mon âme et te prie surtout de ne pas prendre en mauvaise part ces réflexions et celles d'hier : tu serais dans ton tort, car, si quelques expressions pouvaient être mal interprétées, je les désavoue.

Touché, et peut-être même un peu jaloux de l'amour maternel de sa femme, le maréchal ne veut pas être moins bon père qu'elle ne se montre mère tendre et dévouée; il se résigne donc, et, non sans quelque fierté, il s'abstient de lui donner un con-

seil positif : il ne veut pas lui dire d'abandonner leurs enfants, mais on sent avec quelle joie il l'aurait vue venir!

Le 31 janvier, le maréchal se réjouit d'apprendre que la santé de sa femme semble se remettre par suite du régime qu'elle observe, tout en revenant sur son absence de la cour qui lui fait craindre de ne pas savoir toute la vérité : en parlant de ses enfants, il dit enfin :

Tous les détails que tu me donnes sur le bon effet des remèdes donnés à nos petits peuvent me rassurer, mais cela ne dissipe pas les inquiétudes que donnent des santés qui sont si facilement dérangées, et cela avec toutes les apparences de la meilleure constitution.

Cet esprit net, droit, ne se laisse jamais aveugler; aussi apprécie-t-il le plus léger service et le grandit-il en le mettant dans son véritable jour :

Je vais remercier M. Petit-Beauverger de sa complaisance : il en a eu, lorsque aucun motif ne lui en faisait la loi.

C'est vraiment là un mot de philosophe : il s'agit, je crois, d'une visite aux salines et de quelques bons avis donnés. Le maréchal envoie à sa femme une traite de 9,000 francs et dit :

Je ne me suis pas encore occupé de mettre en ordre nos dotations de Westphalie et d'Hanovre, le temps me manque. Chaque jour l'ouvrage augmente, je sens que ma tête se fatigue, j'éprouve le besoin de me distraire en raison de mes occupations, et je le peux faire de moins en moins par ce même motif. J'ai voulu répondre aux sollicitations de l'amiral, en allant passer une heure à un petit bal. En rentrant, j'ai trouvé beaucoup de papiers ; j'ai voulu tout expédier avant de me coucher ; j'ai mis le pauvre Guerrier presque hors de service. Chez l'amiral j'ai été vivement sollicité pour donner un bal ; ce sera le second depuis notre séparation. Au premier j'étais indisposé, j'espère que, pour celui-là, je ne serai qu'ennuyé. . . .

. . . .

Le 12 février 1812, en réponse à trois lettres inquiètes de sa femme, le maréchal écrit :

Tu connais, mon Aimée, ma façon de penser ; il me semble que tu devais être convaincue que je ne pouvais que te dire : « L'Empereur désire que tu donnes un bal le jeudi ou dimanche gras ; donne-le de ton mieux. » Je désire que ce ne soit pas un bal masqué, non parce que cela abîme les meubles, mais parce que j'éprouve une vive crainte de voir l'Empereur dans des bals de cette espèce. La liste sera faite par le duc de Frioul, sur les ordres de l'Empereur ; ainsi elle ne sera qu'en proportion de l'hôtel. Ta demande que je vienne t'aider est un enfantillage : tu peux bien croire que pour ce motif l'Empereur, surtout dans les circons-

tances actuelles, ne me laissera pas quitter le corps d'armée dont il m'a confié le commandement.

Je n'aimerais pas, ma chère Aimée, que dans notre position, sous le rapport des dettes, tu donnasses de ton propre mouvement de grand bal ; mais jamais je ne trouverai à redire à ce que tu satisfasses à une demande de bal faite par l'Empereur : voilà ma profession de foi. Fais donc ce que tu pourras pour que l'intention de Sa Majesté soit remplie ; et, s'il y a quelque chose qui manque, il te saura gré de l'intention. Toutes les réflexions du duc de Frioul étaient justes. J'espère que tu te trouveras beaucoup mieux que tu ne le penses de ce bal[1].

[1] Nous donnons ici en note une lettre de Mme Leclerc, qui prouve, ce semble, qu'elle pensait comme le maréchal.

MADAME LECLERC A SON GENDRE.

« Paris, le 3 février 1812.

« Ma chère fille est toujours très irritée ; elle se tourmente toujours. Elle a été quinze jours sans sortir, et en a reçu beaucoup de reproches de Sa Majesté, qui n'aime pas plus les fêtes qu'elle, mais elle y va. Elle l'accueille toujours avec bonté et l'engage toujours. Ma fille ne sort que lorsqu'elle ne peut faire autrement. En ce moment elle est désolée, on lui demande une fête, elle a fait tout ce qu'elle a pu pour s'en dispenser ; je crains que ma fille ne réussisse pas. Je l'encourage le plus que je peux à prendre son parti et se résigner si elle y est forcée, mais je crains de ne pas réussir. Elle fera le possible pour que la fête n'ait pas lieu en ce moment. Ma fille tient beaucoup, mon cher fils, à ce que sa maison ne soit pas ouverte en votre absence. Le maréchal Duroc doit venir aujourd'hui à une heure, et j'espère qu'il voudra bien être son défenseur officieux et qu'il nous ramènera la tranquillité. Je vous avoue, mon cher fils, que je suis désespérée de voir ma chère fille aussi triste et si tourmentée. Elle ne cherche que la tranquillité que l'on ne veut pas lui laisser. Ma fille ne désire autre chose que de vous être agréable, de s'entretenir avec vous, mon cher fils. . . »

La lettre du maréchal, que nous venons de transcrire, dit assez le désir qu'il avait de voir sa femme correspondre aux vœux de l'Empereur en ouvrant sa maison. Le prince d'Eckmühl comprenait que la grande fortune qu'il tenait de Napoléon lui imposait des obligations auxquelles il souscrivait en toute simplicité et dévouement; mais la tristesse avait envahi l'âme de la maréchale, et cette tristesse la rendait sauvage et même malade.

Le lendemain, 2 février, le maréchal cherche doucement à calmer les nerfs de sa femme, à l'encourager; il cause avec elle de mille détails; il lui demande de lui expliquer ce qu'elle a voulu lui dire à propos d'une grande table, et ajoute :

A déjeuner, à dîner, j'ai tous les officiers de service, et je ne suis pas au-delà d'un quart d'heure à chacun de ces repas ; aussi ces messieurs ne s'amusent pas à parler.

Tu me recommandes de faire de l'exercice; j'en éprouve la nécessité, mais je n'en trouve pas le temps. Aujourd'hui je me suis promené une demi-heure sur le rempart au-delà de l'Elbe, et je me suis regardé comme heureux. Tu m'as vu toujours occupé, mon amie ; ce n'était rien en comparaison de mon travail actuel. Il va en augmentant ; mes trois secrétaires sont presque hors de service. Je vais en chercher un pour soulager ce pauvre Guerrier. Il fatigue plus que moi qui dicte en me promenant, et lui est constamment sur sa chaise. Depuis quelques jours, il

a des douleurs de poitrine qui en sont peut-être la conséquence.

Demain je donnerai mon bal. Il n'y aura que quarante à cinquante personnes, tout compris. Je voudrais déjà en être débarrassé.

Je n'ai point voulu te taquiner en te parlant de F. et de X. . . Je t'ai mandé ce que j'éprouve, parce que jamais je ne juge les personnages sur ce qui peut m'être relatif, mais sur leurs qualités réelles et leurs services ! Tu n'es pas aussi désintéressée dans tes jugements, mon Aimée; et cependant, si Friant avait été de l'espèce de celui que tu préfères, ton Louis et le corps qu'il commandait eussent été bien compromis devant. . . . . En vérité, je t'en veux quelquefois d'être aussi injuste et de tout rapporter à toi dans tes jugements. C'est là ce qui occasionne la différence de nos opinions. Il ne faut pas te fâcher de cette dernière phrase, mon Aimée, car ces dissidences d'opinion ne m'empêchent pas de t'aimer de toute mon âme. Il t'arrive bien souvent, à toi, de me faire des représentations de cette nature, et ce ne serait pas être juste que de te fâcher lorsque ton Louis use de représailles.

Il y a un siècle que je n'ai eu de nouvelles directes de Beaumont et de Julie. . . Octave ne se sent presque plus de ses rhumatismes et Fayet de son rhume.

La santé de nos enfants n'est pas telle que je la voudrais. . . Mille caresses pour eux, et à leur excellente mère l'assurance de mon amour.

Tout à toi,

Ton bon et fidèle

Louis.

Assure ta bonne mère de ma tendresse.

Ce n'est pas sans intention que nous avons cité presque intégralement cette longue lettre ; la maréchale, en dépit de sa haute vertu, de ses nobles qualités, était femme et par conséquent jugeait en femme ! Avec quelle douceur et quelle fermeté le maréchal cherche à la ramener à ses idées, insiste sur son amour, et parle de sa tendresse pour la mère de sa femme, afin de dorer les vérités qu'il veut essayer de lui faire accepter, dans l'espoir de la rendre aussi parfaite qu'il la trouve charmante! Nous ne saurions résister au bonheur de faire remarquer comment ce vaillant soldat, réputé si dur, s'inquiète des souffrances de son secrétaire : « *qu'il veut soulager, car il se fatigue plus que lui* », et songe aux petites indispositions des autres, sans parler presque jamais des siennes !

Hambourg, le 3 février.

Je reçois, ma chère Aimée, ta lettre du 30 janvier. J'espère que mes deux dernières lettres auront calmé tes nerfs et te décideront à donner le bal que le duc de Frioul t'a demandé. Je sçais bien qu'avec notre gêne actuelle tout motif d'augmentation de dépense ne vient pas à propos ; mais il faut considérer la chose comme un devoir honorable. Rappelle-toi que l'Empereur, à une époque où nous étions encore beaucoup plus embarrassés, m'a dit de donner un dîner aux Portugais : il t'en a coûté plus de 10,000 francs, à toi et à moi ; nous nous sommes fait un plaisir de remplir

les intentions de l'Empereur, qui dans cette circonstance a cru peut-être que cette dépense était aux frais de la Garde : c'est ainsi, il est vrai, qu'agit *** et les autres. . . Ton désir de n'ouvrir ta maison qu'avec moi m'est agréable, me touche infiniment, et, dans toute autre circonstance, je te prierais d'y tenir.

L'article de la dépense ne peut être un obstacle. L'Empereur ne demande pas un grand luxe ; et, avec 8 à 9.000 francs, tu feras les choses noblement ; si cela devait aller au delà, il n'y faudrait pas regarder. Je te promets d'économiser pour te couvrir de la dépense. . . . .

Le maréchal continue ensuite à causer de tout ce qui l'intéresse, exprime la crainte que ses enfants ne fassent point assez d'exercice : il faudrait les envoyer non point une demi-heure au jardin, mais courir cinq ou six heures : puis il revient à un sujet cher à la maréchale, qui souhaitait le convertir à ses sympathies, et répond nettement :

Ne nous entretenons plus du général ***. Je ne changerai d'opinion sur lui que lorsqu'il m'aura fait oublier sa conduite plus que faible. . . Rappelle-toi mon caractère, mon amie : m'as-tu vu concevoir des opinions aussi prononcées pour des motifs personnels, pour des petites passions ? J'aime à croire que ta conscience te dira : « Non, mon Louis a raison ! ». . . Ce n'est pas sur des verbiages que je détermine mon opinion, et sur le plus ou moins de politesse, mais sur des faits. Les éloges, les flagorneries personnelles ne me ramènent

jamais : ta mémoire te citera vingt faits à l'appui de ce que j'avance.

Je te quitte pour achever ma correspondance et envoyer à l'Empereur un rapport qui lui fera plaisir, en ce qu'il justifie aux yeux de l'Europe et de la postérité notre entrée dans la Poméranie suédoise. Cette phrase-ci est pour toi seule, et, si je suis quitte de ma correspondance, j'irai au bal ce soir ; sinon, je m'en dispenserai. . . . .
. . . .

Le 4 février, le prince d'Eckmühl, avec une inlassable tendresse, rassure l'esprit inquiet de sa femme, lui répète qu'il n'osera plus lui écrire si ses lettres la tourmentent ainsi. Il lui dit que les lettres où elle combat ses opinions le trouvent au milieu de papiers et de rapports plus ou moins ennuyeux ; et cependant, quoique mal disposé, il n'a pas l'idée d'attacher à tel ou tel mot le sens propre à l'affliger. Il émet des idées comme dans une simple conversation, et elle interprète les opinions qu'il lui soumet au sujet de l'éducation de leurs enfants comme si elles étaient un reproche ; enfin il ajoute :

Je n'ai jamais l'intention de t'affliger ; ainsi lorsqu'une expression, un mot de moi t'offense, rappelle-toi que c'est contre mon intention, et j'espère que ce souvenir te suffira.

Lorsque je t'ai demandé des renseignements sur nos

dettes, c'était dans l'idée de t'être agréable et pour te prouver que je m'occupe de mes affaires particulières. Je n'avais pas d'autre but, et, si j'eusse pu prévoir que cela te donnerait autant d'occupation et ajouterait à tes tourments, j'eusse évité ces demandes.

Demain, mon amie, je me dédommagerai en t'écrivant longuement : je serai levé à six heures du matin pour être avec toi une heure ou deux. Je te quitte pour achever ma correspondance. . . Je te parlerai demain du bal d'hier soir, qui a été assez gai J'ai pu y aller débiter des malices, me croyant bien déguisé, des malices qui pourraient être appelées des méchancetés, la chronique scandaleuse en étant la base. Je te donnerai des détails : au moins j'espère que tu n'y trouveras pas des expressions qui pourraient t'affliger. J'envoie mille caresses à nos enfants, je t'embrasse de toute mon âme.

Nous ne saurions résister à donner à peu près entière une lettre datée de Hambourg, le 5 février, tant elle nous semble victorieusement démentir la réputation que les envieux et les *diseurs de rien,* — terrible race, qui aspire à paraître bien informée en attaquant les lions du fond de sa fourmilière — ont à peu près réussi à faire au maréchal Davout.

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 1er février. Hier, je t'avais promis de me lever à six heures du matin pour m'entretenir avec toi, cela m'a été impossible. J'ai travaillé jusqu'à deux heures, et le sommeil n'est venu qu'au jour. Ce n'est pas pour t'annoncer une courte

lettre, j'espère ce soir avoir le temps de m'entretenir avec mon amie, mais pour te donner une idée de mes détestables occupations de bureau, qui sont bien faites pour me donner des idées noires, et qui devraient près de toi me servir d'excuse, lorsqu'il se trouve dans mes lettres des expressions susceptibles de mauvaises interprétations, mais toujours émises sans l'intention de t'affliger. Tu te montres injuste envers moi lorsque tu prends en mauvaise part quelques phrases, quelques mots, et l'injustice est encore plus grande lorsque tu t'affliges de simples observations, telles par exemple, que celles faites sur l'avantage de l'éducation des pensionnats pour les demoiselles : tu n'ignores pas que je me désiste facilement de mes idées, lorsqu'on me prouve qu'elles ne sont pas justes.

Toutes ces réflexions, au surplus, mon Aimée, n'ont d'autre objet que de t'empêcher de prendre trop facilement en mauvaise part quelques-unes de mes observations, parce qu'elles sont en contradiction avec ta manière de voir. Dans beaucoup de tes lettres tu m'as combattu, je ne me souviens pas de m'en être fâché. Tu m'as reproché mon insouciance sur mes propres affaires : j'ai pris en bonne part des observations que je trouvais fondées ; ce n'est pas pour te donner tort que j'entre dans ces détails, mais pour éviter qu'à l'avenir tu te tourmentes autant de mes expressions.

Je conçois tout ce que tu as dû éprouver en entendant un de nos enfants tomber dans l'escalier. Heureusement que nous en avons été quittes pour la peur, car tu m'as transmis par ton exposé tes propres craintes, et ce n'est qu'à la sixième ligne que j'ai vu que la chute de notre Louis avait été fort heureuse. . . . .

Je t'avais promis quelques détails sur le petit bal qui

a été pendant la première heure masqué. J'y ai été le dernier quart d'heure : des compères me dirigeaient[1] les masques ; j'ai profité de toute la latitude que donne le masque vis-à-vis de quelques dames. Il me semble qu'elles m'ont reconnu, par la supposition qu'il n'y avait que moi d'assez osé pour leur dire non des galanteries, mais quelques vérités. . . . .

. . . Je me suis retiré, puis revenu en uniforme. On s'est démasqué, le bal a continué, et on a été assez gai. Il paraît qu'on y a pris goût, car on m'a supplié d'en donner un pareil le lundy gras : je ne m'y sens pas disposé. . . . .

Je te quitte pour pouvoir expédier ce soir l'estafette de Dantzick.

Je t'embrasse de toute mon âme ; je t'assure que je t'apprécie tout ce que tu vaux : il faudrait que je sois bien injuste autrement. . . . .
. . . .

Dans une lettre du 6, le maréchal envoie à sa femme une lettre pour le comte de Fermont, et lui explique ce qu'il entend comprendre dans le majorat et réserver pour les cadets :

Tu verras par ma réponse à M. de Fermont, que j'ai rempli mes devoirs envers nos petits en réservant l'hôtel Valentinois et Sainte-Valère. Il n'y aurait qu'un ordre de l'Empereur qui aurait pu me faire changer de

[1] Il faut lire ici l'intention : *me dirigeaient*, signifie : *dirigeaient vers moi* les masques. Avare de son temps, le maréchal use souvent de ces raccourcis.

détermination, car elle m'est dictée par la justice envers nos enfants.

La tendresse, l'esprit de justice, dominent tout orgueil de race chez l'homme qui, en écrivant à sa mère, lui rappelait toujours qu'il était *son fils aîné*. Ce titre n'impliquait nullement dans l'esprit du maréchal un droit de supériorité sur ses cadets, mais un devoir de protection qu'il entendait remplir et auquel il n'a jamais failli.

Le 7 février, le maréchal répond à la maréchale qui craignait d'être accusée de l'avoir influencé dans ses nouvelles dispositions vis-à-vis d'une certaine personne.

Si madame S*** suppose un changement, elle me connaît assez pour être convaincue qu'il vient de moi : sois donc parfaitement rassurée.

La courtoisie, la déférence, ne doivent jamais empêcher l'époux, le chef de la communauté, de rester le maître : le maréchal le savait, et n'en était trouvé que plus digne d'amour. La faiblesse ne saurait jamais attacher ni retenir le cœur de la femme.

Hambourg, ce 9 février.

Je te répète, mon Aimée, que du moment où l'Empereur a paru désirer que tu donnes un bal, j'eusse

préféré que tu fasses moins d'observations. L'Empereur n'ayant point été au bal de la duchesse d'Elchingen, tu ne peux espérer qu'il vienne au tien, cela affligerait trop le duc d'Elchingen. Je suis sensible à toutes les offres que te fait le prince de Neuchâtel ; prie-le de ma part de t'aider, ainsi que la princesse, à faire les honneurs de ton bal. Si tu as la crainte d'être trop embarrassée, au moins prie-le de te seconder : je compte assez sur son amitié pour espérer qu'il te rendra ce service. . . Si j'avais pu prévoir que ton bal serait ajourné, j'eusse évité de donner celui que je donne demain. J'ai eu l'air de céder à de pressantes sollicitations, et, dans le fait, je ne l'ai donné que dans l'idée que ce jour-là mon Aimée donnait le sien. . . Me voici bien contrarié de le donner, sachant que le tien est retardé.

On a souvent ri des amoureux regardant la lune à la même heure ; cette idée de bal *donné le même jour* a une saveur de coquetterie tout à fait originale, et nous semble charmante autant que nous semble d'une nature foncièrement bonne la crainte de l'affliction que ressentirait un camarade d'une distinction dont il ne serait pas favorisé et que, pour cette raison, le maréchal ne souhaite donc pour lui-même.

Hambourg, 10 février.

Je ne trouve pas étonnant que l'Empereur ait l'idée qu'il n'y a pas assez d'accord entre ta manière de vivre

et ta position, parce qu'il ne peut se faire une idée de nos embarras de fortune. En 1813 ils seront beaucoup moins considérables, et en 1814 nous serons au courant : alors cette manière de vivre serait ridicule, et notre état de maison devra répondre à la fortune que nous tenons de ses bienfaits. . . Alors, il faut l'espérer, nous serons réunis et notre salon sera tel que pourra le souhaiter l'Empereur : anticiper sur cette époque serait prolonger nos embarras sans en obtenir un résultat utile ; peut-être même en résulterait-il des inconvénients dans les circonstances actuelles. Il faut laisser passer ce temps d'intrigues.

Dans les dîners que tu donnerais, il me semble qu'il faudrait y admettre des étrangers ; quelque réservé que l'on soit dans ses propos, il serait impossible que quelques-uns ne soient pas mal interprétés. . . . .
. . . .

Ce commencement de lettre prouve avec quelle réserve le maréchal, loin de faire appel à la générosité de l'Empereur, dissimulait l'état de gêne temporaire où il se trouvait, et témoigne, de plus d'une façon, de son esprit de prudence ; mais revenons à cette aimable causerie écrite pendant que la fête, qu'il regrette d'avoir dû donner et qu'il dirige de son cabinet, est dans son plus vif moment d'animation.

Je t'adresse, mon Aimée, le journal de Paris, du 6 février ; lis l'article sur *les Mémoires modernes*, il te plaira. Notre petit Louis ne sera pas élevé avec négli-

gence ; mais de bonne heure il sera élevé sévèrement et instruit pour être un des bons serviteurs du roi de Rome. Si je vis assez pour être son instituteur, j'aime à croire qu'il ne nous fera pas rougir. Il est onze heures du soir, on paraît s'amuser en bas, il y a un masque en domino noir qui est généralement pris pour moi : tout à l'heure je descendrai en uniforme, on se démasquera, et on sera désabusé. Je dois y tenir, car ce domino a été très leste dans ses propos vis-à-vis de quelques dames, et je ne me soucierais pas que l'on pût croire que c'est ton Louis. Si j'avais pu prévoir que ton bal n'aurait pas lieu, j'eusse évité celui-là, qui sera tout ennui pour moi.

Rien ne nous semble plus délicatement tendre que cette conversation intime adressée à sa femme par le maréchal, tandis que la mascarade le dispense de présider en personne à la fête qu'il donne.

Les lignes suivantes montreront comment le maréchal Davout entendait l'exercice du commandement.

Hambourg, le 12 février.

Je suis sûr, mon Aimée, que tu parles plus que moi pendant l'heure de tes repas, quoique tu ne sois les trois quarts du temps qu'avec ta bonne mère. Je me mets à table sans dire un mot et j'en sors au bout de dix ou douze minutes sans avoir dit un mot, surtout lorsque j'ai reçu des dépêches auxquelles je n'ai pas encore répondu avant de me mettre à table. J'ai autant de désir que toi de faire un peu d'exercice ; aussitôt que

j'ai un moment de libre j'en profite pour sortir à pied une demi-heure ; il est rare que cela m'arrive deux fois par semaine. . . . .

. . . La besogne va toujours en augmentant; si cela continue, je ne pourrai y suffire ; mes pauvres secrétaires sont à plaindre : j'en suis fort content ! . . . . .

Ce mari *jaloux, grondeur,* écrit à sa femme :

Je te fais mon compliment de l'honneur que tu as eu de danser au quadrille de l'impératrice ; mets aux pieds de cette souveraine, lorsque tu en trouveras l'occasion, mes hommages respectueux. . . . .
. . . .

Et le 14 février, il écrit encore à la maréchale :

Je conçois que tu ne puisses te dispenser du bal masqué, puisque Sa Majesté t'a fait l'honneur de te désigner pour être de sa partie : au surplus, ce ne sont pas ces bals d'étiquette qui sont dangereux.

Jamais le maréchal n'interdit rien à sa femme, pas même l'exercice du cheval, qu'il redoute pour elle. Il désire la convaincre, tout en ne cédant pas lorsqu'il sent avoir raison, mais son cœur éprouve le besoin d'être approuvé par ce qu'il aime. On se souvient peut-être d'une légère discussion à propos d'un changement qu'il avait jugé nécessaire dans l'administration des salines. Voici ce qu'il écrit à ce sujet de Hambourg, le 15 février :

J'ai reçu les premiers rapports de M. Lefèvre ; il me mande que mes observations sur les dilapidations du fourrage n'étaient que trop fondées : chaque cheval était censé manger trente livres de foin, de l'avoine en proportion, etc., et il a trouvé les chevaux dans le plus pitoyable état. Ce fourrage servait à nourrir tous les bestiaux des hommes qui étaient préposés pour le soin des chevaux. La présence d'un homme dévoué, probe et intelligent était nécessaire : j'espère que sous deux mois tu auras la conviction que ce choix est encore une suite de mon bonheur, quoique fait, — suivant toi, — légèrement.

Hambourg, le 16 février.

Ma demande si claire du 2 janvier [1] a dû être pour toi une preuve de mon bien vif attachement, car, me connaissant, tu n'as pu attribuer ce désir à une inquiétude sur l'avenir : tu m'as si souvent reproché mon mépris pour la vie, que tu dois avoir la conviction que ce genre de crainte ne me tourmente jamais : c'était le besoin de te voir quelques moments *auparavant* [2] les grands évènements qui se préparent, suivant toutes apparences : tu n'as pas partagé ce besoin : une seule de tes lettres a pu me faire supposer que tu t'es trouvée un moment dans cette disposition ; mais, si ce moment a existé, il a été de bien peu de durée. Toutes tes autres lettres, toutes tes conversations, m'ont convaincu que tu étais très tourmentée de ma proposition. . . Chaque mot m'a donné cette conviction. Je dois te déclarer que

[1] Cette lettre n'a point été retrouvée.

[2] Le maréchal se sert toujours du mot *auparavant*, au lieu du mot *avant*.

ce n'est pas pour reprendre ma proposition que je te fais ces observations sur la peine que j'ai éprouvée d'acquérir la certitude que tu n'as jamais partagé mon désir. Tu m'assures être restée à la même place au bal masqué sans danser, sans parler ; crois-tu, ma chère Aimée, que j'eusse été contrarié d'apprendre que tu avais pris à ce bal quelque plaisir? Je te jure que non. Si cette idée t'est venue, tu ne me connais pas : il faut toujours croire à tout ce que je te dis. Ainsi, lorsque je t'ai annoncé que je redoutais pour mon fils l'éducation que tu pourrais lui donner, je n'ai pas eu l'intention de t'affliger, mais je t'ai exprimé ma conviction. Tu voudrais lui inspirer des idées sur ton sexe, sur les égards, les déférences qu'on lui doit, qui n'en feraient qu'un homme très ordinaire dans notre état. Je ne doute pas que cela ne lui valût des succès dans les cercles de femmes, on dirait qu'il est bien plus aimable que son père, mais je doute fort que cet ascendant que ton sexe aurait sur lui le rendît bien propre à occuper dignement pour le service de son souverain de grands emplois. J'en appelle à ta conscience : certes, je t'estime plus que presque toutes les autres femmes ; eh bien! où en serais-je, si tes propos avaient pu m'influencer dans différentes occasions! Si tu m'avais communiqué ton humeur, dont je n'ai jamais pu connaître le motif, est-ce que cela n'eût point ralenti mon zèle et mon amour pour le service de l'Empereur, qui seuls peuvent me soutenir dans le travail rebutant et l'isolement où je suis, et auquel je succomberais si à chaque minute je n'étais soutenu par l'amour de mes devoirs? Ce sont peut-être des circonstances, qui ne se présenteront plus, qui m'ont fortifié dans mes opinions. Mes inquiétudes sur l'éducation de mes enfants ne s'é-

tendent pas sur nos filles : je sçais qu'elles seront bien élevées par toi, que leur éducation sera d'autant meilleure qu'elles auront sous leurs yeux la conduite de leur mère.

Il n'y a pas trop de suite dans ma lettre : j'ai été souvent interrompu : — s'il s'y est glissé des expressions susceptibles d'être mal interprétées, je les désavoue. Mon principal but a été de te faire connaître que je suis assez affecté de la manière dont tu as pris ma lettre du 2, ce qui au surplus ne te sera pas, — en raison du motif, — bien désagréable. Je t'en parle, parce que l'exécution de cette demande serait, — je le répète, — dans les circonstances actuelles, — impossible. Quand nous verrons-nous? En attendant ce moment, qui est dans l'incertain, j'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à mon Aimée, malgré que je sois assez indisposé contre elle.

Ton bon et fidèle

LOUIS.

Il me semble difficile de trouver dans aucun cœur plus de délicatesse, plus d'amour uni à plus de fierté dans la tendresse : l'époux voudrait recevoir autant qu'il donne ; mais il n'impose et ne veut rien imposer. Il y a un peu de rancune voilée dans chacune des lignes de cette longue lettre, sage autant que bonne. Le lendemain, le 17 février, le maréchal discute encore les dispositions de sa femme, lui recommande le secret sur l'allusion faite aux circonstances mettant obstacle à une réunion, et termine ainsi deux pages assez tristes :

Il y a douze jours que je ne suis sorti de ma maison ; juge si je dois désirer que les évènements me permettent d'en sortir ! J'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à leur excellente mère ; ils doivent bien l'aimer puisqu'elle les préfère à son mari : je leur recommande de lui donner beaucoup de satisfaction. — Tout à toi. . . . .

Hambourg, ce 19 février.

Ta lettre du 14 m'est arrivée au moment où je me mettais au lit : elle m'a fait passer une mauvaise nuit par l'esprit d'abattement qui y règnait : c'est à me faire supposer que tu es attaquée d'une maladie très grave. Je ne te dirai pas que chaque mot qui suit l'annonce de la mort de cette pauvre et très estimable madame Franceschy est un crime envers ton Louis ; mais, si tu n'étais pas malade, on pourrait croire que tu es la plus mauvaise des mères. Que deviendraient donc nos trois enfants, si tu venais à leur manquer ? Tu sçais bien qu'ils ne pourraient pas compter sur leur père ; n'oublie donc jamais que tu te dois à eux. Cette pauvre madame Franceschy, en se livrant à un chagrin excessif qui l'a mise au tombeau, n'a pas laissé d'enfants, elle est excusable : mais si elle en eût laissé, autant elle laisse de souvenirs estimables, autant elle eût mérité de blâmes. J'aime à croire, mon amie, que tu étais réellement dans un accès de maladie lorsque tu as écrit ces lignes et que tu les eusses désavouées dans ta lettre du 15, si elles t'étaient restées dans la mémoire. Je ne veux pas m'étendre davantage sur un moment de faiblesse de mon Aimée. J'écrirai ces jours-ci au général Dumas : j'ai pris une part bien

réelle à la perte qu'il vient de faire : les qualités de sa fille la feront regretter généralement. . . . .
. . . .

L'on ne m'aborde jamais sans me parler de toi, de mes enfants ; ce préambule paraît nécessaire pour que l'on ose me parler. Je me trouve moins aimable : je suis trop souvent tourmenté de l'idée de ton absence et de mes sollicitations, qui ont toutes été sans succès, pour que mes propos ne s'en ressentent pas. . . . . .

Hambourg, 20 février.

Je reçois ta lettre du 16, ma chère amie, où tu m'annonces ton voyage à Savigny où l'on te donne des tourments ; je me reproche de ne te les avoir pas évités en faisant rendre les comptes avant mon départ.

. . . Je suis monté à cheval aujourd'huy, j'ai galopé environ une heure : je n'y étais pas monté depuis *Celles*, près d'Hanovre, c'est-à-dire depuis le lendemain de notre séparation. J'ai vu avec plaisir que, malgré le défaut d'exercice, je n'ai pas perdu l'usage du cheval et que je suis en haleine. J'ai bien fait cinq lieues dans l'heure que j'ai galopé. . . Que ne puis-je te donner de ma santé ! Je crois que, en raison de ton voyage à Savigny, je serai privé demain de tes nouvelles !

Les maris *qui n'ont rien à faire* sont-ils aussi soigneux et désireux d'éviter un ennui à leur femme? Il m'a semblé voir que les maris, considérant la patience féminine comme un devoir impérieux, se plaisaient à en user largement et à se priver, au

profit de leur compagne, des menus ennuis qui venaient à croiser leur chemin !

Hambourg, ce 12 février.

Nous avons bien de la peine à nous entendre, mon amie. Je ne prétends pas élever notre petit Louis dans une mauvaise idée des femmes : à Dieu ne plaise ! Mais je ne négligerai rien pour qu'elles ne puissent avoir aucune influence sur lui. Je ne crois pas être malhonnête envers ton sexe : tu as fait même la remarque que j'avais plus de procédés vis-à-vis de lui [1] que la plupart des hommes ; mais je me suis toujours défendu de me laisser influencer par lui : parcours notre histoire de France, et j'aime à croire que tu partageras mon opinion. Certes, les femmes avaient bien de l'esprit et un ton parfait sous la régence d'Anne d'Autriche ; malheureusement elles n'avaient que trop d'esprit, et, pour des querelles de vanité, elles ont soufflé le feu de la discorde et été en grande partie la cause des troubles du temps. On cite encore un des grands seigneurs qui s'est jeté dans le parti contraire au roi pour les beaux yeux d'une femme. Ayant perdu un œil à la bataille Saint-Antoine, il se présenta le soir du combat chez elle, et, pour la toucher, il lui dit que pour l'amour d'elle, en faisant la guerre au roi il a

[1] Une ancienne femme de chambre de ma mère, qui l'avait suivie en Pologne et qui aimait à causer de ce passé brillant pour elle, m'a souvent dit : « Jamais je n'ai rencontré M. le maréchal dans les corridors sans qu'il n'ait ôté son chapeau, à moi, comme aux autres femmes du service, et il ajoutait toujours *mademoiselle* à notre nom, s'il avait à nous appeler. »

perdu un œil, mais que, pour le même motif, il l'eût faite aux dieux.

Vois, de nos jours, le sort des pays où les femmes ont une grande influence : la Prusse a été perdue par elles, et deux fois l'Autriche — encore par les femmes, — a été poussée à la guerre. Tout ceci n'est point écrit pour contrarier tes idées, mais pour justifier les miennes. Si toutes te ressemblaient, toutes seraient de bonnes mères de famille, et cela vaut bien toutes ces petites réputations du moment, acquises souvent aux dépens de ses devoirs.

Le masque que l'on a pris pour moi était M. Frantz, un officier de marine : j'ignore la figure qu'il a faite en me voyant entrer en uniforme : dès lors le bal masqué a été changé en bal démasqué.

Je ne conçois rien à la permission que tu me demandes de faire une dépense de 1,200 francs à Savigny pour rendre habitables deux pièces ; il me semble que tu as depuis longtemps carte blanche, et que je ne me suis jamais plaint que tu en aies abusé. Pourquoi donc m'écrire que, si je le trouve bon, tu feras cette dépense? J'enverrai à madame Van Ostropp les douze jolies romances lorsqu'elles me seront parvenues : ce souvenir lui sera, je le suppose, très agréable. As-tu fait usage du petit collier pour notre Louis ?

Ce cher *Louis*, à propos de l'éducation duquel le maréchal et la maréchale avaient de vraies querelles d'amoureux, né en 1811, avait alors un an, et son père, devançant les années, rêvait déjà d'en faire un homme ! Cette lettre nous semble répondre à certains écrivains, bavards comme des conteurs de

salon, et qui ont osé dire « que le maréchal Davout, brutal et mal appris, en dehors de son métier, était incapable de réunir deux idées ! »

Hambourg, ce 23 février.

J'ai reçu ta lettre du 19, ma chère Aimée ; il faut attribuer toutes les expressions qui t'ont affectée et qui t'affecteront à l'humeur que m'a donnée ta non-condescendance au vœu bien prononcé que je t'avais exprimé le 2 janvier. Depuis les preuves que j'ai eues de ton éloignement pour te rendre à ce désir, je suis devenu très susceptible : mon genre d'occupation accroît cette susceptibilité, et un mot suffit pour que je lui donne carrière. Tu me dis que la vie que tu mènes n'est pas gaie ; alors qu'est donc la mienne ? Enfermé vingt-quatre heures, sur lesquelles quinze à dix-huit au bureau, à écrire, à lire, à dicter, et pas un seul instant de distraction ! Je me dis souvent : Si mon Aimée avait voulu, j'aurais quelques moments de distraction qui me seraient aussi agréables que nécessaires. . . Ces réflexions me donnent de l'humeur. . . Il me semble que si j'avais moins d'attachement pour toi, j'aurais moins d'humeur. . . . .

Le cœur du maréchal parle ici assez haut et assez clairement pour nous dispenser de rien ajouter à ce cri d'amour et de tristesse.

Hambourg, le 27 février 1812.

Je destine, ma chère Aimée, le manuel des sous officiers, que j'ai prié Mme Morand de te remettre,

à être placé dans les mains de notre petit Louis lorsqu'il sçaura épeler. Il y apprendra que, pour bien servir son souverain et sa patrie dans la carrière militaire, il faut y être sans peur et sans reproches.

Je t'embrasse de toute mon âme,

Ton bon et fidèle

LOUIS.

La tristesse du maréchal avait décidé sa femme à quitter ses enfants et à tout braver pour aller passer quelques jours près de lui : il a maintenant peur pour elle de ce qu'il a tant souhaité, et le 2 mars il écrit à Mayence :

Hambourg, le 2 mars 1812[1].

Je ne serai tranquille que lorsque je te verrai ou sçaurai que, sur mes exhortations, tu as renoncé à faire

[1] Nous donnons ici une lettre de S. M. le roi de Prusse, qui témoigne certes de beaucoup d'estime pour le prince d'Eckmühl et qui offre au lecteur plus d'un motif d'intérêt.

« Berlin, le 3 mars 1812.

« Mon prince, vous saurez déjà en recevant cette lettre que mon alliance avec S. M. l'Empereur des Français est conclue. Elle faisait depuis longtemps l'objet de mes vœux, et elle va cimenter, à ma grande satisfaction, nos relations d'amitié et de bonne harmonie. J'apprends que vous êtes chargé du commandement en chef de l'armée qui doit passer l'Elbe. Recevez mes compliments sur cette nouvelle marque signalée que votre auguste souverain vous donne de son estime et de sa confiance. Je vous envoie mon général-major de Knobersdorff pour concerter avec vous les premiers arrangements qu'exigera la marche des troupes. Soyez persuadé que, de notre côté, rien ne sera négligé pour leur apporter

un voyage aussi long dans des circonstances aussi défavorables : je n'en serai pas moins bien touché de cette marque d'attachement que tu viens de me donner.

Je pars après-demain pour aller à Stettin.

Le 5 mars, le maréchal écrit encore de « *je ne sçais où*, » pour indiquer la route la plus sûre :

Je t'envoie M. de Castries, qui parle bien l'allemand et qui connaît le pays. Je l'ai chargé de t'accompagner jusqu'à Stettin. J'ai eu depuis mon départ de Hambourg des chemins détestables : hier j'ai été obligé de m'arrêter à la nuit, aujourd'huy de même. Presque toutes les voitures qui me suivaient ont versé : mon bonheur est dans la mienne, aussi j'arriverai sain et sauf à Stettin ; mais je serai très inquiet sur toi jusqu'à ton arrivée. Je te réitère, mon amie, combien je suis touché de cette marque d'attachement que tu viens de donner à ton Louis, qui t'attend avec autant d'impatience que d'amour. Je ne puis te donner de nouvelles de nos enfants, n'ayant pas reçu d'estafette depuis mon départ de Hambourg.

tous les secours et toutes les facilités dont elles auront besoin, mais, en revanche, je me promets bien aussi que votre loyauté usera de tous ses moyens pour adoucir le fardeau qui pèsera sur mes États, et que vous saurez y faire observer cette belle discipline qui en tant d'occasions a si avantageusement caractérisé le militaire français. Ce sera remplir à la fois les intentions de l'Empereur, mon allié, et vous assurer de nouveaux droits à ma considération et à ma reconnaissance.

« Je prie Dieu, sur ce, qu'il vous ait, mon prince, en sa sainte et digne garde.

Signé : « FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

La joie du cœur se montre trop en cette lettre pour qu'il y ait à la constater. La blessure du refus passé est effacée par cette chère désobéissance. Hélas! durs sont les temps de guerre, où il faut si promptement se séparer!

(Nom illisible), ce 8 avril.

Mon affliction de notre séparation, ma chère et excellente amie, a été et est plus vive encore que celle de Brunswick; plus je te connais, et plus je m'attache à toi, et plus il m'est pénible de m'en séparer. Il n'a rien moins fallu que le sentiment impérieux de mes devoirs et mon attachement pour toi et nos enfants pour n'avoir pas cherché à reculer l'époque de notre séparation : sans ces motifs, je t'eusse priée, mon amie, de m'accompagner jusqu'à Thorn. J'entre dans ces détails pour te prouver que ton Louis sçait sacrifier à son attachement pour son Aimée sa satisfaction. Je te promets de profiter de toutes les occasions qui se présenteront pour te donner cette conviction. Je n'ai trouvé pendant toute la route d'autre moyen de soulager ma peine que de m'entretenir de toi, de tes excellentes et bien rares qualités; mais, lorsque je serai seul, je ne pourrai user de ce moyen; alors mon affliction se renouvellera, et je sentirai plus vivement que je suis séparé de toi. Je suis bien triste, mon Aimée, et je le serai encore bien longtemps. Tu m'as donné, en abandonnant tes enfants, en faisant, dans la saison et les circonstances actuelles, un si long voyage pour passer seulement quelques minutes avec ton Louis, une nouvelle preuve de ton attachement que je n'oublierai jamais : le mien en aurait

augmenté, si la chose eût été possible. Si cette lettre te trouve à Berlin, tranquillise-moi par deux mots de réponse sur ton voyage et sur ta santé...

Demain je serai de bonne heure à Posen. J'ai trouvé, dans tous les villages polonais que j'ai traversés, les maires avec les bannières et la population dehors. J'ai écrit au préfet de Posen pour lui observer que de tels honneurs ne se rendent qu'à l'Empereur et au roi de Rome, et que je le prie, à Posen et ailleurs, d'empêcher ces inconvenances !

Si cette lettre ne t'arrive pas à Berlin, elle te sera envoyée à Magdebourg, et dans ce cas je fais prier M. de Castries de me tranquilliser sur ton voyage. Il ne m'est pas arrivé d'estafette depuis notre séparation ; ainsi je ne puis te donner des nouvelles de nos enfants et de ta bonne mère.

Reçois mille baisers de ton Louis, qui te jure qu'il te tiendra toutes ses promesses, et, en particulier, celle de se réunir à toi aussitôt qu'il en aura la possibilité. La guerre finie, mon unique ambition sera de m'occuper de faire ton bonheur et celui de nos enfants. Quelle femme a mieux mérité les hommages, la tendresse de son mari, que mon Aimée ! Crois que j'apprécie tout ce que tu vaux, et que l'attachement que je t'ai voué est proportionné à tes qualités. Je t'embrasse de toute mon âme. Je charge Mlle Duchemin[1] de te faire prendre bien exactement des bouillons de veau et de te soigner.

Comme on sent le cœur du maréchal s'épanouir jusque dans la tristesse ! Il est rassuré, confiant dans

[1] Première femme de chambre de la maréchale.

l'affection de sa femme, *heureux* de se croire aimé, et le style de cette lettre, si différent de celui des précédentes, trahit les émotions de ce cœur, aimant et tendre comme un cœur de femme ! Enfin, l'ordre envoyé au préfet de Posen et le projet de retraite évoqué comme une espérance, font tomber les accusations d'ambition, de manœuvres, qui avaient été portées jusqu'à l'Empereur. Le 12 avril, il raconte avoir simplement dîné chez le préfet de Posen avec son beau-frère et quatre dames, qui n'auront dû rien comprendre à la réputation de galanterie qui lui a été faite à Varsovie : l'idée de la séparation, d'être un mois sans lettres, l'affligeait trop pour lui permettre de penser à autre chose, et il a été peu causeur.

Le 13 avril, de Thorn, le maréchal dit à sa femme :

M. de Castries m'écrit de Berlin que, le 8, l'arsenal de Magdebourg a brûlé. L'émotion que j'ai éprouvée à ton sujet m'a donné la preuve de la vivacité de mon attachement pour toi. Cette émotion est venue de ce que j'avais mal lu, et que je supposais la possibilité que tu te fusses trouvée à ce moment dans cette place ; tu sçais que je ne suis pas facile à émouvoir, et cependant, sur une simple supposition d'un danger que tu avais pu courir, j'ai été très ébranlé.

Le 16 avril, le maréchal écrit :

Ce voyage m'a appris combien tu es indispensable à mon bonheur. C'est dans ton amour que je le fais consister et que j'espère le trouver lorsque ma vie active et bien tourmentée sera fixée.

Il se trouble du voyage dans son état de grossesse, lui parle, avec une tendre délicatesse, de ce futur petit duc d'Auerstaëdt, de son amour, et enfin il termine, en pensant à son fils aîné :

J'ai prié M*** de t'adresser à Paris une caisse de noyer fermée, contenant sept gros volumes manuscrits[1] renfermant des plans et mémoires sur différentes places de France : mande-moi si cet envoi est parvenu. C'est un bon ouvrage qui pourra servir à l'instruction de notre petit Louis; c'est un ouvrage curieux pour une bibliothèque.

Thorn, ce 17 avril.

On m'attend à Varsovie parce que j'ai dû, par ordre, faire courir le bruit que je devais y aller; le palais de Brühl, où nous avons logé, est désigné pour le roi de Westphalie. M. Stanislas Potocki m'a fait offrir sa maison. Je ne pourrai pas profiter de son obligeance, car je prendrai une tout autre direction : en partant d'ici, au lieu d'aller à droite sur Varsovie, j'irai à gauche sur Dantzick.

Ce voyage de la maréchale avait tellement charmé

[1] Cet ouvrage a été par moi offert à la bibliothèque d'Auxerre, en 1869. A. L. E.

son mari que, le 18 avril, il lui annonce que c'est à elle désormais que M. Lefèvre doit envoyer tous les papiers concernant la saline, *dont il lui remet la direction,* après avoir fait un arrangement avec Darmstadt. Le 19, encore de Thorn :

J'ai recommandé à M. Lefèvre de nouveau de ne plus m'entretenir, si ce n'est superficiellement, de nos affaires de la saline et de te rendre compte. Il te soumettra ce qui pourra l'embarrasser et te donnera son opinion : au surplus, il sera rarement dans ce cas, et sa principale correspondance, je l'espère au moins, sera pour ta faire passer nos revenus et t'éviter des tourments. Je te conjure, mon amie, de prendre quelqu'un pour suivre toutes ces affaires.

Depuis notre séparation, la correspondance du major général a encore pris plus d'aigreur : d'un côté, je n'oublierai jamais la reconnaissance que je lui dois ; d'un autre, je ne suis sensible qu'à ce qui me vient de l'Empereur, et évidemment il ne m'exprime que ses idées à lui, major général ; ainsi, par ces deux motifs, je ne fais d'autre attention à ces tracasseries qu'en ce qu'elles ont de nuisible au service de Sa Majesté. Je t'ai promis, mon excellente amie, de ne te rien cacher ; je remplis ma promesse, puisque c'est une nouvelle occasion de te donner une preuve que je t'apprécie et t'estime autant que je t'affectionne.

Dans ce bienheureux voyage, le mur de glace qui sépare parfois les époux qui s'aiment au fond le plus

tendrement, avait été brisé : la confiance ouvrait ce cœur que nous avons vu, — courtois toujours, — mais railleur, mais fier et tristement blessé de ne se croire point assez aimé. Avec quelle douceur tranquille le prince d'Eckmühl parle de la petite guerre du major général, et qu'il a fallu de perfidie pour éloigner Napoléon du noble maréchal qui lui était tout dévoué !

Les lettres qui suivent sont remplies de l'inquiétude du voyage, du désir de savoir l'arrivée à Paris ; le 21 avril, faisant allusion à un costume de satin rose garni de fourrures de canards, taillé en forme d'amazone et avec lequel la maréchale était si belle que quelques vieux amis, qui l'avaient vue ainsi parée, plus de trente après en parlaient encore avec enthousiasme, le maréchal écrit :

La nuit passée, j'ai été avec mon amazone de Stettin, et lorsque j'ai eu la certitude que c'était un rêve, j'ai éprouvé un chagrin bien vif ; pendant plus d'une heure j'étais comme un enfant ; il me semblait depuis bien longtemps, mon Aimée, que mon attachement pour toi ne pouvait plus s'accroître, mais ce dernier voyage m'a donné la certitude du contraire...

J'ai reçu tout à l'heure la réponse du major général à la lettre que j'ai écrite de Stettin, sur ton conseil ; elle est telle que je pouvais la désirer... J'ai la conviction que le major général me porte, comme à un bon serviteur de l'Empereur, la vieille amitié dont il m'a donné des preuves que je ne puis oublier.

Le lendemain, le maréchal, revenant sur ce sujet ajoute :

Je t'ai parlé hier de la lettre amicale du major général : je te l'envoie et je me félicite d'avoir suivi ton conseil en lui écrivant : ces explications rendront impossible de brouiller des personnes estimables et qui, par leur dévouement à l'Empereur, auront toujours mille motifs de rapprochement. En me levant j'ai fait une réponse sans rature, j'ai donc chargé Guerrier d'en prendre une copie : je te l'envoie comme une preuve qu'il ne reste plus le plus petit souvenir d'une correspondance désagréable : il est inutile, mon amie, de te recommander de garder pour toi seule ce que je t'adresse.

Le maréchal devise ensuite longuement de la joie des enfants en retrouvant leur mère, se montre curieux de savoir si leur petit Louis l'aura *réellement* reconnue? Sa belle-mère, en lui écrivant, ne lui parle pas des dents qu'il annonçait devoir bientôt percer : peut-être a-t-elle voulu pour sa fille une de ces surprises agréables qu'une femme seule est capable de préparer? Nous terminerons cette analyse par une courte citation :

Tu as daté ta lettre de Mayence, du 16 février ; je désirerais bien être à ce mois, puisque c'est celui où, malgré la mauvaise saison et les distances, tu as donné à ton Louis une preuve d'attachement qu'il n'oubliera jamais, et qui est profondément gravée dans son cœur, qui est tout à son Aimée.

Le 23 avril, le maréchal, voyant son séjour à Thorn se prolonger, regrette de n'avoir pas engagé sa femme à l'y accompagner; puis il songe aux deux cents lieues à faire par de mauvais chemins, et s'écrie :

Mais ces regrets sont ceux d'un égoïste qui aime pour lui et non pour la personne qu'il regrette. Je rejette bien vite ces mauvaises idées, et mon attachement pour toi a toujours le dessus et me fait applaudir à notre séparation.

Enfin il envoie à la maréchale une lettre de recommandation, et lui indique finement ce qu'elle doit faire, en enveloppant le conseil d'un compliment :

N'oublie pas que cette femme est une étrangère et qu'il ne faut pas te presser de la juger : la duchesse *** était douce dans le commencement, elle est devenue exigeante à mesure que tu lui as fait faire des connaissances. Il faut que celle-ci ne se mette pas dans la tête des spectacles, des présentations; au surplus, il est bien inutile de donner des avis à une femme qui a autant de jugement que toi.

Thorn, 24 avril.

Je vais faire cette nuit une course d'une trentaine de lieues : dans ce voyage je verrai le prince Poniatowsky. Je serai de retour ici demain soir, peut-être après le départ de l'estafette; ainsi il est possible que tu sois

vingt-quatre heures sans nouvelles. J'irai à moitié chemin de Varsovie, mais pas au delà, malgré les vives sollicitations; ce voyage donnerait lieu à des conjectures chez les Russes, et je dois éviter de les inquiéter. Le prince me donnera des nouvelles de tes connaissances, que je te communiquerai à mon retour.

Le 27 avril, le maréchal dit avoir rencontré le prince Poniatowski :

Je ne l'avais pas vu depuis mon départ de Varsovie; il a fait comme moi, il a pris de l'embonpoint. Ces dames auraient bien désiré que tu fisses le voyage de Thorn et ensuite celui de Varsovie, où l'on m'attend toujours et où vraisemblablement je n'irai pas, de sitôt du moins.

On sent un regret sous cette petite phrase; il aimait passionnément la Pologne, et il n'a pas dépendu de lui que l'Empereur n'en ait refait un royaume assez fort pour jouer son ancien rôle et sauver de nouveau l'Europe. J'ai entendu dire à quelques personnes ayant connu le maréchal qu'il avait indiqué le prince Poniatowski comme le roi nécessaire; j'ai dans les mains des papiers qui prouvent que tout un parti polonais, opposé au prince Czartoryski, avait songé à mon père. *Comme toujours*, la division des partis a été fatale au pays qu'ils se disputaient, sans compter le droit du plus fort et du plus habile à profiter de dissensions fatales. A quoi bon

écrire l'histoire?... L'évidence passée ne convaincra jamais les ambitieux du jour, puisqu'ils veulent régner au besoin sur des ruines!

Le 28 avril le maréchal commence ainsi une lettre toute remplie de ses enfants, de ses regrets : « Aujourd'hui vingt jours que nous nous sommes séparés! »

Beaucoup de maris, ayant tout leur temps pour ne rien faire, compteraient-ils ainsi les heures de l'absence?

De Thorn toujours, le 29, par la pensée sans cesse avec les siens, il dit gaiement :

Le 21 avril, tes petites attendaient avec une vive impatience leur excellente maman dont la *Gazette de Francfort* leur avait annoncé le passage le 16 dans cette ville : heureusement qu'elles n'ont pas encore l'idée du temps, car elles te feraient une mauvaise réception pour ne pas être venue aussi vite que la *Gazette*.

Thorn, le 30 avril.

J'ai recu, ma chère et excellente Aimée, ta lettre de Paris; sa lecture m'a fait éprouver bien de l'émotion et une vive satisfaction de te sçavoir près de nos enfants. J'ai été bien touché de l'accueil que tu en as reçu. Tes filles semblent sentir combien tes sollicitudes, tes soins leur sont nécessaires. En me parlant de l'accueil de notre petit *Bouton de Rose* (Louis d'Eckmühl), tu lui donnes une réputation de gourmand. Je suis sûr que ce cher

petit, au bout d'un ou deux jours, te rendra toute l'affection qu'il te portait avant ton départ.

Thorn, 1er mai.

Les détails que tu me donnes sur notre Louis m'ont bien intéressé. Lorsqu'il pourra te comprendre, annonce-lui que j'aurai bien de la satisfaction à polissonner avec lui, à faire des parties de tapes, et à mes petites que j'espère être même assez ingambe pour figurer dans leurs bals. Il me semble, mon Aimée, que tu es un peu moins satisfaite que moi du ton de supériorité que notre petit prend avec ses sœurs : à son âge cela est sans inconvénient; tu lui apprendras plus tard les égards dus à ton sexe. Nos enfants seront parfaits s'ils profitent des leçons de leur aimable mère...

Enfin le maréchal, qui n'oublie jamais rien, — et ce souci de tous les détails a certainement contribué à la constance de ses succès à la guerre, — termine cette lettre en disant :

Mande-moi, mon Aimée, si la caisse renfermant sept gros volumes de plans est arrivée; ils serviront à l'instruction de notre petit Louis.

Thorn, le 2 mai.

Quelque plaisir, mon Aimée, que me causent tes lettres, plutôt que de te fatiguer, je serai satisfait pourvu que l'on me donne, de ta part, de tes nouvelles et de celles de nos enfants et de ta bonne mère... Il

semble que jamais je ne me sois mieux porté. J'ai passé une excellente nuit; je me roulais sur le tapis avec toi et le petit Louis, qui nous battait l'un et l'autre; j'en suis réduit aux rêves! Je serai bien heureux lorsque je pourrai les réaliser... Fais mille caresses à ce cher petit Louis...

Thorn, ce 4 mai.

Je regrette que toutes les personnes sur lesquelles tu avais compté te manquent par différents motifs. Lorsque tu seras à la campagne, ne pourrais-tu pas faire venir Mlle Denain ou quelque demoiselle de Mme Campan? Tu pourras aussi voisiner, et voir de Paris M. de Montdésir, puisque ses récits et anecdotes t'amusent.

Nous avons exprès copié ce passage, qui montre le maréchal, ce jaloux intraitable, s'occupant de loin de distraire sa femme. Le 5 mai, il se désole des souffrances de la nouvelle grossesse de la maréchale; il se reproche les maux qu'elle subit, et ajoute :

Il faudrait que je fusse bien égoïste pour attribuer à ton caractère ce qui n'appartient qu'à ton état... Tu seras toujours à mes yeux, mon excellente amie, digne de tout mon amour et de mon estime...

Accablé de soins par son prochain départ pour Dantzick, il lui reparle encore de son bonheur lors de ce dernier voyage :

« Jamais tu n'avais été si belle, si délicieuse... »

Le singulier brutal que voilà ! Et... comme on écrit l'histoire !... Combien le jugement *définitif* sera différent des jugements si légèrement portés par les hommes !

Le 7 mai, d'un village dont le nom est illisible, le maréchal, avec le calme d'une conscience sans reproche, rassure sa femme qui se trouble de ne recevoir aucune invitation pour Saint-Cloud : puis, se réjouissant d'une fatigue pour elle évitée, il ajoute tranquillement :

Cela ne peut tenir à des raisons qui te soient personnelles, puisque jamais tu ne mériteras de reproches ; cela ne peut me concerner par le même motif : ainsi ne t'occupe pas de chercher à les trouver.

Minz, 10 mai 1812.

J'ai reçu ta lettre du 2, ma chère amie : je vois que j'ai un rival dans mon petit Louis par l'attachement inconcevable qu'il te porte, puisqu'il te préfère à la promenade, à ses sœurs et à tout. Mon affection pour cet enfant augmente, puisqu'il te fait passer quelques moments agréables. Je te remercie de bien soigner ta santé... Ne m'envoie pas de lit de fer ; la peau d'ours que je t'ai dit avoir reçue suffira... J'entre aujourd'hui dans ma quarante-troisième année : j'espère que les années qui suivront seront moins tourmentées que les vingt dernières, et que je pourrai m'occuper de faire ton bonheur... te seconder dans l'éducation de nos enfants . .

Le maréchal, toujours occupé de sa femme, ajoute :

Il ne faut pas vivre si isolée, ma chère amie, mais faire tout pour chasser tes idées tristes et ne pas tomber dans cet état de vapeurs qui finirait par attaquer ta santé. Fais-toi une petite société ; je te rappelle tout ce que je t'ai dit ou écrit.

Le 11 mai, de Minz, le maréchal écrit à sa femme que la ville de Darmstadt pense à acheter leur saline de Nauheim ; son avis à lui est de consentir ; cependant il se rangera à l'avis qu'elle émettra ; et, le 12, il lui annonce le départ des lampes et des objets insignifiants par elle commandés et payés à Berlin : il fait demander l'autorisation au chef, afin qu'il n'y ait pas d'obstacles à l'expédition. L'exemple doit partir d'en haut, et celui-ci mérite d'être suivi. Le 14 mai, nous trouvons cette phrase très différente de certaines allégations :

L'annonce que tu me fais de la nouvelle qu'on t'a donné du prochain départ de l'Empereur me fait le plus vif plaisir ; chaque instant me fait désirer son retour.

Le 18 mai :

Le courrier qui m'apportait ta lettre du 9 mai m'a apporté des lettres du major général datées de Mayence

le 12. Me voilà bien soulagé; la présence de Sa Majesté était nécessaire.

Minz, le 19 mai :

J'éprouvais trop le besoin de l'air de la campagne, je m'y suis établi ce matin : je ne suis qu'à trois quarts de lieue de Minz, très petitement logé et fort mal meublé; mais je suis en plein air et sur le bord d'une très belle forêt. Je ne suis plus exposé à être interrompu à chaque moment; ceux qui viendront ici y seront attirés pour affaires de service : ainsi je ne perdrai pas de temps, je travaillerai beaucoup, surtout en prenant souvent l'air. Je me lèverai demain de grand matin pour aller à plusieurs lieues d'ici voir la très belle division du général Compans; je te demanderai, mon Aimée, la permission de te quitter pour me coucher...

20 mai :

Ainsi que je te l'ai annoncé hier, j'ai passé aujourd'hui la revue de la division du général Compans : elle est aussi belle que les autres. Lorsque l'on voit des troupes aussi bien disposées, on est rassuré.

Le 21 mai, le maréchal, en parlant de l'enfant de la duchesse de Frioul, condamné par les médecins, s'écrie : « Nous approchons de l'époque où nous avons éprouvé un pareil chagrin... Dans cette circonstance je me suis expliqué comment quelquefois on prenait la détermination de s'ôter la vie : depuis que j'existe,

je n'ai eu qu'une seule fois cette idée, et elle m'est venue dans ce malheur. »

Combien le terrible soldat se montre tendre père, et qu'il y a de contradictions et de défaillances dans le cœur le plus ferme!

A cette même date, dans une seconde lettre, le maréchal dit à sa femme :

Je compte et je désire bien vivement que l'Empereur diminue de beaucoup mon commandement; sous tous les rapports, je le regarde comme trop considérable et trop difficile, soit pour assurer les subsistances, soit pour le champ de bataille.

Hélas! la modestie de ce grand homme de guerre a trouvé de nos jours peu d'imitateurs en France parmi ceux qui ne doutaient de rien, parce qu'ils ne savaient rien et ne faisaient rien que parader!

Le 22 mai, le maréchal, qui écrit tous les jours à sa femme, s'excuse d'être en retard avec sa sœur, son beau-frère, et dit : « Si cela continue, la vue d'une écritoire et d'une feuille de papier me donnera des vapeurs. »

Il rappelle à sa femme qu'il n'a jamais reçu les lettres que ses filles devaient lui écrire pour sa naissance, l'engage à leur en parler, afin de les habituer à ne pas abandonner les bonnes idées qui pourraient leur venir, mais répète qu'il ne saurait tenir

à ces lettres, qu'autant que le style, l'écriture, tout sera d'elles.

La vérité et la simplicité sont les deux grandes passions de cette âme *sans ténèbres d'aucune sorte*, qui pensait haut, et voulait comme elle pensait.

Le 25 mai, la grande tendresse qu'il porte à son fils Louis éclate en une volonté curieuse de savoir tout ce qui le concerne.

Je vois notre petit *Bouton de Rose* courir après les oiseaux, après les poules : je ferais sa partie avec bien du plaisir... Commence-t-il à marcher seul non-seulement dans un salon, mais dans la cour ? Tombe-t-il ? Quels sont les mots qu'il dit avec intention ? Donne-moi ces détails, mon Aimée, lorsque toutefois cela ne te fatiguera pas.

On sent la préoccupation d'un esprit réfléchi, qui veut tirer des habitudes de l'enfant quelques indices sur son avenir. Dans la lettre suivante, il dit :

Je me suis amusé cette nuit à courir avec notre Louis après les oiseaux : je t'assure que tous ces petits détails font bien plus que m'intéresser, ils me font, — comme tu le vois, — impression, puisque j'y rêve...

Le 27, il presse la maréchale de faire travailler au moulin : « Cela te donnerait quelques moments d'occupation agréable, puisqu'on aime les choses où on excelle. »

Par une coquette flatterie il cherche ainsi à décider sa femme à prendre une distraction de son goût.

Nous ne résisterons pas au désir de copier toute la petite lettre datée de Minz le 28 mai :

J'ai reçu ta lettre du 18 mai, ma chère Aimée. Je suis parti ce matin à une heure, sans m'être couché ; il est onze heures du soir, *j'ai faim de manger et de dormir,* pour me servir des expressions de notre Joséphine. Je serai donc très laconique ; demain je me dédommagerai. En attendant, reçois mille baisers de ton bon et fidèle Louis.

J'envoie mille caresses à nos enfants.

Le 29 mai, de Minz, le maréchal déplore les souffrances de sa femme, dont lui parle sa belle-mère, et dit :

J'ai remarqué aussi dans cette lettre quelques réflexions de ta mère qui m'ont affecté, telles que celle-ci : « Lorsqu'on est âgé, il faut être chez soi, c'est-à-dire avoir sa maison ; on est incommode à soi et aux autres. » Je te sçais si bonne et tendre fille que j'ai la conviction que tu n'as pas donné lieu à ta mère de faire cette remarque. Je vois aussi que tu vas être abandonnée, à Savigny, à toi seule : si ta mère te quitte, et même sans cela, fais venir à la campagne des personnes de ta connaissance. Je te répète ce que je t'ai dit à cet égard, soit à Stettin, soit à Custrin.

Je vois que nos petites gâtent leur frère, lui laissent

faire toutes ses petites volontés et se laissent même battre. Ensuite, mesdames, vous vous plaignez, de notre esprit de domination, et vous nous l'avez inculqué dès notre plus tendre enfance! Je désire bien avoir des détails sur le petit bavardage de notre *Bouton de Rose*, surtout sur les mots dits avec intention, etc., etc...

L'idée fixe d'une étude de ce petit caractère se montre presque dans chaque lettre. La lettre suivante reparle de la vente des salines; le maréchal la souhaitait, mais il abandonne ce projet contraire au désir de la maréchale. Il y avait beaucoup de sagesse, de prévoyance, et peut-être peu de sympathie pour cette possession à l'étranger, dans l'intention du prince d'Eckmühl; mais, excepté quand il s'agit de se montrer fidèle à ses engagements, il ne portait visiblement que très peu d'intérêt aux questions d'argent.

La lettre datée de Minz, le 31 mai 1812, est bien en contradiction avec l'opinion de certains historiens hostiles : il écrit à sa femme avec tout l'abandon de l'intimité et termine ainsi sa causerie :

J'ai l'espérance de voir sous peu l'Empereur : le vœu que je formais sera réalisé. Je vaux dix fois mieux lorsque je le sçais près de nous, car lui seul est capable de mettre de l'ensemble dans cette grande et compliquée machine : il sçait utiliser tous les matériaux. Je te quitte, mon Aimée, pour griffonner...

Minz, ce 5 juin.

Je suis parti de Marienbourg sans avoir vu l'Empereur, qui était encore à Thorn; je compte me rendre à Marienbourg aussitôt que je serai informé de son passage.

Fayet est resté un peu malade dans cette dernière ville : il a la fièvre scarlatine, mais il est absolument sans danger, et dans cinq ou six jours il sera rétabli : laisse ignorer cette petite maladie à sa famille.

Ces détails, ce souci des autres, nous semblent témoigner d'une rare et réelle bonté, quand on songe aux écrasantes occupations du maréchal.

Kœnigsberg, ce 11 juin.

Je suis sans nouvelles de toi, ma chère Aimée, depuis cinq jours, et je n'ai pas eu une occasion pour t'en donner des miennes depuis mon départ de Marienbourg, où j'ai eu le bonheur de voir l'Empereur : j'éprouvais ce besoin; quelques mots de lui me donnent une nouvelle ardeur et me fortifient contre l'envie qui vous poursuit lorsqu'on ne s'occupe que de ses devoirs et qu'on fait tout pour les remplir. Je suis prévenu qu'il sera ici demain; il m'a fait dire de l'y attendre.

Il n'y a plus d'estafette, à cause des mouvements; ainsi, mon Aimée, nous serons privés d'une correspondance journalière qui nous était nécessaire à l'un et à l'autre : c'est un sacrifice qu'il nous faut faire dans les circonstances actuelles; compte sur ma fortune et sur l'amour que je t'ai voué pour la vie.

Quelle sobriété dans la plainte, quelle simplicité dans l'acceptation des plus durs sacrifices! Si on a pu reprocher aux personnages et au monde de l'empire de se montrer souvent quelque peu acteur et théâtral, ce blâme ne saurait atteindre le maréchal Davout, droit, net, simple et, pour ainsi dire, antique dans sa façon d'être. Ses lectures et ses études philosophiques, en dépit des blâmes de son cousin, avaient fortement trempé une âme qui savait cependant aimer autant que vouloir[1].

Le 15 juin, de Resterburg, il engage sa femme à tâcher de lui faire parvenir de ses nouvelles par Mme la duchesse de Frioul, qui voudra bien les envoyer à son mari, auquel il se propose de demander ce service; le 18, de Gumbinnen, où son corps d'armée doit être passé en revue par l'Empereur, il écrit :

Je te recommande de nouveau, mon Aimée, d'avoir toute la confiance possible dans ma bonne fortune, et de te convaincre de tout l'amour que t'a voué pour la vie,

Ton bon et fidèle LOUIS.

Assure ta mère de ma tendresse; mille caresses à nos enfants.

[1] En lisant le *Livre d'or de Bourgogne*, de M. Joseph Bard, nous avons trouvé dans une assez pauvre biographie du maréchal Davout, un mot heureux et vrai : « L'Achille de la Bourgogne ne ressemblait qu'à lui-même. »

Gumbinnen, ce 15 juin.

J'ai reçu cette nuit, ma chère Aimée, tes lettres des 29, 31 mai, 1er, 4 et 5 juin... Tu vois que notre correspondance est bien irrégulière, que le moment des privations et des peines est arrivé. J'ai passé la nuit à te lire et relire; je ne regrette pas l'insomnie que cela m'a donnée; j'en désire d'autres à ce prix... Le 1er corps est réuni; l'Empereur en passera la revue à quatre heures après midy, et ensuite nous continuerons notre marche. Je ne puis que te réitérer ma prière d'avoir confiance dans ma fortune; soigne-toi bien, ne te tourmente pas... Adieu, mon Aimée, je te recommande le courage... Je t'envoie deux mots pour ma sœur et pour Beaumont. Fayet est tout à fait rétabli et me rejoint...

Rien ni personne n'est oublié; la fermeté tendre de cette lettre éloigne la pensée du danger; et, de Wilkonisky, le 21 juin; tout en cheminant le 27, *à huit lieues de Wilna*; de Wilna le 29 juin, le maréchal parle de sa bonne santé, conjure sa femme de ne pas se tourmenter : quand elle n'a pas de nouvelles, c'est qu'il y a impossibilité d'écrire, et cependant l'absence des lettres influe sur sa santé, sur celle de leur enfant à venir :

Mes recommandations n'ont jamais eu aucun résultat; tes nerfs ont toujours pris le dessus... Les manœuvres de l'Empereur empêcheront cette campagne d'être bien sanglante; nous avons pris Wilna sans

bataille, et obligé les Russes à évacuer toute la Pologne : ce début de campagne vaut une grande victoire.

J'envoie mille caresses à nos enfants; je t'embrasse de toute mon âme.

LOUIS.

Minsk, ce 9 juillet 1812.

Je suis toujours sans nouvelles, mon Aimée. J'ai la crainte que celles que je te donne n'aient le même sort. Nous continuons sans combat de désorganiser l'armée russe, et de la mettre hors d'état de continuer la guerre. Malgré les grandes chaleurs et fatigues, je jouis d'une santé parfaite. J'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à mon Aimée.

Cette lettre est visiblement destinée à rassurer la maréchale; elle est écrite sur un papier de rencontre, et l'écriture semble hâtée. Était-ce la vraie pensée du soldat prévoyant qui avait redouté cette guerre *avant de la commencer?* L'heure de l'action, pour les grands caractères, cesse d'être l'heure du doute.

Minsk, ce 13 juillet.

Je continue, ma chère Aimée, à jouir de la meilleure santé. Vraisemblablement demain je continuerai à marcher sur le chemin de Moskou : cette campagne en presque totalité se fera avec les jambes; il est présumable qu'il n'y aura pas de bataille générale. Il me manque de tes nouvelles.

Si c'était là la vraie pensée de l'armée française, quel réveil, hélas!

Minsk, ce 14 juillet.

Au moment de monter à cheval pour continuer notre route sur *Moskou*, je reçois plusieurs lettres de toi des 10, 11, et 12 et 22. Il y avait bien longtemps que je n'avais éprouvé une pareille satisfaction; je me borne à t'en accuser réception, je les lirai en route. J'ai écrit deux mots à M. Lefèvre pour lui dire de rompre tout à fait les négociations pour la vente de la saline et de t'envoyer le plus d'argent possible.

Le 15 juillet, je trouve ces mots cruels à lire quand on sait le résultat de cette terrible campagne :

Nous continuons notre route sur Moskou, où nous serons auparavant six semaines, à moins que la paix ne nous en empêche.

A Mohilew, ce 23 juillet.

Je jouis, ma chère Aimée, d'une très bonne santé; les troupes dont l'Empereur m'a confié le commandement ont battu aujourd'hui une partie du corps de Bagration. La bataille a été très vive; beaucoup de Russes tués et peu de Français en proportion. Ton Louis n'y a pas eu une égratignure; tout ce qui t'intéresse se porte bien. Ce sont les divisions Compans et Desaix qui se sont battues, il ne leur est rien arrivé. Les divisions Morand, Friant et Gudin n'y étaient pas. Mille caresses à nos enfants et mille baisers à mon Aimée.

Fayet se porte très bien et a montré son courage ordinaire.

Beaumont était en mission au grand quartier général.

Assure ta bonne mère de ma tendresse.

Cette lettre sent la poudre, et cependant quel calme, quelle singulière présence d'esprit! Que de choses en si peu de lignes, et comme le *moi* y resplendit d'autant plus qu'il se voile davantage! « *Les troupes dont l'Empereur m'a confié le commandement ont battu aujourd'huy*, etc. »

Ce sont les troupes qui ont l'honneur du gain de la bataille. Afin que la maréchale lise avec calme, le prince d'Eckmühl commence par se dire en parfaite santé; puis il songe à l'inquiétude des absents, rassure les femmes des généraux dont le corps n'a pas donné, vante le courage de son aide de camp, qui va *très bien* (il avait été malade), et n'oublie personne! L'âme trempée de façon à songer ainsi à toutes choses, à peine la bataille terminée, devait vaincre parce qu'elle savait se posséder, et penser avec calme, *à toute heure,* quand cela était nécessaire! Dans sa simplicité héroïque je connais peu de pages plus pleines et plus noblement belles.

Mojhilew, ce 24 juillet[1].

Hier soir je t'ai écrit, ma chère amie, en sortant du

[1] M. le duc de Fezenzac raconte, dans son *Journal de la campagne*

combat pour te tranquilliser sur ma santé, qui est parfaite, et t'assurer que je m'en suis retiré, comme à mon ordinaire, sans une égratignure et avec succès, grâce à la fermeté des troupes. Je viens de recevoir plusieurs lettres de toi bien arriérées. Je vois que la plupart de mes lettres ne te parviennent pas; j'espère que celle-ci sera plus heureuse : je l'adresse au duc de Bassano par un de ses courriers. Crois, mon excellente amie, que j'ai trop d'attachement pour toi pour ne pas éprouver le besoin de m'entretenir avec toi; aussi je profite de toutes les occasions que j'en ai. — Ne te tourmente donc pas, je t'en conjure, et soigne ta santé pour l'amour de tes enfants, de celui que tu portes dans ton sein, et pour ton Louis, qui t'aime par-dessus tout.

De cette lettre nous ne saurions que répéter ce que nous avons dit de la première.

Le 26 juillet, toujours de Mojhilew (dont le maréchal écrit le nom chaque fois d'une façon différente), il déplore en quelques lignes que son éloignement du quartier général le prive de sa seule joie : celle de recevoir souvent des nouvelles de sa femme et de pouvoir lui écrire régulièrement.

de Russie, page 23, que, « le 26 juillet 1812, au sortir de la messe, le prince d'Eckmühl reçut l'archimandrite de Mohilow et lui recommanda de reconnaître l'empereur Napoléon pour son souverain, et de substituer dans les prières publiques son nom à celui de l'empereur Alexandre. Il lui rappela à ce sujet les paroles de l'Évangile : « *Qu'il faut rendre à César ce qui est à César* », en ajoutant que César voulait dire celui qui est le plus fort. L'archimandrite promit de se conformer à cette instruction, mais il le fit d'un ton qui témoignait qu'il l'approuvait peu. »

Doubrowna, ce 2 août.

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 17 juillet, qui renfermait l'impression que fait sur notre Joséphine la romance de *Pauvre Jacques*. Évite, mon amie, de te nourrir de ces idées; tu détruis ta santé, tu nuis au fruit que tu portes, et tu affectes *ton pauvre Jacques*.

Il paraît que nous allons avoir quelques jours de repos : depuis le combat du 23, je n'ai point aperçu de Russes, et tout annonce que cette campagne sera plus tôt finie qu'on ne pouvait l'espérer et sera plus fatigante que sanglante.

Ma santé est parfaite; il me semble que je soutiens mieux les fatigues, la privation de sommeil qu'à aucune autre époque...

Desessart est éloigné de moi, la division Gudin depuis Vilna étant détachée, ainsi que les divisions Friant et Morand.

Doubrowna, ce 8 août

Ton Louis a reçu à cheval et en Wurst toutes les averses dont il a été question dans le *Moniteur;* elles ont duré au-delà de trente-six heures, et je n'en ai pas échappé une goutte : et, malgré que mes habits ne soient pas imperméables, je n'en ai pas éprouvé la plus petite indisposition : mon tempérament résiste à la pluie, aux grandes chaleurs, au froid : il est fait pour l'état que j'ai embrassé, je t'en envoie de nouveau l'assurance pour ta tranquillité.

Nous transcrivons surtout ce passage, parce qu'il prouve que le maréchal tenait à partager la for-

tune de ses troupes en marchant avec elles. J'ai déjà raconté comment un vieux soldat a voulu baiser la roche que j'avais foulée en apprenant de qui j'étais la fille, et me disait, en parlant de la fatale retraite de Russie, lui, resté neuvième d'un magnifique régiment de cavalerie : « Il ne nous a jamais abandonnés; on le voyait aller, puis retourner sur ses pas, presser, encourager ceux qui restaient en arrière... Ah! c'était un brave homme celui-là, et qui aimait bien ses soldats! » En lisant cette anecdote dans le premier volume de cette chère histoire, ma charmante cousine, la vicomtesse Marie de Losse, petite-fille de cet Henry d'Avout dont mon père voulait connaître les services avant de demander pour lui de l'avancement, m'a écrit que, en arrivant après son mariage au château de Bannes, son beau-père lui présenta un vieux soldat du corps du prince d'Eckmühl, retiré à Beaumont-de-Périgord, qui avait voulu revêtir son vieil uniforme pour recevoir la petite-nièce à la mode de Bretagne de son ancien chef. Le bon vieillard tremblait d'émotion en lui parlant, et, en s'éteignant peu après l'arrivée de la jeune femme, il répétait encore : « Je puis mourir; j'ai revu quelqu'un qui appartient à la famille de mon grand maréchal! Je suis content! Je suis content! » Et presque à son dernier jour, le vieux soldat s'épanouissait en racontant les nombreux actes de bravoure et de bonté de son héros! Le hasard

nous a fourni ces deux exemples, mais combien de traits semblables nous pourrions sans doute citer, si la Providence eût mis sur notre route quelques autres glorieux débris de la Grande Armée!

Peu d'éloges valent, ce semble, cette humble louange du soldat de Beaumont et du pêcheur des *Sept-Laux*, le vieux Jean Chavot. S'il a pleuré en me voyant partir, je ne suis pas sûre de n'avoir pas fait comme lui.

Dans cette même lettre, le maréchal dit encore :

L'Empereur a donné quelques jours de repos à ses troupes ; cela nous fait le plus grand bien, d'autant plus que les chaleurs ont augmenté ; dans quelques jours elles vont diminuer !

Hélas ! ce n'était pas la chaleur qu'il fallait craindre ! De son campement, le prince d'Eckmühl dit à sa femme :

Ta description de ton hôtel n'ajoute rien au désir que j'ai de notre réunion et de consacrer, aussitôt que cela sera possible, le reste de mes jours à faire le bonheur d'une femme qui mérite toutes mes affections par sa conduite ; dans un hôtel, comme dans une simple habitation, je me trouverai parfaitement lorsque j'y serai avec mon excellente Aimée et nos enfants.

Le général Gudin vient de rentrer avec moi, à ma grande satisfaction. Je t'envoie une lettre du général Friant pour sa femme, dont il n'a pas eu de nouvelles

depuis des siècles. Fais-lui dire de te faire passer ses lettres, tu me les adresseras.

Le chef semble ici tenir du père et s'occupe du bonheur de ceux qui l'entourent. Le lendemain, le maréchal écrit encore quelques lignes à sa femme, ainsi terminées :

Friant est nommé colonel des gendarmes de la garde, en remplacement du général Dorsenne.

Le général Pajol est nommé général de division : ce sont des nouvelles d'un de mes aides de camp qui arrive du quartier général.

Doubrowna, ce 11 août.

Ma chère Aimée, le général Gudin, vient de me rejoindre; cette réunion me fait le plus vif plaisir[1]. Les généraux Friant et Morand rentrent aussi ; il me semble que mon courage moral est triplé. Jusqu'ici je n'avais eu que peu de troupes; et, si elles valaient les autres régiments des trois premières divisions, je ne puis pas en dire autant des généraux ! L'Empereur a comblé de ses faveurs les officiers qui se sont battus à Mohilew. La plupart de mes aides de camp y ont eu part. Beaumont, Fayet, de Castries, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur. M[me] de Fayet va être au comble de la joie : adresse-lui tes compliments et les miens. Hervô est chef d'escadron.

Je t'ai déjà annoncé que l'Empereur avait nommé

[1] Voir à l'Appendice, lettre D, une notice sur les services du général Gudin.

Friant colonel des grenadiers à pied de sa garde, en remplacement du général Dorsenne, qui vient de mourir. L'Empereur a mis le comble à cette faveur par la manière dont il l'a donnée : il a tiré son épée, et, comme colonel de sa garde, il a reçu lui-même le général Friant et lui a donné l'accolade. Cela ajouterait, si la chose était possible, à la faveur, au reste très bien placée : elle tombe sur un général dévoué et qui a de bons services[1].

Le général Gudin et Desessart dînent avec moi ce soir; l'un et l'autre se portent bien. Je donnerai à ce dernier de tes nouvelles et de celles de notre bonne mère; j'ai appris avec bien de la satisfaction que sa santé se fortifie. J'ai reçu ta lettre du 28. Pourquoi Louis est-il donc si tardif pour les dents?...

Bien des amitiés à Beaumont et à Julie : ils jouiront du bonheur de leur frère et neveu : une minute après la lettre de nomination, le ruban était à la boutonnière.

On sent la joie des faveurs reçues par ceux qui l'entourent percer dans chaque parole du maréchal; il n'oublie personne, il jouit de tous les bonheurs, et on a osé le dire jaloux!

[1] « L'Empereur passa quinze jours à Witepsk; tous les matins, à six heures, il assistait à la parade de la garde devant son palais... Ce fut à une de ces parades que fut reçu le général Friant, commandant des grenadiers à pied de la garde, à la place du général Dorsenne, mort en Espagne. Napoléon le reçut lui-même à la tête des grenadiers de la garde, l'épée à la main, et l'embrassa. » (*Journal de la campagne de Russie en* 1812, par M. de Fezensac, lieutenant général.)

Smolensk, ce 18 août.

Nous nous sommes battus hier, ma chère Aimée, et ton Louis s'en est tiré avec son même bonheur, sans la plus légère blessure ou contusion !

Il y a deux fois plus de Russes que de Français hors de combat, et le résultat de cette bataille est la prise d'une des meilleures places de la Russie, qui était regardée comme le boulevard de Moscou, dont nous ne sommes plus qu'à cent lieues.

Le général d'Alton a une blessure très grave; il a la cheville du pied entièrement emportée et l'on sera peut-être dans le cas de lui faire l'amputation.

Kobilinsky a eu deux blessures, aucune dangereuse.

Les généraux Gudin, Friant, Morand, qui se sont battus et fort bien, n'ont point été blessés. Enfin Desessart, Beaupré, tout ce qui t'intéresse, se portent bien.

Adieu, ma chère Aimée, j'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à leur excellente mère...

Comme cette courte lettre dit de choses et prouve de calme, de présence d'esprit et, — je ne me lasserai jamais de le redire, — de bonté !

A douze lieues de Smolensk, sur la route
de Moscou, ce 20 août 1812.

J'ai à te donner, ma chère Aimée, une bien mauvaise commission, celle de préparer Mme la comtesse Gudin à apprendre le malheur qui vient d'arriver à son bien estimable mari, dans un combat où sa division s'est cou-

verte de gloire. Il a eu une cuisse emportée et le gras de l'autre jambe fracassé par un obus qui a éclaté près de lui : il est peu vraisemblable qu'il en revienne. Il a supporté l'amputation avec une fermeté bien rare : je l'ai vu peu d'heures après son malheur, et c'était lui qui cherchait à me consoler. On ne me remue pas facilement le cœur, mais lorsque, une fois, on m'a inspiré de l'estime et de l'amitié, il est tout de feu. Je versais des larmes comme un enfant. Gudin a observé que je ne devais pas pleurer; il m'a parlé de sa femme et de ses enfants, dit qu'il mourait tranquille sur leur sort, parce qu'il connaissait toute la bienveillance de l'Empereur envers ses serviteurs, et qu'il emportait avec lui la certitude que je ferais ce qui dépendrait de moi pour sa famille. Tu peux assurer Mme Gudin, si elle a le malheur de perdre son mari, que je justifierai dans toutes les occasions les sentiments et la confiance de son mari[1].

Je prendrai près de moi ses aides de camp. — Desessart s'est trouvé à ce combat, et il ne lui est rien arrivé.

[1] Jamais l'amitié a-t-elle parlé une langue plus émue? Le prince d'Eckmühl réclame bientôt en faveur de la veuve, des enfants du brave général qu'il a pleuré, et cependant la calomnie a osé s'attaquer a cette fraternité militaire. On a osé accuser le maréchal d'avoir voulu absorber cette part de gloire à son profit! Toutes les dépêches, toutes les lettres du prince d'Eckmühl protestent contre une telle assertion. Cependant, avertie par une perfide et fausse confidence, *que le général César Gudin allait publier les Mémoires de son père, et que ces Mémoires seraient très sévères envers le maréchal Davout,* j'écrivis de suite et directement, afin de savoir la vérité. La réponse la plus indignée me fut adressée par mon amie la comtesse Gudin, née Effienne de Trévise, et j'ai entre les mains de belles et chaleureuses pages, protestant avec énergie contre toute publication de ce genre et se terminant ainsi : « La gloire de nos pères est liée, et je trouve de pareilles inventions dignes de notre double mépris. »

Je n'y étais pas. — La division (*mot illisible*) a été détachée pour soutenir le duc d'Elchingen.

Il me semble inutile de commenter une telle lettre; elle raconte, en bien peu de mots, deux bien grandes âmes et un terrible drame... La guerre est affreuse!

Viazma, ce 29 août 1812.

Nous continuons à nous approcher de Moscou; nous n'en serons ce soir qu'à quarante lieues. Il est douteux que l'ennemi nous livre bataille pour nous empêcher d'y entrer; nous avons, dans tous les cas, tant de chances pour la gagner que nous la désirons, parce qu'elle terminerait la guerre que la prise de Moscou terminera vraisemblablement d'ailleurs. Cette campagne n'aura pas été la moins extraordinaire de celles de l'Empereur et la moins utile pour nos enfants; cela les mettra à l'abri des invasions des hordes du Nord.

Quelles illusions aveuglaient même les plus clairvoyants! ils croyaient marcher au salut en s'avançant vers l'abîme, et de quelle habileté les Russes ont fait preuve!

De Ghiast, le 3 septembre, le maréchal se trouble de la santé de sa femme, veut la conduire aux eaux l'année qui vient, espère enfin célébrer sa fête, qui est aussi la sienne, avec elle et ses enfants, et regrette, malgré son vif désir d'avoir un second fils, la grossesse qui la fait tant souffrir.

Ce 8 septembre, près de Mozaisk.

Je m'empresse, ma chère amie, de te rassurer sur l'existence de tout ce qui t'est cher; nous avons eu une grande et décisive bataille hier. Les Russes avaient retranché leur position, qui était déjà très forte; mais ils ont été forcés, leurs redoutes enlevées, l'artillerie qui y était, prise, et on en a fait un grand massacre.

Un aussi beau fait d'armes, à raison des obstacles, a dû nous coûter, mais notre perte est peu conséquente en raison de celles des Russes. Je regarde que cette bataille doit tout finir. Ton frère, ton oncle se sont retirés sans une égratignure, ainsi que Beaumont et Fayet et mes autres aides de camp. Mon chef d'état-major Romœuf n'a pas été aussi heureux. Il a une très forte contusion d'un coup de boulet, qui donne des craintes sur sa vie.

Le général Morand et Friant sont légèrement blessés: n'en parle à leurs femmes qu'autant qu'elles en seraient informées: dans cette supposition, tu peux les rassurer: ils seront bientôt rétablis.

Pour ce qui me concerne, j'ai été aussi heureux qu'à Eylau. J'ai eu un cheval tué et deux contusions insignifiantes. . . . .

Je plaisante, parce qu'il n'y a eu qu'une contusion beaucoup plus insignifiante que celle d'Eylau qui m'a fait souffrir pendant cinq à six jours; celles-ci ne m'ont pas fait souffrir six minutes. Je garderai la selle, les fontes et le pistolet de mon cheval, comme un monument de ma bonne fortune...

Le général Montbrun a été tué.

Les mêmes traits de bonté, de préoccupation des autres, de crainte d'imposer une peine inutile, et enfin le récit net, clair, rapide, de l'évènement, se retrouvent largement ici, en même temps qu'un accent de gaieté, naturel quoique voulu, propre à rassurer la maréchale; il y a un *je ne sais quoi* de la vieille vaillance française, uni à un accent de bonne compagnie, dans toute cette correspondance familière qui prend le cœur et le retient passionnément dévoué à ce cher et grand calomnié. Si on n'a pu toucher à sa gloire, on a essayé de diminuer l'homme, et on est presque parvenu à en faire un personnage odieux, brutal, mal élevé... Lisez et jugez!... Comme vengeance souverainement chrétienne, nous souhaitons aux écrivains, fins, délicats, aristocratiques, — fussent-ils diplomates et académiciens, — d'avoir la moitié du tact, de l'instruction, de la grâce, de la bonté de notre maréchal... et aussi, de son intelligence et de son esprit!

Dans une lettre du 11 septembre, le maréchal ne s'occupe que des lettres qu'il a reçues de sa femme, des dents de son bien-aimé Louis, et dit seulement : « Je n'ai éprouvé aucun ressentiment de ma contusion. »

Jamais, le *moi* n'a tenu si peu de place[1]!

[1] « Mozaisk, le 9 septembre 1812.

« Ma chère et bonne sœur, je reçois bien rarement de tes nouvelles, mais je connais la difficulté que tu as dans ce moment à écrire et ton attachement pour moi.

« . . . Nous avons eu une bataille très vigoureuse avec les Russes

Il manque ici une lettre bien regrettable, car elle racontait l'entrée à Moscou; voici la première en date, après celle du 11 :

Moscou, ce 17 septembre.

Je t'ai écrit, ma chère amie, le lendemain de notre entrée à Moscou; alors c'était l'une des plus belles, extraordinaires et grandes villes de l'Europe; aujourd'huy ce n'est presque qu'un monceau de cendres. Les trois quarts de cette superbe ville sont déjà la proie des flammes. Nous avons eu beaucoup de peine à en préserver le quatrième quart. Le feu a été mis par l'ordre du gouvernement russe; plus de cent incendiaires ont été arrêtés et ont déclaré que c'était par ordre qu'ils avaient agi. On ne conçoit pas le but d'une pareille atrocité, qui fait plus de mal à la Russie que quatre batailles perdues.

Les soldats ont trouvé dans les décombres des draps, des comestibles de toute espèce et en grande quantité : aussi chaque jour ils se remettent de leurs fatigues...

Beaupré, ainsi que Desessart, jouissent d'une parfaite

et nous les avons battus d'importance. Le maréchal a reçu deux contusions peu dangereuses, qui ne l'empêchent pas de monter à cheval et de commander son armée qui s'est couverte de gloire. Tu peux être tranquille sur sa santé, qui est bonne. J'espère que quand tu recevras ma lettre nous serons à Moscou. Embrasse ma mère et tes chers enfants pour moi, et reçois le renouvellement de mes remercîments pour les bontés que tu ne cesses d'avoir pour ma femme.

« Le général Friant a été blessé ainsi que son fils, mais ni l'un ni l'autre ne le sont dangereusement, et ils seront sûrement rétablis sous quinze jours. Adieu, ma chère Aimée, je t'embrasse comme tu sais que je t'aime, avec toute la tendresse d'un bon frère.

« Comte Le Clerc. »

santé ; la mienne ne laisse rien à désirer ; il me semble qu'il ne peut pas en exister de meilleure, puisque, malgré toutes les fatigues de cette campagne, je n'ai jamais été indisposé une minute. Puissé-je te communiquer une partie de ma santé pour t'aider à supporter avec moins de douleur la campagne pénible que tu fais et qui ne sera terminée que dans le courant de décembre ! J'espère que le résultat en sera heureux, comblera nos désirs en donnant un frère à notre petit Louis. S'il y perd du côté de la fortune, il y gagnera d'un autre côté, puisqu'il sera mieux élevé, car je partage ton opinion qu'il est très difficile de bien élever un fils unique. .

Le général Pajol a été blessé, mais légèrement. Ce pauvre général Romœuf est mort de sa blessure. Je l'ai vivement regretté. Il est remplacé par le colonel Lejeune, aide de camp du major général.

Cette lettre a un intérêt qu'il est inutile de faire remarquer.

Le maréchal, indigné qu'un membre de sa famille ait demandé à quitter son poste pour une légère indisposition, écrit le 20 septembre à sa femme qu'il la prie de ne pas le recevoir. Le sentiment de l'honneur le rend dur, et lui fait commettre la grande faute de mesurer les autres à son aune :

Un officier qui abandonne son poste en prétextant une indisposition ou une légère blessure n'a aucune idée de l'honneur ni de l'amour de ses devoirs. Je traite fort mal tous ceux de cette espèce ; juge de ce que je dois éprouver de sentiments et d'idées pénibles... Je

ne l'eusse jamais cru capable d'oublier ce qu'il se devait jusqu'à ce point...

J'ai été mis hors de combat à la bataille du 7 septembre par deux blessures : une au bas-ventre — une contusion de boulet, — et l'autre à la cuisse droite par un biscaïen : elles ont été assez fortes pour m'empêcher de trotter; mais je me serais regardé comme un bien mauvais serviteur de l'Empereur et un homme sans cœur, si j'eusse quitté le champ de bâtaille, et j'y suis resté pour prêcher d'exemple et inspirer la plus grande fermeté aux troupes. Je t'ai laissé ignorer ces détails, mon Aimée, pour t'éviter des inquiétudes : c'est la circonstance qui m'a mis dans le cas de t'en parler, et aussi parce que je suis guéri. Je n'ai pas cessé de commander, et j'ai toujours suivi le corps d'armée en Wurst. J'ai éprouvé beaucoup de douleurs jusqu'à notre entrée dans Moscou; mais là, ayant pu prendre des bains et du repos, me soigner, l'inflammation s'est dissipée au bout de quarante-huit heures. Les escarres sont tombées, la suppuration s'est bien établie, et maintenant les deux plaies se cicatrisent : dans deux ou trois jours, je pourrai monter à cheval comme auparavant. Je marche, je vais en voiture, sans éprouver la plus légère douleur... Je jure par mon Aimée, par nos enfants, que je te dis toute la vérité ; ainsi ces détails ne peuvent que te donner une nouvelle confiance dans ma bonne fortune. C'est dès le commencement de la bataille que j'ai reçu la première blessure, et, une heure après, l'autre. Elles ne m'ont pas empêché de rester jusqu'à la fin : j'ai le droit donc de trouver mauvais un manque de fermeté.

La lettre du duc de Frioul a préparé Mme Gudin à son malheur. Celles de moi, qu'elle a dû recevoir le len-

demain ou le surlendemain, lui en auront donné la triste confirmation. Assure-la que je serai fidèle aux engagements que j'ai contractés vis-à-vis du général dans ses derniers moments, et que je porterai à ses enfants le même intérêt qu'aux nôtres. J'ai rarement éprouvé dans ma vie des sentiments aussi pénibles que ceux que m'a causés la mort de Gudin, dont je sçavais apprécier toutes les belles qualités. Je serai fidèle à l'amitié et à l'estime que je lui portais.

J'ai éprouvé aussi des regrets de la perte de Romœuf; mais, comme ils m'étaient surtout relatifs, ils n'ont pas été aussi vifs que ceux que m'a donnés la mort de ce pauvre général Gudin.

Les gaies railleries du maréchal, à propos de ses blessures, prennent un accent de stoïcisme et d'exquise bonté dans cette dernière lettre, qu'il nous semble inutile d'analyser : une grande âme s'y est peinte, sans le savoir, avec une admirable simplicité.

Moscou, ce 22 septembre.

J'ai vu le portrait du roi de Rome : je ne puis porter un jugement sur la ressemblance, n'ayant jamais vu ce jeune prince; mais la peinture m'a semblé admirable. L'Empereur m'a paru examiner et voir ce portrait avec bien du plaisir, et beaucoup plus qu'on ne pouvait le supposer au milieu de ses grandes occupations. Cette remarque m'a fait plaisir, ainsi que la vue du portrait d'un être qui est si précieux à tout ce qu'il y a de bons Français. Cette vue m'a rappelé la perte que nous avons

voir une nouvelle preuve de la bonté de Sa Majesté, qui a daigné me dire qu'Elle avait mandé à M. le comte de Fermont de me faire remettre les 300,000 francs d'obligations que la caisse du domaine extraordinaire avait à moi, et qui devaient être acquittés : 120,000 francs au 1er janvier 1813, et le reste par 10,000 francs, de mois en mois, jusqu'à parfait payement. Il m'a fallu, pour parler à l'Empereur de mes affaires personnelles, un courage qui m'a beaucoup coûté ; et, si enfin je suis venu à bout de surmonter toute la répugnance que je ressentais, ce n'est que par l'intime conviction où j'étais qu'il t'eût été presque impossible de faire honneur à ces engagements à raison de nos autres dettes : j'ai voulu t'éviter, vu ton état de santé, beaucoup de tourments ; si j'entre dans tous ces détails, c'est pour te donner une nouvelle preuve de l'attachement que je te porte. Sans ce sentiment, jamais je n'eusse osé, malgré les bontés dont Sa Majesté me comble, l'entretenir de mes affaires particulières. J'éprouve un grand soulagement de sçavoir que mon Aimée en 1813 n'aura plus à éprouver ce genre de tourments, auxquels elle a été exposée depuis notre mariage ; qu'enfin elle ne sera plus dans le cas de supporter autant de privations et qu'elle n'aura plus d'autres inquiétudes que celle de notre séparation.

Dès le premier mot, on sentait l'impatience, la contrainte sous la reconnaissance ; le style du maréchal, si net, si rapide d'ordinaire, est hésitant : il insiste sur les ennuis de sa femme pour se réconcilier avec une démarche que certes pour lui-même

il n'eût jamais faite. Jamais il ne lui a donné une plus forte preuve d'attachement. Il la sait grosse, nerveuse; comme il le dit, « il souffre beaucoup de sçavoir son Aimée dans les souffrances », et il veut souffrir pour elle.

Moscou, le 30 septembre.

Malgré l'incendie de Moscou, on y trouve pour la subsistance des troupes de grandes ressources; ainsi, sous ce point de vue, les monstres qui ont détruit cette ville ont manqué leur but; mais ils auront fait à leur propre pays plus de mal que n'auraient pu lui en faire dix batailles perdues : des siècles ne répareront pas le mal.

J'attends le colonel Kobilinsky ces jours-ci : je le sçais parti de Smolensk pour me rejoindre; par conséquent ses blessures sont à peu près guéries.

Le général Friant est ici depuis hier. Sa blessure va très bien : dans quinze ou vingt jours, elle sera cicatrisée, ainsi que celle du général Morand, qui déjà a repris le commandement de sa division; celle du général Compans va encore mieux : dans sept ou huit jours, il en sera quitte.

Chaque jour, le 1er corps gagne par la grande quantité de blessés guéris qui rentrent. Nous nous habillons et mettons bien en état avec tout ce que nous avons sauvé des flammes. Nous serons bientôt aussi beaux que nous l'étions à Hambourg; pour aussi bons, cela va sans dire. Nous nous rétablissons ici, et, grâce à l'adresse des soldats, ils se sont déjà procuré pour quatre ou cinq mois de subsistance; l'incendie leur a été

[illegible], car ils ont sauvé des flammes beaucoup de choses utiles.

Une longue lettre du 1er octobre est toute remplie de la famille ; le maréchal peut justement dire : « Le service de l'Empereur, mon Aimée et mes enfants, voilà tout ce qui m'occupe dans le monde. » Mais si, de loin, il donne de sages conseils sur l'éducation de ces petits êtres, il n'oublie pas ceux qui souffrent, et dit : « Mme la comtesse Gudin ferait peut-être bien d'exposer sa situation à l'Empereur, car je sais que son malheureux mari n'avait pas ramassé de trésors, et ne s'est jamais occupé que de remplir ses devoirs avec une délicatesse qui lui a valu l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Je me chargerai volontiers de remettre cette lettre à Sa Majesté, dont je connais l'estime pour la mémoire du général Gudin. »

[illegible] même lettre, le maréchal annonce [illegible] par la première occasion :

[illegible] faire des cadeaux ; je te désignerai [illegible] bonne mère ; assure-la de toute ma tendresse [illegible] Desessart et Beaupré jouissent d'une [illegible]

[illegible] des autres, le désir d'éviter un [illegible] une joie, est le trait dominant [illegible] bonne comme la vraie force.

Le 2 et le 4 octobre, le maréchal répète à sa femme, troublée de n'avoir pas de lettres, qu'il n'a jamais manqué une occasion de lui écrire, qu'il lui a écrit tous les deux ou trois jours, et encore a-t-il été extrêmement rare qu'il ait laissé passer trois jours :

Tu m'avais promis de la confiance dans ma fortune et de ne pas te tourmenter : cela a été au-dessus de tes forces, je le vois. Les dangers sont passés, et je ne doute pas que l'ennemi, à moins qu'il ne veuille courir le danger de sa destruction totale, n'ouvre les yeux et ne demande la paix. Il a brûlé une grande partie de Moscou ; mais il nous est resté assez de maisons pour loger l'armée et assez de ressources pour la bien nourrir.

L'ennemi a ruiné pour des siècles son empire par cet acte atroce, et le mal n'en retombera que sur lui. Nous nous sommes réparés, reposés, depuis que nous sommes ici, au-delà de ce que l'on pourrait croire ; chaque jour nous gagnons sous tous les rapports.

Frédéric Davout a été blessé à la dernière bataille ; j'avais des inquiétudes sur lui, il vient d'arriver ; je vais le prendre pour qu'il se rétablisse : ses chefs en ont été contents, il a montré beaucoup de calme et de bravoure. Il a eu de l'avancement.

J'envoie mille caresses à notre petit Tardif, à mademoiselle Taquine et à mademoiselle Caractère. . . Ma santé est parfaite ; pourquoi ne puis-je t'en céder un peu ! . . . .
. . . .

Le prince d'Eckmühl cherche sans doute à rassurer sa femme; mais ses illusions sur l'état de la Russie sont réelles : le réveil n'en a dû être que plus terrible.

Moscou, ce 5 octobre.

Frédéric est arrivé, rétabli de ses blessures, mais bien maigre et bien faible , je vais le garder quelque temps pour qu'il se refasse. Je crois qu'il fera un bon sujet. Il y a bien longtemps que je n'ai entendu parler d'Alexandre, comment va-t-il? A-t-il fait un bon emploi des fonds? Il faut qu'il soit bien convaincu que je ne ferai plus rien; nous avons fait au-delà de notre fortune, puisque je lui ai effectivement donné plus de 200,000 francs. Nous ne laisserons pas cela peut-être à nos filles, puisque toute notre fortune est en dotations, à l'exception de Savigny, qui n'est pas payé en entier.

Le maréchal, qui terminait toutes ses lettres à sa mère par ces mots : *Votre fils aîné,* avait pris au sérieux cette qualité d'*aîné,* et, père passionné, mais généreux comme le soleil, il avait donné Ravières en dot à son frère cadet, rachetant les droits de sa sœur sur cette dot d'au moins *deux cent mille francs.* Quand on agit ainsi, on a le droit d'invoquer les privilèges de ce titre d'*aîné,* c'est-à-dire de second père !

Moscou, le 6 octobre.

Il est très possible qu'auparavant décembre la paix soit faite et que l'Empereur, de sa personne, soit en

route pour Paris ; mais, mon amie, je ne regarde pas comme possible que ton Louis puisse le suivre, puisque les troupes resteront certainement, et par conséquent les chefs qui les commandent. Je n'ai d'autres données sur la possibilité de la paix d'ici à quelque temps que l'intérêt des Russes : il n'y a que la paix qui puisse les sauver d'une ruine totale ; leur armée ne peut plus désormais livrer de combats ; elle est très diminuée, fatiguée, désorganisée par l'immense perte en généraux et officiers ; ils ne peuvent point les remplacer aussi facilement que nous, et enfin, s'ils ne font pas la paix, ils perdront certainement *tout*.

Hélas ! les plus habiles ont oublié de compter avec le climat, qui semblait d'ailleurs leur sourire afin de les mieux perdre. La lettre suivante va nous le dire :

Moscou, le 9 octobre.

Nous avons depuis quelques jours un temps superbe, il ne sçaurait être plus beau en France dans cette saison. En général, on exagère beaucoup la rigidité de ce climat. Les grands froids n'ont lieu que vers la fin de novembre et ils durent trois mois. C'est alors que l'on s'aperçoit de la différence du climat. Nous nous sommes précautionnés, et tous les soldats se sont mis en mesure de supporter des froids de 30 degrés : tous sont devenus tailleurs, cordonniers, boulangers, meuniers, etc., etc. Il est impossible d'avoir plus d'industrie. Aussi, lorsque ce qui reste de l'armée russe éprouve une très grande pénurie dans son propre pays, nous sommes dans l'abondance.

Sans doute le prince d'Eckmühl cherchait à rassurer sa femme; mais visiblement il croyait au succès et se laissait endormir par sa confiance dans le génie et la fortune de l'Empereur.

Moscou, 10 octobre.

L'Empereur, ce matin, nous a parlé de cette mauvaise canaille des derrières qui jette l'alarme : il paraît que, dans cette circonstance, ils n'ont pas manqué à faire des eurs : ils ont fait tuer tout le monde excepté l'Empereur. J'ai été sur leur liste et j'espère que ces bruits ne te seront pas parvenus. Dans tous les cas, ma lettre du 8 t'aura rassurée. A ce sujet, l'Empereur a ajouté que, si tu as été chez l'Impératrice, tu auras été rassurée, parce qu'il lui avait mandé qu'il n'avait perdu aucun de ses maréchaux.

Ce matin, l'Empereur a passé la revue de la division Compans, et il a comblé de ses faveurs cette division. Demain il passera la revue de celle de ce pauvre général Gudin, qui est aussi dans le meilleur état : elle aura aussi part à ses bienfaits. Je profiterai de cette circonstance pour lui parler de la veuve et de sa position. Après-demain il passera celle du général Morand, et j'espère qu'il sera satisfait de sa tenue. On ne s'aperçoit plus des fatigues de la campagne, pas plus sur les figures que sur la tenue, qui est très belle. La position de l'armée française actuelle est telle que les Russes, sans courir la chance de leur complète destruction, doivent désirer la paix et ne rien négliger pour la faire : me voilà à faire de la politique : je sçais

que celle-là sera de ton goût et te calmera, c'est ce qui m'a dicté ces détails.

Nous voudrions contrôler ces lettres par d'autres écrites à des amis, afin de savoir jusqu'où allait cette confiance ; et cependant le patriotisme du maréchal l'aurait empêché d'assombrir les esprits ; puis... les estafettes étaient-elles parfaitement sûres?

Moscou, ce 12 octobre.

Ma chère Aimée, excuse-moi près de Beaumont et de Julie[1]; je dois au premier une réponse; je la ferai ces jours-ci et ce sera avec plaisir que je lui ferai l'éloge de son frère et de son neveu, ils ont été l'un et l'autre dans cette campagne bien récompensés de Sa Majesté. Ils ont été faits chefs d'escadron et reçu la décoration.

Lorsque tu me mandes que tu te flattes d'être très avant dans mon cœur, tu dois en être convaincue : plus je te connais, plus je te porte amour et estime; tu dois être assurée que je te porterai, tant que j'existerai, ces sentiments.

J'ai été bien sensible à la joie de nos petites lorsque tu as reçu ma lettre du 8, d'autant plus que leur attachement pour leur père est une preuve du tien et que sans cesse tu me rappelles à leur souvenir.

Cette phrase d'une lettre du maréchal, datée de

[1] Le général comte de Beaumont était marié à Julie d'Avout, l'unique sœur du maréchal.

Moscou, le 13 octobre, nous montre combien de lettres se perdaient et explique — peut-être — les lacunes.

J'ai fait réponse dans le temps à M. Potocki; il paraît que ma lettre ne lui sera pas parvenue. Je vais réitérer mes demandes pour qu'il soit employé dans l'armée française comme chef d'escadron : fais-le lui dire, si tu en trouves la circonstance.

J'ai reçu une lettre de M. Lefèvre sur notre saline de Nauheim; j'ai été bien inspiré de le charger de nos intérêts, ils ne sçauraient être en meilleures mains.

Parmi de longs détails le maréchal dit qu'il lui a fait connaître qu'il lui donnait un demi pour cent sur toutes les sommes dépassant tel chiffre, et il ajoute :

J'ai trouvé juste cette indemnité, et tout à fait dans nos intérêts.

Les Indiens l'auraient désigné sous le nom de *La main ouverte* (*open hand*), tant il aimait à donner; la dernière considération, vraie d'ailleurs, est destinée à prouver à sa femme la sagesse de cette libéralité.

M. Anatole de Montesquiou, qui a une mission pour Paris, a bien voulu se charger d'une fourrure que j'ai achetée pour toi; ton frère, qui part demain, emportera les autres, etc., etc.

Nous citons ce détail, afin de montrer *la nuance* et le savoir-vivre parfait du maréchal.

Après sa signature, et comme s'il venait d'en apprendre la nouvelle, on lit ces mots :

J'ai pris beaucoup de part à l'assassinat du général Hulin. Je désire qu'il se rétablisse et qu'il survive pour recevoir de l'Empereur des marques de satisfaction pour une conduite digne d'éloges dans la circonstance où il a été blessé.

Moscou, ce 15 octobre.

Je croyais t'avoir mandé la blessure du général Compans, en ajoutant qu'elle n'était pas grave ; au surplus, lorsque je t'ai écrit le 8, je souffrais beaucoup, et c'est pour te rassurer et t'ôter toute inquiétude que je t'ai parlé légèrement de mes contusions et sur le ton de la plaisanterie. Si j'eusse été un officier particulier, le lendemain de la bataille j'aurais pu m'occuper de me soigner; mais, ayant pour principe qu'un maréchal ne doit quitter le champ de bataille et le commandement que *lorsqu'il n'a plus de tête,* je suis resté, et j'ai toujours suivi le 1er corps jusqu'ici, où quelques jours de repos, de traitement ont suffi, tant j'ai le sang bon et pur, pour faire disparaître l'inflammation occasionnée par la fatigue de la route.

Mon antagoniste au commencement de la campagne, le prince Bagration, a été moins heureux que ton Louis : il a été aussi blessé à la bataille du 7, et il est mort des suites de ses blessures : on l'attribue à ce que son sang était vicié. La Russie a perdu là son meilleur gé-

néral, ou au moins celui qui avait le plus la confiance des troupes.

Je regrette, mon amie, que ta santé, tes souffrances te privent d'aller faire ta cour à l'Impératrice ; sachant combien tu tiens à remplir tes devoirs, cela me prouve que cette grossesse est encore plus pénible que les autres... Je te donnerai tous mes soins et je t'accompagnerai aux eaux l'année prochaine, car je ne doute pas que la paix ne se fasse, à moins que la Russie ne veuille tout à fait sa perte.

On voit que les illusions continuaient ; sans doute la maréchale avait exprimé des craintes contraires à son mari, car il lui répondait de Moscou le 17 octobre :

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 1er. La contrariété que tu as éprouvée du départ de Beaumont m'a beaucoup amusé. Je suppose que si, à la distance où nous sommes, il fait des conjectures, c'est par condescendance, car il doit trop peu connaître notre état pour avoir une opinion : à cette distance les faits seuls parlent. Jamais l'Empereur n'a fait une plus belle campagne. Dans trois mois de temps il a conquis la capitale de son ennemi, défait des armées considérables qu'ils ne pourront plus former. Il était temps de faire cette campagne ; les préparatifs de guerre des Russes étaient formidables, et, si on ne les eût prévenus, ils auraient pu avoir de grands avantages. De ce côté il ne leur reste que de la cavalerie ; leur infanterie est presque nulle, car il ne faut compter pour rien une milice ni instruite ni disciplinée, ou mal armée et disposée.

Quelles que soient les mauvaises dispositions de ce gouvernement et l'influence anglaise, il est vraisemblable que dans quelques mois, lorsque les imaginations seront refroidies, ils sentiront leurs maux et désireront la paix comme seul moyen de salut. . . . .
. . . .

Une demi-feuille un peu roussie, de par la qualité de l'encre et du papier, nous semble devoir suivre celle-ci ; puis, sans motifs expliqués, cette correspondance si active saute au 11 novembre. Cette demi-feuille sans date, gaie et gracieuse, nous arrêtera un moment :

Je me repose sur toi du soin d'arrondir notre belle propriété de Savigny ; tes revenus de l'année prochaine, surtout puisque tu auras peu de dettes à payer, t'en donneront la facilité ; cette prévoyance m'est dictée par l'intérêt de nos petites, qui n'hériteront pas de nos dotations. Charge M. Dufour de me donner une description du moulin que tu fais faire : je m'en repose sur ton goût pour être assuré qu'il sera d'un bon effet et qu'il jouera son rôle dans les points de vue pour lesquels tu as tant d'affection que tu leur sacrifies d'antiques tilleuls ! . . . .

Ne te fâche pas, mon Aimée, de ma petite gaieté ; je crois, en te la communiquant, être près de toi et te la faire oublier par des caresses : je t'en envoie à discrétion !

La lettre datée du 11 novembre ne porte aucune indication de lieu ; cependant il n'était certainement

plus à Moscou, puisqu'il dit à la maréchale avoir trouvé quatre lettres d'elle en arrivant : *où ?* — Il se désole de la savoir aussi fatiguée et dit :

Je n'éprouve de bonheur que près de toi, et mon éloignement m'est d'autant plus pénible que tu es souffrante et privée de mes soins. Je t'engage, mon Aimée, à vivre moins isolée et à recevoir plus souvent celles de ces dames qui te conviennent le plus.

Dis à mon cousin germain que j'ai reçu sa lettre du 31 octobre, que je lui répondrai au premier moment de libre, qu'il peut être sans inquiétude sur son fils Frédéric, que je l'ai près de moi, et qu'il s'est bien remis de ses blessures. Il est lieutenant, et j'espère obtenir pour lui une marque de bienveillance de notre souverain. Ajoute que je n'ai pas oublié qu'il est mon proche parent, et qu'aucune des expressions de sa lettre ne donne lieu de croire qu'il écrit à son cousin germain. Fais-lui ce reproche afin qu'à l'avenir il n'en mérite pas un pareil.

J'ai lu avec bien de l'intérêt ses réflexions judicieuses sur la situation intérieure de nos implacables ennemis. Je ferai une réponse plus détaillée à tes différentes lettres : pour écrire la dernière que tu as reçue, j'ai été obligé de souffler plus d'une fois dans mes doigts.

Cette lettre manque.

Celle que voici est plus que difficile à lire et doit avoir été écrite dans les mêmes conditions. — Cependant le maréchal parle de ses chères petites, de sa

belle-mère, demande qu'on lui fasse connaître les petites phrases du *Bouton de Rose,* qu'il trouve bien lent à s'exprimer.

Ce 12 novembre (point d'indication de lieu).

Hier, ma chère Aimée, je t'ai annoncé que je répondrais avec plus de détails à tes lettres. J'ai passé, pour la première fois depuis notre départ de Moscou, une bonne nuit sur ta peau d'ours et sous un toit; aussi ai-je bien reposé et pris de nouvelles forces : j'étais fatigué.

J'ai reçu, ce matin, une lettre de toi du 18 et une de Julie du 16. Dis-lui que je lui ferai réponse au premier moment de libre; que tout ce qui l'intéresse jouit d'une bonne santé. Sa lettre était très aimable et m'annonçait le désir de vivre en bonne sœur avec mon Aimée. J'ai vu avec bien de la satisfaction par tes lettres précédentes que tu te louais de ses procédés ainsi que de ceux du général Beaumont ; je leur en témoigne mon plaisir par ceux que j'ai envers leurs proches.

Je remettrai, à la première occasion favorable, la lettre que tu m'envoies : connaissant le prix que tu y mets et toute ta réserve pour les recommandations, je me ferai un devoir de te donner cette marque de mon désir de faire tout ce qui peut t'être agréable.

J'ai lu et relu ce matin toutes tes lettres, étendu sur ma peau d'ours ; cette matinée tout entière a été consacrée à mon Aimée, à mes enfants, et elle s'est écoulée bien rapidement ; je la finis en m'entretenant avec toi. . . . . . Je me nourris toujours de l'espérance de te donner mes soins l'année prochaine et de te conduire

aux eaux, qui seront pour toi du meilleur effet. Nos enfants, pour que rien ne manque à notre satisfaction, y seront, et nous prendrons les maîtres pour que leur éducation n'en souffre pas.

Je n'ai fait aucune démarche pour être mis en possession du château de Brühl ; je n'en ai pas l'investiture : ainsi il faut refuser de prendre connaissance des comptes dont il est question dans tes lettres. Nous ne nous retirerons jamais là, mais à Savigny, où chaque arbre, où tout me rappellera le bon goût de mon Aimée . . . .

J'avais appris l'assassinat du général Hulin et tout ce qui y est relatif. Malédiction à tous ces misérables qui cherchent à troubler la tranquillité publique dans un moment où notre souverain, pour amener la paix générale, pour la conquérir, expose ses jours et se livre à de grandes fatigues toujours ! Notre bonne étoile et sa bonne santé le feront triompher : au surplus, par tous les détails que nous avons eus et par ce que l'on me mande, l'Empereur a eu une nouvelle preuve dans cette circonstance de l'affection de son peuple ; cet acte a eu la réprobation générale et n'appartient qu'à quelques misérables dont la plupart doivent la vie à sa clémence.

Une plus complète abnégation, un plus complet oubli du *moi*, ne saurait, ce semble, se rencontrer. Enveloppé par les ennemis et par les neiges, non-seulement le maréchal ne se plaint pas, mais il songe à soigner la santé de sa femme, et, pour la distraire du présent, il parle de l'avenir. Enfin il se réveille indigné contre les mauvais Français qui pro-

fitent, pour agiter le pays, des dangers que court l'armée, *sans consentir à désespérer*. Jamais âme plus noble et mieux trempée ne s'est révélée en aussi simples paroles : ces paroles sortent du cœur du maréchal, comme l'eau d'une belle source sort libre et pure du bassin naturel qui la contenait.

Rien du 12 novembre au 12 décembre [1] ; si le maréchal a pu écrire, ses lettres ne sont pas parvenues. Celle que voici est écrite sur un chiffon de papier, mais indique un cœur si aimant et une présence d'esprit si absolue, que nous la transcrivons entièrement.

[1] Une lettre du prince Eugène comble un peu cette lacune. Le maréchal se battait et souffrait sans pouvoir écrire.

« J'avais reçu, monsieur le maréchal, une lettre du prince de Neufchâtel pour vous, qui vous prescrivait de vous tenir hier soir aussi loin que possible, pour écarter les Cosaques du point de passage. C'est ce qui m'avait fait m'arrêter à *Natscha,* pensant bien que vous vous arrêteriez à *Kroupki*. Je pense qu'il est urgent que nous partions de bonne heure de nos positions, pour arriver le plus tôt possible à *Loschnitza;* cette poste est l'embranchement de route qui conduit à Witgenstein, et, le 9e corps qui nous couvrait dans cette partie étant arrivé hier soir à *Loschnitza,* d'où il repart à quatre heures du matin, vous penserez comme moi qu'il est nécessaire que vous dépassiez avec votre corps cet embranchement. Je compte me placer entre *Loschnitza* et *Borisow*.

« Je vous renouvelle, monsieur le maréchal prince d'Eckmühl, l'assurance de mes sentiments.

« Eugène NAPOLÉON.

« Au camp de *Natscha,* le 26 novembre 1812,
à trois heures et demie du matin. »

« *P. S.* — Je partirai d'ici dans une heure ; mais j'y laisse la brigade polonaise pour garder ce défilé. »

Ce 12 décembre.

Je profite, ma chère Aimée, de l'estafette pour te rassurer sur la santé de ton Louis ; elle est, malgré la rigueur de la saison, très bonne. Tu trouveras mon écriture tremblée . je te jure par toi que la seule raison en est au froid qu'il fait, et que je sens d'autant plus que je t'écris en plein air pour ne pas manquer cette estafette. Desessart part demain pour Paris, il va bien. Beaupré, malgré son âge, s'en tire assez bien. Beaumont et les deux Fayet ne sont que fatigués. J'envoie mille baisers à mon excellente Aimée, qui est peut-être, — à l'heure où je lui écris, — dans les douleurs : puisse mon Aimée me donner un second fils ! Cependant, si c'est une fille, elle sera bien accueillie.

J'envoie mille caresses à l'enfant chéri qui est Louis et à nos deux petites. Assure ta bonne mère de ma tendresse.

Tout à toi. L.

Il y a une énergie tout à fait remarquable dans les derniers mots de cette lettre, dont l'écriture s'affermit, à mesure que le maréchal brave le froid.

Gumbinnen, ce 17 décembre.

Je suis bien tourmenté, ma chère Aimée, du long silence auquel les circonstances m'ont forcé et de toutes les inquiétudes qu'il t'aura données, à toi si ingénieuse à te tourmenter sans motifs. L'état où tu te trouvais, à la veille de faire tes couches, ajoute à mes tourments :

jamais je n'ai plus éprouvé le besoin de recevoir de tes nouvelles, et j'ignore quand j'aurai ce bonheur, malgré les estafettes qui arrivent régulièrement ; mais le comte Daru, sous le couvert de qui tes lettres me parvenaient, étant parti pour Kœnigsberg, me prive absolument de tes nouvelles. Je ne prévois même point le moment où ces contre-temps cesseront, car nous devons prendre une autre direction, celle de Thorn vraisemblablement. Je vais, quoi qu'il en soit, écrire à M. le comte Daru, pour qu'il me les adresse sur ce point.

Ta santé, dans ce moment, est tout ce qui occasionne mes inquiétudes ; lorsque je serai rassuré sur ce point, je désirerai connaître le résultat de tes couches : fille ou garçon, l'enfant sera le bienvenu si la santé de mon Aimée est telle que je la souhaite.

Desessart est parti ; probablement il arrivera à Paris cinq à six jours après cette lettre. J'eusse désiré le voir au moment de son départ ; mais il a pris les devants au passage du Niémen. Je suis inquiet sur Beaupré ; il y a deux ou trois jours qu'il nous manque, et il était très souffrant. Cependant je ne suis pas sans espérance, lu ayant dit de faire ce qui dépendrait de lui pour prendre les devants ; prépare ta bonne mère à cette mauvaise nouvelle.

Les circonstances nous ont obligés à nous retirer, les marches, les privations, et surtout les froids excessifs nous ont fait beaucoup de mal : nous avons eu souvent des froids à 25 degrés, presque toujours à 20 degrés.

Dans toutes les circonstances les Russes ont été battus ; et lorsque l'armée aura pris un peu de repos, ils retrouveront leur vainqueur. La conduite des troupes

est belle : point de murmures. Il semble que le dernier soldat sente que nulle puissance, nul génie ne peut prévenir le mal que fait le temps. Je résiste comme à mon ordinaire : puissent mes enfants, surtout les garçons, avoir ma santé ! Puissé-je en céder à mon Aimée ! Je t'envoie mille baisers pour toi et autant de caresses pour nos enfants.

De quelle force morale cette lettre témoigne ! Les légions tombent, et le maréchal espère encore en cette poignée de héros qui l'entourent et qu'il soutient de son courage. L'homme qui ne croit pas vaincre, qui n'espère pas le succès de ses efforts, ne doit pas combattre, car il sera vaincu nécessairement et devra répondre à Dieu et aux hommes de tout le sang inutilement versé par sa faute.

Thorn, ce 23 décembre.

J'arrive précédant de quelques jours le 1er corps, ma chère Aimée. Il y avait des siècles que je n'avais reçu de tes lettres : j'ai envoyé Breteuil à Kœnigsberg pour les réclamer. Il m'en a apporté quinze. . . . Elles ont dissipé une grande partie de mes inquiétudes. J'ai la presque certitude que Beaupré avait pris les devants et été à Kœnigsberg. . . . Je ne puis te donner des nouvelles de M. de Castries : j'en suis fort inquiet, je ne l'ai pas vu depuis le 5 décembre. Il aura été pris vraisemblablement ou tué par un parti ennemi. Je le regrette beaucoup à cause de ses excellentes qualités : je vais réitérer mes demandes pour avoir de ses nouvelles.

Tous mes autres aides de camp vont bien, sauf des doigts de pied et de main gelés; moi, j'en ai été quitte pour mon nez, qui a gelé sept ou huit fois, et dégelé, par des frictions de neige, autant de fois. On ne se souvient pas dans ce pays d'avoir eu des froids aussi vifs et précoces que cette année : ils nous ont fait beaucoup de mal, et c'est à eux que l'on doit attribuer l'évacuation du pays ennemi ; dans toutes les occasions les Russes ont été battus.

Les fourrures que M. de Montesquiou et Desessart devaient te remettre ont été prises ; tu me sçauras gré de mes bonnes intentions ; nous avons, du reste, perdu tous nos bagages. Je suis arrivé avec ce que j'avais sur le corps; je vais être obligé de tout m'acheter, habits, chevaux, etc. Ce que je regrette, ce sont mes cartes.

Je te recommande à Mme Conty. Rappelle-moi à son souvenir pour le premier jour de l'an, et donne-lui la paire de bas de soie, comme si j'y étais[1]. Je me trouve maintenant sur le chemin de l'estafette, et désormais tu auras exactement mes lettres. Pour que je reçoive promptement les tiennes, adresse-les-moi à Thorn et prie M. le comte de la Valette de les faire mettre dans le porte-manteau. . . J'envoie mille caresses à nos enfants, y compris le nouveau-né. . . . .

LOUIS.

. . . . Il était temps, ma bonne amie, que j'arrivasse : j'espère que quelques jours de repos me rétabliront, d'autant plus que la faiblesse que j'éprouve ne tient qu'à mes fatigues. Je ne me serais jamais cru

[1] Vieil usage d'autrefois, trop connu pour que nous croyions devoir en parler.

[illegible], a certainement fait les quatre cinquièmes de la route de Moscou à pied. . . . .

C'est à la fin de sa lettre que le maréchal, qui a songé à tous, qui a pensé même aux bas de soie de la garde de sa femme, dit quelques mots de lui-même :

Thorn, ce 24 décembre.

Hier, ma chère amie, j'ai oublié de répondre à une de tes demandes relative à des embarras pécuniaires de Desessart : j'eusse dû commencer ma lettre par là. Je m'empresse de réparer cet oubli en te rappelant que souvent je t'ai proposé de venir à son secours ; ainsi, en lui donnant 25.000 francs et plus, si cela est nécessaire et que tu le puisses, tu es bien certaine qu'en satisfaisant ton cœur tu remplis mes vœux : ainsi c'est une affaire terminée.

J'ai chargé Pierre d'écrire à Laforest [1] pour lui faire des demandes d'habits, de linge, car je suis dénué de tout : si tu as une occasion de m'envoyer un petit nécessaire, je te prierai d'en profiter [2]. Je suis obligé de faire habiller tout ce qui me reste de palefreniers et de domestiques ; ils sont tous déguenillés : j'en ai

[1] M. Laforest etait l'intendant de la maison du maréchal qui avait en lui toute confiance. Il est mort à Savigny avant le maître qu'il chérissait, et sa femme, bien des années plus tard, est morte également au château de Savigny, aimée de tous, toute dévouée à tous. A la façon dont le prince d'Eckmühl parle de ses serviteurs, on comprend qu'il devait se faire adorer de ceux dont il reconnaissait les soins par de l'affection. Est-il besoin de faire remarquer l'exquise délicatesse de sa lettre?

[2] J'ai donne ce nécessaire au Musée d'Auxerre.

beaucoup perdu par le feu et la misère. Il me reste Breteuil, Pierre, Frémont, Babot, Malet ; j'ai eu lieu d'être satisfait de tous et de leurs attentions et soins.

J'ai attrapé à mon arrivée un fort rhume : les chambres que j'habite, n'ayant pas été chauffées depuis longtemps, étaient glaciales; mais ma bonne constitution prend toujours le dessus, me débarrasse d'un rhume dans les trois ou quatre jours.

Nous ne devons pas tarder à apprendre l'heureuse arrivée de l'Empereur à Paris ; cette nouvelle sera agréable à tous les Français et à ses soldats en particulier : lui en France, le mal que nous a fait le froid excessif et sans exemple sera bientôt réparé.

Je te quitte pour tousser et beaucoup boire, afin de chasser promptement mon rhume !

Ne m'oublie pas près de nos enfants pour le jour de l'an.

Thorn, ce 25 décembre.

Je pense comme toi, ma chère Aimée, qu'il ne faut pas songer à acquérir les bois dont parle M. Lefèvre. . . . Ce ne serait qu'en nous privant de nos revenus, qui nous sont nécessaires, que l'on pourrait les acquérir, et l'établissement de la saline est déjà assez important pour ne pas y ajouter. . . . Je regrette de lui avoir écrit, sur sa demande, de donner un demi pour cent de bénéfice sur tout ce qui excéderait un revenu net de 300,000 francs, puisque je me trouve en contradiction avec toi. . . . Malheureusement les hommes, du moins la presque totalité, ne se conduisent que par leur intérêt.

Je vois avec plaisir le bien que tu me dis de Henry ;

s'est-il trouvé dans des occasions où il a pu mériter le suffrage et l'estime de ses chefs ? Je désirerais avoir des données à cet égard avant de faire des démarches pour son avancement : j'en ferai pour son frère à la première occasion : on m'en a fait beaucoup d'éloges, et il y a beaucoup de faits qui parlent pour lui.

Après la signature du maréchal se trouvent ces lignes navrantes. Qu'ont dû souffrir les soldats quand le chef écrit :

Je fais donner par Pierre des commissions à Laforest : tout ce que je demande m'est nécessaire, étant comme un petit saint Jean! Je conserve mes vêtements pour te faire rire ainsi que nos enfants. . . Le froid continue, mais nous sommes heureusement à l'abri.

La sagesse du père de famille, son désir de servir les siens, *uniquement s'ils le méritent*, rendent cette lettre fort intéressante. Le prince d'Eckmühl sait sa femme au moment d'accoucher ; loin de se plaindre, il parle avec gaieté de sa détresse, mais on devine la douleur sous la plaisanterie ; la lettre suivante va nous prouver que l'incertitude du lendemain, sinon l'inquiétude, avait remplacé la confiance.

Thorn, le 26 décembre.

Quel que soit le sexe de l'enfant, il sera le bienvenu : je n'ai de sollicitude que pour ta santé ; il faut t'en occuper bien sérieusement dans l'année où nous allons

entrer. Les eaux te feront beaucoup de bien; je serais très heureux de t'y accompagner et de te prouver par les soins que je prendrais de toi la vivacité de mon attachement. Il est difficile de prévoir d'ici à ce temps ce qui arrivera; mais, s'il m'est impossible de satisfaire mon vif désir, il ne faudra pas moins aller prendre les eaux. . . . .

Je ne conçois pas, mon Aimée, comment la décision pour la reconstruction de ton moulin éprouve autant de délai, puisque c'est une chose de pure formalité. . . . . Il y a donc bien de la négligence dans les bureaux de nos administrations et peu d'amour de leur devoir. . . . Je serai curieux de connaître les premières phrases de Louis, débitées avec connaissance. Est-il tapageur? A-t-il l'humeur battante? Assure-le que, lorsque j'aurai le bonheur d'être près de toi, il aura en moi un camarade pour faire ses parties de tapes, de course, etc., etc., et nos petites un valseur. Je viens d'éprouver que mes jambes sont encore excellentes.

Il me tarde d'apprendre que notre Empereur est à Paris : sa présence en France était vivement désirée par le dernier de ses soldats, ainsi que par les habitants.

Le maréchal, de loin, vit parmi les siens, se préoccupe beaucoup de l'éducation et de l'instruction de ses enfants ; ainsi il écrit de :

Thorn, le 27 décembre.

J'ai vu hier de l'écriture des filles du duc d'Abrantès, elle est superbe ; elles sont, il est vrai, plus âgées que

nos petites. . . . Puisque tu me parles de mon rhume, je dois te rassurer ; il est presque fini. Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir une meilleure constitution : j'en ai fait l'épreuve dans ces derniers temps ; nul soldat n'a aussi fatigué que moi ; j'étais sur pied dans la neige quand ils reposaient, et je n'ai jamais été que très fatigué. Le froid n'a eu de prise que sur mon nez, et, grâce au remède des frictions de neige, cela n'a jamais eu de suite.

J'aime, mon Aimée, à entrer dans tous ces détails avec toi, parce qu'ils t'intéresseront et seront un sujet de tranquillité dans le cas où ton Louis serait exposé à de nouvelles fatigues. . . . .

Dans l'obligation de tout acheter, j'aurai moins de chevaux que dans la dernière campagne ; mais encore m'en faut-il. J'aurai peu de voitures : je les remplacerai par des chevaux de bât autant que possible. Je vais demander à Skiernewicz que l'on me choisisse huit ou dix Polonais pour en faire des palefreniers, ayant, ainsi que je te l'ai mandé, perdu presque tous mes domestiques.

Thorn, le 28 décembre.

Je viens d'apprendre que l'Empereur est arrivé le 20 dans sa capitale. Malgré que je n'eusse plus d'inquiétude depuis son passage à Dresde, cependant la certitude de son entrée en France m'a fait un vif plaisir. Là il pourra réparer tout le mal que les froids, les privations ont fait à sa grande armée[1].

[1] « Je vous annonce, monsieur le maréchal prince d'Eckmühl, mon arrivée à Marienwerder ; le quatrième corps n'y arrive fort heureusement que demain 29, car la ville et les environs sont encombrés

Thorn, le 29 décembre.

Toujours point de nouvelles de mon Aimée. . . . Si je ne suis pas plus heureux ce soir ou demain, je finirai mal l'année.

Je te réitère, mon amie, ma demande d'avoir ton

par la cavalerie démontée, qui attend ici des ordres. Je place tous ces dépôts de l'autre côté de la Vistule.

« Je n'ai aucune nouvelle à vous mander. Mes dernières lettres du major général sont du 22, de Kœnigsberg. J'aurai cependant, ce soir, des nouvelles, car j'attends un officier de retour. Les autorités du pays disent que le roi a marché sur *Labian*, avec huit bataillons, huit cents chevaux et quelques pièces d'artillerie, pour aller au-devant du duc de Tarente.

« On ne parle point de Cosaques ici ni d'ennemis. On prétend que, pour le moment, le point de mire des Russes est *Tilsitt*. Je serais bien aise, monsieur le maréchal, que vous me donniez de temps en temps de vos nouvelles, et que nous nous fassions réciproquement part de celles qui nous parviendront chacun de notre côté.

« Recevez, monsieur le maréchal, l'assurance de mes sentiments.

« Eugène NAPOLÉON.

« Marienwerder, ce 28 décembre 1812.

« J'ai reçu, monsieur le maréchal prince d'Eckmühl, votre lettre d'hier 29, et je vous remercie des nouvelles qu'elle contient. D'après ce que je sais par Kœnigsberg, cent cinquante Cosaques seraient venus occuper *Wehlau*. Six bataillons de la division *Heudelet* et cinq cents chevaux se portaient sur *Labian* avec le duc de Trévise, et devaient y arriver le 28 au soir.

« Le roi attendait à Kœnigsberg des nouvelles du duc de Tarente, qu'on supposait devoir arriver le 30 à *Tilsitt*. Le bruit courait hier que des forces ennemies, en infanterie et cavalerie, marchaient sur *Jufterburg;* mais cela n'était pas certain.

« Recevez, monsieur le maréchal prince d'Eckmühl, l'assurance de mes sentiments.

« Eugène NAPOLÉON.

« Marienwerder, le 30 décembre 1812. »

portrait et celui de nos enfants, y compris celui du nouveau-né. Je ne voudrais pas que cela fût trop petit; le tout pourrait être placé sur le même tableau. Je sçais que tu feras pour le mieux, et bien mieux que je ne pourrais l'indiquer.

Thorn, ce 30 décembre.

Je n'ai pas laissé passer une seule occasion sans t'écrire, éprouvant trop le besoin de dissiper tes inquiétudes pour n'avoir point été très industrieux à en chercher. Je vois que je n'ai pas été heureux : je t'ai écrit, entre autres, dans les premiers jours de décembre, par un des aides de camp du duc de Reggio, qui allait à Vilna. . . . .

. . . . La blessure du duc de Reggio va bien et la balle prend une autre direction : il se rend à Bar avec sa femme : voilà ce qu'il me mande de Dantzick.

J'ai écrit à M. Lefèvre, mon amie, pour le prier de me faire connaître les fonds qu'il aura de disponibles. . . Sois sûre que je ne disposerai de ces fonds que dans le cas de nécessité, ne voulant pas te donner de nouveaux tourments de pénurie d'argent, tourments que tu as éprouvés depuis notre mariage et dont tu ne fais que de sortir [1].

[1] A cette lettre, la maréchale, accouchée depuis douze jours, répond en s'occupant des chevaux, d'un confortable lit de camp, du nécessaire de toilette, *fait en trois jours*, de tout ce qu'elle compte envoyer avec une excellente petite calèche, conduite par le cocher qui a ramené les équipages du général Gudin, et qu'elle a pris à son service sur la demande de sa veuve ; elle dit enfin à son mari :

« M. Lefèvre m'annonce qu'il aura bientôt quelques fonds à ma disposition ; je te demande, mon Louis, d'en disposer sans crainte de m'ôter des ressources dont je puis me passer pour l'acquitte-

Il y a une simplicité touchante dans cette quasi-excuse : la brillante fortune qu'il a conquise en affrontant la mort, il n'y tient que pour la livrer à sa femme, pour l'en faire largement jouir ; toutes ses pensées sont pour elle. Il termine cette lettre ainsi :

Je t'ai priée dans le temps, mon Aimée, de donner un des noms de ton malheureux frère à notre petit, ou un des tiens, si c'est une fille. Quant au parrain et à la marraine, il faut les prendre dans notre famille, à ton choix.

Ce même jour enfin, le maréchal écrit :

Une seconde estafette partant pour Paris, je m'empresse, ma chère Aimée, d'en profiter pour t'embrasser une seconde fois aujourd'huy. Elle porte l'annonce d'un avantage considérable du duc de Tarente : je ne veux pas retarder le départ. . . . .

La joie d'un succès éclate visiblement dans ces quelques mots.

ment de nos dettes. Tu t'accuses de n'avoir pas commencé la première lettre que tu m'as écrite de Thorn par donner ton adhésion à ce que je désirais faire pour tirer mon frère d'embarras, et moi je m'accuse de ne t'avoir pas témoigné combien je suis touchée de tout ce que tu me mandes à ce sujet. Je n'ai pas l'à-propos de la mémoire; mais je retrouve toujours avec délices le souvenir de tout ce dont je te suis redevable pour tes procédés et bontés envers les miens.

« Dis-moi deux mots de la campagne de mon frère. A-t-il été assez heureux pour mériter ton suffrage? Il nous revient blessé.

« Paris, le 3 janvier 1813. »

ANNÉE 1813

L'intuition, l'esprit de sagesse et l'énergie du prince d'Eckmühl, ne pouvaient se laisser atteindre ni par les revers ni par les injustices. Il le redit sans cesse avec une douloureuse fierté : « Nous avons été vaincus par le climat et non par les armées russes. » Un mémoire sur la campagne de 1813, trouvé dans les papiers de mon père, débute par deux paragraphes qui sont gros de vérités : « Nous n'avons « point à rechercher ici les causes du revers d'une « armée qui déploya à cette époque autant de bra- « voure et plus de constance qu'à aucune autre, « *ni pourquoi elle manqua de direction !*

« On trouverait peut-être que l'invasion de « Russie, qui, après l'évènement, fut taxée d'extra- « vagance, eût irrévocablement décidé de la lutte « en faveur de la France, sans quelques fautes ca- « pitales dues à des influences qui seront un jour « mieux connues. »

Ces *influences*, il nous semble qu'elles sont aujourd'hui pénétrées ! L'Empereur, au début de la campagne de Russie, avait eu un mouvement d'impatience contre le lieutenant toujours victorieux, jamais courtisan, qui l'avait chaleureusement aimé

à titre de sauveur de la France, et les envieux, ayant deviné ce nouveau mouvement de l'âme du maître, s'appliquèrent à souffler le feu.

En 1860, un ami de M. de Lamartine me racontait que, causant la veille au soir de la reconnaissance inspirée à la famille du maréchal Davout par les belles paroles que le grand poète avait su trouver à son sujet à propos de l'histoire de M. Thiers, M. de Lamartine s'était écrié : « *Je suis sûr que l'on finira par trouver des preuves de l'envie que ce premier de tous les hommes de l'empire inspirait à Napoléon, qui le détestait au fond.* »

Cette sourde rancune avait plus d'un motif, et nous dirions volontiers que certaines conjectures, de par la logique, s'affirment preuves ! L'homme ferme et loyal, l'homme intègre qui avait toujours raison et ne donnait, par aucune faiblesse, prise à la médisance, ni à cette sorte de pitié méprisante qui désarme les jaloux en leur laissant le plaisir d'une fausse justice et d'une fausse générosité, devait semer sa route d'ennemis, qui le détestaient d'autant plus que, simplement dédaigneux, il ne s'occupait pas de leurs déplaisirs. Nous n'avons pu jeter qu'un rapide coup d'œil sur les archives militaires du maréchal Davout, et cependant il nous a suffi pour nous faire reconnaître qu'avec les esprits despotiques il n'est pas sain d'avoir trop raison.

Le ton des dépêches n'est plus le même qu'en

1807 et 1808, les lettres du major général Berthier ne sont rien moins qu'amicales.

On pénètre facilement le besoin de contrôle, la taquinerie fatale qui possédait l'Empereur. Il envoie visiter les fortifications, il change les commandants nommés par le prince d'Eckmühl ; il ordonne de ménager le général Vandamme [1], tout en commandant d'énormes rentrées de fonds. Le 22 juin 1813, par exemple, Napoléon fait écrire par Berthier une lettre des plus brutales au maréchal Davout, puis lui ordonne de se porter sur la rive gauche de l'Elbe, au lieu, comme autrefois, de se fier à l'instinct guerrier du commandant de Hambourg.

Aucun dégoût, aucun ennui ne fait dévier le maréchal de sa route ; à propos d'un officier accusé, à propos de M. Debuant, déclaré espion anglais, les enquêtes les plus minutieuses, les plus défiantes de la moindre erreur, sont ordonnées.

L'Empereur blâme alors la marche des troupes, appelle à lui tous les bons régiments du maréchal, puis lui enjoint, avec de pauvres jeunes recrues, de garder de longues lignes.

Rien ne décourage le prince d'Eckmühl ; les or-

[1] Le général Vandamme était un homme difficile à manier. Richement doué, habile, ses dépêches sont des plus remarquables ; son amour pour l'argent nuisait à son caractère. Un des miracles du maréchal a été d'amener à l'obéissance ce général un peu trop indépendant de son chef, d'abord, puis respectueusement soumis. Cette conquête morale, qui datait de Hambourg, a duré jusqu'à la fin. Une lettre de 1815 nous le *dira plus tard avec éloquence*.

dres pour la santé, la nourriture des troupes, sont entièrement écrits de sa main.

De Kreükenberg, en demandant une grâce, on exalte la justice *sévère du maréchal,* lequel propose une amnistie et fait tous ses efforts pour adoucir cette implacable furie que l'on appelle — la guerre ! Tandis que le duc de Hesse écrit les lettres les plus flatteuses, — car elles seraient honteusement fausses si elles n'étaient pas vraies ! — tandis que les communications du prince de Reuss, de Wegener et de tant d'autres, sont remplies de déférence et d'estime, les lettres de Berthier deviennent toujours plus désagréables jusqu'au 14 mai, où une dépêche terrible et féroce, dont nous donnons le texte, fait jeter au maréchal indigné un généreux rugissement. J'ai tenu dans mes mains, lu et relu la réponse à cet ordre barbare, réponse qui commençait ainsi : « *Jamais Votre Majesté ne fera de moi un duc d'Albe ! Je briserais plutôt mon bâton de maréchal que d'obéir à des ordres dont l'Empereur lui-même serait le premier à regretter l'exécution. La guerre est déjà assez horrible sans y ajouter des cruautés inutiles.* »

Je suis sûre de cette première phrase ; puis venaient quelques explications démontrant l'inutilité des atrocités commandées : « *Je ne ferai fusiller personne. Je n'expédierai point les princes sous escorte.* »

Cette pièce existe ; M. Villemain, dont on se

rappelle la merveilleuse mémoire, après l'avoir deux fois lue à Savigny, l'a transcrite *mot pour mot ;* il me l'a souvent répétée et devait m'en donner une copie plus d'une fois réclamée, mais vainement attendue. Possédant entièrement cette lettre dans son essence, je me repose dans la certitude qu'*elle existe, et que, rien ne se perdant de ce qui vaut de vivre,* ce double de la lettre adressée à Napoléon par le prince d'Eckmühl se retrouvera quelque jour. En attendant, nous copions ici les deux ordres signés du major général, qui avaient motivé cette belle et simple réponse d'une allure toute antique.

Nous donnons ces lettres parce que chacun doit répondre de ses œuvres, et que je ne puis ni ne dois hésiter entre la gloire de l'Empereur et l'honneur de mon père.

Waldein, le 7 mai 1813 [1].

Je vous ai annoncé, prince, par une lettre du 5, la victoire complète que l'Empereur a remportée le 2. Probablement nous serons demain à Dresde ; le duc d'Elchingen va passer l'Elbe et marcher sur Berlin.

[1] Les phrases ici soulignées l'ont été par le maréchal, sur le document original, afin d'indiquer les passages qu'il consentait à insérer dans son Mémoire.

Une lettre de M. Carini, aujourd'hui entre nos mains, mais adressée de Paris au général de Trobriand, l'assure que « *M. Rapetti considère le mémoire sur Hambourg comme le document le plus important pour la défense du maréchal Davout..* »

L'Empereur le savait : aussi une des premières fois qu'il revit le

L'Empereur me charge de vous faire connaître qu'il est indispensable que vous vous portiez à Hambourg, que vous vous empariez de cette ville et que vous dirigiez sur le champ le général Vandamme sur le Mecklembourg. Voici la conduite que vous aurez à tenir :

Vous ferez arrêter sur-le-champ tous les sujets de Hambourg qui ont pris du service sous le titre de sénateurs de Hambourg. Vous les ferez traduire à une commission militaire, et vous ferez fusiller les cinq plus coupables. Vous enverrez les autres sous bonne escorte en France, pour être retenus dans une prison d'État. *Vous ferez mettre le séquestre sur leurs biens, et vous les déclarerez confisqués. Le domaine prendra possession des maisons, fonds de terre, etc.*

Vous ferez désarmer la ville, vous ferez fusiller tous les officiers de la légion anséatique, et vous enverrez tous ceux qui auront pris de l'emploi dans cette légion en France, pour y être mis aux galères.

Dès que nos troupes seront arrivées à Schwerin, vous tâcherez, sans rien dire, de vous saisir du prince et de sa famille, et vous l'enverrez en France dans une prison d'État, ces ducs ayant trahi la Confédération. Vous en agirez de même à l'égard de leurs ministres.

Vous ne commettrez aucun acte d'hostilité contre les Suédois s'ils restent dans la Poméranie et déclarent vouloir rester tranquilles.

prince d'Eckmühl en 1815 s'empressa-t-il de lui dire : « Eh bien, Davout!... avouez que ma lettre a beaucoup servi votre défense. »

Le maréchal qui avait généreusement supprimé tous les passages qui pouvaient nuire à son ancien maître en prouvant à quel point il avait adouci ses terribles ordres, le revoyant aux Tuileries, lui répondit fièrement : « En effet, Sire ! mais si j'écrivais aujourd'hui ce mémoire, je donnerais la lettre de Votre Majesté tout entière. »

Vous ferez une liste des rebelles, des quinze cents individus de la 34[e] division militaire les plus riches et qui se sont le plus mal conduits ; vous les ferez arrêter, vous ferez mettre le séquestre sur leurs biens, dont le Domaine prendra possession. Cette mesure est surtout nécessaire dans l'Oldenbourg.

Vous ferez mettre une contribution de 50 millions sur les villes de Hambourg et de Lubeck. Vous prendrez des mesures pour la répartition de cette somme, et pour qu'elle soit promptement payée.

Vous ferez partout désarmer le pays, et arrêter les gendarmes, canonniers, gardes-côtes, et officiers et soldats ou employés qui, étant au service, auraient trahi. Leurs propriétés seront confisquées.

N'oubliez pas surtout toutes les maisons de Hambourg qui se sont mal comportées et dont les intentions sont mauvaises.

Il faut déplacer les propriétés, sans quoi on ne serait jamais sûr dans ce pays.

Vous ferez armer la place de Hambourg.

Vous ferez faire des ponts-levis aux portes, — vous ferez mettre des canons sur les remparts, — relever les parapets. Vous établirez une citadelle du côté de Hambourg, de manière que quatre ou cinq mille hommes y soient à l'abri de la population et de toute incursion.

Vous ferez également armer Lubeck, pour que cette ville soit aussi à l'abri d'un coup de main.

Vous réorganiserez Cuxhaven.

Toutes ces mesures, prince, sont de rigueur; l'Empereur ne vous laisse la liberté d'en modifier aucune.

Vous devez déclarer que c'est par ordre exprès de Sa Majesté, et agir en temps et lieu avec la prudence nécessaire.

Tous les hommes connus pour être chefs de révolte doivent être fusillés ou envoyés aux galères.

Quant au Mecklembourg, l'instruction générale est que ses princes soient hors de la protection de l'Empire ; mais il n'en faut rien laisser apercevoir, et probablement Sa Majesté aura le temps de donner des ordres.

Comme les princes de Mecklembourg peuvent ignorer nos dispositions, vous pouvez promettre d'abord tout ce qu'on voudra, en y mettant pour restriction, *sauf l'approbation de l'Empereur*. L'approbation étant parvenue, tout se trouverait en règle.

Hambourg étant en état de siège, vous y nommerez un commandant ferme pour faire la police.

Vous enverrez le général Vandamme en avant avec votre quartier général. Il faut avoir soin prince, de ménager ce général, les hommes de guerre devenant rares.

Le prince de Neuchâtel,
Major général

Signé : ALEXANDRE.

S. A. LE MAJOR GÉNÉRAL, A S. A. LE PRINCE D'ECKMUHL.

Waldein, le 7 mai 1813.

Je vous ai annoncé, prince, par ma lettre du 5, la victoire complète que l'Empereur a remportée le 2. Probablement nous serons demain à Dresde. Le duc d'Elchingen va passer l'Elbe et marcher sur Berlin.

L'Empereur me charge de vous faire connaître qu'il est indispensable que vous vous portiez à Hambourg,

que vous vous empariez de cette ville et que vous dirigiez sur-le-champ le général Vandamme sur le Mecklembourg.

Vous ferez arrêter sur-le-champ tous les sujets de Hambourg qui ont pris du service sous le titre de sénateurs de Hambourg, vous ferez mettre le séquestre sur leurs biens, et vous les déclarerez confisqués. Le Domaine prendra possession des maisons, fonds de terre, etc.

Vous ferez désarmer la ville.

Vous ferez mettre une contribution de 50 millions sur les villes de Hambourg et de Lubeck. Vous prendrez des mesures pour la répartition de cette somme et pour qu'elle soit promptement payée.

Vous ferez armer la place de Hambourg, faire des pont-levis aux portes. Vous ferez mettre des canons sur les remparts, relever les parapets, établir une citadelle du côté de Hambourg, de manière que quatre ou cinq mille hommes soient à l'abri de la population et de toute incursion.

Vous ferez également armer Lubeck et réorganiser Cuxhaven.

Toutes ces mesures, prince, sont de rigueur.

L'Empereur ne vous laisse la liberté d'en modifier aucune.

Signé : ALEXANDRE.

Nous avons donné ces deux lettres presque semblables, parce que l'une affirme l'autre : la première était chiffrée; la dernière, envoyée par estafette, ne l'était point. Nous joignons enfin à ces pièces une lettre directement écrite par l'Empereur, et datée

du mois de juin, parce qu'elle prouve que ses idées, malgré qu'il se fût écoulé un mois, ne s'étaient nullement modifiées, puis une série d'ordres qui nous ont paru devoir précéder les récits de cette terrible année, afin de rendre au maréchal prince d'Eckmühl la place qui lui appartient[1].

Dresde, le 14 mai 1813.

Monsieur le maréchal prince d'Eckmühl, votre aide de camp, le chef d'escadron Hervô, arrive à Dresde. J'ai mis sous les yeux de l'Empereur les dépêches dont il était porteur. Sa Majesté m'ordonne de vous le réexpédier pour vous faire connaître qu'elle est contente de la réponse du général Vandamme : que Hambourg fait partie intégrante de l'Empire et que, si les Danois l'oublient, l'Empereur est assez puissant pour les en faire repentir. Faites passer, monsieur le maréchal, la lettre ci-jointe du duc de Vicence à M. Alquier. Sa Majesté porte plainte au gouvernement danois.

L'Empereur trouve qu'il y a dans tout cela un

[1] Les grands cœurs ne sont heureusement pas toujours méconnus même de ceux que le dur métier de soldat les a un moment contraints de traiter en ennemis. Une spirituelle Bavaroise, passionnée pour la gloire du maréchal Davout, nous a dernièrement fait remettre par un ami commun quelques vers dont la vérité est, hélas! de tous les pays, ajoutant : « Que ce philosophique quatrain devrait servir d'épigraphe au livre par nous dédié à une chère mémoire. »

La traduction rend trop incomplètement la forme d'une mélancolique et belle poésie dont voici le sens : « Quand la langue de la calomnie vient à te blesser, dis-toi, afin d'adoucir ta blessure, que ce ne sont pas les mauvais fruits que rongent les guêpes. »

Au nom de mon père, merci à la généreuse Samaritaine!

A. L. E.

étrange renversement d'idées et qu'il faut que tous ces hommes soient fous. La ville de Hambourg s'est indignement conduite. Les lettres interceptées qui vous ont été communiquées par le cabinet de Sa Majesté prouvent la mauvaise conduite des sénateurs.

L'Empereur ordonne que vous les fassiez arrrêter et que vous les envoyiez en France : que cinq des plus coupables soient fusillés : que la ville soit désarmée ; une citadelle établie, et qu'enfin tout ce qui vous est prescrit par Sa Majesté dans ma lettre chiffrée, soit exécuté.

Le prince vice-connétable
Major général,

Signé : ALEXANDRE.

Pour copie conforme à l'original :
Le lieutenant-colonel, chef du 5ᵉ bureau de l'état-major général.

Brunzlau, le 7 juin 1813.

Mon cousin, je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez désarmer les habitants, vous emparer de tous les fusils, sabres, canons et de toute la poudre, faire des visites domiciliaires, si cela est nécessaire, et utiliser le tout pour la défense de la ville. Je n'ai pas besoin de vous dire non plus que vous devez presser tous les matelots, au nombre de trois à quatre mille, et les envoyer en France : que vous devez presser également tous les mauvais sujets et les envoyer aussi en France pour être incorporés dans les 127ᵉ, 128ᵉ et 129ᵉ régiments. Débarrassez ainsi la ville de cinq à six mille hommes, et faites peser le bras de la justice sur la ca-

naille, qui paraît s'être on ne peut plus mal comportée. Pour les autres dispositions, je m'en rapporte à la lettre chiffrée du major général en date du 7 mai. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Signé : NAPOLÉON.

Dresde, le 16 juin 1813.

Mon cousin, je suppose que vous avez fait mettre le séquestre sur les biens du comte de Bentinck, comme le porte son jugement, ainsi que sur ceux de tous les hommes condamnés à mort pour crime de trahison. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

Signé : NAPOLÉON.

Le 17 juin, l'Empereur commande une réquisition de 150,000 francs de médicaments à expédier sur Dresde. A cette même date nous trouvons la lettre suivante :

Mon cousin, je suis surpris que vous n'ayez encore ramassé que quatre mille fusils. Faites faire des exécutions militaires, et, pour l'exemple, que le premier qui sera convaincu d'avoir soustrait son fusil soit puni de mort. Sur les quatre mille fusils que vous avez, faites-en partir deux mille pour Dresde. Nous en avons le plus grand besoin. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Cette date du 17 juin est vraiment terrible ; l'ordre que voici le dira.

Mon cousin, voyant votre embarras, j'ai pris un décret qui règle tout ce qui est relatif à la liste des absents. (Suivent quelques instructions.) N'oubliez pas les sénateurs de Lubeck et les officiers au service de la maison d'Oldenbourg. Sur ce, je prie Dieu, etc.

L'Empereur voulait armer le maréchal contre ses scrupules et ses hésitations : le 17 juin, toujours, il lui envoie une longue liste de marchandises à saisir, *car elles doivent composer la contribution de 10 millions en nature*.

Certes Hambourg doit avoir plus de 200 millions de marchandises. La formation de la liste des absents équivaut à tout ce que je vous ai prescrit. Appliquez ces mesures à Lubeck. . . Comme j'ai besoin de riz, si vous ne pouvez en avoir 20,000 quintaux, vous ferez mettre le séquestre sur tous les magasins de riz qui sont à Brême. Je suppose que vous avez fait la liste des cinq cents individus qu'il faut déposséder ; que vous avez fait mettre le séquestre sur leurs biens et que le Domaine en a pris possession. Il est un autre objet que vous ne devez pas perdre de vue : faites faire des visites domiciliaires, et emparez-vous de tous les fusils, de toutes les armes et même de tous les canons qui seraient chez les armuriers. Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

Le 24 juin, la lettre est plus implacable encore :

Tout le monde dit que l'ancien maire s'est bien comporté. Vous pourriez lui faire intimer, à lui, à

quelques autres, de rentrer, en leur donnant un délai, et alors on ne les inscrirait pas sur la liste des absents. *Pourtant, si lors de votre entrée vous aviez trouvé les sénateurs en charge et que vous en eussiez fait passer cinq par les armes, cela eût été convenable; actuellement il vaut mieux les mettre sur la liste des absents.*

Nous n'ajouterons pas un mot à ces paroles; elles déchargent assez le prince d'Eckmühl, auquel Napoléon, le 1er juillet, écrit : « La confiance que j'ai en vous, et qui me porte à vous laisser à la tête d'une position aussi importante, m'a mis dans le cas de faire ces changements. » Les représentations du maréchal avaient certainement un peu atténué les dispositions de l'Empereur, car, le soir de ce même 1er juillet, il écrit :

Mon cousin. . . je vous laisse maître, si vous le jugez convenir à mes intérêts, de publier une amnistie pour ceux, bien entendu, qui seraient rentrés dans l'espace de quarante-cinq jours ; vous excepteriez de cette amnistie qui vous jugeriez convenable. *La meilleure manière de punir les marchands, c'est, en effet, de les faire payer* [1]. Ce qui serait surtout bien nécessaire, c'est de vous défaire d'un tas de gens de la dernière canaille, qui ont été dans l'insurrection et qui sont plus dangereux que les gens comme il faut. Je vous

[1] Ceci répond à une observation faite par le maréchal dans un but d'humanité.

laisse carte blanche sur tout cela. Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

Dresde, le 9 juillet 1813.

Mon cousin, une députation de Hambourg s'est présentée chez le comte Daru et chez le grand écuyer pour demander à m'être présentée ; j'ai refusé de la recevoir jusqu'à ce que la contribution de 48 millions fût entièrement payée, et je lui ai fait donner ordre de quitter Dresde dans la journée. A cette occasion je dois vous faire connaître mes intentions. Je veux les 48 millions en entier et sans qu'il en soit retranché un sou. Dans le mémoire qu'apportent ces messieurs, il paraît qu'ils disent qu'ils n'ont pas les 40 millions. Voici ma réponse : Tant que les 40 millions qui restent à payer ne seront pas payés, tous les magasins demeurent sous le séquestre, car je suppose que vous avez mis et maintenu le séquestre sur les gros magasins et même sur les boutiques. Il faudra étendre cette mesure sur les gros magasins de la 32ᵉ division militaire, sur les bâtiments de commerce et sur les maisons qui seront louées pour mon compte. Les bâtiments et les maisons m'appartiendront. Les marchandises m'appartiendront de même ; on les dirigera sur France, et sur d'autres points en Allemagne pour être vendues ; or, sûrement il y a bien plus de 48 millions de marchandises à Hambourg. Enfin il y a le territoire, qui vaut bien plus de 100 millions, et que je ferais, s'il le fallait, adjuger au Domaine. J'ai ordonné au comte Daru de répondre dans ce sens, et c'est dans ce sens que vous-même vous devez parler. Le crime de rébellion

et de félonie qu'ils ont commis les a dépouillés de toutes leurs propriétés et de tous leurs droits civils ; la contribution de guerre en est le rachat. Ils ont payé 10 millions en argent ; ils ont payé 10 millions en marchandises, faites-leur signer des bons encore pour 10 millions ; il leur restera à payer 18 millions. Ils peuvent très bien faire un compromis sur eux-mêmes, comme ils l'ont fait autrefois ; ils ont crédit dans toutes les places ; ils peuvent très bien tirer pour 10 millions de lettres de change, ils compléteront ainsi leur payement. Moyennant ça, je lèverai le séquestre, je leur rendrai leurs droits civils, et chacun rentrera dans sa propriété ! Quant à l'amnistie, vous savez bien que je vous ai donné carte blanche. Je ne vous fais aucune difficulté à cet égard ; j'aime mieux les faire payer ; c'est la meilleure manière de les punir. Il faut chercher aussi à atteindre la canaille, et faire peser sur elle une portion de la contribution de guerre, en doublant et quadruplant la contribution personnelle, celle des portes et fenêtres ; en augmentant l'octroi ; en augmentant les droits sur le débit au cabaret, etc. Cela ne produira que 2 ou 3 millions, mais il est convenable de frapper aussi la canaille et de lui faire voir qu'on ne la craint pas. Il faudrait l'atteindre en en prenant le plus qu'on pourra pour envoyer en France dans les troupes, et en saisissant tous les boute-feu, qu'on enverra aux galères et dans les maisons de force en France. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Signé : NAPOLÉON.

Que pouvait faire le gouverneur de Hambourg

en présence de tels ordres ? Est-il juste de lui faire porter le poids de sévérités qu'il avait vainement essayé de détourner ? La lettre suivante en est la preuve.

Dresde, le 16 juillet 1813.

Mon cousin, j'ai lu avec attention votre lettre et le rapport du comte de Chaban. Le comte de Chaban dit qu'il n'y a pas à Hambourg pour 10 millions de marchandises coloniales; mais ce n'est pas des marchandises coloniales qu'il est question. Certainement il y a à Hambourg pour plus de 100 millions de drap, toiles, vins, eaux-de-vie, épiceries, merceries, bois et autres marchandises de tout genre. Je suis payé de 10 millions; on me propose d'en faire payer 10 autres en 1814, cela est trop tard; mais je consens aux conditions suivantes : 10 millions sont payés en argent comptant (je suppose que les 6 millions que vous devez le sont déjà) et 20 millions seront payés en traites sur la Banque de Hambourg, signées et remises sur-le-champ au Trésor et payables à raison de 2 millions par mois depuis le 1er octobre 1813 au 1er août 1814; 15 millions en marchandises, telles que draps, toiles, vins, etc., pour les besoins de l'armée et en maisons prises pour les établissements militaires ou démolies pour les fortifications; enfin 3 millions en bons de la ville, payables en 1815, pour solder les réquisitions faites dans la 32e division militaire. Total : 48 millions. *Vous sentez que je ne puis pas rendre un décret pour cela;* mais le comte de Chaban sera autorisé à prendre avec les négociants tous les arrangements nécessaires. Les

10 millions en argent étant payés, il n'y aurait rien à payer d'ici au 1er octobre. Il faudrait que les 20 millions de traites fussent versés au Trésor pour servir de ressource au besoin. Je consentirai, comme je l'ai dit plus haut, que la valeur des maisons soit imputée sur les 15 millions à fournir en marchandises. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Signé : NAPOLÉON.

Nous avons souligné une phrase considérable : *Vous sentez que je ne puis rendre un décret pour cela.* Donc le décret avait été sollicité ; mais Napoléon aimait à pouvoir désavouer ce qui soulevait une tempête de blâmes, et une seconde lettre du même jour prouve deux choses : 1° que le maréchal ne cessait d'insister pour le décret d'amnistie ; 2° qu'il avait voulu faire partie du conseil afin de le diriger, comme il avait assumé la rude tâche d'assister aux incendies commandés pour dégager les abords de la place, afin que les abus fussent impossibles. Voici la phrase à laquelle nous faisons allusion ; en dehors des quelques paroles que nous citons ici, cette seconde lettre n'est que la répétition de la première : « Quant au projet de décret pour l'amnistie, je vous ai autorisé à l'accorder, faites-le publier. *Je ne trouve pas convenable que vous soyez de la commission avec vos subordonnés.* »

Le 8 août, une longue lettre d'instructions est vraiment remarquable : l'Empereur prévoit tout,

discute ses forces et celles de l'Europe; l'unique chose qui dénote un trouble est la façon dont il redit par deux fois, et cela à un homme dont la réputation de fermeté était si entièrement acceptée : « *Il faut être ferme.* » La fin de cette dépêche trahit réellement les craintes secrètes de Napoléon :

Il y a dans toute cette armée qui vous est opposée beaucoup de canaille, qui, une fois attaquée et battue, se dissipera : telle que la landwher, la légion anséatique, la légion de Dessau, etc., de sorte que huit jours de campagne, même sans de grands succès, réduiront à moitié les troupes ennemies qui sont dans cette partie. *Les circonstances sont fortes; le rôle que vous avez à remplir est très actif;* il faut surtout que vous menaciez de bonne heure, afin qu'on ne se tourne pas entièrement contre ce qui débouchera sur Berlin, et qu'on ne vous néglige pas. Je vous le répète, aussitôt que vous saurez que l'amnistie est dénoncée, sortez avec pompe de Hambourg; exigez que tout votre quartier général en parte et que vos troupes soient campées ou cantonnées suivant les maximes de la guerre. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Signé : NAPOLÉON.

Les lettres du prince d'Eckmühl à sa femme nous le montreront bientôt l'oreille tendue au canon, ayant mieux qu'obéi aux dernières instructions reçues, et attendant, avec une anxiété dévorante, le signal qui, hélas ! n'arriva jamais.

Dresde, le 30 juin 1813.

Mon cousin, je reçois votre lettre du 27 juin. J'ai fait donner l'ordre positif au sieur Bourrienne de cesser toute correspondance avec Hambourg. Mon ordre lui sera signifié d'ici au 5 juillet. Si, passé cette époque, il écrivait encore, je désire que vous me le fassiez connaître, afin que je puisse le faire arrêter; tâchez de découvrir toutes les friponneries de ce misérable, afin que je puisse lui faire restituer ce qui ne lui appartient pas. Sur ce, je prie Dieu, etc.

NAPOLÉON.

En dehors des curieuses lettres que voici, nous avons trouvé dans les archives du prince d'Eckmühl, relatives à l'année 1813, de nombreux documents infiniment dignes d'intérêt. La plupart des historiens ont rendu justice aux talents administratifs du maréchal Davout, à son génie organisateur. Les soldats disaient, en parlant du corps commandé par le prince d'Eckmühl : « *Nous sommes de l'armée où l'on mange.* » Cette parole bien connue dépasse, à notre gré, tous les éloges. La lettre que nous donnons ici ne fait donc que confirmer les jugements de l'histoire ; les aptitudes diverses nécessaires à un chef d'armée s'y trouvent naturellement dénoncées par la netteté et la prévoyance des ordres transmis.

LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMUHL AU GOUVERNEUR DE HAMBOURG.

Möllen, le 26 septembre 1813.

L'officier d'état-major Laloy, que je vous ai envoyé de Hambourg et qui avait l'ordre de visiter les travaux de Harbourg, est de retour. Il n'a presque rien trouvé de fait, et cependant voilà près de quinze jours que je vous ai écrit à cet égard. J'ai réitéré la demande qu'on y travaille avec la plus grande activité. Connaissant toute votre exactitude et votre zèle pour le service de notre souverain, je dois supposer qu'il a existé jusqu'ici des entraves que vous n'avez pu surmonter; je vous prescris les dispositions suivantes, qui doivent lever tous obstacles, puisqu'ils ne tiennent qu'au manque d'ouvriers.

Vous ferez venir chez vous, à la réception de ma lettre, le colonel de Ponthon et les commandants des 3e, 105e et 33e régiments. Chacun de ces commandants devra mettre de suite à la disposition du colonel de Ponthon six cents hommes par régiment.

Le colonel de Ponthon, faisant faire trois ouvrages sur les hauteurs de Harbourg, chargera chaque régiment de l'un de ces ouvrages. Ils seront payés à la tâche; le colonel de Ponthon fera le prix avec les chefs. Les prix seront faits de manière à ce que le soldat gagne de 15 à 20 sols par jour, et plus même, s'il travaille beaucoup. Les chefs devront s'attacher à choisir des hommes forts. Ils détacheront un chef de bataillon avec un nombre d'officiers en proportion. Ces

hommes devront être partis de Hambourg avec armes et bagages deux ou trois heures après la réception de ma lettre. Les travaux commenceront à six heures du matin. Il y aura toujours trois cents hommes de chaque régiment à chaque ouvrage; ils seront relevés par les trois cents autres à midi; ceux-ci travailleront jusqu'à six heures du soir. On fera donner à chacun de ces travailleurs militaires un quart de ration de pain et une ration d'eau-de-vie de supplément, indépendamment du prix de leur travail, qui leur sera régulièrement payé. Les travailleurs iront aux travaux avec leurs armes et gibernes. La moitié des officiers seront toujours présents aux travaux pour veiller à ce que les hommes ne perdent pas de temps. Le chef de bataillon ira lui-même le plus souvent possible. On logera ces hommes partie à Hambourg, et partie dans les maisons sur la digue qui descend l'Elbe, du côté de Stade. Hambourg étant bien couvert, il n'y a pas d'inconvénient à réduire le service en faisant toutefois occuper fortement les réduits. Avec ces mesures, les travaux devront être poussés avec activité. Sous aucun prétexte, le colonel de Ponthon ne pourra employer des paysans à ces travaux. Il les emploiera seulement à couper et transporter des palissades. Il fera pousser avec activité ce travail, afin de faire le palissadement aussitôt que possible. Les ouvriers militaires sont sous les ordres du général Osten, qui, en cas d'alerte, les réunirait et s'en servirait. La troupe qui est déjà sous les ordres du général Osten ne devra être employée qu'au service et aux reconnaissances.

Je me propose d'envoyer l'officier d'état-major Laloy à Hambourg; il restera toujours sur les travaux, et s'ils étaient ralentis, il vous ferait connaître les

motifs, afin que vous puissiez lever les difficultés.

Si les outils nécessaires ne se trouvent pas à Hambourg, le colonel de Ponthon aura remarqué que la hauteur où l'on fait les travaux n'est que du sable mouvant et il aura pris des mesures pour consolider l'ouvrage.

L'esprit du maréchal Davout embrassait tout, songeait à tout; nous le voyons à Hambourg adresser une lettre au comte Mollien sur les finances danoises; à Vienne, nous le trouvons se faisant abonner à trente-sept différents journaux de toutes les parties de l'Allemagne et donnant l'ordre de les porter de suite à un certain M. Lange, chargé de faire un résumé, traduit de l'allemand, de toutes les choses de nature à intéresser le maréchal. Chaque matin ces rapports lui étaient transmis; nous en avons eu beaucoup entre les mains, et ils nous ont paru tout à fait remarquables. En les lisant, je songeais tristement que mon père faisait la guerre, comme les Prussiens ont, hélas! appris de lui à la faire : bien entendu, je ne parle ici que de la façon dont le prince d'Eckmühl savait se renseigner sur les hommes, sur les routes et sur les partis politiques du pays où il avait à se battre.

A Vilna, en pleine retraite, le comte de Ségur montre le prince Eugène et Davout, aidés de la pitié des Lithuaniens, ouvrant quelques refuges aux malheureux débris de la Grande Armée, quoi-

que chassés plus loin, dès le lendemain, par les Russes. Si l'Empereur, en partant, avait adjoint au vice-roi d'Italie le prince d'Eckmühl, au lieu de désigner Murat, la fin de cette retraite eût été autre; mais il avait retiré sa confiance au vaillant lieutenant qui savait conseiller et vouloir. Nul n'ignore qu'au lendemain de nos désastres, tandis que l'Empereur volait vers Paris afin de maintenir les mécontents et de reformer une armée, le roi de Naples retirait ses troupes, trahissant à la fois et son bienfaiteur et la France. Pendant ces jours néfastes, le prince d'Eckmühl, le plus souvent à pied, souffrant et marchant avec les débris de son corps d'armée, ramenait à Thorn trois mille officiers et sous-officiers, afin de recommencer ses travaux, de courir à Posen, de se montrer partout où il fallait rassurer, fortifier, soutenir, heureux de se trouver sous les ordres du prince Eugène, pour lequel il avait une profonde estime, bien justifiée, d'ailleurs, par le noble caractère de ce généreux beau-fils de Napoléon. Le maréchal voulait garder et savait pouvoir garder la ligne de l'Oder; le prince Eugène désira repasser l'Oder. Bientôt une lettre de l'Empereur, adressée au maréchal à Leipzig, lui ordonnait de défendre la ligne de l'Elbe de Torgau jusqu'à Kœnigstein. Cette fois les idées du chef se rencontraient avec celles de son lieutenant. La fermeté des instructions envoyées par Napoléon en 1813

est frappante ; son génie, malade en Russie, semble avoir retrouvé la force et la santé. Il ne consulte plus, il commande, et même avec une étrange dureté.

Le prince d'Eckmühl, secondé par le général Gérard, qui parut dans cette campagne avoir hérité des talents de Gudin, dont il commandait la glorieuse division, rétablit l'ordre et la discipline dans le corps des Saxons qui s'étaient insurgés contre le général Reynier, et entra à Dresde le 12 mars 1813. Sa présence suffit à dissiper les alarmes ; mais le prince Eugène, ayant appris que les ennemis avaient passé à Hertzberg, ordonna au maréchal de faire sauter le pont de Dresde ; nul n'a songé à reprocher au commandant en chef la destruction d'une œuvre d'art chérie des habitants, et eux-mêmes n'eurent de colère que contre celui qui obéissait ! Le prince d'Eckmühl à Torgau rencontra une résistance occulte à ses ordres de la part du général Thielmann, et en avertit le vice-roi d'Italie. Le maréchal Davout avait appris en Pologne à connaître cet officier étranger qu'il avait vu de près [1] ; il ne pouvait faire davantage. L'Empereur

[1] Après avoir pille, livré ou vendu le trésor du roi de Saxe, M. Thielmann était entré, par ordre, en 1809, dans l'état-major du maréchal Davout, qui ne l'aimait ni l'estimait, car il avait déjà et assez vilainement deux fois changé de patrie. En 1815, redevenu ouvertement notre ennemi, il commandait un corps prussien et résidait à Étampes. Le général en chef de l'armée de la Loire,

ayant son plan ne laissait pas assez de latitude au prince d'Eckmühl, et, en fait de plan, le meilleur est celui que les circonstances dictent au moment de l'action. Napoléon envoya d'abord ses ordres de Paris; puis finit par reléguer l'actif et énergique Davout à Brême, Hambourg et Lubeck, où il avait à contenir le pays et à former de bonnes troupes de pauvres petits conscrits sans expérience aucune.

Il n'entre pas dans nos intentions de raconter les détails militaires : le commerce anglais avait été frappé dans Hambourg; mais, en frappant le commerce anglais, on atteignait fatalement les Hambourgeois. Cependant, en partant pour la campagne de Russie, le maréchal Davout avait laissé le pays tranquille et soumis aux ordres qui émanaient de Paris. Cet état de choses dura jusqu'aux sinistres nouvelles venues de la Grande Armée; la ré-

géné pour le service des blessés, lui dépêcha son aide de camp de Trobriand qui l'avait connu autrefois, afin de réclamer la liberté de communication entre les deux rives. Notre ex-allié, insolent comme les heureux de mauvais aloi, tout en signant l'ordre, répondit à M. de Trobriand, qui avait été chargé de lui déclarer que l'armée ayant arboré la cocarde blanche les alliés ne pouvaient plus se montrer hostiles : « Il faut avouer, messieurs les Français, que vous changez souvent de cocarde! » L'impétueux aide de camp, blessé au vif du ton goguenard de cette remarque et peu endurant par nature, répondit brusquement en saisissant l'ordre enfin signé : « C'est possible, général!.. mais, en tous cas, il vaut mieux changer de cocarde que changer de patrie! » Puis il sortit sans saluer son ancien camarade, dont il savait trop bien l'histoire.

grande partie la conservation de la place et du corps d'armée. » Selon sa coutume, il ne parlait pas de la tête, de l'âme, qui dirigeait, qui inspirait ces admirables spécialistes et qui *avait su les choisir*. La nécessité d'emprunter à la banque était évidente : les emprunts furent faits avec toutes les précautions imaginables, mais ceux qui souffrent de la mesure la plus nécessaire la blâment ; l'avenir seul, étant désintéressé, sait être impartial,

Nous aimons à citer un mot du maréchal à propos d'un poste de vingt-cinq Français qui tint contre un corps assez nombreux d'ennemis, lequel abandonna le combat après sept heures, « *persuadé que les plus mauvaises places ne se prennent pas d'emblée quand des hommes de cœur les défendent.* » Ceci se passait à Stade, qu'il fallut bien abandonner deux jours plus tard.

Le corps danois, estimé de toute l'armée, dut négocier avec la Suède et traiter le 14 janvier 1814[1] : il le fit noblement, et nous lisons avec joie ces mots du maréchal : « La plus grande intimité avait régné entre les deux chefs, et le prince de Hesse a continué à donner au prince d'Eckmühl, dans un moment où avec la fortune on perd aussi ses meilleurs

[1] Les Danois ont bien eu quelque mérite à cette fidélité et à cette courtoisie ; au début de la guerre, l'Empereur, nous le verrons, avait écrit au prince d'Eckmühl de ne pas les ménager ; heureusement les ordres avaient été aussi adoucis que possible par l'esprit de politique et de justice de son lieutenant.

amis, des preuves de son affection, conduite qui honore son caractère et rappelle l'ancienne franchise militaire. »

Le combat du 9 février 1814, tout simple, tout vivant, a je ne sais quel accent homérique. Justice est rendue à chacun : le général Osten, le général Vichery, le général Pécheux, le général Leclerc, le général César de la Ville sont glorifiés par le maréchal qui se battait depuis quatre heures du matin, calme, prompt de coup d'œil, tout en s'exposant abusivement, parce qu'il le fallait pour raffermir les troupes. Sans cette victoire de huit mille hommes contre vingt-cinq mille, les Hambourgeois eussent pu exécuter leur projet d'assassiner les soldats français.

Revenant aux archives d'Eckmühl de l'année 1813, nous dirons avoir rencontré là des personnalités intéressantes et des lettres dignes d'attention, non-seulement du prince de Hesse, mais du prince de Reuss, du général Haxo, du maréchal Oudinot, du comte de Chaban. « *De cet homme loyal et dévoué, d'une intelligence aussi nette qu'étendue,* » dont le prince d'Eckmühl avait le portrait dans sa bibliothèque de Savigny, on aime jusqu'à l'écriture, qui porte un rare caractère de bonté. Quelques lettres financières, à la date du 18 septembre 1813, sont d'un haut intérêt, et un projet de rapport à l'Empereur est tout à fait remarquable.

Les affaires danoises, les menées de Monsieur, frère du roi, sont dévoilées par ces riches archives, trop peu explorées encore. Les rapports adressés à *S. A. le prince d'Eckmühl, gouverneur général des départements anséatiques,* sont innombrables ; les travaux des ponts, les rapports sur la flottille de Hoopte, sur la position et la marche de l'ennemi, tout est dit et redit à propos, heure par heure. Le général baron de Lauberdière, M. le baron de Breteuil, le chevalier de Pierre, rendent compte de l'approche de l'ennemi, de l'état des finances et des écluses ; grands et menus détails arrivaient au maréchal, qui contrôlait même les renseignements adressés à ses inférieurs. Le général Jouffroy lui redit les ordres donnés à l'artillerie et tient visiblement à l'avis *direct* du chef qui dirige tout, qui surveille tout. Rentrée des grains, réquisitions de chevaux, rien n'échappe au regard du prince d'Eckmühl : le général Jouffroy lui demande jusqu'à l'autorisation de faire vendre un cheval hors de service, au profit de deux de ses canonniers parvenus à s'échapper des mains de l'ennemi qui les avait faits prisonniers ; le maréchal écrit en marge : « *Ce n'est que trop juste.* » Cependant tous n'étaient point aussi pliés à la discipline, et, le 2 septembre 1813, le comte de Hogendorp, tout comme le colonel de Gonneville, se plaint avec respect que le maréchal veuille tout faire par lui-même. « *Il avait pensé,*

sur une lettre du général de Damas, pouvoir signer le permis de sortie du sieur de Schel; il se retire, il obéit, mais il croyait mériter plus de confiance surtout en l'absence du maréchal[1]. Le maréchal, sachant les agissements des émissaires de M. le comte d'Artois, devait beaucoup surveiller. Le comte de Hogendorp, homme distingué, se résigna à des communications à peu près quotidiennes avec le maréchal, qui continua donc, de loin, à diriger les travaux de Hambourg. Si quelques esprits *inquiets ou ambitieux se plaignaient du prince d'Eckmühl,* il était d'un autre côté entouré d'affections. Le général baron César de La Ville, chef d'état-major du 13e corps, se montrait l'ami le plus dévoué de son chef. Le baron de Breteuil, préfet des Bouches-de-l'Elbe, était dans les meilleurs rapports avec le maréchal. M. Jousselin, homme d'un rare mérite, investi de toute la confiance du défenseur de Hambourg, est resté fidèle à la respectueuse amitié qu'il avait conçue pour le prince d'Eckmühl.

Le général comte de Osten, Suédois, placé sous les ordres du maréchal, se soumet sans effort. Le général de division comte de Hogendorp finit lui-même par se sentir subjugué. Insulté par un chef de bataillon français, il porta plainte au maréchal, qui, de sa main, écrivit en marge de la lettre du

[1] Le prince d'Eckmühl était à Ratzbourg.

comte une note indignée sur le manque de discipline, ordonnant de traduire de suite l'officier coupable devant un conseil de guerre : « Je ne sais si celui qui existe est compétent : *consulter la loi* », paraphe énergiquement le maréchal, dont la bibliothèque renfermait toute une série de codes. Jamais il n'a un moment songé à substituer sa volonté à la loi ; aussi avons-nous consciencieusement dit plus haut que M. le duc de Fezenzac devait avoir accepté une version fausse d'un *châtiment infligé trop légèrement à un coupable*. Certaines sévérités légales sont d'ailleurs réellement bienfaisantes, car elles protègent la vie et la sécurité de tous.

Quel homme de bon sens oserait, par exemple, blâmer le prince d'Eckmühl d'avoir enjoint à un officier du nom de Foeler, *justement accusé* d'avoir reçu de l'argent pour laisser entrer des bestiaux malingres dans la place, de donner sa démission et d'aller attendre dans les prisons de Hambourg les ordres du ministre de la guerre?

Après cette digression qui nous a paru intéresser la mémoire du maréchal, nous dirons que le général Lemarois termine toutes les lettres adressées à « *son* cher maréchal » par les mots suivants : « *attachement sincère.* »

A propos d'une chute de cheval faite par le général Vichery, le 27 septembre 1813, le prince d'Eck-

mühl écrit la lettre la plus inquiète et la plus flatteuse.

Au baron Touzard, pauvre et mort pour le pays, le maréchal fait faire deux cercueils et on trouve 1717 francs de frais d'enterrement. On ne sait vraiment pas comment le maréchal pouvait résister au travail qu'il s'imposait.

Le 29 septembre 1813, le maire de Hambourg, dont se plaignait le préfet très justement, est mis en prison et enlevé la nuit pour éviter l'émotion. Hélas ! la guerre est la guerre et les vaincus en savent le terrible poids ; mais, de peur d'abus, le gouverneur assistait aux interrogatoires des déserteurs ; l'interrogatoire du Suédois Henrich est assez pittoresque.

Parmi ces graves papiers on trouve, non sans étonnement, une notice très bizarre, très romanesque sur le brillant Tettenborn, aventurier allemand, ami du prince Wittgenstein, un peu légèrement envoyé par l'Empereur au prince d'Eckmühl de par quelque influence féminine, ou peut-être parce qu'il avait été décoré de la croix de la Légion d'honneur pour sa conduite lors du bal Schwartzenberg. Le maréchal n'admetttait personne dans son intimité militaire sans avoir sondé sa vie, il savait d'ailleurs que Tettenborn avait passé par la Russie ; un des hommes de sa police, chargé de le renseigner, raconte par le menu cet étrange personnage : le jeu, le vin, les

femmes et partageant sa vie ; il a même été jusqu'à [illegible] la cassette d'une dame de Hambourg par [illegible] au consul général de Prusse [illegible] a quelques années. [illegible] encore ! Cet [illegible] russe, [illegible] et répandeur de libelles, [illegible] de la Porte-Saint-Martin ; [illegible] mémoire avait un réel talent littéraire. Quelle différence entre cet étranger et le colonel Pierre, hardi faiseur de reconnaissances, quelque peu soldat d'aventure, mais sympathique, mais [illegible] comme les vrais braves !

Le 2[illegible] septembre 1813 nous voyons le maréchal commander des rentrées d'argent lointaines, dangereuses, et son dernier mot est toujours celui-ci : « Laisser ignorer le chemin que l'on prend. »

La prudence et la réflexion présidaient à tous les actes du prince d'Eckmühl, et cependant les hostilités contre lui recommencent : le 17 septembre, le major général ordonne de renvoyer à la Grande Armée les parlementaires Suédois [1]. Ceci nous

[1] Le général baron Berthezène reproche au maréchal Davout d'avoir mécontenté la Suède par sa conduite envers la Poméranie suédoise ; mais le maréchal obéissait aux ordres les plus formels. De Saint-Cloud, le 5 juillet 1811, l'Empereur lui écrivait : « Mon cher cousin, je lis avec attention le 82e procès-verbal des séances du conseil de Hambourg... Les marchandises coloniales venant de Suède doivent être confisquées, car elles viennent d'Angleterre. Les denrées coloniales venant de Prusse doivent être confisquées, car elles viennent d'Angleterre. Toute denrée coloniale, de quelque

semble le premier coup d'épingle. Le maréchal avait le tort de ne pas cacher au *maître* les mauvaises nouvelles. Le 17 septembre 1813, le jour même où, avant de garder un silence plus glacial encore, Berthier envoyait à Davout cette rude dépêche, nos troupes ayant eu une affaire désastreuse, le prince d'Eckmühl la racontait en ces termes : « On répare le mal, mais on ne peut, hélas ! réveiller nos pauvres morts. »

Que d'heures sombres attendaient le généreux soldat qui savait si bien sentir et aimer, puis encore admirer toute chose grande et noble! L'ordre du jour par lequel il annonce aux assiégés français la mort du comte de Chaban, dans sa simplicité toute vibrante de douleur, dépasse, de par l'inimitable splendeur du vrai, les plus éloquentes oraisons funèbres froidement méditées.

Retournant un peu en arrière, après les quelques pages explicatives que nous avons pensé devoir

lieu qu'elle vienne, doit être confisquée : ceci doit vous servir de direction pour Dantzig... Portez une attention particulière à cet objet, qui est majeur... Vous devez empêcher toute correspondance avec Gothembourg, sans éclat... Faites ouvrir toutes les lettres et que tout ce qui aurait trait à l'Angleterre soit supprimé. Envoyez des espions, et sachez s'il y a des marchandises coloniales dans le Holstein et si l'on continue à en recevoir. Parlez clair aux agents danois et prenez des mesures pour confisquer toutes ces marchandises. J'attends des satisfactions sur l'outrage que mon pavillon a reçu à Stralsund. Je me déciderai peut-être à vous donner l'ordre d'occuper la Poméranie suédoise. Vous chargeriez, dans ce cas, des agents de saisir simultanément toutes les marchandises coloniales qui se trouveraient dans la Poméranie. Sur ce, etc., etc. »

donner, nous revenons avec bonheur à la correspondance même du maréchal.

A MADEMOISELLE JOSÉPHINE DAVOUT.

Thorn, ce 1er janvier 1813.

J'ai éprouvé, ma chère petite Joséphine, dans les derniers mois de l'année qui vient de finir, beaucoup de satisfaction en apprenant que ta bonne petite maman Aimée était satisfaite de sa Joséphine sous tous les rapports : tu prends le vrai chemin de ma tendresse : continue à faire tout ce qui dépendra de toi pour être la digne fille de mon Aimée et à mériter qu'elle me dise dans toutes ses lettres du bien de ton caractère et de ton amour pour tes devoirs, de ton assiduité et bonne volonté pour prendre les leçons de tes maîtresses, et tu me prouveras ton attachement.

J'ai prié mon Aimée de te donner tes étrennes ; je te charge de faire mille caresses de ma part au petit Louis et à l'enfant dont ma femme a dû accoucher dans les derniers jours de décembre.

Je t'embrasse de toute mon âme,

Ton bon petit papa

LOUIS.

Thorn, ce 1er janvier 1813.

J'ai employé ma journée à écrire à nos petites, à ta bonne mère et à ma sœur : permets-moi de te prier de faire remettre cette dernière lettre par Laforest, et d'avoir la complaisance de remettre toi-même les autres. Je te prierais de donner un tambour à notre

Louis, si cela ne faisait pas autant de bruit ; j'ajournerai donc ce cadeau à l'année prochaine, à raison de l'état où tu te trouves : je te prie d'y suppléer en faisant mille caresses à notre petit *Bouton de Rose :* ne m'oublie pas près du nouveau-né ! Reçois mille baisers de ton bon et fidèle Louis, qui sera en 1813, et en toutes les autres, dans la disposition de tout faire pour rendre heureuse son excellente Aimée, dont il apprécie les rares et excellentes qualités.

Jamais mari, n'ayant, nous le répétons, rien à faire qu'à se montrer aimable pour sa femme, a-t-il employé des formes aussi courtoises ? La plus extrême tendresse n'engendre jamais la familiarité dans cette correspondance. Le 2 janvier, le maréchal écrit :

J'ai reçu la lettre de Laforest et celle de ton excellente mère, enfin un petit paquet de cheveux de notre second fils : je suis doublement transporté de ton heureux accouchement et de ce que tu nous a donné un second fils, le premier n'en sera que mieux élevé. Je ne veux te parler aujourd'huy que de ma joie. . . . .

J'ai profité de toutes les occasions pour te donner de mes nouvelles. Je n'étais pas en position d'en avoir beaucoup. Si le général Compans a écrit le 3 décembre à sa femme, il n'était pas avec moi comme tu le supposes : il ne suivait plus depuis douze ou quinze jours le corps d'armée. Il avait quitté sa division, ne pouvant plus la commander. Son bras lui faisant mal par le froid, il suivait le grand quartier général. Aujourd'huy je ne veux pas entrer dans des détails, d'autant plus qu'il y

cruel de penser à tout ce que le maréchal a dû souffrir... *à tout prévoir, à tout voir, sans pouvoir rien empêcher*. Entre les mille traits dirigés contre le prince d'Eckmühl, un des plus sensibles a dû être l'injustice de Napoléon envers lui lors de la retraite de Russie ! Le maréchal aimait sérieusement l'Empereur ; ne l'avait-on pas vu, blessé, avant même de songer à se faire panser, étendu sur un brancard, le chercher au travers de l'incendie de Moscou ? Hélas ! combien il a dû être froissé et dans son admiration et dans son affection, puis encore dans sa juste dignité !

Thorn, le 4 janvier.

Tu es aussi bien que possible pour ton état ; notre Louis a percé une nouvelle dent qui, je suppose, est la dix-septième. Il ne manquerait rien à mon bonheur si j'étais près de toi et de nos enfants : toutes tes lettres, les preuves que j'ai de ton attachement me font vivement désirer ce bonheur, et le moment où le service de l'Empereur me permettra d'en jouir.

Si tu as l'occasion de voir la comtesse d'Alton, annonce-lui que le 1er corps vient de perdre son beau-frère, le général (*nom illisible*) qui a succombé aujourd'hui à une forte maladie, résultat de ses fatigues dans cette campagne : qu'elle prépare sa sœur à son malheur : j'ignore où elle est.

Recommande à Laforest de faire chaque jour un petit recueil des ragots de mon petit Louis, et de me les envoyer chaque courrier. Ces phrases devront faire de

jolis coq-à-l'âne qui me feront bien rire. Je l'embrasse de tout mon cœur ainsi que son frère et ses deux sœurs.

Un billet, qui porte la même date, répond à de bonnes nouvelles par ces mots :

Il y avait bien longtemps que je n'avais éprouvé autant de satisfaction personnelle. Je me réjouis d'autant plus de la naissance d'un second fils que l'éducation de Louis n'en sera que meilleure. L'expérience des autres nous avait appris qu'un fils unique est presque toujours mal élevé. . . . .

Le même courrier m'a apporté une lettre très aimable du duc de Frioul, à qui j'écrirai par la première estafette : son souvenir m'a bien touché.

Thorn, le 6 janvier.

Je t'avoue, que je suis obligé de me raisonner pour ne pas avoir la maladie d'aller embrasser mon Aimée, mes enfants et le nouveau-né. Un temps viendra où j'aurai ce bonheur, j'en jouirai dans toute sa plénitude : je serai le complaisant de nos petites et le camarade de polissonnerie de leurs frères ; quant à la mère, je serai aux petits soins, et je ne négligerai rien de tout ce qui pourra être bon pour le rétablissement de sa santé. . . . .

Desessart me prévient qu'il a pris à Stettin pour faire son voyage une voiture que j'y avais laissée et qu'il doit te rendre ; ayant tout perdu c'est la seule qui me restait ; mais j'en acheterai une avec grand plaisir si j'ai un voyage à faire. . . . .

Je suis bien soulagé depuis que j'ai appris que ton dernier accouchement n'avait pas ressemblé à celui de notre petit Louis. Je ne sçais pas, mon Aimée, exprimer ce que je ne pense pas, et, lorsque je t'ai si souvent parlé de vives inquiétudes, je les éprouvais, et, malgré que je sache par expérience que les étrangers ne partagent pas nos émotions, je n'étais pas le maître de ne pas les exprimer.

Est-ce bien l'écriture de nos petites?. . . Rappelle-toi, mon Aimée, que tu m'as promis d'empêcher qu'on ne m'abuse sur le talent et les progrès de nos enfants.

. . . .

Cette lettre nous semble une des plus touchantes: elle nous montre le maréchal, à peine échappé aux plus terribles dangers, rêvant les joies de la famille, se composant tout un conte bleu de bonheur domestique pour distraire sa pensée des sombres présages ; puis, toujours prêt à donner, — même ce qu'on lui prend, — générosité entre toutes difficile, car on ôte la joie d'offrir à l'être que l'on dépouille ! Enfin, nous voyons ce grand amoureux de la vérité n'osant pas se réjouir de la jolie écriture de ses filles avant d'être assuré *qu'on ne le trompe pas* par un bien faux et bien mauvais, mais très ordinaire besoin de flatter la vanité des parents !

Ce 7 janvier, Thorn.

Tu me dis que tous nos enfants se portent bien, et, cependant une lettre de Beaumont, du 25, me parle

d'une fièvre de rhume de notre Léonie ; il faut que cela soit de bien peu de conséquence puisque tu ne m'en parles pas, ni ne me laisses voir d'inquiétude, . . Il me semble que je devinerais à ton style si tu en avais de cette nature. . . . .

Piémont, que Desessart avait laissé malade, vient de me demander de l'argent pour aller rejoindre son maître : je lui en ai donné, et je l'ai chargé aussi de te remettre mon épée dont la garde a été brisée le 7, à la bataille de la Moskowa. Je ne me suis point ressenti dans la marche de cette petite contusion, dont je conserve une cicatrice que le temps ne fera pas passer, ainsi que celle de la cuisse droite : elle sera pour notre Louis ; je lui envoie mille caresses, ainsi qu'à Jules et à nos deux petites.

Qu'est devenue cette précieuse épée ? Et que me plaît cette lettre, qui montre bien le caractère du maréchal, lequel avait fanatisé tous ses serviteurs, même un Prussien !

Thorn, le 8 janvier 1813.

Tu me dis que je n'ai plus rien à désirer sous le rapport de mes enfants, et que tu te flattes aussi que je ne suis pas mécontent de mon Aimée. Tu m'as commandé l'estime et l'attachement le plus vif : chaque jour tu justifies les sentiments que je te porte. Je suis certes très attaché à mes enfants, mais ce que j'éprouve pour eux est bien faible en comparaison de ce que je sens pour toi !

Tu observes, mon amie, que nous n'avons de vœux à former que pour notre réunion : quelque vifs que

soient les vœux que tu formes à cet égard, les miens ne leur cèdent en rien, et ce sera alors que tu verras que ton Louis non-seulement n'est pas mécontent de son Aimée, mais qu'il apprécie tout ce qu'elle vaut, comme mère, comme épouse et comme femme.

Mon rabâchage à l'égard du répertoire de Louis te prouve combien je mets de prix à son succès. Les éloges que tu donnes à sa détermination et à son esprit entier me font plaisir, persuadé qu'il y joint de la bonté. . . . Sa petite jalousie envers madame Conty m'a amusé : il se conduit ou comme mon rival, ou comme mon chargé de pouvoirs. . . . .

La lettre du 9 est une lettre d'affaires ; le maréchal s'excuse à l'avance pour le cas où il devrait toucher aux revenus de la saline : il doit tout acheter : chevaux, etc., etc. Il écrit à Varsovie et ne prendra qu'à la dernière extrémité sur Nauheim, dont le revenu a été de 510,558 fr. 32 centimes, les sels de 1811 n'ayant été vendus qu'en 1812. Le maréchal se loue de l'administration de M. Lefèvre. Il y a quelque chose de touchant à voir ce grand soldat s'excuser de toute dépense personnelle et penser toujours aux embarras de sa femme.

Thorn, le 10 janvier.

Je regrette, mon Aimée, de t'avoir fait connaître mon dénuement : je t'ai tourmentée par là et donné beaucoup de peine. J'accepte ta proposition de m'envoyer ta calèche, chargée des différents effets que tu te

proposes de m'acheter ; n'y mets pas, cependant, le lit de fer : je préfère une peau d'ours semblable à celle que tu m'avais précédemment envoyée et qui m'a bien servi pendant toute la campagne. Je l'ai conservée jusque près de Kowno, c'est là seulement qu'elle m'a été prise. J'ai conservé quelques chevaux de selle, mais aucun de voiture. Je n'aurai à l'avenir que deux petites voitures, mais beaucoup de chevaux de bât : ils passent partout. . . . .

Je n'ai pas d'autres nouvelles de M. de Castries que celles que je t'ai mandées : tout, malheureusement, me porte à croire qu'il aura été pris ou tué auparavant d'arriver à Vilna en allant porter des ordres : j'ai écrit, mais je doute si j'obtiendrai des informations. Je réitérerai mes demandes, et, si je reçois des nouvelles, je t'en informerai pour que tu puisses les transmettre à madame de Mailly. . . . .

J'ai appris que Desessart avait pris à Stettin la dormeuse que j'y avais laissée : il sçavait cependant bien que je n'avais pas d'autre voiture, non-seulement de voyage, mais d'aucune espèce ; j'eusse préféré qu'il l'eût laissée et qu'il s'en fût procuré une pour son voyage : au surplus, ne lui parle point de mon observation, qu'il pourrait regarder comme un reproche de mon égoïsme.

L'égoïsme du maréchal est réellement la pierre philosophale que nul n'a su trouver ; mais la malice est sœur de la bonté, et cette phrase d'une lettre datée du 11 janvier nous le dit :

Dans ma lettre d'hier, je me plaignais que Desessart

m'eût emmené la seule voiture qui me restât. Je vois, par une lettre du 1er janvier qu'il m'a écrite d'Erfurt, où il a été arrêté deux jours pour indisposition, qu'il m'y a laissé par discrétion cette voiture ; suivant lui, c'est parce qu'il a supposé qu'elle pouvait m'être utile : un incrédule pourrait supposer que cette voiture était trop pesante et prenait trop de chevaux de poste. Il faudrait connaître, pour sçavoir à quoi s'en tenir, s'il était ou non en fonds : plaisanterie à part, la voiture est à ma disposition : cela me suffit.

Dans une lettre du 14 janvier nous trouvons une parole de stoïque, mais bien amère :

Le général P*** est plein d'existence : jamais homme ne m'a inspiré plus de mépris que *lui* : on ne peut se faire une idée de son amour pour la vie. Le général Jouffroy se porte bien, il est avec moi dans ce moment : quant à ce pauvre de Castries, je t'ai mandé tout ce que j'en sçavais.

Thorn, le 15 janvier 1813.

Je t'avais promis, mon Aimée, à l'époque de ton rétablissement, de t'expliquer quelques phrases obscures sur notre campagne : il faudrait entrer dans trop de détails sur des peines d'âme qu'a éprouvées ton Louis; elles ont été si vives que, malgré qu'il te soit très attaché ainsi qu'à ses enfants, il se serait détruit s'il avait eu une heure de suite des idées d'athéisme. Ce qui l'en a empêché, c'est l'espérance qu'il reste quelque chose de nous : alors notre souverain appréciera ses amis et ses ennemis : fasse le ciel qu'il les connaisse bientôt,

car ils nous font bien du mal! Peut-être qu'il les connaîtrait déjà, si je n'étais pas aussi délicat[1]. . . . . .

Je suis dans l'intention de déchirer cette lettre, et cependant je la laisse partir, étant persuadé qu'elle ne te causera aucune peine : elle te rappellera mes malheureux pressentiments de Stettin. Le mal prévu est venu si grand que l'Empereur ouvrira les yeux.

Cette lettre nous semble belle entre toutes : ayant

[1] On sent ici le cœur du prince d'Eckmühl déborder d'amertume : il avait tout prévu, tout préparé, et il vit ses efforts réduits à néant! Dès le début de la guerre, l'Empereur (sans doute afin de diminuer les moyens d'action du maréchal Davout) commit l'immense faute de donner trois des glorieuses divisions du prince d'Eckmühl au vaillant mais versatile Murat.

Le roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, jugea ensuite qu'il était au-dessous de sa dignité royale d'obéir à un simple maréchal et partit pour ses États sans même communiquer au prince Poniatowski les ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, ordres dont le but était de diviser l'armée russe. Vainement la bataille de Mohilow, livrée par le prince d'Eckmühl avec deux de ses invincibles divisions, ajouta une nouvelle page à l'héroïque légende du corps d'armée qu'on avait vu agir pour le salut de tous à Auerstaëdt, à Eylau, à Thann, à Eckmühl : c'était là trop de gloire! Napoléon refusa impérieusement de laisser agir son lieutenant, qui pouvait terminer la guerre dès son début.

Une seconde fois, dans le village d'Abramon, où l'on s'était réuni en se réveillant d'un rêve de victoire pour arrêter un plan de retraite, l'opinion du prince d'Eckmühl, vivement soutenue par son expérience, fut de nouveau méconnue et sacrifiée à celle de Murat! L'avis du maréchal Davout était de prendre par la route de Médyn, praticable, tracée dans un pays cultivé et où l'armée aurait pu trouver des ressources. Les mauvaises heures venues, à Wiazma, à Krasnoé, les troupes furent héroïques, victorieuses, marchant encore, quoique sans chevaux et sans vivres, calmes, fermes, leurs aigles et leurs généraux en tête! Hélas! que de douleurs perdues et que de souffrances l'on aurait pu éviter en écoutant les sages conseils du chef expérimenté que l'on punissait d'avoir eu trop hautement raison, en l'accusant des malheurs *qu'il avait prévus sans pouvoir les empêcher!*

tout prévu, ayant lutté jusqu'au bout quand tous l'abandonnaient, le maréchal s'est vu calomnié et ridiculisé dans les journaux officiels, sans pouvoir réclamer; heureusement il espérait en la lumière éternelle, et fièrement il se taisait. Que de douleurs on entrevoit au travers de cette plainte discrète! mais que la lettre du 16 est donc touchante[1]!

[1] [illegible] de noirs sentiments et de sombres mystères [illegible] sourdement dans la plainte étouffée [illegible] maréchal, qui se taisait par amour pour son pays.

L'inconstance, la méfiance et la dureté faisaient partie de la [illegible] de Napoléon. M. Collot, dans les [illegible] notes de son poème intitulé : *la Chute de Napoléon*, raconte [illegible] anecdotes ignorées et dignes de méditation. La [illegible] l'Empereur, déjà impatiente des familiarités de son ancien camarade, traite Lannes à l'occasion des dépenses [illegible] *par ce général*, à l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré, soulève la colère d'Augereau aussi bien que celle de Lannes, qui déverse son indignation en racontant longuement ses [illegible] avec peine calmées par Joséphine à son ami M. Collot. Lui-même indique qu'il fut personnellement très mal traité, après avoir été [illegible] en Italie comme *homme nécessaire*, puisqu'il subvenait de ses propres deniers aux besoins de l'armée. Il refusa [illegible] le général Bonaparte en Égypte; cependant, on ne saurait l'accuser de parti pris de malveillance, car, s'il raconte [illegible] de Napoléon pour Robespierre, et, s'il croit à sa volonté de faire mourir le duc d'Enghien, il exalte le génie guerrier [illegible] le général Bonaparte fit preuve en Italie. Après [illegible] ces notes et surtout le récit des indignations du général Lannes, comment s'étonner de l'injustice et des perfidies de Napoléon envers le maréchal Davout? Il nous semble que l'on pourrait résumer l'Empereur et son lieutenant, le premier par cette parole [illegible] des auditeurs de son terrible éloge du *droit* [illegible] l'infâme Robespierre : « Je crains que cet homme n'aime mieux à faire du bruit que du bien! » et le second par un adage bien connu, qui raconte toute la vie de Davout : *Fais* [illegible] *que pourra.*

Hier soir, dans mon lit, j'ai réfléchi à ma lettre et regretté de te l'avoir écrite, dans la crainte qu'elle ne te donne des inquiétudes, ou que cela puisse te faire supposer mon attachement moins vif : je rétracte, mon Aimée, tout ce qui pourrait être interprété de cette manière. On peut donner même un autre mot que celui d'attachement aux sentiments que j'éprouve pour toi ; pour mieux dire, il faudrait le rendre par plusieurs mots, entre autres par ceux d'amour, d'estime, de tendresse, etc., etc. . . . .

Le temps ne fait que fortifier ces sentiments. . . . .

Il y a une crainte, une délicatesse féminine en même temps qu'une trempe d'âme toute masculine dans ces lignes : l'idée de *faire souffrir* était une souffrance cruelle pour le maréchal Davout, dont les fatalités de la profession commandaient, hélas ! aux larmes !

Le 17 janvier, tandis que le maréchal remercie tendrement sa femme « des excellentes bottes fourrées » qu'on lui a envoyées et s'écrie : « Que d'obligations n'ai-je pas à ta sollicitude pour ton Louis ! », la maréchale, peut-être à la même heure, lui adressait, de son lit d'accouchée, les gracieuses lignes que voici :

J'ai éparpillé ce matin les matériaux du plus charmant tableau, du plus propre à te plaire pour m'entretenir avec toi, excellent ami. J'avais tes quatre enfants sur mon lit : j'ai rendu Jules à sa nourrice, quoiqu'il

eût ses grands yeux bleus tout grands ouverts ; j'ai fait donner un petit morceau de pain d'épice à Louis pour le consoler de son renvoi ; Joséphine a pris sa poupée, Léonie son Berquin, et ton Aimée sa plume. Aussitôt la date mise, on m'a apporté ta lettre du 10 ; je reçois maintenant exactement de tes nouvelles. . . . . . .

Suivent mille tendres détails sur le nécessaire composé par ses ordres de tous les objets habituels de la toilette du maréchal, et la maréchale termine ainsi cette causerie :

Toute à toi, mon Louis, mon unique bien, car toi et nos enfants, ce n'est qu'un, jusqu'à mon dernier soupir.

AIMÉE.

Le 15, encore de Paris, la maréchale s'excuse d'avoir ouvert une lettre au timbre du maire, qu'elle croyait une quittance : « Autrement, je l'aurais envoyée comme toutes celles qui te parviennent sous mon couvert, c'est-à-dire sans la décacheter. . . »

La courtoisie des formes entretient certes la grâce des relations, et de tels procédés seraient un bon exemple à suivre pour les jeunes époux d'aujourd'hui, amoureux du sans-gêne. La princesse d'Eckmühl se désole ensuite et peint sans y songer, avec énergie, une des difficultés du moment.

Je n'ai pas encore *un* cheval des quatre que j'avais cru pouvoir te promettre ; la quantité de militaires qui

se trouvent ici, et les arrêtés pris pour se procurer des chevaux pour le service, les rendent on ne peut plus rares : on les enlève à tout prix, dès qu'ils paraissent à peu près convenables. . . . .

La visite de Julie et celle de la duchesse de Frioul, qui m'a amené sa belle petite fille, ont occupé toute mon après-midi. J'ai fait connaître à cette dernière, qui est parfaite pour moi, combien tu as été sensible à la lettre du duc. Elle m'a dit qu'il t'écrit souvent.

Le 19, de Thorn, le maréchal dit avoir enfin reçu toutes les lettres de sa femme, et s'écrie :

Je ne regrette pas les heures de sommeil qu'elles m'ont ôtées. . .

Et le 20 :

Que de reconnaissance ne te dois-je pas pour ta prévoyance ! J'y suis d'autant plus sensible qu'elle n'est pas seulement le fruit de l'amour de tes devoirs, mais aussi, j'aime à le croire, celui de ton attachement pour ton Louis.

La saison est devenue rigoureuse ; mais, grâce à toi, j'ai gants, bottes fourrées, vêtements, enfin tout ce qui peut l'adoucir.

Et le 13 :

Ta simple assertion, mon Aimée, était suffisante pour déterminer ma croyance, et, quelque foi que j'aie en Desessart, j'en ai une plus grande et sans comparaison en toi.

Il y a un si bienfaisant parfum de noble et honnête amour dans les intimes causeries de ces deux cœurs que nous ne résistons pas à laisser, le 20 janvier, parler la maréchale. Dans la crainte de troubler son mari, elle ne lui a pas dit que sa garde, Mme Conty, lui a été enlevée trop tôt par les couches prématurées de la comtesse Daru ; mais les lettres de Thorn vaudront mieux que tous les autres soins. Puis elle raconte les grâces de ses enfants : « Nous ne cessons de nous entretenir de toi, ou des moyens de t'être agréable ; » — et s'étend ensuite longuement sur le chapitre, — si important, — des chevaux. Elle en a acheté deux normands excellents pour la selle ; elle a commandé un fourgon ayant la voie des chemins allemands, avec des compartiments pour les cartes : on cherche quatre bons chevaux de fourgon, ayant au moins six ans, pouvant faire d'excellents maillets de poste, et de même robe afin de pouvoir être attelés à une voiture. La maréchale enfin parle après l'épouse :

Je t'ai renvoyé, il y a trois jours, une lettre du maire de notre arrondissement. Je n'ai pas cru devoir attendre ta réponse pour satisfaire à ce qu'on demande, d'autant qu'on est venu aujourd'hui pour la seconde fois inspecter mon écurie. Dans toute ma brillante cavalerie, on n'a désigné qu'un cheval (dit Clampin), parce qu'on ne prend ni chevaux entiers, ni chevaux hors d'âge. J'attesterai, quoique n'ayant pu fournir mon

contingent de deux chevaux, qu'on ne s'est pas montré trop difficile. Sachant que l'archichancelier a donné de l'argent, j'ai écrit au maire pour lui faire même proposition : je t'envoie sa réponse. Je viens de penser que j'ai une petite pouliche qui est très commune, mais bien propre à monter un chasseur, que j'enverrai demain avec le cheval que l'on a accepté ; elle vaut bien mieux, et cela me fera grand plaisir, désirant vivement que l'armée soit bien montée, si le plus ardent de mes souhaits ne peut s'accomplir sans une campagne. On a conduit à Corbeil tous les chevaux que j'ai à Savigny; on a désigné le meilleur dans les trois de labour, mais il est déjà bien vieux. Je crains qu'on ne fasse de bien mauvaises emplettes; je voudrais avoir du bon qui te fût inutile *personnellement* ; je le donnerais de grand cœur et consentirais à être absolument sans chevaux jusqu'à la paix.

Le 24 janvier, en réponse à la plainte discrète du maréchal, datée de Thorn, sa femme lui écrivait le 15 janvier :

Tu es tout pour moi. Je ne supporterais pas d'inquiétudes sur ta santé. Je sens tes déplaisirs plus que toi-même, celui d'être méconnu est un des plus *grands* : notre conscience peut pourtant l'adoucir et le rendre bien supportable : sans la force d'âme que je te connais, je redouterais les dispositions dans lesquelles tu t'es déjà trouvé ; mais elle te fera toujours surmonter les peines que tu auras à subir. Je me flatte que mon souvenir et celui de tes quatre charmants enfants seraient de bons et fidèles auxiliaires, s'ils étaient *néces-*

saires. Ne crains pas de penser avec moi quand tu en éprouveras du soulagement. Je connais ton cœur : tu m'as souvent dit et prouvé que je le possède.

Le 24, de Thorn, le maréchal disait de son côté :

J'ai reçu avec ton petit billet d'annonce de la naissance de notre Jules, de ses cheveux : il faut, mon Aimée, que je sois bien avant dans toutes tes affections pour avoir de telles idées dans un tel moment. Je n'avais pas besoin de ces nouvelles marques de ta tendresse pour y croire, mais elles m'ont vivement touché. . . . .

La plupart des généraux se rendent à Paris ; quelque désir que j'aie d'aller embrasser mon Aimée et ses enfants, je regarderais une pareille demande comme inconvenante, ou du moins elle est tout à fait contraire à ma manière de voir. Si les bruits de paix qui circulent se réalisent, quel plaisir n'aurai-je pas à exécuter notre projet de te conduire aux eaux ?...

Fais connaître à M. Lefebvre tes intentions sur la proposition d'achats de bois... Je ne me suis pas assez corrigé du défaut de ne pas assez réfléchir sur nos affaires d'intérêt, je dis facilement un *oui* pour en être débarrassé.

Lorsque le maréchal Oudinot est parti de Dantzick, sa blessure prenait une bonne tournure, je m'en suis bien réjoui, car j'avais regretté cette blessure, comme ami et comme Français.

J'avoue que cette indifférence de ses propres intérêts me plaît à rencontrer chez un homme qui

ne trouvait aucun détail petit ni superflu quand il s'occupait des affaires de la France.

Le 26, le maréchal écrit à sa femme :

Tu sçauras sans doute que le roi de Naples nous a quittés sans crier gare; c'est le vice-roi qui commande : les affaires de l'Empereur ici ne pourront qu'y gagner.

Il fallait de graves motifs au maréchal pour parler ainsi, son esprit de justice dominant ses moindres mouvements : ainsi, le 27 janvier, privé de tout, il écrit à sa femme :

Je suis informé que la calèche que tu m'as annoncée est arrivée à Posen. Par un malentendu on l'a fait rétrograder sur Custrin : c'est le duc d'Istrie qui lui a donné cette direction ; son motif était de m'obliger ; — aussi, malgré que ce soit un contre-temps, je ne lui en ai pas moins d'obligation...

Ne m'achète pas de chevaux, le voyage leur ferait du tort, et dans ce pays j'en trouverai d'aussi bons et de plus acclimatés, ce qui est un grand avantage.

Tu peux faire dire à Mme Krazinska que son mari a été indisposé, mais qu'il est bien rétabli et maintenant avec son régiment.

Desessart m'a donné de petits détails sur les jeux de notre Louis; il me semble que je ferai bien ma partie et que j'irai de « *queu queur* » et, que « *petite maman* » se moquera plus d'une fois du grand Louis polissonnant pour son compte avec le petit Louis et par la suite avec Jules.

Le maréchal cherchait à oublier ses chagrins en se réfugiant en pensée parmi les siens; une lettre de la maréchale, datée de Paris ce même 27 janvier, va nous révéler une triste vérité : l'injustice humaine n'a pas de bornes, et l'orgueil blessé est de mauvais conseil :

Je n'ai pas reçu de lettres de toi aujourd'hui, mon unique ami; mais j'en ai lu une dans le *Moniteur*. Je t'avoue que je n'ai pas reconnu ta manière d'écrire accoutumée, qui est claire, énergique et noble, tandis que rien ne l'est moins que cette phrase qui est sûrement tronquée : « Une grande quantité de mes hommes (te fait-on dire) s'est éparpillée pour chercher des refuges contre la rigueur du froid, et beaucoup ont été pris. »

Je suis convaincue que tu ne dis jamais *mes hommes* en parlant des soldats : personne n'honore plus que toi ce titre et tu as bien raison, car, en parlant des hommes on a rarement du bien à en dire, et, en parlant des soldats on sait qu'on parle de gens d'honneur sans jalousies, sans petites passions, et toujours prêts à mourir sous leurs drapeaux. On a toujours un but pour s'écarter de la vérité, et ce serait en vain, mon Louis, que tu aurais cherché à dissimuler tes pertes. Chacun sait ici que la majeure partie du 1er corps a été constamment l'auxiliaire de tous les autres, et que ses pertes ont été considérables pendant notre glorieuse marche sur Moscou. Les fatigues, la rigueur de la saison au retour n'ont pas dû le refaire, mais je ne pense pas qu'il te soit arrivé pire qu'aux autres : je crois, au contraire, que la débandade dont on nous a parlé dans le vingt-neuvième bulletin n'a dû se manifester parmi



les troupes de ton commandement que lorsqu'il y a eu impossibilité absolue de penser à les rallier. Lors de l'ouverture de la campagne, on ne cessait d'en vanter *la tenue, la discipline et le bon esprit.* On ne perd pas dans un moment une supériorité *réelle;* mais pour être prisé à sa valeur (surtout dans la carrière des armes), il faut n'avoir pas tout contre soi. Quel que soit le mal, l'injustice est le plus grand mal; néanmoins je suis convaincue qu'elle n'abattra jamais une âme telle que la tienne et que tu n'es pas plus navré qu'un autre : quelque *navré* que tu sois, tu sais remonter le courage des autres, au lieu de l'abattre. J'ai été trop à même d'en faire la triste expérience; et, d'ailleurs, si des pertes *plus qu'ordinaires te navrent,* je suis convaincue que tu ne mets pas le public dans ta confidence. — La lettre du maréchal Ney, qui est écrite pour lui, est sur un autre ton que je n'aime pas mieux : la fin de la tienne est trop larmoyante, et la sienne un peu fanfaronne...

Ne me sais pas mauvais gré, mon unique ami, si je suis sortie de la sphère un peu étroite que les hommes nous ont dévolue, en épiloguant, en commentant et en jugeant; je ne puis être *étrangère* à ce qui te touche, voilà mon excuse; du reste, je trouve tout bon et bien, ou plutôt je ne m'informe de rien.

Le cœur de l'épouse ne s'était point laissé abuser : l'Empereur ne pardonnait pas au maréchal d'avoir trop justement prévu les dangers et les suites de cette campagne, et, après l'avoir chargé de la plus lourde tâche, c'est-à-dire de protéger la retraite, il avait permis à quelques-uns de ces lâches courtisans toujours prêts à flatter les mauvaises passions des

puissants, afin d'en tirer leur profit d'envie, d'insérer au *Moniteur* de ridicules lettres du maréchal dont le but était de prouver que le froid, les privations avaient troublé le lucide cerveau dont le vrai, dont le grand tort était d'avoir trop bien jugé et prophétisé !

Impossible de répondre à ces *lignes officielles*, que l'Empereur démentait sans le vouloir en chargeant ce *grand fou* de reconstituer son armée, en le gardant loin de Paris, des siens, dans un exil cruel, calomnié, où il se vengeait en se taisant et en travaillant pour la France. Gagner des batailles peut être un hasard heureux, mais se taire sous l'outrage, mais oublier ses plus justes sujets de rancune pour servir la France en servant un maître ingrat, dont le cœur ne valait pas le génie, voilà la vraie, l'éternelle grandeur!... Le cri étouffé du 15 janvier 1813[1], recueilli par le juge suprême, doit, dès la terre, parer ce noble front d'une auréole de lumière. Quelle consolation pour cette âme aimante de se voir deviné, compris par une femme tant appréciée ! Ces deux figures reposent le cœur et les yeux.

Thorn, le 28 janvier 1813.

Je t'envoie, ma chère Aimée, deux lettres de M. de Castries : je les ai reçues avec un bien vif plaisir, puis-

[1] « ... Ce qui a empêché ton Louis de se détruire, c'est l'espérance qu'il reste quelque chose de nous, » etc., etc.

qu'elles m'ont rassuré sur l'existence de cet officier pour lequel j'ai beaucoup d'estime : je vais lui faire passer cent louis; tu peux donner cette assurance à sa tante.

Posen, le 29 janvier.

J'ai quitté Thorn, les troupes du 1er corps ayant été relevées par une garnison bavaroise. Nous devons aller à Stettin : les troupes sont parties d'ici aujourd'hui. Je compte, pour ce qui me concerne, rester près du vice-roi quelques jours, et ensuite je me rendrai en poste à Stettin pour y arriver en même temps que les troupes...

Je vois par ce que tu m'as mandé que l'on s'occupe sérieusement et avec activité de réorganiser la cavalerie et de faire des levées d'hommes : j'ai la conviction que, si ces préparatifs formidables ne nous donnent pas promptement la paix, l'Empereur l'obtiendra par la force des armes auparavant six mois. Le climat n'a pas ménagé non plus nos ennemis : nous avons sur eux l'avantage de les avoir battus dans toutes les occasions et de posséder de bien plus grandes ressources.

Les derniers détails que tu m'as donnés sur nos enfants m'ont tellement rempli la tête que je me suis trouvé cette nuit dans mes rêves avec toi et avec eux, polissonnant avec Louis et nos petites de tout mon cœur, et je n'étais pas celui qui s'amusait le moins... En attendant cette heureuse époque, j'envoie mille caresses...

Cette lettre montre à quel point le maréchal, loin de larmoyer et de s'abandonner à la tristesse, croyait quand même à la fortune de la France; puis

encore à quel point il s'occupait de ses rêves. — Ce trait est tout personnel et marque la physionomie du maréchal d'un accent particulier.

Posen, le 30 janvier 1813.

Je serai dans deux ou trois jours à Kustrin, de là j'irai par Stettin à Magdebourg pour y organiser des troupes qui arrivent de France... Je prendrai des mesures pour recevoir tes lettres en route et te faire parvenir le plus régulièrement possible les miennes. Il pourra arriver cependant que, jusqu'à mon établissement à Magdebourg, il y ait un peu d'irrégularité ; mais, arrivé dans cette ville, l'estafette y passant, tu auras exactement de mes nouvelles et plus promptement, puisque nous serons rapprochés de près de cent vingt lieues : ne parle pas de ma mission à Magdebourg.

Le maréchal dit ensuite à sa femme « qu'elle le rendra gourmand, qu'il fera déballer la calèche devant lui, » et appuie sur tout ce qu'il pense devoir lui plaire et prouver la reconnaissance que ses soins lui inspirent...

Custrin, ce 5 février 1813.

J'ai vu Beaupré hier ; il va perdre tous les doigts de la main et du pied droit. Je l'ai trouvé, en outre, bien faible de tête... J'ai fait acheter pour lui une calèche, et, aussitôt qu'il pourra supporter le voyage, il se mettra en route pour Mayence... J'ai depuis quelques jours pour chef d'état-major un de tes anciens amoureux, le

général de Ville (sans doute de La Ville), fils de celui qui est près de Madame. Lorsque j'ouvre la bouche sur ton compte je ne puis qu'entretenir son amour, qui était basé sur tes qualités...

Je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire passionnément.

LOUIS.

Est-ce donc là la lettre d'un jaloux farouche?... A quoi bon apprendre l'histoire, puisqu'on la compose de tant de mensonges?

Le 6 février, le maréchal raconte, avec la fine bonhomie qui lui est propre, comment le cocher qui lui a conduit la calèche n'a su lui donner aucun détail sur ce qu'il tenait tant à savoir :

Il n'a vu ces demoiselles qu'avec un grand bonnet qui cachait leur figure. J'ai désiré sçavoir si mon gros Louis courait bien; il m'a dit qu'il n'en sçavait rien, l'ayant vu sur les bras d'une femme. Il m'a dépeint la coiffure du petit paresseux. Il me semble que, avec son bonnet à la turque et sa figure pleine, il doit pas mal ressembler aux figures telles que nous nous représentons les *Mustaphas*. Quant à Jules, il ne l'a pas vu; enfin, pour ce qui te concerne, il t'a vue une fois ou deux dans ton lit : tu étais très pâle!

Le 5 février, de Stettin, le maréchal parle de son émotion en revoyant la chambre, pour lui pleine de souvenirs, où leur double désir d'avoir un second fils a été réalisé :

Je me retrace dans ce moment mon bonheur de posséder une femme qui réunit, au physique et au moral, toutes les qualités que l'on peut désirer. Le temps a cimenté l'amour que je t'ai voué et que je te porterai tant que j'existerai. Je vais te quitter, mon Aimée, éprouvant le besoin du sommeil ; je m'endormirai plein de ton image : ma nuit sera délicieuse.

Le 13, la maréchale écrit de son côté :

Tout le monde arrive : tu seras bientôt le seul des maréchaux à l'armée, dont l'organisation te sera sûrement dévolue. Sa Majesté ne peut faire un meilleur choix : je ne veux pas dire que tu sois né plus administrateur qu'aucun des maréchaux, mais tu as l'entière abnégation de toi-même et l'entière volonté de répondre à la confiance de l'Empereur. Or la volonté de tout homme qui a des moyens fait qu'il n'y a pas d'impossible pour lui ; mais qu'il paye *cher et qu'il fait payer cher aux siens* l'accomplissement de ses devoirs envers le pays et le souverain !

J'ai la croyance que le maréchal Ney a été sur les rangs pour l'organisation de l'armée et qu'il a dû s'excuser sur son manque d'habitude : il est plus facile de s'habituer à commander un beau corps d'armée qu'il ne le serait de se fixer à l'unique idée de le créer, de le discipliner... Le peu que j'ai entrevu à Stettin me fait considérer un tel dévouement comme sans bornes : ce que je souhaite le plus vivement, c'est que chacun en fasse preuve... Mais, puisque mon opinion est que Sa Majesté ne pourra jamais te remplacer, je souhaiterais qu'elle fût à même de te rendre toute justice de ton

vivant. Je me flatte que mes vœux seront satisfaits un peu plus tard, autrement je n'existerais pas.

Il y a quelque chose de vraiment noble et touchant dans cette confiance admirative d'une part, tendre et reconnaissante de l'autre ; et il est facile de deviner la joie que le prince d'Eckmühl avait ressentie de la lettre de sa femme, datée du 27 janvier 1813, en lisant les nobles pages que nous transcrivons ici.

Magdebourg, le 15 février 1813.

J'ai éprouvé, mon Aimée, une vive satisfaction en lisant toutes tes réflexions sur la lettre que tu as lue dans le *Moniteur :* si ton Louis en eût été le rédacteur, tu n'aurais pas été dans le cas de faire ces réflexions. Elle a été fabriquée et insérée pour détruire tous les mensonges, réellement impudents de nos ennemis, qui poussent l'effronterie jusqu'à attribuer à la supériorité de leurs armes ce qui n'est que l'effet des privations, des fatigues et des vingt-quatre degrés de froid que les troupes ont éprouvés depuis leur départ de Moscou. Si j'en eusse été le rédacteur, comme tu l'observes, je ne me serais pas servi de l'expression *mes hommes* en parlant des soldats de mon souverain, ni n'aurais remplacé cette expression par celle de *mes soldats :* je sçais qu'ils sont les soldats de l'Empereur ; aussi je n'emploie jamais ces expressions de : *mes soldats, de mon corps d'armée...* Enfin, je ne me serais pas servi non plus de cette expression : — que j'étais *navré de douleur.*

Je regrette les soldats que perd l'Empereur, les mal-

mandant et obtenant un congé : mais, mon amie, dans les circonstances actuelles, je ne crois pas pouvoir le demander : il peut arriver d'un instant à l'autre des évènements militaires : cette idée m'empêche de faire une démarche pour satisfaire au besoin que j'éprouve d'aller embrasser une femme que j'aime et que j'estime de toutes mes facultés : tu peux en parler au duc de Frioul et le prier, s'il en trouve l'occasion, de mettre cette demande sous les yeux de l'Empereur, qui seul peut décider ; et crois que, si je suis autorisé à me rendre à Paris, je ne perdrai pas une minute[1] !

[1] Plus nous lisons de lettres du maréchal et plus cette lecture, en nous captivant, nous remplit de tendre admiration. Cette âme, haute par essence, est uniquement soucieuse de ne pas rester au-dessous de l'idéal de sa conscience ; on pourrait justement dire du prince d'Eckmühl qu'il était simplement grand et naïvement bon. Pour ses serviteurs, en dépit du vieux dicton, il était resté un héros, et sa femme le connaissait bien quand elle lui écrivait le 25 janvier 1813 : « S. une âme telle que la tienne avait besoin d'être retrempée après de si longues fatigues et souffrances, la vue de tes enfants y serait bien propre. » Mais le devoir et un impérieux vouloir retenaient le maréchal loin des siens ; il devait donc puiser sa consolation en lui-même, et soigner son âme et distraire son esprit afin de ménager ses forces.

Voilà pourquoi nous le trouvons à Thorn lisant des romans ; plus tard, quand il ne se devra plus à aucune tâche, nous verrons l'exilé revenir, avec une entière liberté d'intelligence, à sa passion première pour les études sérieuses.

Nous nous demandions récemment, en lisant avec indignation *le Cours d'histoire approuvé par Son Excellence le ministre de la guerre en 1866*, pourquoi les meilleures choses, ainsi que l'a dit le poète, auront toujours le pire destin ; puis, saisie d'un sentiment de découragement pour notre malheureux pays, nous pensions avec regret que la France ne mérite pas de grands hommes, puisqu'elle les méconnaît !

Le cri jeté par le maréchal vers sa femme en 1813 nous dit assez que l'écho déplorable des odieuses jalousies dont il était l'objet retentissait cruellement en ce généreux cœur. Comment le temps n'a-t-il point effacé d'aussi injustes impressions ? Comment

Cette lettre a un accent antique. Que pourrait Plutarque à côté d'un tel personnage, si ce n'est de

dans un *Cours destiné à l'instruction des écoles régimentaires de deuxième degré,* ne se plait-on point à redire aux militaires, dont on a le devoir d'élever le cœur et de développer l'intelligence, les patriotiques grandeurs d'un héros de si noble exemple? Non! le maréchal Davout est systématiquement effacé, d'abord de tout le récit de cette campagne d'Égypte qui le vit si héroïque et si habile. Page 229, on daigne énumérer son nom parmi ceux *des excellents officiers* qui suivirent alors Napoléon. Page 231, on parle de la cavalerie de Murat, mais ce n'était point la cavalerie de Murat qui exécutait la charge étourdissante que raconte Desaix dans un de ses bulletins. Page 257, et encore avec l'éternelle lettre *s, Davout* est nommé parmi les maréchaux élus; nous allions dire qu'il serait par trop étrange qu'il ne le fût pas, mais la lecture que nous poursuivons nous réserve bien d'autres surprises. Pages 262 et 263, tous les généraux, même Bernadotte et Dupont, sont nommés, oui, *tous,* sauf Davout : « Murat, Lannes, Bernadotte, et surtout Soult eurent une part glorieuse à la victoire d'Austerlitz. » Page 266, l'historien anonyme daigne écrire : « L'Empereur était entré en campagne le 28 septembre, et le 14 octobre le sort de la Prusse était décidé par deux glorieuses victoires : Napoléon triomphe à Iéna et son lieutenant Davout gagne le même jour la bataille d'Auerstaëdt. » Hop! hop! plus vite encore, passez, car la force des faits pourrait vous contraindre à un éloge, et ce mot rapidement sec sur le sauveur de l'armée pèse déjà à votre tempérament de flatteur qui voudrait effacer, au profit des envieux qui l'inspirent, ce que sait heureusement le monde!

A Eylau, l'héroïque Davout, qui sut désobéir pour sauver l'Empereur et gagner la bataille, n'est pas même nommé! Il faut que vous le trouviez bien grand pour le passer ainsi sous silence, ce généreux maréchal qui avait seul le droit de ne jamais parler de lui-même! Mais le vrai souvent n'est pas croyable! La page 265 dépasse le possible!... A propos de la noblesse impériale, dans la nomenclature des généraux les plus illustres, les plus titrés, seul le maréchal Davout, duc d'Auerstaëdt et prince d'Eckmühl, n'est pas nommé!... Ah! monsieur le ministre de la guerre de 1866, avant d'autoriser un livre d'histoire destiné à l'enseignement, vous eussiez bien fait d'apprendre l'histoire pour votre propre honneur, car cet oubli d'un des plus grands chefs militaires de l'empire est réellement burlesque. Que Ney, Oudinot, Lannes, que le noble prince

le laisser se raconter lui-même! — Si ce grand cœur est blessé, c'est de l'injustice commise envers

Eugène souvent vantée, nous applaudirons; mais vous diminuez vraiment trop vos lecteurs en rééditant avant de laisser la grande figure de Davout occuper la place qui lui est due. Vous le nommez à peu près quatre fois : la première, à propos d'Auerstaëdt; la seconde, page 271, vous dites : « Pour rentrer en possession du fleuve il faut une victoire : la brillante journée d'Eckmühl la donne. » La troisième : « Davout était à l'aile droite. » Voici tout l'éloge trouvé à propos de sa conduite à Wagram. Page 285, on lit : « Ney, Murat, Eugène, Davout, Gérard, Poniatowski à Borodino, font des prodiges de valeur. » Enfin un peu plus loin, avec étonnement nous voyons, après cette désastreuse campagne, Eugène et Ney rallier l'armée! Que faisait en ce cas Davout à Thorn, tandis que Ney était à Paris?

Dans la septième séance on représente les maréchaux comme découragés (nous adoucissons les termes)! L'invincible défenseur de Hambourg était-il donc découragé?... Pourquoi l'avoir éloigné, enfermé, inutilisé pour la grande guerre, que l'on me permette ce mot trop vrai! Attendez! Le parti pris d'effacement au sujet du maréchal Davout va tout à coup se transformer et s'accentuer en calomnie. Après avoir dit, page 299, que : *Napoléon était indignement trahi par ceux qu'il avait comblés*, une fois enfin, à la page 300, l'historien se décide à parler du glorieux soldat d'Aboukir, d'Austerlitz, d'Auerstaëdt, de Thann, d'Eckmühl, de Wagram, de Borodino et de tant d'autres combats, mais nous allons voir en quels termes : « Après l'abdication de l'Empereur, la Chambre avait reconnu Napoléon II; mais Davout* et Fouché, qui *s'entendent pour ramener les Bourbons, refusent de défendre Paris*, qui est pour la deuxième fois envahi par les hordes étrangères. L'opinion publique et l'histoire, si sévères à l'égard de Marmont, n'ont eu que de l'indulgence pour la conduite du prince d'Eckmühl : n'était-ce pas une preuve de cet affaissement et de cette indifférence où la lassitude de la guerre avait jeté tous les cœurs? »

A cette flèche du Parthe nous répondrons que la calomnie sans preuves est une arme aussi perfide que facile à manier. Le prince d'Eckmühl n'a jamais trahi que ses propres intérêts, quand ils lui semblaient contraires à ceux de la France. Le quatrième volume de ces souvenirs répondra par des pièces officielles au petit volume de Chamerot et Lauwereyns, comme à tous les longs volumes plus pesants, donc peut-être moins dangereux que celui-là.

* Cette fois seulement le nom est bien écrit!

le 1er corps; il garde le nom *de toutes ces âmes fortes;* mais, pour lui personnellement, il ne réclamera pas contre l'attentat commis contre son caractère, sa personnalité!... Qu'il a de joie d'avoir été deviné par sa femme, et qu'on sait de gré à la maréchale d'avoir consolé celui qui l'aimait tant et si bien, celui dont le cœur avait un besoin d'affection presque féminin.

Le 15 février, le maréchal envoie par M. de Fayet les lettres de l'Empereur, afin de les mettre, — avec les autres, — en sûreté, et juge un général frondeur avec une indulgence sévère, car il prie sa femme de ne pas le recevoir; il le laisse combler de faveurs et *espère que ses idées changeront.* Le 17, il répond ne pas croire aux bruits répandus de son voyage à Paris:

Je n'ai aucune donnée qui puisse me faire espérer que j'aurai cette satisfaction. Je suis à Magdebourg par un ordre de l'Empereur transmis par le vice-roi pour l'organisation de nouveaux bataillons.

Le 18, le maréchal parle de son désir d'aller à Paris. — Peut-être l'ordre est-il en route?

Il sera bien longtemps à me parvenir, tant il y a d'incertitude et de négligence dans les postes militaires de l'armée; une lettre du vice-roi du 7, qui eût dû me parvenir le 9 ou le 10, m'est arrivée le 17. C'est ainsi que depuis longtemps tout ce qui est sous les ordres du lieu-

tenant-général X... sert l'Empereur... Voici la réponse du préfet qui me renvoie ta lettre et m'annonce le départ des Français de Posen : garde cette nouvelle pour toi seule.

Comme on devine les sombres prévisions, et combien on sent de tristesse dissimulée sous un silence stoïque, en lisant cette lettre ! L'oreille du maréchal percevait le bruit, encore insensible, de l'effondrement de l'empire et de la France ! La lettre que voici le dit positivement au travers des réticences voulues du chef qui ne devait pas jeter un cri d'alarme, si la prudence de l'époux et du père devait empêcher la ruine des siens. La maréchale songeait à acquérir des terres voisines de Savigny, et son mari lui répond :

J'apprécie les motifs de ton projet, puisque c'est toujours dans le désir de faire quelque chose que tu supposes me plaire que tu agis... Mes réflexions ne porteront que sur tes moyens de payement. Il ne faut pas compter, mon Aimée, dans les circonstances actuelles, sur nos revenus de Hanovre et de Westphalie, parce que très certainement nos fermiers généraux en profiteront pour, — non-seulement ne pas acquitter le courant, — mais éluder ce qu'ils nous doivent sur 1812. Il ne faut pas compter non plus sur le payement que notre nouveau fermier général de la principauté de Lowicz nous devra en juin 1813, puisque les Russes occupent maintenant ce pays, et que certainement ils

auront débuté par confisquer ma propriété et que, lorsqu'ils se retireront, ils la dévasteront; ainsi il faut rayer de tes moyens de payement les 60,000 francs qui me seront dus au mois de juin : tu n'as donc plus de ressources que sur nos revenus de la Saline et sur le Mont-Napoléon; mais, sur les premiers, il ne faut pas compter qu'ils seront aussi productifs qu'en 1812, puisque, le théâtre de la guerre étant dans ces pays, nécessairement les débiteurs seront moins nombreux, les dépenses extraordinaires plus fortes; reste donc celui du Mont-Napoléon : c'est à toi de faire ce que tu pourras avec ces ressources. Il me semble que, si nous nous liquidons avec les héritiers d'Arnay dans cette année, ce sera, ma chère amie, tout ce que tu pourras pour ne pas te donner trop de gêne : alors nous ne devrions plus rien sur Savigny. Au surplus, mon amie, tout ce que tu feras sera bien fait, mais je te devais ces réflexions, dictées par les circonstances actuelles.

On voit avec quelle sagesse tranquille le prince d'Eckmühl, — qui sait à quoi s'en tenir, — avertit sa femme sans l'effrayer. Il l'engage à revendre les chevaux qu'elle lui destinait, il accepte le fourgon et réclame, pour cet envoi, des cantines dont le modèle devra être pris sur celles des équipages de l'Empereur. « On est, à Magdebourg, très maladroit pour en faire. Excuse mon Aimée, toutes les peines que je te donne. » Tel est le dernier mot de ce mari, courtois entre tous, en dépit de la terrible réputation que l'ignorance et l'envie lui ont faite. Le 20 février, la maréchale lui écrit :

Mon excellent Louis, je suis anéantie par la pensée que tu n'es pas de ceux appelés à jouir du bonheur inexprimable de se retrouver pour quelques instants au sein de leur famille. Je pense, en outre, qu'on n'éprouve de repos véritable que lorsque l'âme est pleinement satisfaite, et je ne doute pas, excellent père, excellent ami, que ta pensée ne soit souvent auprès de nous, malgré les grandes occupations qui t'empêchent le repos qui te serait si nécessaire après une telle campagne, qui a, d'ailleurs, été précédée d'occupations constantes : en paix, en guerre et en trêve, pas un instant à toi. Je rends grâce au ciel des forces physiques et morales qu'il t'a dévolues : il ne t'en faut pas moins pour résister.

Certes l'admiration intelligente de sa femme était une puissante consolation pour l'âme aimante du maréchal : qu'importe l'injustice au grand cœur qui se sait admiré et chéri uniquement de ce qu'il admire et chérit au-dessus de tout ce qui n'est pas le devoir !

Nous ne résisterons pas, avant de transcrire un billet qui a visiblement jailli du cœur du prince d'Eckmühl sans une pensée d'amertume, sans un mot d'allusion aux efforts par lui faits pour sauver le corps d'armée du maréchal Ney des héroïques folies de son chef, à rappeler qu'il se constitua encore le défenseur du prince de la Moskowa à la Chambre des pairs, et lutta de nouveau pour le sauver, avec un courage civique qui égala l'éner-

gique vaillance déployée au commandement de l'arrière-garde pendant la retraite de Russie.

Magdebourg, le 22 février 1813.

Je reçois, mon Aimée, ta lettre du 16. J'ai éprouvé une vive satisfaction en apprenant que l'Empereur vient de récompenser la vigueur et les talents militaires du duc d'Elchingen : je ne lui en fais pas toutefois mon compliment, parce que nous ne sommes pas dans des relations assez amicales. Je regrette beaucoup que ce maréchal, qui a un mérite réel, ait écouté et se soit livré à des sentiments, sur ce qui me concerne, auxquels il devrait être bien supérieur.

N'ayant pas eu d'estafette hier, tu recevras avec celle-ci une lettre assez longue du 21. J'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à mon Aimée.

Tout à toi pour la vie,
Ton bon et fidèle
LOUIS.

Dans une lettre, toute de tendresse, datée du 23, où le maréchal promet à M. Auguste de Beaumont « de lui amener son frère d'adoption Octave, dont il est on ne peut plus satisfait », ce père d'une si réelle sagesse dit à sa femme, à propos de son fils alors âgé de deux ans et demi :

Mon Aimée, laisse plutôt Louis faire un dada d'un bâton, crier : *Aïe! Aïe! A la guerre!* etc, etc, que de te fatiguer la tête à mettre dans sa petite caboche des

fables ! — Ce serait exercer de trop bonne heure ses facultés.

Le cœur du maréchal est sans cesse prêt à sympathiser avec ses amis, qu'ils soient heureux ou dans la douleur :

Le comte de Chaban est toujours à Hambourg. Il a eu le malheur de perdre un de ses fils qui n'était pas celui pour qui il avait le moins d'affection : l'estime que je lui porte et la connaissance que j'ai de sa sensibilité me font prendre beaucoup de part à son malheur.

Le 26, le maréchal, en recevant les plans du moulin de Savigny, exprime le regret de n'avoir pas fait lever le plan de moulins de la Prusse ducale, *où tout était bien soigné et entendu*, et voudrait savoir, n'ayant rien à faire, s'il sera autorisé à aller à Paris :

Je passe mon temps à lire des romans ; tous ceux que tu m'as envoyés ont été dévorés bien promptement : ils étaient, en général, bien intéressants. Celui à qui je donnerais la préférence est *Paola*[1]. Je trouve que cette

[1] Le roman de *Paola* ayant, à une heure noire de sa destinée, su distraire un moment le maréchal, nous avons voulu connaître *Paola!* Tirer ce roman en quatre volumes des profondeurs de l'oubli n'a point été chose facile, et sans l'aimable et docte obligeance du bibliophile Jacob, qui a pu seul nous dire que l'auteur de *Paola* était la comtesse de Choiseul-Meuse, nous chercherions sans doute encore.

La vérité étant notre plus vif amour, nous devons confesser que le jugement de l'illustre lecteur nous a d'abord assez étonnée. *Paola* est une œuvre envieillie, et il a fallu l'instinct du cœur pour arriver

lecture me repose l'imagination. Je m'entretiens avec mon Aimée et nos petites; j'ai partagé ton étonnement sur l'observation de Louis. Les enfants ont de ces ré-

à comprendre l'enthousiaste éloge tombé de la plume du maréchal. Peu à peu, cependant, le charme de *Paola* s'est emparé de notre esprit, comme il parait s'être emparé du cœur de tous ceux qui approchaient cette aimable héroïne. Nous avons pris plaisir à voir *Paola* vivre et lutter contre la vie, sans cesser de trouver que ce livre, assez pauvre d'invention, est très inférieur aux romans de madame Cotin; cependant, par son invraisemblance même, par les rapports qui l'unissent au *Petit Poucet* et à certains contes de fée, il se montrait propre à décharger un moment du poids de sa pensée le guerrier généreux qui voyait l'opinion, égarée par une injuste disgrâce, le méconnaître, alors qu'il n'avait jamais eu plus de droits à l'estime, alors que, au prix de luttes héroïques, il ramenait de Russie un débris de corps d'armée à la tête duquel il n'avait cessé de marcher.

La belle et sage *Paola* avait dû sans doute évoquer aux yeux du maréchal l'ombre chérie d'une vertueuse compagne; cependant nous sentions que, sous cette sympathie littéraire, il y avait autre chose encore, et nous avons continué à lire en interrogeant chaque feuillet.

Un amour instinctif de la gloire militaire, un souffle de libéralisme élevé devaient plaire au prince d'Eckmühl, libéral, guerrier et Français de cœur et d'âme. Quelques réflexions sensées et philosophiques méritent d'être prises en considération; nous en cueillerons plusieurs au passage : « L'homme a tout étudié, tout perfectionné, hors le secret d'être heureux. » — « *Paola* avait appris près de ces hommes, dont la conversation lui déplaisait, à ne pas entendre ce qui se disait près d'elle et ne l'intéressait pas. » Le maréchal a certainement dû saluer cette parole, qu'il pratiquait sans doute souvent dans ses rapports forcés avec des hommes sans instruction et sans esprit naturel, comme il y en avait trop dans l'armée. « La raison ne donne jamais autant de force que la nécessité » est une sentence aussi nettement traduite que pensée. Le maréchal enfin a dû sourire en rencontrant cette phrase appliquée au duc de Rosbach, mais si souvent mise en action par son enthousiaste admiration pour sa femme : « *Le duc approuva tout ce que sa femme avait fait* (*usage que tous les maris devraient prendre, s'ils avaient réellement à cœur de maintenir l'amitié et la paix*). »

A propos de la remarque suivante, n'oublions pas qu'en 1813

ponses qui paraissent et qui sont au-dessus de leur intelligence, en ce qu'elles annoncent un jugement dont ils ne sont pas susceptibles. Je suis bien certain, mon Aimée, de trouver le bonheur près de toi et de nos enfants... Je fais des vœux pour que ce moment se réalise bientôt : il me fournira l'occasion de te prouver mon bien vif attachement, mon amour, en faisant tout ce qui dépendra de moi pour faire ton bonheur.

La plume court, rapide, incorrecte, répétant les mots, rendant parfois avec un rare bonheur une observation profonde. Enfin il nous plaît de savoir que la lecture des romans plaisait au maréchal et « reposait son imagination », au lieu de l'exciter, chose facile à comprendre, cette imagination étant détournée de son cours ordinaire, trop naturel-

cette vérité pouvait sembler nouvelle : « Toute espèce de supériorité dans une femme exige qu'elle se la fasse pardonner. » — « On ne peut connaître les hommes que par les relations qu'on a avec eux, et cette triste expérience est le partage encore plus que l'indemnité des malheureux. » Combien ceci, surtout alors, devait sembler vrai au prince d'Eckmühl !

Le mot que voici est, ce semble, réellement profond : « On ne se trompe qu'une fois avec le public : quand il a ri, on est jugé. » Nous oserions pourtant presque affirmer que le maréchal a écrit à sa femme peu de temps après avoir fermé le livre de madame de Choiseul-Meuse, et que le mot de la fin de ce roman est le mot vrai des sympathies du noble calomnié, du silencieux disgracié, qui trouvait là comme un écho du sentiment si souvent exprimé dans ses propres lettres, et un écho consolateur ressemblant à une prophétie et à une promesse : « *L'heureuse suite des destinées de Paola prouva que les plus grandes vicissitudes de la vie peuvent conduire au bonheur, quand une conduite irréprochable a prévenu tous les regrets.* »

lement sombre et tourmenté en un tel moment par la diversion de récits imaginaires.

Le 28 février, le maréchal redit à sa femme qu'il aime mieux se priver du bonheur de la voir que de lui laisser courir le moindre risque :

J'ai demandé avec tant d'instance à aller près de toi passer quelque temps que j'espère obtenir cette marque de bienveillance de l'Empereur, d'autant plus que je suis absolument sans occupations ici et tout à fait inutile à son service. C'est cette circonstance qui m'a décidé à faire cette demande; j'ai prié le duc de Frioul de me rendre le service de la soumettre à Sa Majesté.

J'attends donc au premier jour la réponse : j'espère qu'elle sera favorable. S'il en était autrement, quelque vif désir que j'aie, mon amie, de te serrer dans mes bras, je ne voudrais pas que, dans les circonstances actuelles, tu fisses ce voyage.

Cette mince faveur ne fut point accordée au généreux maréchal, qui avait eu l'immense tort d'avoir trop raison contre son maître, sans en tirer cependant aucunement vanité.

Magdebourg, le 2 mars 1813.

J'ai appris que le général Friant avait passé dans le courant du mois dernier à Francfort, se rendant à Paris, ce qui me fait espérer qu'il sera rétabli de sa blessure et en état de rendre des services à l'Empereur dans cette campagne. Les officiers de son espèce ne sont pas communs. Je lui ai prêté 3,000 francs à Thorn,

je ne doute pas qu'il ne te les rende aussitôt qu'il le pourra; il ne faut pas lui en parler, et attendre sa commodité à cet égard.

Je me suis un peu remonté: aussi ce que j'ai touché sur la dotation de Lowicz est à moitié dépensé, ayant d'ailleurs été dans le cas de beaucoup dépenser pour toutes mes courses et pour les choses utiles au service; mais il m'en restera assez pour achever mes équipages et faire mon voyage de Paris.

Il y a longtemps, mon Aimée, que mon parti est pris sur tout ce que peuvent faire et dire l'envie et la jalousie. Je jure par toi que cela ne m'a jamais ôté un quart d'heure de sommeil. Je n'ai jamais demandé ni même désiré un commandement: j'ai toujours eu beaucoup d'inclination pour le repos, cette inclination a pris beaucoup plus de force depuis que j'ai le bonheur de t'apprécier et d'avoir des enfants qui me feront espérer un heureux avenir: ainsi le jour où mon vœu sera rempli en sera un de bonheur pour ton Louis : s'il était dans sa destinée d'avoir encore des commandements, malgré l'expérience qu'il en a, il les remplirait de la même manière, parce que je ne regarderai que le service de l'Empereur et ne me mettrai jamais en inquiétude des ennemis que cela pourra me faire; il faut que cette manière de penser soit bien prononcée chez moi, puisqu'une partie des désagréments que cela occasionne rejaillit sur mon Aimée : ce n'est qu'à celle-là que je suis sensible. Crois aussi, mon amie, que je chercherai à t'en dédommager par mes soins et ma tendresse.

Cette lettre nous semble aussi curieuse et saisissante de vérité dans son incorrection, qu'exquise de

bonté et de noblesse de sentiment : « *J'ai toujours en beaucoup d'inclination pour le repos!* » Jamais inclination n'a été plus contrariée ; la liste des couchées militaires du maréchal, que nous donnons à la fin de ce volume[1], témoignera avec éloquence de sa vie de chevalier errant !

Dans une lettre du 3 mars, le maréchal déplore l'impossibilité d'obtenir son courrier, porté au grand quartier général, et dit beaucoup de lettres perdues. Aussi appelle-t-il la permission demandée !

Je ne puis douter, ma chère Aimée, que tu ne partages mes désirs ; mais, quelque vifs que soient les tiens, ils ne peuvent l'être plus que ceux que je forme, d'autant plus qu'étant sans emploi ici, l'amour de mes devoirs n'a pas à combattre celui que je porte à mon Aimée et à mes enfants.

Le 4 mars, cette page nous plaît :

[1] Nous devons à la vérité de dire que la liste, cependant très compliquée que nous donnons à l'Appendice, lettre E, est loin d'être complète. Le prince d'Eckmühl, chassé par la tempête de feu des bords du Rhin aux rives du Nil, de l'Égypte en Italie, de l'Italie en Belgique, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne, en Russie, fut enfermé dans Hambourg sans avoir même revu la France, où l'exil l'attendait après la rude épreuve d'un ministère terrible et du triste et suprême commandement de nos armées.

L'itinéraire des couchées et des séjours du maréchal Davout nous semble avoir un curieux intérêt en dehors même de sa personnalité. Remarquons que le prince d'Eckmühl n'a à peu près passé en France que l'année 1810 ! Une telle activité donne le vertige !... Un tel programme d'existence est par lui-même un poème !... En vérité les travaux d'Hercule n'ont rien de beaucoup plus extraordinaire que les travaux du maréchal Davout ! Voir à l'Appendice, lettre E.

Il paraît, ma chère Aimée, que l'Empereur n'a pas tout dit au duc de Frioul : Lorsque l'on me fronde, pourvu que le service n'en souffre pas, j'aime assez les frondeurs, parce qu'il y a quelquefois à gagner : mais le général Haxo, dans les derniers temps, frondait l'Empereur, ses opérations, non-seulement militaires, mais ses idées, enfin tout ce qui lui a mérité notre amour : alors je n'ai pas dû être aussi indulgent et je l'ai relevé comme il le méritait, — *comme à mon ordinaire gardant pour moi seul*[1]. Cependant, l'Empereur ayant nommé le général Haxo général de division commandant le génie, j'ai vu qu'il était de mon devoir de faire connaître que le général Haxo me paraissait mal disposé, en disant, du reste, ce que je lui connaissais de bien.

Une lettre du 5 mars nous semble des plus remarquables : le maréchal, de nouveau consulté par sa femme sur l'achat de la forêt de Sainte-Geneviève, sans vouloir l'alarmer, lui dit que les circonstances ne sont pas favorables, qu'il lui conseille de payer toutes les dettes criardes et de ne pas compter sur les dotations. Il voyait très clair, mais ne voulait ni désespérer personnellement, ni surtout répandre l'alarme. Laissons-le parler :

La présence de l'armée ne produit pas l'effet que tu supposes et n'augmente pas le débit, qui n'a lieu qu'au-

[1] Cette phrase nous rappelle une terrible maxime, rencontrée au hasard de nos lectures : « Il y a aussi peu de danger à nuire à un honnête homme qu'il y a peu de profit à le servir. »

tant que les contractants prennent le sel et remplissent les conditions de leur contrat. Si le théâtre de la guerre se rapprochait de notre saline, il ne faudrait pas compter sur les revenus, et, de toi à moi, cela est dans les choses possibles : les affaires, dans l'état actuel, exigent la présence de l'Empereur. — La question est de sçavoir s'il peut quitter Paris. — Il est nécessaire partout ; mais je te conjure, mon Aimée, garde pour toi seule cette réflexion. Huit jours de la présence de l'Empereur, et, avec les moyens actuels, tout changerait de face ; mais il n'y a pas ici de tête capable d'en tirer parti, et dans huit jours la campagne pourrait, — suivant ma manière de voir, — être finie, tant l'ennemi nous la donne belle par son imprudence[1].

Pour en revenir à Sainte-Geneviève, je pense qu'il faut attendre. Si, pendant ce temps, un autre en fait l'acquisition, ce sera un petit malheur. . . — J'ai eu une réponse du grand maréchal qui m'annonce, de la part de l'Empereur, que Sa Majesté me donnera la permission aussitôt que les circonstances le permettront ; et, en vérité, mon Aimée, elles le permettent si peu que, si j'eusse obtenu la permission, mes devoirs m'eussent prescrit de différer d'en profiter. Je te répète que ce n'est pas que nos affaires aillent mal ; il y a déjà de grands moyens de réunis ; mais il n'y a que la présence de l'Empereur capable de les utiliser.

Pourquoi le maréchal était-il tombé en défaveur ? Malgré sa modestie, il eût terminé la campagne en huit jours ; mais, depuis que le monde existe, nul

[1] De combien de regrets cette parole remplit un cœur français !

n'a jamais été prophète en son pays ! Le 5 mars la princesse d'Eckmühl écrivait à son mari :

Je suis allée dîner chez Julie (la comtesse de Beaumont), qui m'avait engagée le matin. Il n'y avait que le prince d'Asfeld (je pense de Hatzfeld ?) et M. de Montdésir. Le premier a parlé de toi en des termes qui m'ont été bien agréables, et qui m'ont encore mieux convaincue de la haute estime qu'on a pour toi en Prusse et dans toute l'Allemagne, que tout ce que j'avais déjà entendu dire !

Et pendant ce temps, en France, on calomniait le prince d'Eckmühl, qui avait eu le tort grave aux yeux des envieux de ne s'être jamais laissé vaincre.

Le 6 mars, d'une ville à nom illisible, le maréchal écrit à sa femme :

La grande quantité de troupes qui arrivent sur l'Elbe rendra impossible à l'ennemi de tenter le passage de ce fleuve, et j'espère sous huit à dix jours, si le grand maréchal renouvelle ma demande, obtenir la permission de l'Empereur d'aller t'embrasser, ainsi que nos enfants. . . Il paraît que Louis n'a pas peur des masques, il est plus brave sous ce rapport que je ne l'étais à son âge : je les craignais, mais c'était la faute des femmes de chambre.

Le maréchal avait-il réellement l'illusion d'un si rapide triomphe, ou voulait-il calmer l'esprit de sa femme ?... Je crois à la vérité de cette seconde

supposition. Le 9 mars, de Leipsick?... le prince d'Eckmühl, arrivé dans la nuit, écrit :

J'ai essuyé pendant toute la route une forte tempête ; les chevaux avaient beaucoup de peine à aller au pas : l'idée que cette tempête jetterait à la côte beaucoup de bâtiments anglais me la faisait regarder avec plaisir.

Hélas ! la guerre est une horrible chose, puisqu'elle entraîne le plus noble cœur à envisager avec plaisir le malheur d'autrui ! Nous ne résistons pas à transcrire ici, comme contraste, un touchant éloge de ses domestiques, qui fait d'abord l'éloge du maître.

Leipzick, le 10 mars 1813.

Babot va partir pour t'aller trouver ; je n'ai que les meilleurs comptes à rendre de son zèle et de sa probité : il a des sentiments de délicatesse bien rares dans toutes les classes, surtout dans celle des cuisiniers. Pierrhart, étant sujet à des rhumatismes, ne pourrait pas faire une campagne active, je vais le faire partir : c'est un très bon sujet, il doit finir ses jours chez nous ; en général, je suis très satisfait de tous nos domestiques. . . .

Le maréchal se plaint des lenteurs de la poste, — *pour lui*. — Surtout les lettres de sa femme éprouvent un grand retard ; on devine, sous la mesure imposée à ses paroles, la pensée secrète des injustes persécutions dont était victime l'homme qui avait à connaître deux de ses fils et qui dit :

Les circonstances se sont opposées à ce que mon vœu se réalise : je dois ce sacrifice à mes devoirs : aussitôt qu'ils me permettront de renouveler ma demande, je le ferai.

Le 12 mars, de... (*nom illisible*), le prince d'Eckmühl, d'une écriture pressée, nerveuse, donne de ses nouvelles et lance ce renseignement :

Nous sommes maintenant bien établis sur l'Elbe et dans une position aussi avantageuse pour prendre l'offensive que celle des Russes leur serait défavorable.

Le 13 mars, de Dresde, en réponse à une plainte de la maréchale, qui avait vu son frère enlevé au corps de son mari pour être envoyé, *sans avancement,* encore malade de la retraite de Russie, à l'armée d'Italie, le prince d'Eckmühl dit sagement et doucement :

Il est contraire aux intérêts de l'Empereur qu'une brigade se trouve dès le commencement sans général : c'est ce qui est arrivé. Quant à son avancement, ma bien chère Aimée, il doit tout attendre du temps et de la bienveillance de l'Empereur, qui, un peu plus tard, viendra le trouver au moment où il s'y attendra le moins, s'il continue à bien servir, et aussi à ne pas se plaindre.

Le maréchal dit encore à sa femme que les circonstances ne lui permettent pas de venir le trouver :

Je serais dans de cruelles inquiétudes, te sachant en route ; d'ailleurs, mon Aimée, les routes sont couvertes de troupes, etc. . . . .

Le 14, de Dresde, le prince écrit quelques lignes :

Je ne puis éviter les visites des autorités, je te quitte donc pour remplir ce devoir ; demain je me dédommagerai.

Le 18, le maréchal, toujours attentif à ses rêves, raconte celui-ci à sa femme :

Ta lettre m'est parvenue vers les minuit ; je me suis endormi après sa lecture, et pendant tout mon sommeil j'ai été dans mes rêves avec toi et nos enfants. Louis est à *dada*, nos deux petites me tiraient par le nez pour que je m'occupe toujours d'elles. Aimée était avec Jules sur mon autre genou, et c'était d'elle dont j'étais le plus occupé. Voilà ce qui m'est resté de mon rêve.

Dresde, le 19 mars.

Je vais faire dans une heure ou deux un grand mal au bien respectable et au meilleur allié de notre souverain, au roi de Saxe. Le beau pont de Dresde, qui a cinq cents ans et qui est une des curiosités de l'Allemagne, va sauter ; mais c'est un mal nécessaire, et j'ai dans notre état l'énergie d'empêcher le mal qui n'est pas nécessaire, et de faire celui qui l'est. Dans deux heures je serai maudit de toute la ville de Dresde, et, ce qui m'est

bien plus pénible, j'aurai affecté le cœur de ce vieux et vertueux souverain. C'est un des évènements de ma vie qui m'ait fait le plus d'impression, mais le devoir doit toujours avoir le dessus, et, dans cette circonstance, ainsi que dans toutes les autres, je n'écoute que lui.

Je m'acheminerai ensuite vers Wittemberg ; là, j'aurai un souvenir tout contraire et qui dissipera ce qui pourra me rester d'impression pénible en me rappelant que la catastrophe de la Prusse a été accélérée parce qu'un officier prussien m'a laissé surprendre le pont, ce qui a donné lieu à l'Empereur de faire les belles manœuvres que, j'espère, il ne tardera pas à renouveler.

Combien il y a de douleur dans ces lignes ! Hélas ! la guerre est une arme à deux tranchants qui déchire les cœurs généreux aussi désolés d'être obligés de faire le mal, que sont désolés ceux qui ont à souffrir des terribles lois de la guerre ! Le maréchal verse son âme dans celle de sa femme, il a besoin de s'affirmer *le devoir*.... Il plaint le vieux roi, il regrette le beau pont, et se souvient du passé pour trouver la force d'accomplir l'acte cruel que les circonstances réclament : il y a dans cette page la trace d'un douloureux, d'un déchirant combat entre l'homme et le soldat. Ébranlé, attristé, ce même jour, de Meissen, quelques heures plus tard, le maréchal ressent encore le besoin de causer avec sa femme, il veut qu'*elle*, du moins, ne l'accuse pas :

Je me trouve encore, ici, dans un pays où j'ai été obligé de faire du mal : en me rendant à Dresde j'ai dû faire détruire un très beau pont sur l'Elbe. J'ai fait détruire tous les bateaux, jusqu'aux plus petites nacelles : ce mal était nécessaire pour retarder les opérations de l'ennemi, nous faire gagner du temps, et arriver à ce moment où notre souverain, dans dix jours de campagne, déjouera tous les projets.

J'ai trouvé à Dresde le roi de Suède détrôné, qui court le monde sous le nom de comte de Gottorp. Il s'agitait, allait aux avant-postes ; j'ai dû lui faire insinuer de partir ; il s'est rendu à mon insinuation, mais il vient de m'envoyer un *cartel*. Je te conserve cette pièce curieuse et qui est un monument de folie. Voilà déjà le second souverain — (le roi de Prusse, — il y a cinq à six ans) — qui veut arracher la vie à ton Louis ; je vivrai des siècles si je ne meurs que de leur main [1]. Je me suis beaucoup diverti de cette folie.

Deux arches et une pile du pont de Dresde ont sauté ce matin, ainsi que je te l'ai annoncé ; il n'y a pas eu un seul accident ni même une vitre de cassée.

Pour ceux qui savent lire entre les lignes, on voit que le prince d'Eckmühl se disait : « Aucun mal inutile du moins n'a été fait ! » On comprend avec quelle volonté de diversion il s'est jeté sur le cartel du comte de Gottorp ; mais la souffrance persévère, et le billet suivant, daté de « Wittemberg, le 23 mars », va nous le prouver :

[1] Nous n'avons malheureusement rien trouvé ayant rapport à ces duels proposés par les rois de Prusse et de Suède.

« J'arrive ici, ma chère Aimée : je n'y ai pas trouvé de tes nouvelles. J'ai fait le voyage depuis Dresde à cheval et en bateau : j'ai parcouru un beau pays.

As-tu été visiter à Dresde le palais du Japon qui renferme une collection de *porcelaines* de tous les pays, entre autres du Japon et de la Chine, unique dans son genre ? C'était une chose à voir : elle est évaluée à plus de 10 millions. — C'est bien de l'argent perdu.

Le pont a sauté, mais la collection est intacte ; elle n'avait rien à voir dans le système de défense, et *instinctivement* l'esprit du maréchal constate *que tout ce qu'il a été possible d'épargner a été épargné.*

Le 24 mars, de Wittemberg, le prince d'Eckmühl écrit à sa femme qu'il sera autorisé à aller la voir, et dit :

Les affaires sont beaucoup plus claires maintenant qu'à l'époque de mon départ de Leipzick pour Dresde. . . . Tu as pu voir, ma chère Aimée, que, depuis mon départ de Thorn, je ne suis pas resté en place : demain ou après j'irai à *Dessau*, ville sur l'Elbe, entre Wittemberg et Magdebourg ; j'ignore si j'y resterai longtemps. Crois que, si je reçois de l'Empereur l'autorisation d'aller près de toi, je ferai e voyage bien rapidement.

Le lendemain, le maréchal contremande le départ de son fourgon, de ses chevaux ; au lieu d'aller à Dessau, il doit aller au-delà de Magdebourg, entre

cette place et Lunebourg, où se trouve la superbe saline visitée avec elle ; et, sans un murmure, docile comme un soldat, il marche en avant !

Le 29 mars, de Stendal, le maréchal réclame tendrement le portrait de ses fils et de la maréchale :

Je ne puis m'entretenir qu'avec nos petites, et, si tu pouvais voir les caresses que je fais à leur portrait, les conversations (je me charge des demandes, des réponses !) que j'ai avec, tu aurais la crainte que je n'aie une grande prédilection pour mes filles, et alors tu te hâterais de tenir tes promesses.

Le 30 et le 31, nous trouvons deux lettres :

Je t'ai écrit deux mots ce matin, ma chère amie ; je profite d'une autre occasion pour me procurer encore ce plaisir.

De Stendal, le 31, le prince d'Eckmühl parle des paquets qui courent après lui, dit avoir reçu des fromages excellents, mais prie sa femme de suspendre des envois qui ne lui parviendraient pas dans sa vie errante. Ce même 31 :

Tu auras quelquefois deux lettres par jour comme aujourd'hui : cela me dédommagera des jours où je serai privé de t'écrire. . . . .

Je viens de recevoir ta lettre du 23 ; j'ai fait attention à la remarque que tu fais de notre Louis, dont on tire

peu de chose lorsqu'il est occupé [1] : je connais quelqu'un qui a aussi ce défaut, ce qui lui a valu plusieurs reproches d'une personne de ta connaissance; je citerai à cette personne, — pour qu'elle ait de l'indulgence, — notre Louis.

Le 1er avril, de .... (le nom est illisible), le maréchal écrit :

Cette époque, que j'ai beaucoup de penchant à ne pas laisser passer sans la célébrer à l'instar de nos pères, se passera cette année sans qu'il me soit possible de me livrer à mon penchant : elle me rappelle celle de l'année dernière, où tu as été ma complice : nous nous dédommagerons l'année prochaine des privations de cette année.

Le prince d'Eckmühl, très gai de caractère, se plaisait à ces jeux d'autrefois et à profiter de la naïveté d'autrui pour rire un peu. Un 1er avril, il avait invité la société de Hambourg à un bal chez je ne sais quel personnage des environs. — On partait confiant, et on revenait la mine longue : aux portes de la ville quelques officiers de service envoyaient les invités déconfits chez le maréchal, où les attendait une charmante fête.

Salzwedel, le 2 avril.

Je me rapproche, ma chère Aimée, de Hambourg;

[1] Il parait que cette *absorption dans la chose qui nous occupe* est un trait de famille... Je connais un être qui possède au plus haut degré ce même défaut.

j'espère que sous peu de jours je serai vis-à-vis : j'aurai bien du plaisir à en chasser l'ennemi. Ce freluquet de Czernicheff est un grand faiseur de proclamations. . . . Nous ne pourrons pas l'atteindre, parce qu'il a six jambes et qu'il ne sera pas des derniers à repasser l'Elbe.

Mes courses me priveront du plaisir de recevoir de tes nouvelles. . . mais ayant, moi, de fréquentes occasions d'envoyer au quartier général, je profite de toutes pour assurer mon Aimée de mon amour.

Pendant ces temps d'orage, l'Empereur affectait la confiance ; une phrase d'une lettre de la maréchale, datée du 5 avril, le prouve :

Je viens de recevoir une invitation pour me rendre au cercle et au spectacle qui ont lieu aujourd'hui à l'Élysée. Il y a au moins douze jours que je n'ai vu Leurs Majestés. — Je n'ai pas les entrées pour cette dernière habitation, et il y avait quelques jours que je n'avais profité de celles que j'avais pour les Tuileries lorsque Leurs Majestés les ont quittées.

Dallenbourg, le 7 avril.

Je suis parfaitement tranquille à l'égard de l'éducation de nos filles ; je te recommanderai d'inspirer à nos deux fils une forte haine contre les Anglais et les Russes ; à Louis, de porter toute sa haine contre les Russes, et à Jules contre les Anglais : je souhaite lui inspirer le désir du service de la marine. Je sais que les sentiments dont je te parle n'entrent pas dans le cœur d'une femme, mais ils doivent entrer dans le cœur d'un Français.

Hélas! cette parole serre le cœur! La haine engendre la guerre, et la guerre enfante la haine : nos triomphes allemands ont préparé nos défaites de 1870 ; le prince d'Eckmühl le savait, et, dès 1815, il écrivait à Napoléon : *Soyons prêts*.

Le 18 avril, de Gifhorn, le maréchal, après avoir parlé affaires, raconté un rêve en lequel sa fille Joséphine le recevait froidement, termine sa lettre, la princesse d'Eckmühl lui ayant écrit qu'elle devait aller chez le prince de Neuchâtel, par des paroles terribles à essuyer :

Tu m'as parlé, mon Aimée, d'une visite au prince de Neufchâtel. Tu peux bien t'en dispenser : individuellement j'ai le bonheur d'être inaccessible aux passions haineuses ; mais comme Français, comme fidèle et dévoué sujet de mon souverain, je ne suis pas le maître de mes sentiments ; mes devoirs me commandent du mépris pour les hommes dans des places éminentes, qui n'écoutent que leurs petites passions et leur égoïsme et font un tort réel à l'Empire. Le prince de Neuchâtel et le roi de Naples sont les auteurs du mauvais succès de la campagne. — Fasse le ciel qu'il n'y ait de leur part que de l'ineptie ; mais en voilà assez sur ce chapitre.

Le prince d'Eckmühl peut s'être trompé ; cependant, d'ordinaire, il voyait juste, et ses lettres témoignent de la plus impartiale et nous dirons même de la plus bienveillante justice : ses propres intérêts ne

le troublaient aucunement, ainsi qu'en témoigne cette lettre datée de Gifhorn, le 14 avril :

L'ennemi occupe maintenant notre dotation affermée au sieur Webel, et c'est l'espérance qu'il en avait depuis longtemps, qui a été le véritable motif de tous ses délais pour payer ses termes. Comme il s'agissait de mes intérêts particuliers, je n'ai pas voulu employer des moyens de force, malgré que je n'aie jamais été sa dupe. C'est 40,000 francs de perdus. Trèves est en notre pouvoir, et je ne doute pas qu'il n'y reste toujours : le moment où l'ennemi verra une fin à ses progrès ne doit pas être éloigné ; mais il ne faut pas compter sur nos revenus, à raison des charges que les circonstances vont faire peser sur ce pays : j'espère que tu seras plus heureuse pour les revenus de notre saline, sans cela tes embarras pécuniaires se renouvelleraient.

Le 15 avril, du même lieu, le prince d'Eckmühl console sa femme de la disgrâce — qui ne durera pas — de son frère le préfet, et avec une grâce exquise de tendresse termine sa lettre par ces mots :

Les détails que tu me donnes sur ce qui te concerne et mes enfants me font bien du plaisir ; si je ne sçavais pas combien tu te fatigues à écrire, je te demanderais des in-folio ; mais, comme ils seraient écrits aux dépens de ta santé, je préfère des lettres laconiques : tu m'en écris assez pour me donner la conviction que rien ne manquera à mon bonheur lorsque je serai dans ma famille.

On sent que le maréchal avait deux vies : ainsi, le 16 avril, il écrit encore :

J'ai reçu ta lettre du 9 : je me suis amusé du petit poisson d'avril qu'a donné notre petit Louis à ses sœurs et de la colère de Joséphine d'avoir été mystifiée par un marmot.

Gifhorn, le 17 avril.

Nous venons de recevoir, mon Aimée, l'agréable nouvelle que l'Empereur était arrivé à son armée. Cette arrivée si désirée nous comble de joie ; bientôt les affaires auront pris la plus heureuse tournure. J'ai l'ordre de me rendre à Bremen, je pars dans une heure. Pendant ce voyage j'aurai peu d'occasions de te donner de mes nouvelles ; je profiterai de toutes celles que je pourrai me procurer.

Fais partir le fourgon, mes chevaux de selle et le cuisinier, et dirige le tout sur Wesel ; adresse-les au général Le Marrois, avec qui je m'entendrai pour leur destination. N'oublie pas, mon Aimée, le vin de Séguin et les différents articles que je t'ai demandés.

Toujours cette demande de vin de Séguin revient, et fait penser que le maréchal se sentait moins bien qu'il ne lui plaisait de le dire afin de rassurer sa femme. On peut lire entre les lignes de ses lettres, comme lui lisait la bonne santé de ses enfants au travers de la beauté de la maréchale. Cette phrase, datée du 19 avril, nous semble vraiment tendre et pleine de foi en l'amour de la mère :

Je viens d'avoir de tes nouvelles par le général d'Oudenarde, qui t'avait vue à la Malmaison belle et bien portante : j'en tire la conclusion que tous nos enfants se portaient bien : je leur envoie mille caresses.

Le 19 avril, de je ne sais quel pays à nom illisible, le maréchal, consulté par sa femme sur la forêt de Sainte-Geneviève, lui répond d'une façon adorable :

Tu connais mieux que moi nos revenus, tu sçais que nous ne devons pas compter de sitôt sur ceux de Pologne, et bien peu sur ceux d'Allemagne ; nous n'avons que nos revenus de la saline et ceux du Mont-Napoléon ; si tu crois avec ces ressources pouvoir faire cette importante acquisition, fais-la, mais ne me considère pas dans tout ceci. Je ferai volontiers le sacrifice de la belle chasse que cette acquisition nous donnerait, si, en la faisant, tu t'exposes à des embarras pécuniaires dont tu es heureusement sortie ; mais voilà bien des raisonnements de trop, puisque tu as la certitude que ton Louis trouve bien tout ce que tu fais. Ainsi, si tu achètes les bois de Sainte-Geneviève, ce sera fort bien ; si tu ne les achètes pas, ce sera fort bien : je te le dis sans plaisanterie.

Minden, le 19 avril.

Je compte partir demain pour Bremen. J'espère que sous peu l'ennemi sera rejeté au-delà de l'Oder et que la plus parfaite tranquillité sera rétablie dans ce pays : alors je proposerai à mon amie d'en profiter pour venir prendre les eaux de Pirmont ; elles sont bonnes pour la santé, et cela me procurerait le vif plaisir d'em-

brasser mon Aimée et trois de nos enfants, car je suppose que tu laisserais notre Jules à Savigny. Tout ceci n'est qu'une hypothèse dont l'exécution dépend des évènements, et aussi de ta santé et de celle de nos enfants et de ta volonté. Je t'en entretiens, parce que l'idée qu'il serait possible que sous peu je t'embrasse ainsi que nos enfants me sourit et me fait du bien [1].

[1] Nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire une partie de la réponse de la maréchale à son mari : ne donne-t-elle pas pleinement raison à l'auteur d'un livre dont je n'aurai garde de médire, *le Prisme de l'Ame*, alors qu'il affirme que « le bonheur et l'amour dans le mariage donnent seuls à l'homme la belle liberté de son génie ?... » — Après avoir parlé d'une façon touchante du séjour chez elle de son frère le préfet, la princesse d'Eckmühl dit enfin : « Je viens de recevoir tes lettres des 19 et 21 ; ton départ pour Brême, joint à la demande que tu m'adresses, me font supposer que tu es destiné à commander dans les départements réunis : c'est une tâche pénible et qui, suivant ma manière de juger, t'offre une nouvelle occasion de prouver ton dévouement et ta soumission à ce que souhaite l'Empereur. Fasse le ciel que la connaissance que l'on a dans ce pays de ta justice et de ta fermeté contiennent les malveillants, car rien n'est plus cruel que la nécessité de faire des exemples. Je reviens à ta proposition : je ne pense pas que tu veuilles donner le change à ton Aimée en lui faisant espérer la possibilité d'aller à Pyrmont avec nos enfants. Je crois seulement que tu t'es laissé aller à une idée qui t'a souri, sans trop penser à l'impossibilité de voir l'absolue tranquillité rétablie dans cette partie de l'Allemagne d'ici à la saison des eaux. Je serais bien heureuse de te procurer le bonheur de revoir tes petites et de faire connaissance avec ton petit Louis. Ce cher enfant n'est pas vacciné, ce serait un obstacle et c'est un motif d'inquiétude, mais je n'ose, — quoique toutes ses dents soient percées. — Je ne veux faire à ce sujet que ce que tu souhaites : s'il s'agissait de filles, comme par-dessus tout on tient à ce qu'elles soient jolies, puisse-t-on les préserver éternellement de par les malheurs de la vaccine, [illegible] le courage, car non-seulement la petite vérole est souvent [illegible] plus dangereuse, mais elle laisse presque toujours les traces désavantageuses. Je ne peux croire que d'ici à plusieurs mois tu puisses voyager tranquillement avec des enfants ; mais si j'avais, moi, la possibilité de le faire avec la moindre sûreté, je vo-

Le maréchal, — et c'est un trait frappant de son caractère, — n'oublie jamais de louer quand il en trouve l'heureuse occasion. Le 21 avril, de Minden, il écrivait à sa femme :

Je passerai demain par notre domaine d'Helfta, je prendrai connaissance de nos affaires.

Le 23 avril, de Bremen, dans un court billet, il n'oublie pas de dire :

J'ai renouvelé avec bien du plaisir la connaissance de M. Dalberg, qui a tenu ferme à son poste et qui a justifié l'idée que j'avais conçue de lui.

La sûreté philosophique des jugements du prince d'Eckmühl nous semble non moins remarquable que sa réelle bienveillance ; on le sent heureux de pouvoir admirer. Cette lettre de Bremen, datée

lerais près de toi, j'ai bien besoin de te presser contre mon cœur et de m'entretenir avec toi sur bien des objets qui t'intéressent et, par suite, ton Aimée. Je ne sais pas écrire avec la tête trop fatiguée ; j'ai besoin d'être heureuse pour avoir le sens commun. Je t'envoie les caresses de tes enfants ; il y a peu de moments qu'ils m'ont quittée pour aller se coucher. Je vais à mon tour me mettre au lit après t'avoir embrassé de toute mon âme et t'avoir assuré que je n'ai pas une pensée ni un sentiment qui ne se rapportent à toi. . . »

« Ton Aimée. »

Cette lettre a un parfum d'honnêteté qui fait songer à la femme forte. Notons, cependant, un cri tout féminin et tout maternel : la princesse d'Eckmühl n'hésiterait pas à faire vacciner ses filles, la beauté étant à ses yeux un tel bien qu'elle aimerait mieux pleurer ses enfants que de les voir souffrir des ravages de la petite vérole !...

du 25 avril, est vraiment d'une sagesse et d'une bonté rares :

Tu me demandes mon agrément pour réclamer à F*** les 3,000 francs que je lui ai prêtés ; tu feras ce que tu jugeras convenable, mais il me semble que cela augmentera le froid qui paraît exister. F*** est comme nous tous : il a ses qualités et ses défauts, je crois qu'il a le malheur d'être rancuneux : je suis assez porté à croire que D*** s'est permis des propos qui lui auront déplu avec raison, et qu'il est au-dessus des forces de F*** d'oublier.

Il ne faut pas, mon Aimée, prendre trop à cœur les désagréments que D*** peut s'attirer par ses indiscrétions.

. . . Place ton bonheur dans l'affection de ta bonne mère, de tes enfants, de ton Louis, et tu ne te tromperas pas. On appelait ton frère aîné M. *Ego ;* je serais assez porté à croire qu'il a beaucoup plus de sensibilité que D***. Je le connais peu ; mais il a plus de dignité et de jugement. Je t'aurais priée, mon Aimée, de le recevoir chez toi, si j'avais pu prévoir ce qui lui est arrivé, afin que tu le dédommages par ton amitié de la position où il se trouve, qui, du reste, ne peut tenir à des raisons personnelles, puisqu'il a réuni dans son administration les suffrages, et qu'il a bien servi l'empereur[1].

[1] Nous donnons en note une partie de la réponse de la princesse d'Eckmühl :

« Mon bien bon ami, j'ai reçu tes deux mots de Brême et ta lettre de Gifhorn. Ce que tu me mandes sur l'offre que j'ai faite à mon frère aîné m'est bien agréable. Je regrette de n'être pas à même de le lui communiquer ; il a été donner quelques soins à sa petite propriété. Il a reçu une lettre de la princesse Pauline, qu'il m'a com-

Le 26 avril, en parlant d'ordres dictés et de la nécessité de monter à cheval *pour un petit voyage*, le maréchal nous semble d'autant plus chercher à

muniquée; elle est on ne peut plus flatteuse. Après l'avoir entretenu de la part qu'elle prend à ce qui vient de lui arriver, et de son attachement et grande estime, elle le prie d'accepter une pension de 6,000 francs sur Montgobert en attendant qu'elle lui remette les trois quarts dont elle peut disposer, ce qui n'aura lieu que quand tous les obstacles seront levés par la conclusion de l'affaire d'H. . . Son Altesse recommande à M. de Caze, son conseil, de voir mon frère en lui remettant sa lettre. Il a eu lieu d'être fort satisfait. Après l'avoir entretenu de sa sensibilité à propos de ce que la princesse daigne faire en sa faveur, il lui a observé que, considérant l'union des familles comme le premier des biens, il croyait devoir référer à la sienne de ce qui l'intéresse : rien ne prouve mieux en faveur de sa délicatesse et de son désintéressement. . . »

Ce trait de la princesse Pauline Bonaparte, veuve du général Leclerc, nous a semblé devoir être rappelé. Dans une seconde lettre du 30 avril, la maréchale défend son autre frère avec cœur et adresse:

« J'ai reçu, mon Louis, ta lettre du 25; je ne te saurai jamais mauvais gré des suppositions que tu feras, lorsque les miens ne seront pas traités comme il est naturel à une bonne sœur de le souhaiter. Si Desessart a été plus franc qu'il ne le devait avec le général que tu me nommes, il a eu doublement tort puisque le premier s'est permis de le mettre en avant. Au reste il ne serait pas le seul qui eût fait cadrer ses dires avec le terrible bulletin; mais je dois à la vérité de te faire connaître que de tous ceux auxquels j'ai entendu parler de la retraite, il m'a paru le seul qui se tînt au-dessous de la vérité. On a remarqué que la majeure partie des officiers qui ont obtenu des congés avaient l'air de revenir de l'autre monde. Il n'y a pas qui puisse mieux attester les souffrances de l'armée. L'Empereur a, d'ailleurs, été si franc à ce sujet qu'il semble avoir autorisé le besoin et la consolation de se plaindre : il faut que les hommes et surtout les Français s'épanchent : Sa Majesté l'a senti et peut-être éprouvé pour son propre compte, tant il y a qu'on n'a pu enchérir sur le bulletin. D'honorables blessures peuvent faire oublier bien des dires, je ne pense pas que l'Empereur ait eu le loisir de les écouter : ma conclusion est que mes frères ne sont pas heureux. Je partage ton opinion sur l'aîné. . . »

éloigner la pensée de sa femme des dangers qu'il peut courir, que nous trouvons deux rapides billets datés de Rothenbourg, le 27 avril 1813 et commençant par les mots consacrés aux journées de combat :

Je jouis d'une parfaite santé, ma chère Aimée. Je suis contrarié de ne pas recevoir de tes nouvelles. Prie M. le comte de La Valette d'expédier mes lettres à Bremen : si elles sont mises dans le paquet du grand quartier général, elles seront, sinon égarées, du moins bien longtemps en route.

J'envoie des caresses à nos enfants et des baisers à mon Aimée.

Tout à toi pour la vie,

Ton bon et fidèle

LOUIS.

Dans le second billet, le prince d'Eckmühl se dit *éloigné, errant,* afin que la maréchale ne sache point où il était lors de l'action, — s'il y a quelque bataille à livrer.

Voltembourg, le 28 avril.

Je viens de recevoir, ma bien bonne Aimée, ta lettre du 18 : tu te trouvais depuis trois jours sans nouvelles; tes inquiétudes sur une affaire générale ne sont pas fondées pour ce qui me concerne. Je suis très éloigné de la Grande Armée et du pays des grandes opérations. Nous n'aurons ici que de petites affaires dont les résultats seront insignifiants.

Je suis dans une dotation du comte Mollien, qui se sentira du séjour des Russes et de nos courses. — Elle sera épargnée autant que possible.

Cette lettre affirme nos conjectures, et, dans deux lettres datées du 30 avril et de Voltembourg, le maréchal, avec sa bonté ordinaire, insiste sur les soins que sa femme lui avait promis de prendre d'elle-même ; dans la seconde, il s'écrie :

Tu ne me parles plus, mon Aimée, de soigner ta santé, de prendre des eaux, des douches ; tu m'avais fait tant de plaisir en m'annonçant que tu t'en occupais, que je me figurais que, lorsque nous aurions le bonheur d'être réunis, je te trouverais pleine de santé, forte et disposée à tenir tête dans nos courses à ton gros et à ton petit Louis. . . . .

Pour moi, cette lettre sent l'approche du combat; elle cherche à détourner les idées de sa femme et peut-être même les siennes, en regardant au delà.

Haarbourg, le 2 mai 1813.

Nous voyons Hambourg où règne la plus grande terreur. J'espère que les victoires de l'Empereur nous feront bientôt entrer dans cette place où l'on fera aux habitants plus de peur que de mal. Il y a dans l'enthousiasme de ces gens-là tant de poltronnerie qu'en vérité ils inspirent plus de pitié que de mécontentement : il y a de bien bonnes caricatures à faire sur la

tournure militaire de ces boutiquiers. Je vais retourner à Bremen. . . . .
. . . .

La lettre du lendemain 3 mai, datée de Haarbourg, répond d'une triomphante façon aux écrivains qui ont osé avancer que le maréchal Davout aimait à s'approprier la gloire des autres :

Nous sommes maîtres de Hambourg depuis ce matin: le général Vandamme a fort bien conduit cette affaire. Les attaques qui, depuis quinze à vingt jours, ont précédé cette prise importante ont été ordonnées par lui. C'est un vigoureux militaire; tout ceci lui appartient à lui seul; j'y suis pour mon approbation. J'avoue que ce sont réellement les victoires de l'Empereur auxquelles cette prise, qui fera un grand mal à nos éternels ennemis, est dûe ; mais le général Vandamme a le mérite d'avoir bien conduit : un autre eût pu échouer. . . . .
. . . .

C'est net, juste : le style transcrit la pensée sans phrases. Lisons une lettre datée de *Bremen,* le 4 *mai* 1813, mais qui pourrait l'être d'hier, à quelques détails près [1] :

J'ai reçu ta grande lettre que Fayet m'a remise hier. Si l'on crie en France, que doit-on faire en Angleterre,

[1] Nous prions le lecteur de ne point oublier que cette lettre tout à fait importante, a été écrite après la guerre de Russie, après les injustices, après les ingratitudes de Napoléon. Le maréchal

en Prusse, en Russie ? Dans tous les temps, on fronde les gouvernements, et il faut que cette manie soit bien invétérée en France pour s'étendre au gouvernement de l'Empereur. Cela prouve que les hommes sont nés ingrats : que serait la France sans lui ? Nous serions partagés et en proie aux guerres civiles et aux révoltes. Il nous a sauvés malgré nous, a détruit tous les projets de conquête de l'étranger, a porté la guerre chez ceux qui voulaient nous envahir, et a étouffé le monstre de la révolution française sans répandre une goutte de sang. Quel souverain a été en butte à plus de complots, d'assassinats, de trahisons? Quel souverain a été plus clément et a plus pardonné ? Mais, mon Aimée, ce n'est que la plèbe de Paris qui crie : la belle nation française admire et est dévouée à l'Empereur; elle vient d'en donner de grandes preuves; elle s'est montrée digne d'un tel souverain.

Je n'ai point ignoré tous les propos qui ont été tenus sur mon compte ; ils sont tous le résultat de l'envie et de la jalousie : depuis que le monde est monde, telle a été la récompense de ceux qui ne connaissent que leur devoir et qui le remplissent sans s'arrêter à aucune considération. J'eusse été une exception à la règle; je ne devais pas compter sur ce bonheur : je désire conserver le bonheur pour la guerre, parce qu'il est

atteste, en agissant ainsi, de la véracité de cette parole en d'autres temps par lui écrite à sa femme : « Je ne juge jamais les hommes d'après leur conduite envers moi, mais d'après leurs mérites. » Le prince d'Eckmühl se souvenait des horreurs, des crimes de la révolution, des dangers courus par sa chère France, et sa reconnaissance et son admiration restaient fidèles à l'homme qu'il considérait comme le sauveur du pays. Jamais une question personnelle ne parvenait à troubler cette âme haute et toute française.

utile à mon souverain, et je ne m'occuperai jamais de ce qui me concerne. . . . .

Je puis te protester par toi et nos enfants que toutes les injustices et les calomnies ne m'ont jamais inquiété ni privé d'un quart d'heure de sommeil. . . Puissé-je te communiquer ma tranquillité d'âme sous ce rapport et surtout la transmettre à mes fils !

Il nous semble que cette lettre familière, d'une écriture pressée, dans sa simplicité parfois incorrecte, à cause même de son absence de forme cherchée, est plus belle que certaines lettres antiques justement célèbres, mais qui sentent l'arrangement.

Bremen, le 5 mai 1813.

J'ai oublié, mon Aimée, de te parler de la réponse de ton frère aîné sur la pension que la princesse est dans l'intention de lui faire : il me semble qu'il eût dû accepter sans hésitation et avec reconnaissance dans la supposition même où cette pension ne lui serait pas nécessaire. Dans notre monarchie, les frères et sœurs des souverains faisaient quelquefois des pensions à de grandes familles qui acceptaient avec reconnaissance. Cet usage eût dû, il me semble, déterminer la réponse de ton frère. La princesse Pauline, dans cette circonstance, a fait une action digne de la sœur de notre souverain. Je n'entends pas, du reste, mon Aimée, donner des conseils à mon beau-frère ; mais je te fais ces réflexions parce que tu m'as entretenu de cette circonstance avec détail [1].

[1] Le maréchal se montre ici partisan des traditions et pense, justement, que l'avenir doit continuer le passé.

Lorsque je t'ai parlé du projet d'aller prendre les eaux de Pirmont, je t'ai exprimé ce que je désirais et regardais dans l'ordre des choses possibles : la tranquillité se rétablit journellement et sans que jusqu'ici j'aie été dans l'obligation de faire exercer des actes de sévérité. Tout le pays entre l'Elbe et le Rhin sera parfaitement tranquille après la dernière victoire décisive de l'Empereur. Il me semble que le moment où cette victoire sera remportée est bien proche : peut-être cette victoire est-elle remportée à l'heure où je t'écris.

On sent le cœur du maréchal attentif au bruit du canon, il croit encore à l'Empereur, peut-être plus que l'Empereur ne croyait alors en lui-même ! Nous ajouterons que toute la première partie de cette lettre est d'une rare délicatesse : c'est aux dépens de la maréchale que la princesse Pauline comptait avantager le frère de son premier mari sur la terre de Montgobert, et le prince d'Eckmühl applaudit, tout en ne voulant pas conseiller, peut-être contre les secrets désirs de sa femme, mère avant que d'être sœur. Le prince d'Eckmühl se contente de dire que pour lui tout sera bien de ce que souhaite la princesse.

Bremen, le 6 mai.

Je viens de recevoir, ma chère Aimée, la bonne et importante nouvelle que l'Empereur avait battu, le 2 mai, à Lutzen, les armées russes et prussiennes et qu'on les poursuivait sur Dresde où ils se retiraient et où ils

n'arriveraient pas tous. . . Voilà tous les projets de nos ennemis renversés. Cette nouvelle nous comble de joie.

Je n'ai rien reçu de toi. . . . .

Ce jour, le maréchal, tout à la France, oublie tout ce qui n'est point elle !

La victoire de Lutzen ne pourra qu'accélérer le moment si désiré de notre réunion. . . . .

Oui, sans doute; mais la guerre est chose si terrible qu'elle fait pleurer les vainqueurs aussi bien que les vaincus ; et, de Bremen, le 8 mai, le maréchal écrit :

Je viens d'apprendre que le duc d'Istrie avait été tué; cette nouvelle m'a fait beaucoup de peine. J'avais pour lui de l'attachement, je le regrette aussi beaucoup sous le rapport de l'Empereur à qui il était bien dévoué : c'était un bon général de cavalerie. Cette perte aura été bien sensible à l'Empereur. Il m'est difficile, mon amie, de te rendre la peine que j'éprouve, je ne puis moi-même me l'expliquer.

L'Empereur et la patrie visiblement étaient une seule et même chose pour le grand cœur du maréchal, et dans *la tristesse qu'il ne s'explique pas* on devine le retour des sombres pressentiments, — qu'il veut taire, — mais qui lui redisent sans cesse que *la fortune* a abandonné la France. La fortune, hélas ! est le nom païen de la Providence !

Le même jour, 8 mai, nous trouvons deux lettres de la maréchale : dans la première, elle dit :

La nouvelle des grands avantages que vient d'obtenir l'Empereur me fait grand bien. Aussi, c'est la première fois, je pense, qu'ils ne me causent aucune inquiétude et qu'ils me flattent autant de la paix : la nation entière la souhaite, l'Europe en a besoin, et l'Empereur reconnaîtra le dévouement des peuples sur lesquels il règne en les comblant par ce bienfait. La pauvre maréchale Bessières paie bien chèrement l'ouverture de la campagne, elle a besoin de toute sa religion pour supporter un tel malheur.

Nous donnerons plus loin la longue lettre, *apportée,* par laquelle la maréchale apprend à son mari tous les bruits qui courent à propos de son commandement de Hambourg.

Bremen, le 9 mai.

Je viens de recevoir, mon Aimée, ta lettre sans date, que je présume être du 4 mai, le *Moniteur* qui l'accompagnait étant de cette date. Tu es destinée à être toujours tourmentée et à me donner même dans ces moments des preuves de ton attachement en m'évitant les inquiétudes. . .

Ce pauvre petit Jules est encore bien faible. . . Puissent la belle saison et l'air de Savigny le fortifier !

Le 10, le maréchal insiste sur ce sujet, sur son gros Louis. — On *sent* qu'il n'ose compter que sur

ce fils. Une fois encore, il demande des lettres de ses filles, — *mais uniquement d'elles*.

De Bremen, le 11 mai, le prince d'Eckmühl écrit à sa femme :

Depuis vingt-quatre heures, ma chère Aimée, je suis dans ma quarante-quatrième année, c'est-à-dire que j'ai quarante-trois ans révolus : je commence à approcher de l'époque où l'on décline. Je puis te répondre que, si mes facultés physiques et morales se ressentiront de cette époque, l'amour que je t'ai voué n'en éprouvera aucune diminution. J'éprouverai, il me semble, encore plus le besoin de te consacrer, ainsi qu'à nos enfants, mon existence. Je me fais un délicieux avenir, et je serai heureux lorsque mes rêves du moment deviendront des réalités : alors je serai exclusivement occupé du soin de rendre heureuse mon excellente amie, et de nos enfants.

Après ce songe dont le maréchal berce ses tristesses, il redemande les portraits de ses enfants, et, pour la seconde fois, une montre : *Il a appris a en porter une*.

Le princesse d'Eckmühl lui laissait redemander ce cadeau, parce qu'elle faisait faire sa miniature pour la placer dans cette montre désirée.

Bremen, le 12 mai.

Ma chère Aimée, j'ai reçu ta lettre du 7 mai. Je conçois que la France et l'Europe désirent la paix ; mais,

avec les petites passions de nos ennemis, l'Empereur n'est pas le maître de la donner aussi promptement qu'on le souhaite. Il n'y a que ses victoires qui puissent aplanir les difficultés, et il est en bon chemin. J'ai beaucoup regretté le duc d'Istrie, il mérite les louanges et les regrets de l'Empereur. J'ai été touché de la remarque qu'il n'avait pas souffert : cela justifie l'idée que je me suis toujours faite du cœur de l'Empereur, et aussi sa bonté m'a autant conquis que ses autres grandes qualités.

Quel oubli de soi, de l'injustice subie ! Le maréchal est heureux d'une phrase, comme nous l'avons vu heureux de l'émotion visible de Napoléon en recevant en Russie un portrait de son fils.

Haarbourg, le 14 mai :

Je n'ai rien reçu de toi, mon Aimée. J'ai été dédommagé par la lecture du *Moniteur* du 9 : chaque expression de l'Empereur est digne de lui : j'ai été vivement remué. Ma satisfaction eût été complète si j'eusse reçu de tes nouvelles et de celles de nos enfants, car, si je suis un sujet fidèle et dévoué, je suis aussi bon époux et bon père ; d'autant plus *bon époux* que je suis amoureux de mon Aimée. . . . .

Le 16, le maréchal se fâche un peu.

Je ne te parle plus du portrait de mes deux fils et de leur mère, car, si tu as l'intention de m'accorder ce que je t'ai si souvent demandé, ce doit être une chose faite ;

dans le cas contraire, de nouvelles demandes seraient inutiles.

Hélas! Voici une phrase qui prouve que l'esprit le plus juste a deux façons de juger :

Je vois avec plaisir que tes finances se ressentent déjà de la victoire de Lutzen. Je t'ai annoncé dans le temps qu'il ne fallait pas compter sur nos revenus des dotations tant que les circonstances où nous étions alors resteraient les mêmes, tous nos fermiers allemands étant des gens de mauvaise foi qui éludent leurs paiements dans l'espérance de n'avoir plus affaire aux Français : j'espère que sous peu tous feront des paiements sur ce qu'ils nous doivent.

Hélas! que dirions-nous aujourd'hui des chers pauvres Alsaciens qui agiraient ainsi. . .

De Haarbourg, le 19 juin, le maréchal discute la vaccine à propos de son fils Louis, et écrit à sa femme :

Tu voudrais faire vacciner notre Louis. D'un autre côté, tu crains de déranger sa forte santé : j'éprouve les mêmes tourments que toi. Si une expérience de cinquante ans bien suivie avait garanti l'avantage de la vaccine, il n'y aurait pas à hésiter, mais nous n'avons pas encore, à beaucoup près, ce point de tranquillité. La vaccine préserve de la petite vérole, c'est un fait qui me paraît bien constaté ; mais les enfants vaccinés ne sont-ils pas plus sujets que ceux qui ne le sont pas à d'autres maladies? Il n'y a que l'expérience qui puisse

résoudre cette question ; cependant, malgré toutes nos incertitudes, je crois, mon Aimée, que nous devons faire vacciner notre Louis et profiter surtout de cette saison.

L'expérience a-t-elle affirmé une vérité mystérieuse?... *Chi lo sa?*... sommes-nous tentés de dire avec les intelligents Italiens !... Le 16 mai 1813, la princesse d'Eckmühl écrit à son mari :

J'ai reçu ta lettre du 11, excellent ami, mais je n'ai pas eu le loisir d'y répondre : ayant fait une course inutile avant-hier à Saint-Cloud, j'ai dû la recommencer hier. L'Impératrice m'a paru un peu fatiguée de son voyage à Saint-Leu. Je n'ai pas eu occasion de prendre congé d'elle : j'ai prié la duchesse de Montebello de ne pas m'envoyer d'invitations, ne pouvant y répondre, ni m'excuser à temps, et de faire connaître à Sa Majesté Impériale, le motif qui me prive de profiter des entrées. Je pense que tu ne trouveras pas d'inconvénient à ce que je reste au moins un mois sans bouger de la campagne. Jules vient de me faire une visite ; il est frais comme la rose et si gai qu'on le dirait aussi content que moi d'aller à la campagne? . . .

Visiblement le maréchal aurait souhaité sa chère femme un peu plus mondaine : de Haarbourg, le 21 mai, il répond donc bien doucement, avant de parler de ses enfants, de son vif désir de connaître son petit Jules :

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 16 mai ; il me

semble, puisque tu me demandes mon avis, que tu peux aller de Savigny à Saint-Cloud une ou deux fois dans le mois. La distance n'est pas considérable.

Puis il revient aux compliments, aux chers portraits, comme pour dissiper l'impatience que devait causer à la maréchale, éprise de la résidence de Savigny, un conseil, — qu'elle ne demandait, il faut le dire, qu'à titre d'approbation.

Le 24 mai, de Haarbourg, le maréchal déplore le mauvais temps en pensant au séjour de Savigny, à la délicatesse de son fils Jules, et après la signature, il ajoute :

A l'instant je reçois la nouvelle d'une nouvelle victoire que l'Empereur vient de remporter à Bautzen : nous nous en ressentirons ici, et j'espère sous peu de jours être à Hambourg.

Le 26 mai le Maréchal revient aux portraits et aux petits dires de ses enfants, « *qui l'intéressent au delà de ce qu'on peut croire* », et qu'il demande à connaître, au moins par M. Laforest. La princesse d'Eckmühl, le 20 mai, écrivait :

J'ai reçu, mon excellent Louis, tes deux mots des 14 et 15 datés de Haarbourg. Il me tarde bien de te savoir sur la rive droite de l'Elbe; tu ne me dis rien qui puisse me porter à considérer mon désir comme facile à exécuter. — J'ose compter sur ton bonheur et ton bien

jouer : il me semble qu'il ne peut se présenter pour toi des circonstances plus difficiles que celles dans lesquelles tu t'es trouvé et qui ont donné lieu aux plus beaux évènements de ta vie. Toujours est-il que je voudrais que les choses allassent plus suivant mon gré, et qu'on ne nous fît pas la sottise de rendre les places dont nous sommes en possession à nos ennemis. . .

La maréchale se plaint ensuite de l'horrible temps qu'il fait et regrette Paris pour ses enfants. Le 27, le maréchal lui répond qu'elle devrait pour eux aller attendre à Paris le retour du beau temps et ajoute qu'il ne cesse pas de pleuvoir depuis douze ou quinze jours. Il n'a pas de nouvelles de ses chevaux et rappelle qu'il a demandé du vin de Séguin et un petit filtre : « Il me sera bien utile; souvent nous nous trouvons dans des endroits où l'eau est bien mauvaise, et je suis un gourmet d'eau. »

J'aime à trouver le maréchal *un gourmet d'eau.* Le 28 mai, de Haarbourg toujours, il écrit :

Je demande, lorsque je suis réveillé la nuit, — ce qui m'arrive souvent, — le temps qu'il fait; c'est la première fois depuis très longtemps qu'on m'a répondu cette nuit que le temps se mettait au beau, que le baromètre montait, et j'en ai éprouvé la plus vive satisfaction, en songeant à toi, à ce pauvre petit Jules.

Je viens de recevoir une lettre de M. de Montesquiou

qui m'annonce une nouvelle victoire de l'Empereur le 21, qui, suivant toute apparence, sera décisive[1].

J'éprouve autant d'envie que toi, de nous voir bientôt maîtres de Hambourg. Il y a quelque temps que nous y serions déjà sans des circonstances sur lesquelles l'Empereur ne comptait pas et qui sont survenues ; mais les dernières victoires de l'Empereur vont tout aplanir et j'espère que sous peu de jours nous y serons.

Cette lettre a un involontaire accent de tristesse : le *maréchal s'éveille souvent,* et s'efforce visiblement d'espérer contre ses pressentiments ! En le trouvant l'oreille tendue au bruit du canon impérial, le souvenir des cruels jours de 1870, passés à épier le pavillon national que *nous ne voulions pas* croire définitivement en détresse, nous est fatalement revenu. On sentait, on *était certain* de nos désastres et on se refusait à écouter les bruits sinistres du *dedans* et du *dehors !*... Le prince d'Eckmühl, lui aussi, se cherche des motifs de joie et termine sa lettre en disant :

Louis a des dispositions à être musard, il aime, à ce qu'il me paraît, à courir et à ne rien faire. Je ferais volontiers sa partie : je suis persuadé que, lorsque nous nous connaîtrons, il se passera peu de temps sans que je n'aie obtenu ses bonnes grâces. Je suppose que

[1] M. le comte A. de Montesquiou, longtemps attaché à l'état-major du maréchal, avait été désigné par l'Empereur pour faire partie de sa maison.

pour avoir ce bonheur il faudra être complaisant, courir avec lui : je me sens disposé à avoir pour lui et mes enfants ces qualités ; je les embrasse de tout mon cœur, ainsi que leur excellente mère.

Le 23 mai déjà, le maréchal écrivait :

Tu m'annonces ton établissement à Savigny et le mauvais temps qui t'oblige à faire faire du feu dans les appartements. Nous avons ici depuis huit à dix jours des coups de soleil, des averses, des coups de vent; enfin nous avons dans la même journée les quatre saisons. Je plains notre délicat Jules ; c'est le premier de nos enfants qui soit né avec une santé aussi fragile : il te devra mille fois la vie. J'espère qu'il te dédommagera un jour de toutes tes peines et inquiétudes. . .

Triste, triste année que cette année 1813! Même les éléments semblaient hostiles à la France ! . . .

Haarbourg, le 29 mai.

Ma chère Aimée, en apprenant les résultats heureux et décisifs de la bataille de Bautzen, j'ai reçu la nouvelle la plus affligeante, celle de la mort du duc de Frioul qui a été tué par un boulet perdu. J'ai ressenti dans ma vie très fortement deux pertes : celles du général Desaix et de ton frère[1] : celle du duc de Frioul m'a autant frappé. C'est une perte irréparable pour l'Empereur. Je cherche à me faire illusion, j'ai lu au

[1] Ceci est un grand éloge, car visiblement le patriote parle seul ici ; sur ses douleurs personnelles, le maréchal jetait un voile.

relu dix fois la lettre où le major général m'annonce ce malheur, espérant toujours avoir mal lu. Je ne pourrais m'entretenir aujourd'hui d'autre chose : je te quitte pour ce motif.

Ton bon et fidèle

LOUIS.

Aucun éloge funèbre ne saurait en dire davantage ! Nous ne trouvons pas de lettre du 30, et nous voici à Hambourg.

Hambourg, le 31 mai 1813.

Je t'envoie, ma chère Aimée, une lettre de notre fermier général d'Hoya, comme une preuve que ton Louis s'occupe de tes intérêts. J'espère sous cinq ou six jours pouvoir écrire à M. Lefebvre qu'il peut se rendre à Hoya et Helfta pour terminer avec nos fermiers et faire rentrer l'arriéré. . .

Il paraît, mon amie, que je resterai à Hambourg. Si cela est, tu pourrais venir passer quelque temps près de ton Louis avec tes trois enfants : au surplus, je te donnerai peut-être du positif sous huit à dix jours. Je n'oserais point te faire la demande, si la santé de notre Jules ne prenait pas le dessus.

Un valet de pied de l'Empereur s'est échappé des prisons de Russie et s'est présenté chez moi : il était sans le sol. Je lui ai remis 400 francs. Je t'adresse son billet, fais réclamer par Laforest ce remboursement.

Le 1er juin, nous trouvons cette jolie phrase pleine de tendresse :

La passion de notre petit Louis pour toi est vraiment extraordinaire. Il ressemble à quelqu'un de ta connaissance dans son attachement : il est exclusif... J'envoie à mon petit rival mille caresses, ainsi qu'à ses bonnes sœurs, je les trouve trop bonnes de craindre ce petit marmot de Lili!

Et, comme une lettre de la maréchale est venue le même jour, nous trouvons encore quelques lignes.

J'ai reçu ta lettre du 26 mai, j'écrirai demain; aujourd'hui je suis tellement ennuyé de détails de subsistances, d'administration, d'organisation, que je n'ai pas une minute à moi.

Dans cette lettre, la maréchale parle de son fils Louis, de Jules, que le Dr Bigot, aidé de Dieu, leur a rendu trois fois et s'écrie :

Il est impossible d'avoir été plus mal : c'est à croire que nous ne devons la conservation de ce cher enfant qu'à une puissance plus qu'humaine... Il prend chaque jour plus de ressemblance avec notre Napoléon; mais il est bien plus gai et bien plus joueur; il s'amuse de tout et il aime les joujoux comme un enfant d'un an. Fasse le ciel que nous conservions nos quatre enfants! Ils forment la famille la plus belle et la plus intéressante. Joséphine me disait dernièrement : « Tu me dis que Dieu n'aime pas les méchants enfants, fais-moi donc apprendre la religion pour ne rien faire de ce qui ne lui plaît pas.

— Je puis t'indiquer tout ce qu'il faut faire pour lui être agréable.

— Il y a une Histoire Sainte, a-t-elle repris. Est-ce qu'elle n'est pas aussi nécessaire à apprendre que la géographie et les autres histoires que j'apprends déjà[1]?»

J'ai répondu que, ne pouvant tout apprendre en un même moment, j'avais cru devoir attendre que sa raison fût plus développée, afin qu'elle profitât mieux des instructions que je me proposais de lui faire donner... M. Alma a saisi la première occasion de lui parler de l'Histoire Sainte : ses dires sur ce point l'ont vivement intéressée et ont déjà produit le meilleur effet. Elle est plus docile, l'exercice de ses devoirs lui semble moins pénible : se soumettre à la volonté de Dieu n'a rien qui l'humilie ; ses passions sont vives, elle a besoin d'un frein puissant, la religion est le seul qui puisse lui faire supporter les tourments de cette vie par l'espoir consolant d'un avenir heureux. . .

Quelque répugnance que j'aie à te parler de nos affaires d'intérêt, je suis forcée de le faire : on ne cesse de m'entretenir des réparations à faire au château de Brühl ; j'en ai déjà autorisé au commencement de l'hiver dernier pour prévenir les grands dégâts de la mauvaise saison ; soit que tu la gardes, soit que cette propriété retourne à l'État si tu peux obtenir cette faveur, car rien ne serait plus triste que la nécessité de l'habiter ! Aujourd'hui je suis persécutée par les jardiniers, concierges, etc., etc., qui s'étant adressés en vain au Domaine, retombent sur moi. Que dois-je faire ? Si tu désires que je règle leurs comptes, je le ferai et je pren-

[1] Quelle réponse aux partisans de l'éducation purement laïque, que ces mots spontanément sortis d'un noble cœur d'enfant !

drai d'autres arrangements avec les jardiniers qui ne savent véritablement à quoi s'en tenir : ils fatiguent M. de Fermont qui me renvoie toutes leurs pétitions : cela fait, je pense, un mauvais effet.

On voit qu'il n'y a que dans les contes de fée qu'un magnifique château, demandant beaucoup d'entretien, puisse vous tomber des nuages sans vous causer plus de gêne que de joie. La maréchale énumère ses dettes, gronde le maréchal d'avoir très mal loué ses biens de Pologne et termine par ces mots qui prouvent assez que le séjour de Savigny ne lui était nullement imposé :

Je me porte mieux à la campagne qu'à Paris où j'ai quelques devoirs à rendre et qui me coûtent. Il faut être heureuse pour se plaire dans le monde, et je ne le serai pas tant que je vivrai séparée de toi. Je t'embrasse mille fois de toute mon âme et suis toute à toi jusqu'à mon dernier soupir.

Le 2 juin 1813, le maréchal écrivait de Hambourg :

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 25 mai. . . L'observation de notre Joséphine et sa demande d'être instruite sur la religion m'ont frappé ; j'eusse éprouvé ton embarras si elle m'eût fait ses petits raisonnements. Ils prouvent qu'il est temps de lui donner des notions du culte et de lui inspirer des sentiments religieux ; — j'éprouverai bien de la satisfaction lorsque je pourrai juger de son développement.

On sent l'émotion du père; son cœur s'est jeté tout d'abord vers ce paragraphe de la longue lettre de sa femme, et il est réellement curieux de cet instinct exquis de l'enfant, qui a senti, à elle toute seule, le besoin d'une foi, c'est-à-dire le besoin de l'idéal, du divin! Lisez bien les quelques mots du maréchal, ils disent *cela* et bien plus encore!... Mais il faut revenir aux affaires, il s'indigne de l'impudence de M. G*** qui veut être traité comme Lenoir:

Original, sans ordre; mais il ne m'a pas volé. J'ai reconnu les services qu'il a rendus à ton frère et à moi. Le sieur G*** n'a aucun de ses titres : il m'a volé, et si, pour ce qui me concerne, j'avais eu la dixième partie de la sévérité que j'ai lorsqu'il s'agit des intérêts de l'Empereur, je l'eusse fait arrêter et il eût certainement été condamné aux galères... Il n'y a plus à revenir sur l'arrangement que j'ai passé à Thorn pour notre propriété de Pologne : je ne doute pas qu'il ne fasse la fortune de celui avec qui j'ai traité; mais je n'en tirais rien, et dans la circonstance j'avais le plus pressant besoin d'argent.

Je n'ai pas été mis en possession du château de Brühl: je n'ai fait aucune réponse depuis deux ou trois ans à toutes les lettres que j'ai reçues.

Nous copions ici un passage de lettre de la maréchale datée du 28 mai, parce qu'il amène le maréchal à parler des difficultés vaincues par lui, chose qu'il évite toujours :

Tu m'as parlé dernièrement de l'espoir que tu avais d'être bientôt à Hambourg; tes deux mots du 23 que je reçois à l'instant me prouvent que je ne dois pas attribuer ton silence du 22 à cette circonstance et que je me suis tourmentée en vain : le moyen que ce soit autrement! J'ignore absolument de quoi se compose le 1er corps que tu commandes : s'il était tel que je le souhaite, il me semble que les Russes ne seraient plus à Hambourg et que les Hambourgeois auraient déjà beaucoup fait pour faire oublier leur égarement; on ne parle nullement d'eux, cela me fait croire que les choses sont les mêmes en ce qui les concerne. Je me flatte que tu connais déjà les brillants succès de l'Empereur: j'espère qu'ils assureront la paix que notre souverain veut faire pour de longues années. — Cette pensée est le seul bien que je puisse goûter en ce moment.

Hambourg, ce 3 juin 1813.

Tu ne te souviens donc plus, ma chère amie, du passage de Haarbourg, — ce n'est pas une rivière, mais un bras de mer qu'il faut traverser pour se rendre à Hambourg : les moyens de passage étaient bien bornés, et on est subordonné aux vents. — Ils ont été contraires bien longtemps. — Je t'assure que le temps a été bien employé. Ceci répond à ta lettre du 28 mai.

Le 30 mai, la princesse d'Eckmühl écrivait à son mari :

J'ai reçu, mon unique bien, ta lettre du 24, je n'y ai pas répondu hier, parce que j'étais trop tourmentée par les mauvaises nouvelles dont on entremêlait le bruit de

nos victoires; une s'est malheureusement réalisée. et quelques autres ne sont pas entièrement dénuées de fondement. La perte du duc de Frioul te sera bien sensible : le récit de ses derniers moments ne peut qu'ajouter aux vifs regrets qu'il emporte. La pensée religieuse de l'Empereur et le vœu énoncé par le grand maréchal au moment d'expirer sont ce que je connais de plus touchant. Je ne suis pas encore remise de l'effet qu'a produit sur moi la lecture des mémorables nouvelles contenues dans le *Moniteur.* Il ne faut rien moins que le génie de l'Empereur pour déjouer les projets de nos ennemis : fasse le ciel qu'ils reconnaissent sa prodigieuse supériorité, et qu'ils en viennent à souhaiter la paix. Je suis bien sûre que l'Empereur veut un terme à des succès qui lui coûtent des hommes si dévoués et que ses victoires ne font qu'ajouter aux désirs qu'il a déjà manifestés pour le rétablissement de la paix : c'est alors seulement que nous goûterons repos et bonheur.

On croit toujours à l'Empereur, mais on est las de la guerre; la nation veut la paix ! On ne s'avouait pas encore, mais quelques-uns le pressentaient, — et le prince d'Eckmühl était du nombre, — que la paix ne dépendait plus de la volonté de Napoléon!

Hambourg, le 5 juin.

J'ai reçu, ma chère amie, ta lettre du 30 mai. Lorsque tu écriras à la duchesse de Frioul, parle-lui des vifs regrets que je partage avec tous les fidèles serviteurs de l'Empereur et les bons Français. Cette perte est irréparable pour l'Empereur. J'ai lu la relation de ses der-

niers moments; ce récit a renouvelé ma douleur, il m'a fait verser des larmes comme un enfant. Tu sçais que ton Louis n'est pas prodigue de son estime, il en portait une bien grande au grand maréchal qui avait un beau caractère, et c'est surtout sous ce rapport que cette perte est irréparable : l'Empereur pourra trouver quelqu'un d'aussi attentif, ce qui lui sera encore difficile, mais il n'en trouvera pas d'aussi exempt que lui des petites passions.

La veuve de son ami est oubliée par le maréchal qui ne sépare pas les destinées de la France de celles de l'Empereur et qui déplore la perte d'un si précieux conseiller.

Hambourg, le 6 juin 1813.

Je n'ai rien reçu de toi, ma chère Aimée. J'ai encore lu ce matin le *Moniteur*[1] qui rend compte des derniers moments du duc de Frioul. — Quelle perte, mon amie, pour l'Empereur dont il avait toute la confiance! Il avait justifié cette confiance par sa conduite depuis qu'il était près de la personne de l'Empereur. Il avait un

[1] La mort du duc de Frioul, on peut le dire, prit les proportions d'un malheur national; le 3 juin, la maréchale écrivait à son mari: « Je reçois tes deux mots du 29. Je m'étais formé une idée de la peine extrême que tu éprouves de la perte du duc de Frioul. Il emporte des regrets bien vifs et bien généraux. Le pauvre M. Fontaine (l'architecte de l'Empereur) est pénétré : il pense comme toi que c'est une perte irréparable pour l'Empereur et pour les personnes dont il était l'organe près de Sa Majesté. Il a montré une force bien rare, il a écrit lui-même à sa femme et fait écrire différentes dispositions qu'il a signées. Rien ne saurait être plus admirable ni plus touchant que ses derniers moments. »

tact, un aplomb, un sang-froid extrêmes. Je le regrette vivement et ne puis me faire à sa perte ; c'est surtout mon dévouement pour l'Empereur qui m'occasionne ces regrets ; cependant, je dois avouer qu'il y entre aussi quelque chose qui m'est personnel, car j'ai eu occasion d'être convaincu que jamais le duc de Frioul n'a partagé, pour ce qui me concerne, les petites passions de bien des gens : il a toujours apprécié mon dévouement et, sous ce rapport, il m'a conservé dans toutes les circonstances estime et amitié.

Excuse-moi, mon amie, de ne t'entretenir que de ce triste sujet, mais j'en suis rempli, et avec qui pourrais-je mieux m'épancher qu'avec mon excellente Aimée!...

J'envoie mille caresses à nos enfants. . .

Tout à toi pour la vie :

Ton bon et fidèle

Louis.

Combien il y a de douleurs diverses exprimées dans cette lettre! Celui qui savait aimer ainsi, trop fier pour se défendre, ressentait une joie profonde à se voir compris. On sent le brisement du cœur d'où ne s'échappe pas même une protestation ni une plainte! Le lendemain 6 juin, la maréchale lui annonçant enfin son portrait, il se félicite du succès de ses gronderies :

Je me suis d'autant plus livré à ces reproches que le motif ne pouvait que te faire plaisir.

En parlant des jeux de son fils, il dit :

Je m'abonnerais facilement à lui tenir compagnie, car il me semble qu'il passe la moitié de son temps à dormir, l'autre à courir ou à ne rien faire. Je ne suis avec toi, mon amie, et avec nos enfants que dans mon sommeil; mais j'y suis alors assez souvent; lorsque je me rappelle le matin mes rêves, il y en a de fort plaisants; mais tous sont une preuve que je m'occupe beaucoup de mon Aimée et de mes enfants.

Et, après la signature :

Tes tourments sur Hambourg ont dû être dissipés le lendemain de ta lettre, puisque tu auras eu connaissance de la prise de Hambourg, où nous avons trouvé près de deux cent cinquante pièces de canon et qui est maintenant une place forte. C'est un service que les révoltés auront rendu à l'Empereur : leur révolte leur coûtera beaucoup d'argent : je leur ai mis une contribution extraordinaire de 48 millions : c'est de cette manière qu'il faut punir les marchands.

Nous ne pouvons résister à transcrire quelques lignes de la réponse de la princesse d'Eckmühl, datée de Savigny, le 10 juin :

Je viens de recevoir, mon très aimé, ta lettre du 7; elle me donne lieu de croire que tu ne dois manquer ni d'occupations, ni de sévérités pour obtenir l'énorme contribution qui va frapper sur le pays qui a eu le malheur de se soustraire à l'influence protectrice sous laquelle il se trouvait : il est juste qu'il paie une bonne partie des frais de la guerre qu'il voulait prolonger. . .

Je suis sûre qu'il n'y aura pas dans la somme imposée pour subvenir aux frais de la guerre un centime de grâce : *si tu avais été aussi sévère pour la rentrée de tes propres deniers, je serais présentement en mesure de te surprendre agréablement par l'acquisition des bois qui nous touchent.*

Nous ne voyons là ni un reproche, ni même un regret, mais une observation de ménagère et de mère de famille, qui a bien son mérite d'inconscient hommage rendu au caractère du maréchal.

Le maréchal, qui avait appelé sa femme pendant l'armistice avec ses filles et leur fils aîné, s'excuse de ce désir en apprenant les inquiétudes que Jules donne à sa mère, et dit le 11 juin :

Regarde comme non avenue ma demande que je n'ai aventurée, au reste, que parce que tu avais désiré fortement, à la fin de mars, venir me trouver... Je m'y suis opposé parce que l'Allemagne était le théâtre de la guerre, qu'il y avait une fermentation générale et des partisans ennemis partout. Ces circonstances n'existent plus; un armistice général ayant lieu, tout le pays entre Wesel et Hambourg étant parfaitement tranquille, j'ai cédé à un désir qui, j'en suis convaincu, était partagé par toi; je te prie de nouveau, mon amie, de le regarder comme non avenu, puisque ta présence près d'un de nos enfants est nécessaire et que tu redoutes pour les autres le climat de ce pays.

Le 13 juin, le maréchal revient sur ce désir qu'il



n'admet plus : mais, si la paix ne suit pas l'armistice, quand verra-t-il sa femme, quand fera-t-il la connaissance de ses fils ?... Dur métier que celui de soldat ! Écoutez ces quelques lignes de la même lettre :

Je suis absorbé depuis mon entrée ici par des détails désagréables, mais auxquels je m'abonne, parce qu'ils sont dans mes devoirs : ils sont aussi pénibles puisqu'il s'agit de mettre de fortes contributions sur les habitants de cette ville pour les punir de leur révolte. Ces sortes de punitions tombent sur les bons comme sur les mauvais : il n'y a pas possibilité de faire autrement[1].

Le maréchal, le 15 juin, se tourmente de Jules, mais, en dépit de son abnégation, il en vient à dire :

Tu avais connaissance de l'armistice : je ne doute pas que ce ne soient tes inquiétudes et les tourments que te donne Jules qui t'ont empêchée de partager à cette nouvelle le vif désir de notre réunion. — désir que je t'ai manifesté. La crainte que la paix ne s'ensuive pas m'a dicté ce vœu : il me serait bien pénible de faire cette campagne sans avoir profité de la possibilité de te posséder, ainsi que nos trois aînés, quelques moments. Le 1er corps s'organise : il sera sous quinze à vingt jours superbe, et, si l'aveuglement de nos ennemis oblige notre souverain à prendre encore pour quelque temps les armes, je crois que l'on pourrait compter sur le 1er corps. — Ne vas pas tirer des conjectures de guerre

[1] Que de combats intérieurs trahissent ces lignes ! Un tel amour de son devoir est la sainteté du soldat.

de tout ce que je te mande. Je te jure que je n'ai pas plus de données que toi et que ce ne sont que de simples hypothèses.

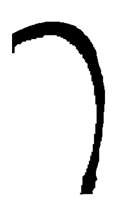
Après les tortures de la Russie, le maréchal avait un impérieux besoin de voir sa femme, de s'épancher dans un cœur ami : l'âme la plus ferme ne dédaigne pas l'injustice sans saigner secrètement... Les quelques mots échappés à la plume du maréchal après la mort du duc de Frioul, le disent bien haut à qui sait entendre !

Le 16 juin le maréchal, écrit à sa femme « qu'il enseignera à ses enfants, quand il aura le bonheur de les voir, à chérir leur mère qui sacrifie tout pour les soigner, les bien élever, leur laisser de la fortune ; puis, après les mille baisers, les formules d'usage, la signature, en bas, dans un coin, nous lisons la vraie, l'unique pensée :

Tu ne me parles point de l'armistice dans ta lettre du 12 : il n'y a que moi à qui cet armistice ait fait naître l'idée d'en profiter pour nous réunir. Il est vrai que je n'ai pas d'enfants à soigner à qui ma présence soit nécessaire.

Que de tristesse et d'amour contenus dans ces quelques lignes ! — Et, le 17, tout en répétant qu'il s'attend à un refus, il ajoute :

Le jour où je t'ai exprimé mon vœu, j'ai fait cher-



cher près de Hambourg une maison de campagne; on m'en a trouvé une où je suis depuis deux heures : elle est commode et a des promenades bien agréables : tu l'as visitée un jour avec moi, elle appartient à un M. de Kock : il y a de grandes serres, surtout pour des fleurs.

Nous donnons entière la lettre suivante, tant elle peint le cœur du maréchal :

Hambourg, ce 20 juin 1813.

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 15 en réponse au vœu que je t'ai exprimé en apprenant l'armistice : tu m'as fait connaître qu'il était des circonstances où l'on pouvait éprouver une grande indécision et être incapable de prendre un parti : mon vœu est toujours la même espérance, le même besoin de te serrer dans mes bras; ainsi, en ne comptant que moi, je suis porté à t'écrire : « Pars, ma chère Aimée, *au reçu* de ma lettre avec notre Joséphine, et laisse nos autres enfants privés de leur mère quelque temps. » Mais, en songeant à eux, à la santé bien délicate de notre Jules, aux tourments que tu éprouves à son sujet, je n'ose te dire de partir. Je me reprocherais éternellement de t'exprimer ce vœu, s'il arrivait malheur à cet enfant ou à un des deux autres. Je suis donc aussi tourmenté que toi et n'ose prendre un parti, je te proteste que, quel que soit celui que tu prennes, j'en serai également satisfait. — Ainsi, c'est à toi à décider.

Le fourgon et les quatre chevaux que tu m'as envoyés sont arrivés : Charpentier m'a remis ta lettre du 8 mai; je m'entretiendrai avec toi sur son contenu.

On comprend que le maréchal n'ait pu confier sa réponse à la poste; mais le moment est venu de donner connaissance de ces pages, — trop vraies, — et pleines de sens et de raison.

Le 8 mai 1813.

C'est Charpentier qui te remettra cette lettre, excellent ami; sûre de son sort, je puis te dire quantité de choses que je craindrais d'aventurer. Je commence par t'avouer que je n'aime pas ton commandement de la vingt-troisième division militaire : tes pouvoirs sont illimités, mais pour faire le mal; tu en feras le moins possible, c'est consolant pour les gens égarés. M. Auguste de Beaumont, qui t'est on ne peut plus acquis et qui a cherché à recueillir tout ce qu'on dit à ton sujet, a prêté l'oreille dernièrement dans un café où on lisait l'article du *Moniteur* qui fait connaître ta mission : on ne l'aime pas, toute de confiance qu'elle puisse être. Bien certainement tu n'aurais pas autant de jaloux, si tu n'avais eu que de telles occasions de servir ton prince et ton pays. Ne pouvant te posséder dans les circonstances présentes et ne pouvant pas davantage être sans tourments à ton sujet, je te souhaiterais, mon Louis, à la tête de nos nouvelles légions dont tu tirerais le meilleur parti possible : on les dit animées d'un bon esprit et elles ne pourraient manquer de confiance guidées par toi[1]. L'Empereur en a décidé autrement : s'il ne te

[1] Si l'Empereur, par un vague sentiment de rancune, au lieu d'enfermer, d'abandonner son compagnon d'Égypte, un de ses plus habiles maréchaux, dans Hambourg, lui avait donné un commandement actif, on ne peut, en effet, prévoir ce qui serait arrivé : la princesse d'Eckmühl a raison.

ient pas compte de cette tâche pénible et que tu remliras sans doute à sa plus grande satisfaction, ta concience du moins te paiera le prix d'un dévouement ans bornes et qui t'a fait bien des ennemis. On peut onvenir que ton moindre soin a été d'éviter de t'en aire? Tu as presque toujours été aussi sévère et aussi xigeant pour ceux que tu devais faire servir que pour oi-même, et bien peu accueillant dans tes relations ıvec tous les autres qui, ne pouvant s'oublier entièrenent, diffèrent en cela de toi, qui ne connais aucune omposition avec le devoir que tu exerces jusqu'à en ître accablé! Ne trouvant pas ou trouvant peu d'imitaeurs, on commente ta manière d'être : modère, je t'en onjure, ton ressentiment de ce que la majorité des ıommes ne pense pas comme toi et contente-toi, mon ɔien cher ami, d'en tirer le meilleur parti en ménaȝeant leur faiblesse. Tu en as froissé plus d'un par 'excès de ton zèle pour le service de ton prince et le ɔien de ton pays. On ne te pardonne pas d'être informé le beaucoup de choses qu'on considère comme n'étant ɔas dans les attributions de ton emploi. J'ai su par le ȝénéral de Beaumont qui l'a connu à Francfort, que M. de Saint-Marsau a trouvé que tu voulais et croyais savoir mieux que lui les dispositions du gouvernement auprès duquel il était accrédité et que tu as souvent vu les motifs d'alarme lorsqu'il était sûr des dispositions pacifiques de la Prusse, etc., etc.[1]. J'ai également connu par la même voie beaucoup de conversations du duc d'Otrante que je ne pourrais rapporter fidèlement, mais

[1] Les evènements n'ont donné que trop raison au prince d'Eckmühl; ses renseignements étaient malheureusement plus sûrs que les renseignements de l'ambassadeur de France.

qui m'ont prouvé que tu as en lui un ennemi et un ennemi assez puissant[1]. Il disait dernièrement que tu devrais te borner à faire ton métier, au lieu de te livrer à la manie de tout savoir et de faire des rapports sur les dires les moins croyables et d'en fatiguer l'Empereur[2]. Notre ministre actuel de la police n'est pas plus ton ami : tu sais à quoi t'en tenir sur de plus grands personnages, tant il y a que tu obtiens peu de suffrages : on s'aime en général beaucoup trop pour t'imiter, et l'on te blâme de ta manière d'être si différente de celle des autres qui se bornent à remplir sans beaucoup de peine les devoirs de leur place.

On m'apporte ta lettre du 4 de ce mois... Mais comme on s'entend mal à la distance où nous sommes, je me borne à ce que je t'avais déjà mandé : si tu crois ne devoir rien changer à ta manière d'être, tu sauras au moins ce qu'on dit ; en étant informée, je ne devais pas te le laisser ignorer. Je t'avoue, avec ma franchise accoutumée, que j'ai toujours été on ne peut plus flattée des hommages que j'ai reçus t'en sachant le principal objet; mais, comme je n'y ai pas été accoutumée dans ce pays, ce n'est pas un manquement pour ton Aimée qui s'accoutumerait même à ce qu'on lui tournât le dos : tu es

[1] La profonde affection de la maréchale Davout pour son mari l'avait très finement renseignée : deux lettres du duc d'Otrante, datées, l'une du 5 janvier et l'autre du 2 février 1810, témoignent d'une vive impatience de voir le prince d'Eckmühl si bien informé d'un complot contre la vie de l'Empereur, de par les rapports d'un jeune Hongrois, alors que lui Fouché, *dont c'est le métier de savoir tout*, ignore tout.

[2] Pourquoi le prince d'Eckmühl, séduit par l'esprit de Fouché, dont le roi Louis XVIII lui-même subissait le charme, n'a-t-il point écouté les avis de sa femme, au lieu de marcher dédaigneux des blâmes injustes, dans cette force hautaine, tentation et danger de toutes les grandes natures !

tout pour moi, et la manière dont je t'aime et t'apprécie me fait prendre mon parti sur tout ce qui pourrait se considérer comme mortification. . .

Cette lettre admirablement pensée et écrite, qui prouve que la maréchale ressentait le contre-coup des jalousies farouches inspirées par son mari, lequel voyait trop clair, lequel marchait trop droit pour ne pas blesser beaucoup de gens, se termine par un touchant rêve de bonheur.

Je fais tout ce qui dépend de moi pour que tu n'aies aucun embarras de fortune lorsque tu nous seras rendu : avec cette tranquillité dont je conçois bien tout le mérite, tu auras le bonheur de trouver une bonne épouse, de charmants enfants qui te feront goûter la félicité d'être aimé et regretter plus d'une fois la prolongation des évènements qui t'auront privé tant d'années de la plus douce, de la plus pure jouissance qu'on éprouve en ce monde. . .

Je t'embrasse de toute mon âme et t'aime plus que la vie, trop tourmentée dans la situation où je me trouve.

Toute à toi jusqu'à mon dernier soupir.

AIMÉE.

Le 21 juin, le maréchal discute le voyage, l'arrivée de Desessart au 1er corps et ajoute avec sa courtoisie habituelle :

Dis-lui de ma part que cela me fera autant de plaisir qu'à lui. Tu peux avoir la certitude, mon Aimée, que

jamais je n'oublierai qu'il est ton frère. Je lui aurais moi-même écrit, mais j'ai parcouru tous les ouvrages de cette place avec le général Haxo et je me trouve tellement arriéré pour ma correspondanee que j'ajourne ce plaisir.

Ce qui nous touche profondément, c'est de voir l'organisateur du 13e corps, l'homme le plus occupé, écrire le 22 :

Je n'ai rien reçu de toi : j'ai lu ce matin tes dix dernières lettres pour chercher à me tranquilliser sur notre Jules : ces rechutes fréquentes et toutes les inquiétudes qu'il te donne m'en ont inspiré aussi, sachant que tu cherches plutôt à me dissimuler tes craintes qu'à exciter mes inquiétudes : si tu m'en témoignes, il faut donc qu'elles soient grandes.

On sent vibrer le cœur du mari et du père, *qui voudrait bien voir sa petite Joséphine, juger de ses progrès, et voir déjà en elle une petite compagne de son Aimée.*

Le 23, il revient à Joséphine, au voyage, dit que les hostilités peuvent recommencer à la fin de juillet : croyant à la paix, il n'eût pas fait cette demande. Le maréchal raconte enfin comment il a fait causer Charpentier sur ses enfants et sur ses bons serviteurs : cette lettre a un parfum de simplicité antique.

Le 24 mai, le maréchal, averti par un mot de sa

femme de la mort de la charmante madame de Broc, lui écrit :

Je conçois toute la peine que tu as dû éprouver en apprenant l'évènement tragique qui a enlevé Mme de Broc. Je me rappelle tout le bien que tu m'en as dit : j'ai cru entendre tes conversations en lisant le récit de ce malheur.

Le 25 juin, le maréchal dit à sa femme que, s'il était aussi ingénieux à se tourmenter *qu'une femme de sa connaissance qu'il aime passionnément,* il serait très troublé. Il espère cependant, il attend avec inquiétude une nouvelle lettre :

J'embrasse Jules ainsi que Louis, à qui je sçais bien bon gré d'aimer son frère : je sçais ce détail par Charpentier.

Le 26 juin, le maréchal s'excuse de n'avoir pas songé à la naissance de sa femme dont il n'a jamais su le jour *bien cher,* puisqu'il lui a donné celle dont il espère tout son bonheur.

Le 21 juin, la maréchale annonce son effrayant départ! . . . Un fourgon pour ses bagages, trois femmes pour les trois enfants, une pour elle, — et trois hommes!!! C'était un vrai déplacement de tribu. . . une *smala* au complet! Elle ajoute :

J'ai appris hier que la duchesse de Dalmatie est partie pour Francfort où le duc doit se rendre : j'ai su aussi

que la comtesse Bertrand n'a pu aller rejoindre son mari, parce qu'il y a des ordres pour qu'aucune femme ne puisse aller à Dresde ou dans les environs. — Je pense qu'il n'y a pas même défense pour Hambourg et que le chemin que tu m'indiques est parfaitement sûr. J'irai prendre congé mercredi de Sa Majesté l'Impératrice : je pense que j'y trouverai le duc de Rovigo qui y va presque tous les soirs ; je lui demanderai de me faire délivrer un passeport, s'il est besoin.

Le maréchal, un peu effrayé de tant de préparatifs, écrit le 27 juin :

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 21 ; par son contenu je ne doute pas que celle-ci ne te trouve à Paris : dès lors, il ne faut pas songer à venir pour quelques jours avec moi. La demande que je t'ai faite était dans la supposition où l'armistice ne serait pas suivi, — pour le moment, — de la paix. . .

Alors les hostilités devant commencer le 20, je calculais que, si ta santé et celle de nos enfants te permettaient de venir, tu arriverais ne prenant avec toi que Joséphine, dans les premiers jours de juillet ce qui nous donnerait quinze à vingt jours de bonheur ; mais, si tu n'es pas partie à la réception de cette lettre que tu n'auras que dans les premiers jours de juillet, tu ne pourrais être rendue que vers le milieu de juillet, c'est-à-dire à l'époque où l'armistice finit : tu arriverais trop tard et tu te trouverais dans le cas de partir tout de suite. — Ma conclusion est donc que tu restes, si cette lettre te trouve à Paris.

Ne tire pas de tous ces raisonnements la conséquence que les hostilités recommenceront. Je te proteste que

je n'ai pas plus de données que toi à cet égard; mais je ne t'ai fait ma demande que dans cette supposition qui est dans l'ordre des choses possibles; — ayant la certitude de la paix, je ne t'eusse certes pas exprimé ce vœu; — si même je te l'ai exprimé, c'est que j'avais la presque certitude que tu t'y rendrais par le vif désir que tu avais témoigné de venir passer quelques jours avec moi à une époque où j'ai dû, à raison des circonstances, m'y opposer : dans le fait j'étais toujours en course; je me trouvais à Dresde, lorsque tes lettres me sont parvenues, et, quelque temps après entre Magdebourg et Hambourg. Si j'avais pu soupçonner que cette demande te tourmenterait, je te proteste que j'eusse gardé pour moi ce vœu.

On voit quelle délicate fierté le maréchal apportait dans ses relations avec sa femme; l'idée d'imposer un sacrifice, de vouloir pour lui-même une joie non partagée, froissait son amour : je dirais qu'il aimait comme une femme, si jamais une femme passionnée savait rester ainsi maîtresse des sentiments de son cœur.

La lettre, datée de Hambourg, le 29 juin, est tellement charmante que nous la donnons en entier :

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 21. — Je vois que nos enfants, par leur indocilité, te tourmentent plus que cela ne devrait être. Les défauts de l'enfance ne se corrigent qu'avec l'âge de raison : tout agit sur eux, la dentition, un temps orageux, le travail de l'accroissement, etc., etc. Voilà presque toujours les causes de leur

inégalité, de leur désobéissance, de leurs défauts : lorsqu'ils attrapent l'âge de raison, ils apprennent à leurs dépens qu'ils doivent travailler, être obéissants, puisqu'ils s'aperçoivent que, autrement, ils s'attirent des malheurs. . .

J'allais faire un traité d'éducation à mon Aimée, qui s'entend mille fois mieux que moi à élever des enfants et qui s'y dévoue entièrement; ainsi regarde, mon Aimée, comme non avenu tout ce que je t'ai mandé à cet égard; ne regarde que mon intention qui a été de te donner des espérances pour l'avenir.

Ta lettre me prouve que tu es dans d'autres dispositions que lorsque j'étais à Dresde : à cette époque, tu voulais à toute force venir me joindre; Jules te donnait aussi alors des inquiétudes, et il n'y avait pas un armistice. Je n'ai écouté alors que mon attachement qui me prescrivait de t'empêcher de courir des dangers. Au surplus, cette différence de disposition ne peut être occasionnée par une diminution de ton attachement, puisque chaque jour tu m'en donnes des preuves: ainsi je dois l'approuver.

Quel esprit de douceur et de sagesse ! Le désappointement est profond, le cœur saigne, mais vraiment comme le cœur du rossignol de la légende orientale, pour teindre la rose de son propre sang.

Nous retrouvons cette même entente de l'âme, cette même indulgence, dans une lettre du 30 juin, par laquelle il cherche à calmer l'ardeur de la maréchale, ingénieuse à se tourmenter :

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 25. Ce goût

de notre Louis pour la pêche est, comme tu l'observes, bien inquiétant à Savigny où on ne peut faire un pas sans trouver des fossés, des canaux ou la rivière. Comme les enfants n'ont pas longtemps la même idée, ce goût ne subsistera vraisemblablement plus lorsque tu recevras cette lettre, ou tu le lui auras fait passer en arrangeant les choses de manière à ce qu'il ne mange pas lorsqu'il se livre à cette passion : comme il est de bon appétit, il renoncera à ce goût qui te donne de l'inquiétude. Plaisanterie à part, je suis rassuré par ta sollicitude.

La science de la nature des enfants est ici frappante, et avec quelle finesse le mari, qui adore sa charmante femme, mais qui connaît ses petites faiblesses d'autorité maternelle, indique un moyen de correction comme en plaisantant!

Plus on pénètre dans la connaissance de cette âme, et plus on l'admire, plus on la comprend, plus on l'aime ! Une sorte de raillerie gracieuse, une disposition à la gaieté, qui perce sans cesse dans les lettres du maréchal, achèvent cette sympathique nature, qui a de la verdeur comme les vins de son beau pays de Bourgogne.

1813 était vraiment une lugubre année : le 1er juillet, nous trouvons cette phrase sous la plume du prince d'Eckmühl :

Depuis quarante-huit heures, il fait (pour me servir d'une expression de soldats) *un temps de la malédiction!*

J'espère que c'est le voisinage des mers du Nord et de la Baltique qui nous donne ce temps. Je te plaindrais, ainsi que notre Jules, s'il en faisait un pareil, car ton Louis, qui supporte toutes les saisons, se sent le cœur barbouillé : je te quitte pour avoir recours à mon remède infaillible : le thé et le lit.

Et cependant, le lendemain, le maréchal ayant appris que l'Empereur, même en cas de reprise des hostilités, le laisse à Hambourg, revient à son cher rêve et demande à sa femme, qui devait être prête à partir le 10, de se mettre en route *quand même:* les hostilités ne seraient pas de ce côté, et si elles venaient à se rapprocher, il s'arrangerait bien pour la faire partir sans risque aucun.

Le lendemain, même prière, et la maréchale se plaignant de l'humeur de son fils, *quand on le reprend,* le père répond seulement :

Tes plaintes contre Louis m'ont fait rire et rappelé celles auxquelles j'ai donné lieu bien souvent dans mon enfance : quand on me gênait, j'étais grognon et je ne faisais pas bonne figure.

Le 6 juillet, le maréchal n'a que des nouvelles indirectes, sa femme étant trop occupée, et lui parle *affaires :* M. Lefèvre lui écrit avoir envoyé 310,000 francs à la princesse d'Eckmühl depuis le 1er janvier; cela l'indemnisera des autres dotations qui ne donnent rien et lui permettra de satisfaire

son désir d'acheter les bois de Sainte-Geneviève ; puis le cœur éclate :

T'ayant écrit, ma chère Aimée, il y a sept ou huit jours de renoncer à ton voyage, je ne doute pas que tu n'aies contre-mandé tous tes préparatifs; d'un autre côté, il y a deux jours que je t'ai priée de venir. Tu auras pu juger par là de mon irrésolution. Cette irrésolution, je l'ai encore. En commençant cette lettre, j'étais décidé à te prier de regarder comme non avenues mes deux dernières et de rester. Le vif désir que j'ai de te voir m'a retenu. Je voudrais cependant n'avoir pas écrit ces deux lettres. Bien certainement, je ne te répéterais pas aujourd'huy la demande qu'elles renferment. Lorsque je veux chercher en moi la cause de cette indécision, j'y trouve deux causes : la première, c'est qu'il est possible que, en cas d'hostilité, tu sois dans le cas de repartir peu de jours après ton arrivée; et l'autre, c'est que je ne puis me dissimuler que tu n'entreprends ce voyage que par suite de mes demandes réitérées, que, dès lors, il te contrarie et que tes idées ne ressemblent pas à celles que tu m'as manifestées lorsque j'étais à Dresde : à cette époque, malgré que les circonstances ne permissent pas un tel voyage, tu voulais venir me trouver.

Quelle sera la conclusion de toutes ces réflexions? Je n'en sçais trop rien ; mais, si les lettres écrites avant mes deux dernières t'ont fait renoncer à ton voyage et que celle-ci te trouve à Paris, regarde comme non avenues mes deux dernières, et reste. Nous verrons à la paix définitive.

Il y a beaucoup de douleur et même un peu d'a-

mertume dans ces lignes; mais de son côté, la maréchale redoutait d'abandonner son fils Jules, très gravement atteint, sa mère malade, et une lettre écrite par elle le 3 juillet exprime ses incertitudes, ses souffrances. Elle continue ses préparatifs et raconte comment Joséphine, en la voyant triste pendant qu'elle lisait une lettre de Hambourg, s'est écriée : « Fais tout ce que tu peux pour partir demain, car je crains que nous ne fassions pas le voyage qui nous mène à papa : l'armistice fini, je crains bien que la vilaine guerre ne recommence et qu'il ne faille attendre qu'elle finisse pour voir papa, ce qui serait bien long. »

Je ne veux ni ne peux t'exprimer jusqu'à quel point je souffrirai, si je suis empêchée de te voir et de te conduire tes deux petites avant une nouvelle campagne. Il y a une phrase de ta lettre qui me peinerait au dernier point, si je n'étais convaincue qu'elle s'est glissée je ne sais comment sous ta plume : lorsque je t'ai demandé d'aller passer quelques jours près de toi, à ton retour de Russie, je ne désirais pas plus vivement qu'à présent le bonheur de me retrouver près de toi; mais tu me disais être entièrement désœuvré et me remerciais tant de quelques livres que je t'avais envoyés et qui t'aidaient à supporter le désœuvrement dans lequel tu te trouvais, que je te plaignais d'autant plus que je ne te savais aucune idée propre à te consoler de la peine que tu éprouvais de ne pouvoir être au milieu de nous : je partais donc, plus heureuse du bien que j'allais te

faire que de celui que j'allais éprouver moi-même de notre réunion : maintenant, tu es occupé de grands devoirs qui, tout en te laissant sentir le bonheur de me savoir près de toi, me rendent bien moins nécessaire. Tout ce que je souhaite néanmoins, c'est que les choses s'arrangent pour que ta pauvre Aimée ait le bonheur d'aller passer cinq à six semaines près de toi avec tes jolies petites.

A cette lettre, le maréchal répond de Hambourg, le 7 juillet :

J'ai reçu, ma chère Aimée, tes lettres des 2 et 3 juillet ; je suis bien touché du vif désir que nos deux petites témoignent de venir passer quelque temps près de moi : tu parais croire que, après mon départ de Thorn, j'étais désœuvré : si tu parcours mes lettres, tu verras que j'étais toujours en course ; si je t'ai remerciée de l'envoi de quelques livres, la conséquence que tu en tires n'est pas fondée. Plus j'ai d'occupations, plus j'éprouve le besoin, pour me reposer la tête, de lire le soir ou en voiture quelques ouvrages qui n'aient aucun rapport avec mes occupations ; cela repose mon imagination : c'est à cette habitude que tenaient, ma chère Aimée, mes remerciements, puisque tu me fournissais les moyens d'y satisfaire. Depuis que je suis ici, je ne manque pas d'occupations ; eh bien ! chaque soir, je lis une heure ou deux des ouvrages de cette nature. Je parcours maintenant *Don Quichotte*.

Pour revenir au désir de mes petites qui me flatte, je sçais que, si elles s'occupent autant de leur père qu'elles connaissent à peine, c'est une preuve que tu

les entretiens sans cesse de moi : je n'ai pas besoin de cette nouvelle preuve pour être bien convaincu de ton attachement.

Le cœur du maréchal ne lui permet jamais de fermer une lettre adressée à sa femme autrement que par une parole de tendresse. Les deux lettres qui suivent ne parlent plus de voyage ; mais le 9, le maréchal pousse un cri de joyeux appel :

Tu sçauras déjà, ma chère amie, qu'il y a un armistice de deux mois qui vraisemblablement sera suivi de la paix. Cet évènement me réjouit comme Français et bon serviteur de l'Empereur ; mais j'ai éprouvé aussi une satisfaction personnelle que tu t'expliqueras facilement et que tu devineras : j'aime à me persuader même que tu partageras mes motifs et mes désirs et les réaliseras, si des obstacles imprévus, majeurs, ne s'y opposent. Allons ! voilà trop de préambules ! Au fait tout de suite ! . . . Cet armistice me donne l'espoir d'embrasser mon Aimée sous peu de jours et nos trois aînés. Je ne doute pas que tu n'en profites pour venir joindre ton Louis.

. . . Mande-moi courrier par courrier sur quoi je puis compter, et, si tu peux venir me joindre, fais-moi connaître ton itinéraire pour Vesel, afin que j'aille à ta rencontre aussi loin que possible. Je vais m'endormir dans la pensée que je serrerai sous peu mon Aimée dans mes bras, ainsi que mes deux petites et le gros Louis. Je ne parle pas de Jules : il est trop délicat et trop jeune pour qu'il soit possible de le faire voyager.

Enfin, dans son contentement, le maréchal — après sa signature, — dit à sa femme d'acheter prés, terres, sans regarder à quelques cents francs de plus par arpent, pour agrandir Savigny. Ce trait d'amoureux ayant besoin de répandre son bonheur nous semble tout à fait charmant.

Hambourg, le 12 juillet.

« J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 7 ; les détails qu'elle contient sur notre gros *sans raison* m'ont beaucoup intéresssé. Malgré toutes tes belles résolutions de ne jamais gagner le cœur de tes enfants et surtout celui-là par de fausses complaisances, j'aurai bien de la peine à me persuader que tu ne sois pas de temps à autre un peu faible, sans que, cependant, cela puisse tirer à grande conséquence. J'aurai pour ce qui me concerne bien de la peine à être raisonnable sur ce chapitre, et il me semble que, pour de fausses complaisances, je serai grondé plus d'une fois par toi. Plus d'une fois, notre gros Louis et Jules pourront croire que j'ai été créé pour leur plaisir et faire tout ce qui leur passera par la tête : ainsi, lorsqu'ils voudront, je me roulerai sur le tapis avec eux, je ferai le cheval, enfin je me prêterai à toutes les polissonneries qui leur passeront par la tête, et il me semble que je m'en amuserai autant qu'eux, lorsque nous *serons réunis*. Ne va pas croire que je n'aurai des yeux et des complaisances que pour mes fils. Je proteste à Joséphine et à Léonie qu'elles me mèneront par le bout du nez.

Comme on sent le besoin de la famille, du foyer,

dans ces lignes, et les dures privations imposées par le devoir à ce cœur si vibrant et si tendre! Après les scènes auxquelles nous avons, hélas! assisté, il nous plaît, — le 16 juillet, — d'entendre le maréchal réclamer non seulement les portraits, la montre tant de fois demandée, mais encore un filtre portatif, et dire :

Nous sommes dans un pays et dans une saison surtout où les eaux sont mauvaises. *Tu sçais que j'en mets beaucoup dans mon vin.* Je sens de la mauvaise eau par le nez et par le palais ; un verre d'eau que je viens de prendre m'a occasionné le souvenir du filtre.

La sobriété et la fermeté sont deux sœurs jumelles qu'on ne saurait séparer sans danger.

Nous trouvons une lettre du 17 juillet tout à fait douloureuse, la maréchale ayant écrit qu'elle avait décommandé beaucoup de choses et ralenti ses préparatifs, croyant ne pouvoir partir. . . Son mari analyse ses lettres une à une, lui prouve que jamais elle ne lui a parlé dans ce sens, et s'écrie à la troisième page :

Tu me faisais la remarque que vingt-quatre heures apportaient du changement dans ma manière de voir; il me semble que je puis t'appliquer cette réflexion et que la lecture de ma lettre bien pressante du 4 te contrarie ; or, je viens de te prouver que tu m'écrivais dans un autre esprit auparavant. Quoi qu'il en soit, ma let-

tre du 6 et celles qui l'ont suivie seront venues bien à propos et auront apporté plus que du retard, puisqu'elles ont dû te faire renoncer totalement à ce voyage ; nous nous verrons maintenant quand il plaira à Dieu. Il me restera de tout ceci une pénible impression : c'est que, depuis mes demandes, j'ai acquis la triste conviction que tu étais à peu près disposée pour ce voyage comme pour celui que tu as fait à Hambourg. Tu te rappelleras les aveux que tu as faits à Friant auparavant de partir de Paris ; si j'avais pu m'en douter, je t'eusse évité les contrariétés que la lecture de mes différentes lettres t'aura occasionnées; mais le vif désir, qu'à l'époque de mon arrivée à Magdebourg tu m'as montré pour venir me rejoindre, ne me permettait pas de le soupçonner. Regarde donc comme non avenue toute ma correspondance à cet égard : désormais, dans aucune circonstance, je n'émettrai ce vœu pour ne pas m'exposer à éprouver de nouveau cette vive et pénible affliction que ces remarques me causent. Je n'ai point le projet de t'affliger; mais il a été au-dessus de mes forces de te dissimuler ce que j'éprouve. J'envoie mille caresses à mes enfants et l'assurance que leur mère sera toujours bien chère à ton bon et fidèle

LOUIS.

Cette lettre est vraiment belle et touchante. Nous n'en trouvons plus d'autre avant le 20 juillet, et celle-ci est d'un style bien différent : la chère absente était enfin attendue !

J'ai reçu hier soir, ma chère amie, ta lettre du 15; n'en ayant pas reçu aujourd'huy, je dois te supposer

en route avec nos deux petites et sur le point d'arriver à Brême. Je voudrais, mon Aimée, pouvoir y voler; mais les circonstances actuelles m'empêchent de quitter Hambourg. La prolongation de l'armistice est incertaine, j'aurai du positif demain ou après : s'il est prolongé, je ne perdrai pas une minute pour courir me jeter dans tes bras; s'il ne l'est pas, nous ne pourrions nous voir que quarante-huit heures; mais espérons qu'il le sera. L'Empereur n'en doute pas; aussi, sans les bruits qui courent et les rapports que je reçois depuis deux jours de quelques mouvements qui annonceraient, s'ils sont fondés, de prochaines hostilités, je serais déjà sur la route de Brême; prends ta route par Rottenbourg, Rolstedt, ce sera la route que je prendrai aussitôt que j'aurai du positif. Reçois, mon amie, mille baisers de ton bon et fidèle Louis. Annonce à nos petites que je partage leur désir et qu'un des beaux jours de ma vie sera celui où je les serrerai dans mes bras avec leur excellente mère.

Que d'amour dans cette simple et rapide page! Certes, il sera dur de se quitter après quarante-huit heures; mais *elle* est venue, *il* va la voir, et, s'il faut de nouveau aller braver la mort, il sera plus fort et vaillant, ce grand cœur, après avoir revu l'être chéri qu'il aime d'autant mieux qu'il est plus fidèle au devoir. Voici encore un billet :

Hambourg, le 21 juillet 1813.

Je suis, ma chère Aimée, toujours dans la même incertitude et bien contrarié. J'attends avec une bien

vive impatience le courrier de Dresde de demain, et s'il m'annonce la prolongation, je partirai tout de suite : alors je pourrai te rejoindre à Rottenbourg, te serrer dans mes bras, ainsi que nos petites. Il m'est difficile, mon amie, de t'exprimer mon anxiété et combien je serais malheureux si les circonstances nous obligeaient de suite à une séparation. Je rejette cette idée pour me livrer au bonheur de passer quelque temps avec mon unique amie et deux de nos enfants.

Je t'envoie une lettre de ta bonne mère, à qui je vais faire réponse ; elle te rassurera sur la santé de nos deux autres trésors. Reçois mille baisers de ton amoureux et fidèle

LOUIS.

Mille caresses pour nos deux petites.

On a dit : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! » Du 21 juillet au 13 août, le silence du bonheur règne en roi bien-aimé ; le 13, de Hambourg, à peine seul, le maréchal écrit à sa femme :

Ma chère Aimée, j'ai éprouvé, le dernier mois qui vient de s'écouler, que plus je te connaissais, et plus mon amour et mon attachement pour toi s'augmentaient : je conserverai bien longtemps le souvenir des vingt jours que j'ai passés avec toi et nos deux filles. J'étais très ému en me séparant de vous ; j'ai cherché des distractions, j'ai parcouru toute l'île de Wilemsbourg, le beau parc, qui est achevé ; j'étais parvenu à mon objet ; mais, en rentrant ici, mon émotion et ma peine se sont renouvelées très vivement. J'ai cru entendre, étant à causer avec quelques officiers, un cri

d'une de nos petites, je me suis levé précipitamment pour courir; la réflexion m'a arrêté. J'ai été dîner chez le prince de Hesse; ce n'est pas dans ces réunions où l'on peut sentir les émotions de la nature de celles que j'éprouve; mais, en rentrant ici, je m'y suis livré. Je ne puis plus jouer au *collin-maillard,* je ne puis plus presser la main de mon Aimée... Je serai seul toute la nuit... Il faut, mon amie, que je sois bien attaché à mes devoirs pour que je les remplisse lorsque j'éprouve des peines de cœur aussi vives.

J'ai trouvé pour toi une lettre de Mme Campan dont était porteur un de ses neveux. Sur la prière qu'il en avait faite à mon secrétaire, j'en ai pris connaissance: je te la renvoie en te donnant l'assurance que je ferai ce que tu m'aurais demandé.

J'espère, mon Aimée, que cette lettre te parviendra à Vesel ou à Bruxelles; j'aurai demain de tes nouvelles, au moins indirectement; je ferai venir l'estafette de Bremen qui t'aura rencontrée en route... Fais mille caresses à nos chères petites filles; dis-leur que j'ai partagé leur chagrin de notre séparation, reçois pour toi, mon Aimée, l'assurance de mon éternel amour.

Il n'y avait rien de nouveau à Dresde le 10, c'est-à-dire l'ennemi n'avait pas encore dénoncé l'armistice.

Que d'amour tendre, intense, profond dans ces lignes! Et, le lendemain 14, une lettre nous prouve que tout était prévu, préparé, pour éviter délais et ennuis à la chère voyageuse qui trouvera à Bruxelles et enfin à Paris pour l'accueillir, une lettre de ce prétendu terrible maréchal qui semble n'avoir d'au-

tre occupation que d'aimer! Voici un passage de cette lettre datée de Hamm, le 14 :

Je suis, mon Aimée, aussi triste encore de notre séparation dans ce moment, que lorsque je t'ai quittée à Haarbourg. Je m'étais déjà habitué au bonheur de te posséder, ainsi que nos petites : j'ai la certitude que, lorsque nous serons réunis, nous serons tous bien heureux; crois que je désire aussi vivement que toi ce moment. Je te connaissais bien toutes les qualités d'une excellente épouse, tu m'avais donné mille preuves d'attachement; mais ce voyage m'a donné la certitude qu'il ne pouvait pas exister une meilleure mère que toi. Combien nos petites et nos autres enfants te devront! Oh! bien plus que la vie! Elles seront bien élevées, ils auront de beaux caractères, de belles qualités; et c'es à mon Aimée, à ses soins, à ses sacrifices qu'ils le devront; ils feront notre bonheur, et ce sera là ta récompense. . .

Je regrette, mon Aimée, de n'avoir pas différé ton départ, puisqu'il n'y a encore rien de nouveau. L'armistice n'était pas dénoncé le 11, et, par conséquent, les hostilités ne pourront pas recommencer auparavant le 18, en supposant que l'armistice soit dénoncé le 12, ce qui paraît encore incertain. Ce sont de vains regrets puisqu'il n'y a pas de remède. . . A l'heure qu'il est, tu es probablement déjà à soixante lieues d'ici.

Près de Bergsdorff, ce 15 août.

Je me félicite, mon Aimée, de ton départ, ayant reçu cette nuit la nouvelle que l'ennemi avait dénoncé l'armistice. L'Empereur n'a pu parvenir à faire la paix; les

Anglais dominent les cabinets. Compte, mon Aimée, sur ma bonne fortune accoutumée. Combien j'aurais été tourmenté si tu t'étais trouvée près de moi : dans cette circonstance, je regarde comme un bonheur de te savoir loin!

Le même amour dicte, par sa vérité même, des paroles entièrement différentes au maréchal. Le 16, il conjure sa chère Aimée de laisser clabauder le sieur Lenoir (protégé de la princesse d'Eckmühl, parce qu'il avait été auprès de son frère à Saint-Domingue), lequel n'a nul droit à sa reconnaissance, et termine cette lettre d'affaires par une bien douce assurance :

Je ne puis encore me faire, mon Aimée, à ne plus te voir : il me semble que l'amour que je te porte va en augmentant.

Vithane, ce 17 août.

Je sçais que tu as éprouvé un retard de deux heures à Osnabrück par la seule faute du maître de poste : c'est un petit désagrément que je t'ai occasionné. Malheureusement le titre que tu as de ma femme t'en procure souvent. Lorsque nous serons réunis, je chercherai à t'en dédommager.

Il ne s'est encore rien passé de nos côtés : c'est le premier jour où les hostilités ont pu commencer. Je cherche à connaître les mouvements de l'ennemi qui n'est vraisemblablement pas très en force ; c'est ce que nous sçaurons ce soir ou demain. Sois, mon Aimée,

sans inquiétude sur ton Louis, et crois en mon heureuse étoile : je la regarde surtout comme telle de posséder une femme qui mérite toutes mes affections et nos enfants qui, élevés par elle, feront dans mon âge avancé mon bonheur : réuni avec toi, avec eux, je n'aurai plus rien à désirer.

Hélas! le bonheur, si tendrement rêvé, n'a point été accordé au maréchal! Est-il besoin de faire remarquer avec quelle force tranquille, il porte, en ce qui le concerne, le poids d'une série d'inimitiés qu'il sent ne pas mériter; la bonté, la prévoyance, le désir d'éviter à celle qu'il aime l'inquiétude, émanent des paroles les plus rapidement tracées! Ainsi, dans la matinée du 19 août, près de Hambourg, le maréchal, qui prévoit un combat, se hâte d'écrire à sa femme qu'il se porte on ne peut mieux :

Nous n'avons pas eu d'affaires majeures, et il ne paraît pas que nous en aurons de ces côtés. Fayet, le jeune, a enfoncé son sabre dans l'œil d'un Cosaque. . .
J'ai reçu des nouvelles de nos enfants : tu les trouveras bien portants.

Et, de Luxembourg, à cette même date, le maréchal écrit ce rapide bulletin :

Nous sommes entrés ici, ma chère Aimée, à trois heures du matin. Nos ennemis ont eu plus de peur que de mal : leur perte se réduit à trois ou quatre cents hommes tués ou blessés. La nôtre est insignifiante. Le

bataillon du 30e, qui y est entré, a reçu des coups de fusil qui lui ont mis peu de monde hors de combat et a donné de bons coups de baïonnette. L'ennemi avait fait des retranchements assez considérables qui ont été forcés de cette manière. L'occupation de ce point facilite beaucoup ce que je dois faire pour exécuter les ordres de l'Empereur. . .

Quelle netteté rapide ! En lisant on assiste au siège et à l'assaut.

Schwartoff, ce 21 août 1813.

Ne t'affecte pas, mon Aimée, de l'inégalité de nos petites. Cela tient à leur âge. Elles ont de la sensibilité, tu les diriges supérieurement, elles feront notre bonheur et seront d'un bon exemple pour leurs petits frères.

Nous continuons à cheminer sans éprouver de grandes résistances : j'espère que la jonction se fera bientôt. J'écrirai à Beaumont et à ma sœur ; dis-leur qu'ils ne jugent pas la chaleur de l'attachement que je leur porte par le nombre de mes lettres. Je suis très attaché à Beaumont ; et, dans le plan de vie que nous nous sommes tracé pour la paix, nous y avons mis celui d'être bien unis. Je suis très touché de tout ce que tu m'as dit de Julie ; c'est me prouver de l'attachement que de porter de l'amitié à mon Aimée.

De Massow, le 22 août, le maréchal commence par parler du portrait de ses deux fils, il le voudrait plus facile à porter et ferait souvent la guerre à

Louis à propos de ses manches courtes. Il ne peut juger de la ressemblance, puisqu'il ne les connaît pas, mais « *la part du peintre est bonne; ce tableau a du charme.* » Le mot est juste, rien n'est gracieux comme ce bel enfant brun, éclatant de vie, qui semble montrer avec orgueil son joli petit frère aux yeux bleus, assis sous sa garde dans son berceau vert [1].

Après ce début destiné à rassurer sa femme, le maréchal dit :

Nous avons eu hier une rencontre avec l'ennemi, qui, pour le bruit, a été assez vive. Heureusement que notre perte est insignifiante pour le nombre. J'en ai fait une qui m'est bien sensible, celle de Grosse. Il a été tué d'une balle. J'ai peu connu d'homme aussi intrépide, aussi actif : il avait une grande quantité d'actions éclatantes qu'il ne s'occupait pas de faire valoir. Hervô avait été blessé ; Laville le premier, non par l'ennemi, mais par la maladresse d'un soldat.

Quel compte rendu ! Il dit tout, et sans que l'on puisse surprendre une seule parole inutile !

Le lendemain, après quelques mots de ses enfants, le maréchal dit marcher sur Schewerin ; il y est le jour suivant. Voici le billet par lequel il l'annonce :

[1] Ce portrait d'Hersent, placé en tête du présent volume, en attendant qu'il aille reposer dans la salle d'Eckmühl à Auxerre, est en notre possession.

Schewerin, le 24 août 1813.

Ma bien bonne Aimée, nous sommes arrivés hier ici; on ne nous attendait pas. Il faut que les habitants de ces pays soient nés avec une portion de crédulité bien extraordinaire : ils croient plus à leurs gazettes qu'à l'Évangile; ils étaient persuadés que nos ennemis étaient maîtres de Hambourg.

Je jouis d'une bien bonne santé; l'activité la fortifie. Plus nous nous éloignons, mon Aimée, plus les communications pourront devenir difficiles : ainsi, ne te tourmente pas lorsque tu seras quelques jours sans avoir de mes lettres; tu as la certitude que je profiterai de toutes les occasions.

Hélas! les *spirituels* Français croient, eux aussi, beaucoup trop *à leurs gazettes,* et le plus gros mensonge qui flatte leurs convoitises et leur vanité est accepté avec une foi inébranlable par ceux-là qui ferment les yeux aux plus nobles vérités! Je suis arrivée à croire que tous les peuples se ressemblent par les mauvais côtés de l'humaine nature.

Schewerin, ce 26 août.

J'ai passé toute la nuit avec mon Aimée et nos enfants. Je ne regrette pas cette illusion, puisque ce sont les seuls plaisirs que je puisse goûter loin de toi. Nous célébrions ta fête, celle de Louis et la mienne : j'ai dû faire des impromptus que tu as beaucoup applaudis et qui t'ont étonnée, ne me connaissant pas poète. Je re-

grette de les avoir oubliés, je te les transcrirais. Je me rappelle que j'avais dans ce moment l'amour-propre de tous les poëtes : je trouvais ces impromptus charmants!

La malice gaie est une des marques les plus accusées de l'esprit du maréchal; mais cette malice, pleine d'observation et de profondeur, ne va jamais jusqu'à la méchanceté : la bienveillance et l'indulgence marchent avec la hauteur de sentiments et d'idées.

La lettre suivante est toute d'affection. Seulement, en parlant du portrait de ses fils, le prince d'Eckmühl témoigne d'une petite préférence pour Louis :

Le tableau où Jules est représenté est fait pour lui : son frère lui est sacrifié.

Nous copions avec bonheur quelques lignes d'une lettre de la maréchale, nécessaires pour expliquer un léger incident :

Ce 23 août 1813.

J'ai reçu hier soir tes lettres des 16 et 17, mon excellent ami. J'ai besoin de compter sur ta bonne fortune et *j'y compte!*

Qui mérite plus que toi la protection *divine?* Aucun succès ne t'enivre, aucun déplaisir ne t'abat : un caractère si rare doit trouver sa récompense dans la réussite de son entreprise : fasse le ciel que nous obtenions de suite de grands succès, et que notre souverain en pro-

fite pour obtenir la paix du continent, en dépit de l'Angleterre, qui, pour son unique intérêt, va de nouveau faire verser le sang !

S'il n'y a pas de héros pour son valet de chambre, il serait plus vrai encore de dire que « *la femme de César* », mieux qu'aucun, connaît ses défauts ! Il nous a donc été doux de recueillir cet éloge échappé à la conscience de la maréchale. Dans cette même lettre, nous la trouvons pleurant la perte du portrait du maréchal, égaré par Mlle Duchemin, sa femme de chambre, en quittant Hambourg :

Mon Louis, fais chercher ce cher portrait, je t'en conjure ; il me semble que s'il a été pris par quelque misérable pour le produit des perles qui l'entourent, il est possible que la police le retrouve chez quelque juif. Je n'ai presque pas reposé cette nuit, tant cette perte m'est sensible. Je voulais habituer Jules à ne te nommer qu'en voyant ton image que je lui aurais souvent montrée. L'heure me presse : je compte que tu feras ce qui dépend de toi pour me faire retrouver ce précieux bijou.

La maréchale raconte encore comment ses filles interrompent leurs jeux pour dire à Louis : « Papa te fera bien sauter lorsqu'il sera ici, et il jouera bien avec nous. Il est bien bon, petit papa, et il nous aime ; il a pleuré en nous quittant. » Enfin, Joséphine, en voyant la pauvre Mlle Duchemin en

larmes, plaide pour qu'on la console... Maintenant, voici la lettre du *petit papa qui pleurait en quittant ses filles :*

Schewerin, ce 28 août.

Je reçois, ma chère Aimée, ta lettre du 23. J'écris de suite à M. le comte de Chaban pour le prier de faire toutes les démarches possibles dans la maison où tu crois avoir laissé mon portrait. Les petites conversations que tu me rends de mes petites et surtout de Joséphine, m'ont touché. Assure nos petites, que je mets bien du prix à leur tendresse et que la meilleure preuve qu'elles puissent m'en donner, c'est celle de faire ton bonheur. . . Je leur envoie mille caresses, ainsi qu'à nos deux fils.

Sois sans inquiétude sur ton Louis, crois à son heureuse étoile, comme au vif attachement qu'il t'a voué pour la vie. . . . .

Le 29, le maréchal écrit à sa femme qu'une de ses lettres a été prise par un parti ennemi, et termine par ces mots :

Tu trouveras que je séjourne bien longtemps ici ; je dois y attendre des évènements majeurs qui ont dû déjà avoir lieu, mais dont je ne connais pas encore le résultat. . . . .

Schewerin, ce 31 août 1813.

Ma chère Aimée, j'avais prié M. le comte de Chaban de faire faire des recherches dans la maison que j'ai

occupée à Hamm, dans l'espérance qu'on pourrait y trouver le portrait.

Ce bon M. de Chaban m'écrit : « Je suis content : le portrait est retrouvé, je l'envoie à madame la maréchale. » Je le remercie de tout mon cœur aussi de la manière dont il me l'a annoncé. Ainsi, mon amie, lorsque tu recevras cette lettre, le portrait te sera parvenu, ta femme de chambre ne sera plus dans les larmes et tout le monde sera satisfait. Je t'avoue que j'ai éprouvé un vif plaisir en recevant cette nouvelle, par la crainte où j'étais que cet évènement ne te fît une fâcheuse impression et ne te rappelât l'histoire du bouton de rose. J'ai fait remettre six napoléons au jardinier.

L'histoire du bouton de rose, ainsi évoquée, est singulière et touchante. En 1810, la maréchale ayant trouvé à Savigny une délicieuse branche de rose portant une rose épanouie, deux boutons à demi ouverts et un troisième encore fermé, l'avait donnée à son mari en lui disant : « Voilà ta femme, tes deux filles et notre Napoléon. » Le maréchal la met à sa boutonnière et continue seul sa promenade. La cloche du dîner ne le ramenant pas en dépit de son exactitude ordinaire, la maréchale étonnée sort pour le chercher et le trouve sombre, agité, repassant partout où il avait déjà passé pour retrouver le malheureux troisième bouton ! Tous se prirent à chercher avec zèle, car le prince d'Eckmühl était adoré de ses serviteurs, mais le charmant sym-

bole du petit Napoléon demeura introuvable. Six semaines plus tard, mourait en vingt-quatre heures, d'une congestion cérébrale, ce splendide enfant, orgueil et joie de ses parents. Je ne discute pas ce fait, je le raconte.

Malheur à qui sourirait de cette superstition de cœur, les plus forts sont toujours les plus tendres ; les faibles ne savent pas aimer.

Schewerin, le 1er septembre 1813.

Nous venons de recevoir ici la nouvelle des succès décisifs que l'Empereur vient d'obtenir près de Dresde ; ils sont de la même espèce que ceux des campagnes antérieures à celle de Russie et de la facture du vainqueur d'Italie, d'Ulm, d'Austerlitz, Friedland, Wagram, etc., etc.

On sent la joie déborder de ce cœur qui espère le réveil de la fortune de la France. Le lendemain encore, 2 septembre, du même lieu, le prince d'Eckmühl redit à sa femme :

Ton impatience, mon Aimée, de recevoir des nouvelles de la Grande Armée a dû être satisfaite. Les grands et décisifs succès que l'Empereur a obtenus à Dresde ne peuvent avoir partout que d'heureux résultats. Ainsi que je te l'écrivais hier, ces succès sont de la facture du vainqueur d'Italie, de Marengo, de Friedland, etc., etc., et rendront enfin nos ennemis raisonnables.

Ces lignes répondaient à une lettre de la maréchale, datée du 27 août, et qui donne bien le ton de l'esprit public d'alors :

On est à Paris dans une grande anxiété; on s'attendait à avoir plus tôt des nouvelles, et on ne sait à quoi attribuer ce retard. On en voudrait aussi de nos armées d'Espagne; en attendant, on en fait de bien absurdes. Les mauvais esprits et les mauvais Français se donnent carte blanche. . . On a une grande propension à croire le mal et à s'alarmer sans motif réel lorqu'il s'agit de nos intérêts les plus chers.

Le plaisir que j'éprouve à te savoir en possession du portrait de tes deux petits a été bien troublé par l'annonce de la perte que tu as faite de M. Grosse; ce pauvre jeune homme méritait un intérêt personnel et je te sens avec peine privé d'un officier qui, d'après ce que tu m'en as dit, doit être bien difficile à remplacer.

Le 28 août encore, la maréchale écrivait :

Ta lettre, mon bien bon ami, me confirme ce que je soupçonnais déjà : c'est que tu te portes en Mecklembourg, au lieu de te réunir à la Grande Armée. Les succès qui viennent d'être obtenus par l'Empereur et dont on n'a pas encore de détails, mais qu'on dit très brillants, doivent diminuer les *obstacles* que tu aurais trouvés sans un aussi beau début. Je me flatte, mon Louis, que tu seras heureux *de toute manière*. Je suis mieux disposée qu'hier; j'avais sans doute le pressentiment d'une chose pénible : je connaissais peu ce pauvre M. Grosse, mais tout ce que je t'en ai entendu dire m'a

rendue fort sensible à sa perte. A ce sujet ton Louis m'a bien surprise : je venais de parler de cette mort à ma mère en présence de tes enfants ; Joséphine a dit : « Papa l'aimait bien, quoiqu'il l'appelât le Cosaque. » Louis a repris : « C'est un Cosaque français que papa aimait : ceux-là ne sont pas méchants, mais les autres méchants ont tué l'aide de camp du maréchal. — De quel maréchal parles-tu ? — Du prince d'Eckmühl, de mon papa ! » Il a eu l'air sérieux quelques instants, puis il m'a dit : « Papa les a renvoyés dans leur vilain pays plein de rivières, ils ne tueront plus de Français, n'est-ce pas, petite maman ? » Tu aurais été ravi de l'expression de ce cher enfant.

C'est à cette lettre que répond la lettre que voici :

Ratzbourg, ce 3 septembre.

Je viens de recevoir, ma chère Aimée, ta lettre du 29. Les petites réflexions de Louis m'ont intéressé. J'ai vu avec plaisir qu'il était touché de la perte d'un officier dont j'estimais beaucoup la brillante valeur. Ce pauvre Grosse me manque beaucoup : pour les reconnaissances, je n'ai encore pu trouver à le remplacer. Il ne faut pas que la date de ma lettre te fasse tirer de fausses conjectures : ce n'est pas l'ennemi qui m'a obligé à me concentrer et à prendre une bonne position. J'ai dû quitter Schewerin, où j'étais sans objet, la marche sur Berlin ayant été ajournée : les évènements décisifs de Dresde la feront reprendre sous peu.

Le lendemain 4 septembre, le maréchal revient

à tous les petits dires de ses enfants et en réclame le récit :

Je m'attends au plaisir que tu auras éprouvé en recevant le portrait que je croyais perdu, j'en ai éprouvé, par cette conviction, un très grand, lorsque j'ai reçu la lettre de M. le comte de Chaban. . . Depuis notre départ de Hambourg, nous jouissons d'un très beau temps, aussi nous n'avons presque pas de malades. les soldats prennent de la force. Il commence à y avoir beaucoup d'ensemble : toutes les petites affaires, sans exception, ont été à notre avantage.

Le maréchal veut espérer, car c'est déjà être à moitié vaincu que de désespérer. La phrase qu'il redit trois ou quatre fois de suite trahit sa préoccupation constante : « Que vaudront les nouvelles troupes ? »

Ratzbourg, ce 5 septembre 1813.

Je n'ai rien reçu de toi aujourd'huy, ma chère Aimée.

Le 31, on connaissait à Paris les grands succès de l'Empereur, à en juger par la monte des effets publics : ils ont désenchanté ceux qui voulaient se partager notre patrie et humilier notre souverain. Je suis toujours ici dans la même position, attendant que le duc de Reggio reprenne l'offensive [1]. Chaque jour les jeunes soldats

[1] Nous transcrivons quelques lignes de la page 263 du tome II des *Souvenirs militaires* du général Berthezène, qui nous semblent trouver ici leur place ; elles aideront à faire comprendre l'angoisse de l'attente indiquée par les lettres du prince d'Eckmühl. « Le 31 mai, le maréchal Davout était entré à Hambourg ; Napoléon lui

s'aguerrissent et le corps d'armée prend de l'ensemble ; toutes les petites affaires sont à l'avantage de nos détachements.

Le 6, le maréchal, en conjurant sa femme de soigner une santé altérée par les inquiétudes, termine cette partie de sa lettre en exprimant un vœu qui est certainement le désir de son cœur, mais non pas la pensée intime de son esprit, car on sent la tristesse percer sous ses paroles.

J'espère que je pourrai te donner mes soins, les succès de l'Empereur, en détruisant les espérances de nos ennemis, les forceront à la paix.

envoya des instructions particulières pour la conservation de cette place, à laquelle il attachait une haute importance. Ces instructions offrent une telle supériorité dans les vues, une telle précision dans les détails et tout à la fois une telle concision dans l'ensemble, qu'elles peuvent servir de modèle en ce genre. Elles nous révèlent la pensée de l'Empereur et son dessein de ne laisser dans Hambourg, à la reprise des hostilités, qu'un corps de six mille hommes, tandis qu'il rappellerait le maréchal Davout sur le théâtre des grandes opérations afin d'y utiliser ses talents, et le dirigerait sans doute sur Berlin, de concert avec Oudinot. Par quelle fatalité un plan si sage resta-t-il sans exécution? Les ordres ne furent-ils pas donnés, ou, s'ils le furent, ne parvinrent-ils pas à leur destination? Je l'ignore; mais ce qui est bien certain, *c'est que personne ne songera à accuser Davout d'avoir négligé de s'y conformer.* » Et plus loin, page 282 encore, en parlant des généraux malheureux, le baron Berthezène ajoute : « Pendant que Napoléon confiait à de tels hommes, bien connus de lui pourtant, des portions si précieuses de son armée, Davout languissait dans l'oisiveté à Hambourg, et Saint-Cyr n'avait qu'un commandement fort restreint. Il est permis de croire que, si les rôles eussent été changés, la fortune nous eût été plus propice. »

Le 7 septembre, toujours de Ratzbourg, le prince d'Eckmühl redit avec une nuance de mélancolie facile à saisir et de lassitude d'une attente anxieuse :

Le mauvais temps vient de nous prendre ; s'il continue, nous aurons de bien mauvais chemins. Je suis toujours dans l'attente des mouvements du duc de Reggio ; en attendant, les troupes se sont aguerries. Elles s'instruisent chaque jour et nous sommes beaucoup plus forts en ensemble qu'à notre départ. L'harmonie entre nous et les Danois se consolide chaque jour et je regarde le corps danois, dont l'Empereur m'a confié le commandement, comme plus redoutable qu'à notre départ d'Hambourg : toutes les petites affaires que nous avons eues ont été à notre avantage.

Ratzbourg, le 8 septembre.

Je viens de recevoir, ma chère Aimée, ta lettre du 27 septembre et copie de celle que tu as adressée à M. le comte de Fermont : tes observations sont très justes, on ne peut nous demander des annuités pour ce château de Brühl, qui n'a aucune espèce de revenu et qui nous coûtera au moins 10,000 francs d'entretien par an ; en outre, il est à observer qu'il fait partie de la dotation d'Eckmühl dont nous payons l'annuité.

Les cadeaux de l'Empereur n'étaient pas sans entraîner de lourdes charges. Nous donnons ici la lettre de la maréchale au comte de Fermont, parce que cette lettre témoigne, et des réclamations onéreuses qu'elle avait à discuter, et de ce que la prin-

cesse d'Eckmühl pensait, à bon droit, du caractère de celui dont elle portait fièrement et purement le noble nom :

Paris, le 17 septembre 1813.

Monsieur le comte,

Pendant le court séjour que je viens de faire à Hambourg près du maréchal, je l'ai entretenu de diverses réclamations qui m'ont été faites ou renvoyées par Votre Excellence, tant pour l'entretien et les contributions du palais de Brühl, que pour l'acquittement du salaire des personnes qui y sont employées. J'ai dit au maréchal avoir satisfait en partie aux premières de ces demandes, mais que, n'ayant ni l'acte de dotation, ni celui d'investiture, j'ai cru devoir ne rien statuer sur le reste avant qu'il n'en fût en possession. A cet effet, mon mari m'a recommandé de faire la demande des actes et d'observer à Votre Excellence que la propriété dont il est question est dans le plus mauvais état, qu'elle est purement onéreuse et sans agrément, puisqu'elle est sans la moindre étendue ; il se flatte que Votre Excellence prendra en considération ses observations dans l'évaluation qui en sera faite.

Le maréchal aurait eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence, mais il est trop occupé de soins et d'intérêts plus importants pour lui que ceux qui le concernent uniquement.

Ayant promis de faire prendre possession très incessamment, je vous prie, Monsieur le comte, de vouloir bien ordonner la prompte expédition de ces actes.

Je renouvelle à Votre Excellence, etc.

Le 9 septembre, de Ratzbourg, le maréchal parle longuement de la santé de ses enfants et s'écrie :

Mais nos malheurs domestiques sont à leur fin, nous n'aurons plus qu'à jouir de tout le bonheur que nous promet notre vif et réciproque attachement et la possession de quatre enfants bien élevés.

Il répond ensuite à la maréchale, qui insistait pour obtenir de lui les poésies inspirées par le songe, dont il a été parlé plus haut : « Je t'ai dit, mon Aimée, que je ne m'étais plus souvenu d'un seul des vers que l'amour m'avait dictés pour toi ; je les regrette car ils me paraissaient superbes. » Puis, brusquement, il termine par sa *vraie pensée* du jour : « C'était hier pour moi un anniversaire très pénible, celui de la perte de ma pauvre mère. Je me suis rappelé ses derniers moments ; combien elle nous a étonnés !... Toute la justice qu'elle t'a rendue, et j'ai éprouvé combien il est pénible de se séparer des personnes qui nous sont chères. »

Mme Davout était morte le 8 septembre 1810, et trois ans après cette heure douloureuse, en dépit du tumulte des camps, le maréchal se souvient de cette lugubre et émouvante scène. Mme Davout souffrant cruellement, pleurait et se plaignait ; le maréchal, debout près de son lit, lui prit la main en murmurant : « Ma mère... ma mère, ayez du courage ! »

Et elle, tournant vers lui ses yeux remplis de larmes, lui répondit en souriant : « Eh ! mon fils ! vous m'avez pris tout mon courage ! » Cette parole indique une étonnante présence d'esprit et trahit tout le respect, toute l'admiration que cette mère distinguée portait à un fils qu'elle ne tutoyait non plus qu'il ne la tutoyait. Il terminait toutes ses lettres par cette invariable formule : *Votre fils aîné.*

Dans une lettre toute d'affaires, la maréchale, après avoir parlé de ses enfants, ajoute quelques lignes qui nous semblent tellement accentuer la figure de son mari que nous tenons à les donner :

Si les succès se poursuivent aussi brillamment, il y a lieu d'espérer que la paix les couronnera bientôt : ils vont faciliter ta besogne, mais il me semble qu'ils te porteront à agir toi-même. Voilà déjà six jours de résidence dans un même lieu qui ne t'auront pas procuré beaucoup de repos à en juger par tout ce qui s'exécute par tes ordres. Les journaux prennent un grand attrait pour moi ; ton nom s'y trouve souvent parce qu'il se rattache à toutes les opérations de ton corps d'armée. Je doute que cela te fasse le même effet qu'à moi ; je me rappelle encore que tu as menacé plusieurs journalistes de les faire arrêter, parce qu'ils se permettaient de te nommer souvent.

En lisant ce trait on ne peut s'empêcher de penser qu'entre ce temps et le nôtre, entre de tels hommes et nos politiciens actuels, il y a des abîmes !

Ratzbourg, le 17 septembre 1813.

Je viens de recevoir ta lettre du 5. . . Rends à nos enfants toutes les caresses qu'ils ont faites à mon portrait retrouvé. Cherche à faire comprendre à Jules que je désire bien faire sa connaissance et le presser dans mes bras[1].

Il faut à Louis beaucoup d'exercice et de plein air; — lorsque le sang me porte à la tête, j'éprouve un grand soulagement en allant respirer le plein air.

Je suis toujours ici dans la même attente, prêt à me porter en avant, lorsque je sçaurai que l'on marche sur Berlin.

On assure que ce misérable Moreau a été tué dans les affaires de Dresde. Il ne méritait pas cette mort. La postérité en fera justice ainsi que de tous ces misérables ambitieux qui sacrifient à leur passion — patrie et religion. J'ai eu occasion d'exprimer hier ces sentiments à un grand ennemi. Demain je t'enverrai sa lettre et copie de ma réponse.

Ratzbourg, le 12 septembre 1813.

Je t'envoie, ainsi que je te l'ai annoncé, la traduction de cette lettre du général suédois et copie de la réponse que je lui ai fait faire, le tout pour toi seule. Chaque jour de mon existence avec toi m'a donné la conviction de ta discrétion et du prix que tu attaches à ce que je t'apprécie sous ce rapport. Ne vois pas dans les derniers mots de la réponse l'expression d'un sentiment ou

[1] Ce bel enfant aux yeux d'azur est né, puis est mort sans avoir reçu un seul baiser de son père... La guerre est dure!

d'une passion personnelle. Je ne suis pas plus exempt de petites passions que les autres hommes; mais je les combats avec bien du soin, et, dans cette circonstance, si j'ai signalé ce misérable Bernadotte, c'est par la conviction où je suis qu'il est un des artisans de la guerre actuelle. Je me rends la justice que je n'ai jamais consulté mes affections particulières, lorsqu'il a été question de mon souverain. Je n'ai jamais eu contre cet homme le moindre fiel; je l'ai méprisé, lorsque j'ai eu connaissance, — et des preuves, — de son excessive vanité et qu'il n'avait que l'apparence des bonnes qualités. Tous les coups de canon qu'il fait tirer contre l'Empereur et les Français sont autant de titres qu'il acquiert au mépris de la postérité : cet homme doit tout à l'Empereur et au sang des Français : l'Empereur a exercé envers lui les plus grands actes de clémence; — cela ajoute à l'infamie de sa conduite; j'espère que la justice divine se montrera sévère à son égard.

Il nous semble impossible que le patriotisme indigné trouve de plus terribles accents : c'est non seulement la postérité, mais *la justice divine* que le maréchal somme de punir l'ingrat et le parricide armé contre son bienfaiteur et contre son pays.

Les caractères ont leur logique comme les évènements : en 1815, on a osé accuser le maréchal Davout de trahison; après avoir lu cette lettre familière, intime, écrite au courant de la plume, une lettre que *sa femme seule doit connaître,* qui pourrait soutenir une telle accusation sans se déclarer bassement en-

vieux, ou suprêmement inintelligent des hommes et des âmes ?

TRADUCTION DE LA LETTRE ÉCRITE PAR LE GÉNÉRAL SUÉDOIS WEGESACH AU GÉNÉRAL (*nom illisible*) COMMANDANT LE TROUPES DANOISES DANS LUBECK.

Wismar, ce 8 septembre 1813.

Monsieur le général,

D'après le rapport qui m'a été fait par les officiers de mes avant-postes, le village de Schönberg a été incendié par les troupes danoises et françaises le 4 du courant au matin, et près de cinquante familles ont été rendues malheureuses par cet incendie.

Les troupes françaises n'ont point encore, jusqu'à ce moment, traité les habitants paisibles de cette manière; il faut donc croire qu'un officier ignorant des règles de la guerre d'un pays civilisé a été l'auteur de cette scène.

Si les troupes royales danoises sont dans l'intention de faire une guerre barbare et de livrer aux flammes les propriétés de pauvres et innocents habitants, guerre qui ne se fait de la part des nations alliées européennes contre l'Empereur Napoléon que pour la liberté et l'indépendance, il ne faudra qu'un ordre de mon Très Gracieux maître, Son Altesse le prince héréditaire de Suède, pour pouvoir user de parfaites représailles.

J'attends en conséquence votre réponse pour savoir par quelle raison, par quels ordres et par quelles troupes ce sacrifice a été fait à Schönberg, sacrifice fait inutilement pour couvrir une retraite qui n'était point

coupée, et d'après laquelle je saurai prendre mes résolutions ultérieures.

RÉPONSE A M. LE GÉNÉRAL WEGESACH.

Ratzbourg, le 10 septembre 1813.

Monsieur le lieutenant général,

Votre lettre de Wismar, adressée à Son Excellence le général commandant les troupes danoises à Lubeck, a été envoyée à M. le maréchal prince d'Eckmühl, commandant les troupes françaises et alliées sur le bas Elbe.

Son Excellence a ordonné de faire prendre des informations sur le fait qui fait l'objet de votre lettre, c'est-à-dire l'incendie de quelques maisons de Schönberg, Son Excellence ne tolérant à la guerre que le mal nécessaire.

Si ce fait n'est point le résultat de ces malheurs qui sont si fréquents et qui ont toujours fait de la guerre un véritable fléau, il sera fait justice des coupables.

M. le maréchal, du reste, n'a pu voir qu'avec plaisir, mais sans étonnement, combien les usages barbares d'incendier le pays révoltent un général suédois, quoique ces maximes aient été tout récemment proclamées par des gouvernements avec qui l'Empereur Napoléon est en guerre.

Son Excellence m'a ordonné aussi de vous faire observer sur votre exposé que *la guerre ne se fait de la part des nations alliées et européennes contre l'Empereur et Roi, notre souverain, que pour la liberté et l'indépendance,* que la postérité jugera si c'est là le véritable

motif de dette guerre, ou si elle n'est point enfantée par l'esprit monopoleur des Anglais et suscitée par quelques ambitieux qui sacrifient à leurs passions religion et patrie.

J'ai l'honneur. . .., etc.

Signé : CÉSAR DE LAVILLE.

Le mot fabriqué de *monopoleur* suffirait à nous indiquer que cette lettre a été dictée par le maréchal, et, certes, elle est noble, digne, habile, autant que fière et triste : *Le mal nécessaire seul toléré, — la guerre un véritable fléau!* voilà bien l'idée constante du prince d'Eckmühl. La lettre, si douloureuse, qu'il écrivait à la maréchale au moment de faire sauter le pont de Dresde, en témoigne; enfin cette absence de fiel *personnel* contre Bernadotte, en dépit des souvenirs d'Auerstaëdt, était si vraie, que nous donnons en note, au bas de cette page, une lettre courtoise de Bernadotte, signée : Charles-Jean, réclamant un service que le prince d'Eckmühl s'empressa de lui rendre. Le maréchal ne pouvait prévoir alors (1811) que ces canons, qu'il faisait envoyer à un soldat français, seraient tournés contre des Français[1] !

[1] A. S. A. LE MARÉCHAL DUC D'AUERSTAËDT, PRINCE D'ECKMÜHL.

Stockholm, le 2 juin 1811.

« Prince, jai reçu la lettre que Votre Altesse m'a écrite le 25 mai et le duplicata qu'elle m'en a adressé par M. le chef d'escadron de Jadra. Je vous remercie des ordres que vous avez bien voulu donner

De Paris, le 8 septembre, la princesse d'Eckmühl écrivait à son mari :

La baisse des effets publics, malgré la nouvelle des éclatants succès qu'a obtenus l'Empereur, me faisait redouter quelques mauvaises nouvelles, soit en Espagne, soit en Allemagne : mes craintes ne sont que trop réalisées par les nouvelles contenues dans le *Moniteur* de ce jour. Pauvre 1er corps[1]! Il souffre bien de la fougue de son chef! Tes jugements font plus que jamais loi pour ton Aimée. Je me rappelle que tu rendais une entière justice à l'intrépidité du général Vandamme, mais que tu n'étais pas sans prévoir qu'elle était capable de l'emporter : la voilà cause de sa perte et de malheurs. Dieu veuille que ce soient les seuls revers que nous éprouvions et que nos succès se poursuivent de

pour mettre en état et encaisser les canons dont M. l'aide de camp général Engelbrechten vous avait fait la demande. Quinze cents fusils envoyés de nos arsenaux sont arrivés en Poméranie et suffisent avec ceux qui existaient dans la province aux premiers besoins de l'armement. La levée est à présent de quatre à cinq mille hommes; mais, mon dessein étant de la pousser jusqu'à sept mille, nous aurons besoin alors de deux mille fusils de plus. Comme c'est une affaire de détails et que, d'ailleurs, les ressources actuelles nous permettent d'attendre, j'ai pensé qu'il était inutile dans ce moment d'en importuner directement l'Empereur, et qu'il suffisait peut-être d'en faire l'objet d'une note diplomatique à M. le baron Alquier, son ministre. Si la chose eût été plus urgente, je me serais adressé à Sa Majesté Impériale elle-même, persuadé qu'elle aurait daigné accéder à ma demande sans passer par les formes suivies jusqu'ici.

Je vous renouvelle, prince, l'assurance de ma haute considération et je prie Dieu qu'il ait Votre Altesse en sa sainte et digne garde.

Votre affectionné

CHARLES-JEAN.

[1] Le maréchal Davout commandait le 1er corps lors de la guerre de Russie.

manière à nous donner sous peu la paix, objet de tous les vœux.

On voit, par ces lignes, quelle science de la valeur des hommes possédait le prince d'Eckmühl ; la réponse faite à la lettre de sa femme va nous montrer l'indulgence de ses jugements pour toutes les fautes qui ne tenaient point au caractère de l'homme et qui laissaient intact son honneur.

Ratzbourg, le 13 septembre 1813.

Je reçois, ma chère Aimée, ta lettre du 8 septembre. Nous connaissions déjà les évènements du général Vandamme : sans ce contretemps, les succès de l'Empereur étaient décisifs. Pour ce qui concerne la personne du général Vandamme, le *Moniteur* est parfaitement juste : il avait beaucoup de vigueur ; il a été malheureux dans cette circonstance : il n'est qu'à plaindre et à regretter, s'il est mort : heureusement il y a de l'incertitude : on le croit blessé et pris.

Nous sommes toujours ici dans l'attente. Nous couvrons le Holstein et Hambourg : jusqu'ici l'infanterie ennemie paraît trop éloignée pour qu'il vaille la peine de quitter cette bonne position.

Avec M. Thiers, qui a magistralement raconté le sinistre écroulement d'une étonnante puissance, on se demande comment l'Empereur Napoléon laissait dans l'inaction, sans ordres, comme s'il avait voulu le rayer de l'histoire, l'habile maréchal qui l'avait

sauvé à Auerstaëdt, à Thann, à Eylau, puis à Eckmühl; qui n'avait enfin jamais été battu, et dont l'entrée en lice pouvait changer la face de cette campagne. Nous imiterons l'héroïque réserve du maréchal Davout, dont on entend les artères battre d'impatience, en répétant invariablement : *Nous sommes toujours ici dans l'attente. — Je suis dans l'attente, toujours prêt à me porter en avant.* Treize mois, en rongeant son frein, le maréchal a attendu *l'ordre qui n'est jamais venu !!!*

Ne sondons pas ce mystère sombre; redisons seulement une vieille parole éternellement vraie : « Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre ! »

Ratzbourg, le 14 septembre.

Je viens de recevoir, ma chère Aimée, ta lettre du 9 au moment où je monte à cheval pour aller faire une petite course; je serai donc laconique aujourd'huy; — demain je me dédommagerai. J'envoie mille caresses à nos enfants, je t'embrasse de toute mon âme.

Nous avons copié cette petite lettre à cause de la façon dont le danger que va courir le chef d'armée est discrètement voilé par la calme annonce *d'une petite course à cheval :* cependant la pensée est trahie par cette formule inusitée : *Je t'embrasse de toute mon âme!* qui peut devenir un cri d'adieu, hélas !

De Ratzbourg, le 15 septembre, le maréchal écrit

à sa femme une longue réponse sur la *vaccination* de leur cher Louis :

Nos malheurs me font redouter la vaccine ; je confesse, cependant, que je n'ai aucune raison pour expliquer cette répugnance : je l'ai, — c'est tout ce que je sçais. S'il était question de nos filles, je partagerais ta manière de voir pour ne pas courir le risque de voir leur beauté détruite par la petite vérole ; — je conseillerais de les vacciner si elles ne l'étaient déjà : mais, pour des garçons, la figure est de peu d'importance, et s'ils ont la petite vérole, avec des soins et un bon régime, on les conserve. Ces raisonnements te font connaître mes désirs actuels ; je t'avouerai cependant, mon amie, que je me trouve souvent à désirer le contraire.

La maréchale ayant écrit à son mari, le 10 septembre :

En recevant tes lettres, mon unique ami, mes yeux se portent de suite sur la date et le nom du lieu d'où tu m'écris : je n'ai pas lu sans émotion Ratzbourg, attendu qu'on fait courir depuis quelques jours le bruit d'un débarquement d'Anglais et de Suédois de ce côté. Rien de ce que tu me mandes ne me fonde à croire ces bruits ; mais dans le cas où ils seraient vrais, quoique tu ne m'en dises rien, je me flatte que tu auras ton bonheur accoutumé et qu'ils trouveront le sort qu'ils méritent. Ce sont de beaux succès, ceux qui s'obtiennent sur les ennemis qui suscitent toutes nos guerres.

Le maréchal se hâte de la rassurer, de Ratzbourg même, le 16 septembre :

Je reçois ta lettre du 10, ma chère Aimée; je puis t'attester que les bruits que l'on fait courir à Paris du débarquement d'Anglais et de Suédois sur les côtes sont tout à fait dénués de fondement, non seulement pour le moment, mais pour l'avenir, car nous sommes dans la saison où les coups de vent sont si fréquents qu'un débarquement est impossible : les flottes en cette saison périraient corps et biens sur ces côtes : ces bruits sont probablement enfantés par de vils agioteurs ou des malveillants. Je suis venu ici par les raisons que je t'ai fait connaître dans le tems parce que le mouvement sur Berlin n'avait pas réussi et que les forces que je commande étaient insuffisantes pour réparer le revers : alors j'ai dû me borner à couvrir Hambourg et le Holstein. Je t'assure que la position où je suis remplit bien cet objet : je la regarde comme très forte et toutes les chances seraient pour nous contre un ennemi qui aurait des forces, — même doubles; — j'entre dans ces détails pour ta tranquillité.

Nous donnons ici l'extrait d'une lettre de la maréchale, datée du 12 septembre, parce que ces lignes nous semblent très exactement traduire l'état des esprits dans la société parisienne :

J'ai mené la comtesse Compans à Saint-Cloud; nous sommes arrivées à onze heures et demie, il n'y avait déjà plus de places : nous sommes restées debout jusqu'à une heure et demie qu'a fini la messe. J'ai trouvé l'Im-

pératrice changée ; elle est fort enrhumée et sans nouvelles de l'Empereur depuis le 6. Sa Majesté Impériale m'a dit deux mots sur mon voyage : c'est une dame du palais qui m'a dit de quelle date sont les dernières nouvelles. J'ai rencontré un courrier ; je me flatte qu'il est expédié du grand quartier général et que nous allons connaître ce qui s'est passé depuis le 29. L'impatience de nouvelles est à son comble d'autant qu'on en fait de toutes les factures, lorsqu'on en manque. On en débitait une hier qui faisait grand plaisir : on parlait assez généralement d'un armistice ; — l'espoir qu'il serait suivi de la paix fait vivement désirer que cette nouvelle soit vraie.

Le maréchal, qui répond si exactement, laisse tomber cette fausse nouvelle. La lettre suivante fait comprendre la progression étouffante des forces alliées :

Larentin ou Lurentin, ce 19 septembre 1813.

Je n'ai pu te répondre hier, ma chère Aimée, ayant voulu aller reconnaître ce qu'il y avait d'ennemis ici. Cela m'a employé toute la journée. On avait exagéré les forces ; — ce qui s'y est trouvé a été repoussé. L'affaire a été insignifiante, nous avons fait seulement trente prisonniers, tué et blessé le double. L'ennemi a jeté d'assez forts partis sur la rive gauche de l'Elbe qui pourront peut-être intercepter momentanément la communication : je t'en préviens afin de t'ôter toute inquiétude si tu étais quelques jours sans recevoir de mes nouvelles. Les bataillons français que j'avais mis sur la rive gauche ont été obligés de se replier ayant été

attaqués par des forces majeures; ils ont fait une très belle résistance et occasionné une grande perte à l'ennemi, en cavalerie surtout. C'est cet évènement auquel j'espère pouvoir remédier, qui, pendant quelques jours, rendra les communications peu sûres.

Ce soir, je me propose de rentrer dans l'excellente position de Ratzbourg qui chaque jour devient plus forte.

Le maréchal, qui ne se dissimule nullement la vérité, veut rassurer la maréchale; puis, résolu à lutter jusqu'au bout et, sachant le découragement de mauvais conseil, il ne veut surtout pas se brouiller avec l'espoir.

Le 21 septembre, en causant de son cher fils Louis, le prince d'Eckmühl dit : « J'aime beaucoup à ne le sçavoir pas rancuneux, lorsqu'il est obligé de céder. Je suis très rassuré sur tous ses petits défauts, sa bonne mère les fera tourner à bien. » Mais écoutons surtout les mots qui suivent, car ils vont nous révéler l'énigme du persistant amour (qu'aucune injustice n'a pu décourager!) du prince d'Eckmühl pour l'Empereur : « Sa bonne mère, répéterons-nous, les fera tourner à bien, *et de bonne heure lui inspirera l'amour de ses devoirs, de sa patrie, et un esprit de fidélité envers son souverain qui se rattache nécessairement à l'esprit de fidélité envers la patrie!* »

La patrie! Voilà, en effet, ce que le maréchal voyait en Napoléon à cette heure de crise; il n'y avait pas

une parcelle d'esprit de flatterie dans l'âme de ce grand soldat. Plus on entre dans sa pensée, plus on en lit l'expression, et mieux on comprend que rien de moins noble que l'essence même de l'homme ne saurait échapper à cette plume qui court rapide sous l'inspiration du cœur. D'une aussi longue correspondance intime, nous n'avons pas eu un mot à effacer !

La maréchale écrivant le 16 septembre à son mari qu'elle n'était plus à temps pour remercier le comte de Chaban de l'envoi du portrait, il se hâte de lui répondre :

M. de Chaban y a mis autant de zèle que s'il se fût agi de quelque chose qui lui portât le plus grand intérêt : il a été lui-même sur les lieux. Surmonte ta répugnance à écrire pour lui faire tes remerciements. En m'annonçant qu'il avait retrouvé le portrait, il a débuté par ces mots : « *Je suis content.* » J'ai reconnu là son bon cœur et son attachement.

Et le 23 septembre encore, il redit :

J'ai prié M. le comte de Chaban de venir passer ici quelques jours : — il arrive, — je te quitte, mon Aimée, pour le recevoir. Mon premier mot sera de lui annoncer tes remerciements pour toutes les peines qu'il s'est données.

Sans la lui *commander*, le maréchal veut contrain-

dre sa femme à une démarche qu'il trouve bonne et nécessaire. Le 24, il écrit de nouveau :

Je n'ai rien reçu de toi aujourd'hui : le mauvais temps ou peut-être quelques partisans ennemis en sont la cause. J'ai annoncé à M. le comte de Chaban tes remerciements et lui ai fait connaître que, si tu étais en retard, c'était parce que je n'avais pas une aussi belle écriture que mes deux petites et que tu n'avais pu déchiffrer l'article de ma lettre qui te faisait connaître le nom de la personne qui avait trouvé le portrait. Il a éprouvé une vive satisfaction par le même motif que toi, — parce que son imagination lui avait fait attacher de mauvais pressentiments à cette perte. Je te donne ces détails pour justifier ta faiblesse, qui était plus pardonnable en ta qualité de femme.

Voici vraiment un pieux mensonge et sous cette apparence de blâme railleur, comme on devine la joie de se sentir si cher, non seulement à sa femme, mais à un ami estimé et estimable. Il y a vraiment une touchante et inlassable bonté dans cet épisode ; rien n'était perdu de ce que l'on faisait pour le maréchal. Celui qui sait ainsi reconnaître l'affection qu'on lui porte mérite tous les dévouements et toutes les affections. Cet incident du portrait perdu et retrouvé a un accent inimitable de grâce amicale et attendrie.

Le prince d'Eckmühl terminait un des trois billets que nous avons réunis par ces mots :

Le beau temps paraît revenir; il nous est nécessaire: les chemins sont impraticables par les pluies. Jusqu'ici nos communications n'ont point été interrompues; si elles l'étaient, j'espère que ce ne serait pas pour longtemps. Il est possible qu'elles le soient quelques jours; je t'en préviens pour t'éviter des inquiétudes.

Ces paroles répondent à la première page d'une lettre de sa femme qui lui disait :

Je viens de recevoir, mon Louis, tes lettres des 10 et 11. Je me trouve bien heureuse d'avoir aussi exactement de tes nouvelles dans un moment où l'on n'en reçoit aucune du grand quartier général! Si l'on ajoute foi à celles qui se trouvent dans différents articles des petits journaux, le 5, le duc de Reggio se serait battu et aurait obtenu des avantages, et ensuite son corps et deux autres seraient passés sous les ordres du prince de La Moskowa. Il y a apparence que le duc de Reggio n'ira pas te rejoindre ainsi que je le croyais, en t'en faisant mon compliment dernièrement.

Ces nouvelles, que l'on voit l'une l'autre se contredire, qui annoncent même *une immense victoire, vingt-trois mille prisonniers, une entrée triomphale à Berlin,* font douloureusement resonger aux émotions cruelles de 1870. *Rien de nouveau sous le soleil,* disait-on déjà avant l'ère chrétienne.

Nous donnons ici une lettre de la princesse d'Eckmühl, datée du 23 septembre 1813, tant elle nous semble une page détachée de notre propre

et lugubre histoire au début de la dernière guerre :

J'ai besoin de te manifester de suite toute la joie que j'éprouve de la nouvelle télégraphique qui vient de m'être donnée par M. Gade, qui vérifie les travaux du moulin : « L'Empereur, est-il dit, vient d'entrer à Berlin ; il a obtenu les plus grands avantages et, entre autres, il a fait vingt-trois mille prisonniers. Je me flatte, mon Louis, que nos succès continueront et seront bientôt couronnés de la paix, objet de tous nos vœux et des miens bien particulièrement.

Je viens de donner ces nouvelles à nos enfants qui ont manifesté une joie inconcevable : Léonie, entendant dire que le prince de Suède a été battu complètement, a dit : « Il a trahi l'Empereur qui lui a fait tant de bien : il faudrait le pendre ! — Mais pourquoi ne veux-tu pas qu'il meure d'un boulet? — Parce qu'il y a trop de braves qui meurent comme cela ! »

Le prince Frédéric-Charles, en 1870, n'était-il pas prisonnier, comme le prince de Suède battu en 1813?... Pauvreté des inventions humaines ! Éternel cercle où nous tournons comme des écureuils !... Mais continuons et nous trouverons cette joie, comme la nôtre, de courte durée !

La maréchale, appelée pour recevoir l'intendant français des biens de Pologne, auquel, pièces en main, elle démontre que la principauté qui leur rapportait d'abord 300,000 livres de rente, puis 240,000, puis jamais plus de 200,000 depuis qu'il en est l'admi-

nistrateur, s'arrête dans le récit de cet entretien pour dire avec une profonde tristesse : « La nouvelle, que l'on m'a donnée comme certaine, n'est pas même indiquée par le cours des effets qui ont encore baissé aujourd'hui ; j'espère néanmoins qu'elle se vérifiera. »

Voici la réponse du maréchal. Encore une fois nous demanderons si une éloquente réponse à ses calomniateurs n'est point écrite ici en traits de feu :

Ratzbourg, ce 30 septembre 1813.

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 23 septembre. Un moment j'ai partagé ta joie en lisant l'annonce de la dépêche télégraphique ; la fin de ta lettre où tu m'annonces que cette nouvelle ne s'est pas confirmée par les journaux a dissipé ce moment de plaisir ; j'espère au surplus qu'elle n'était que prématurée. Les réflexions de Léonie m'ont fait plaisir. Elle a exprimé une idée juste : un traître ne devrait, — quel que soit son rang, — ne finir que par la main du bourreau et non de la mort des braves. Je lui envoie mille caresses ainsi qu'à sa sœur et ses frères. Reçois, mon Aimée, mille baisers et l'assurance de mon vif attachement.

On voit que le maréchal entièrement privé de nouvelles directes acceptait celles de Paris. Napoléon l'avait comme immobilisé et *volontairement oublié*. Le prince d'Eckmühl ne se plaint pas ; il attend son heure de combattre pour la France et l'Empereur.

Une belle parole des *Souvenirs militaires* de M. le duc de Fezensac nous revient ici à l'esprit : « Supporter l'injustice est un des devoirs de l'état militaire, et assurément un des plus pénibles. »

Ce cruel devoir, le maréchal prince d'Eckmühl a su l'accomplir comme tous les autres.

Notre désir de faire suivre la lettre de la maréchale par la réponse de son mari nous a entraîné en avant. Les lettres que voici, datées du 22 et du 29 septembre, ne sauraient être supprimées.

Le 22 septembre 1813, la princesse d'Eckmühl écrivait de Paris à son mari :

J'ai dû venir pour me rendre à une invitation de dîner chez l'Impératrice Joséphine. J'y ai appris par la duchesse de Castiglio e que le major général va commander la moitié de l'armée ; elle le savait de la princesse de Neufchâtel, et l'autre moitié sera, dit-on, commandée par le maréchal duc de Tarente, en l'absence de l'Empereur qui va, dit-on également, s'absenter un instant. On ne parle nullement *nouvelles* dans le cercle de l'Impératrice : la duchesse m'a donné celles-ci à l'oreille. L'Impératrice a, cependant, fait part de deux mots que venait de lui écrire le ministre de la police pour lui donner des nouvelles de l'Empereur, du 14. Je te quitte, mon Louis, pour monter en voiture.

De Savigny, le soir même, la maréchale écrit de nouveau :

Je viens de recevoir tes lettres des 16 et 17. Elles ont

[illegible] aux pensées pénibles qui résultaient du petit billet que je t'ai envoyé dans l'après-midi et de la nouvelle de la duchesse de Castiglione. Il est difficile de croire qu'elle soit dénuée de fondement la tenant d'une personne qui doit être bien informée. Le départ de l'intendant des bâtiments de l'Empereur pour Mayence porte à croire que Sa Majesté s'y rendra sous peu : j'espère pour l'armée que ce ne sera pas tant qu'elle sera destinée à se battre.

Le cœur se serre en lisant ; on sent de sombres nuages prêts à fondre sur l'armée et sur la France. La noble et vaillante réponse du maréchal soulève un instant le poids qui peu à peu écrasait la poitrine :

Ratzbourg, le 29 septembre 1813.

J'ai reçu, ma chère Aimée, tes lettres des 20 et 22 septembre. Comment as-tu pu te tourmenter de cette lettre anonyme où on annonce de grands revers[1], qui j'espère, ne se réaliseront pas. Je regarde comme impossible la nouvelle que t'a donnée la duchesse de Castiglione. On devrait imiter, dans l'endroit où tu as trouvé cette dame, la réserve qui a lieu dans la maison de notre Impératrice, c'est-à-dire ne pas se mêler d'affaires politiques et y débiter surtout des absurdités inventées par nos ennemis. Nous sommes ici dans une excellente position que je ne quitterai pas malgré toutes les invectives de l'ennemi, qui me méconnaît assez

1 Cette lettre renvoyée au prince d'Eckmühl ne se trouve point parmi ses papiers.

pour supposer que je suis sensible aux libelles imprimés qu'il répand dans le pays qui est entre le Weser et l'Elbe. Il est vraisemblable que ces libelles sont autorisés (s'ils ne sortent pas de son cabinet) par le maréchal Bernadotte; du moins, ils sont répandus par des généraux sous ses ordres. Au surplus, il ne faut pas s'attendre à des procédés délicats d'hommes qui, pour satisfaire leurs petites passions, ont renié leur patrie et leur Dieu : il y a une justice divine et j'ai le pressentiment qu'elle éclatera sous peu; en attendant, je te prie, ma chère amie, d'être sans inquiétude : je ferai ce que me prescrivent mes instructions et, lorsqu'il en sera temps, j'espère que le corps d'armée dont l'Empereur m'a confié le commandement sera assez heureux pour remplir ses intentions.

Je t'ai mandé que l'ennemi avait attaqué quatre bataillons sur la rive gauche en avant de Lunebourg : ces quatre bataillons, attaqués par plus de seize mille hommes et trente bouches à feu se sont couverts de gloire; ils se sont retirés après six heures de combat ne laissant à l'ennemi que les morts et les blessés et très peu de prisonniers. Voilà probablement la grande victoire dont parle l'anonyme.

J'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à mon Aimée.

Tout à toi pour la vie
Ton bon et fidèle

Louis.

Ce misérable anonyme qui court planter ses choux, parce qu'on ne peut plus cueillir de lauriers, avance que l'esprit du soldat est corrompu. Je puis te protester

qu'il est excellent, que cette jeunesse est pleine de courage et de dévouement : elle manquera d'instruction pour surpasser peut-être les anciens soldats ; — elle en acquiert chaque jour et ce corps d'armée n'est maintenant plus reconnaissable et approche du 3e corps.

Le maréchal, on le voit, se refuse à croire au départ, c'est-à-dire au premier acte de la déchéance de l'Empereur. Si Napoléon ne s'était pas abandonné lui-même, s'il avait su compter sur le compagnon fidèle de ses premiers triomphes, qui sait comment aurait tourné la fortune ? Malheureusement, le prince d'Eckmühl avait eu le tort impardonnable de voir plus juste que son maître.

Si les jeunes soldats du corps de Davout s'étaient laissés enivrer de sa vaillance, de son patriotisme, comme en retour il les aimait, comme il les défendait ! Cette lettre nous le dit, et elle dit encore avec éloquence que la gloire peut appartenir aux vaincus autant qu'aux vainqueurs ; seulement, cette gloire-là, Dieu seul et quelques sages savent la reconnaître.

Ratzbourg, le 1er octobre 1813.

Je viens de recevoir, mon Aimée, ta lettre du 24 : je te conjure d'être sans inquiétude sur tous les contes que l'on débite de nos côtés : il existe des partisans qui lèvent des contributions, cherchent à enlever des courriers, et il n'y a pas de contes qu'ils ne fassent ; quelque

crédules que soient les habitants de ces pays-ci, ils commencent cependant à douter. Jusqu'ici le corps dont l'Empereur m'a confié le commandement n'a pas encore été battu d'importance, ainsi que te l'a annoncé l'anonyme : il prend chaque jour un ensemble qui rendra beaucoup plus difficile une défaite. Nous n'avons eu jusqu'ici que de petits combats toujours à notre avantage.

Je pars pour aller à Hambourg où je ne serai que quelques heures; je reviendrai prendre mon poste d'attente et d'observation[1].

Le billet suivant témoigne de la joie que le maréchal trouvait à pouvoir admirer :

[1] Nous donnons ici une lettre adressée au comte de Hogendorp qui prouve à quel point le prince d'Eckmühl veillait et guettait l'occasion.

LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL AU GOUVERNEUR DE HAMBOURG.

Möllen, le 28 septembre 1813,
3 heures du matin.

Suivant le rapport du capitaine Laloy, vous paraissez croire qu'il n'y a que peu de troupes ennemies sur la rive gauche, surtout en infanterie. Vous avez dû lui dire aussi que le général Pêcheux n'avait pas eu affaire à plus de huit cents hommes d'infanterie. Tout me porte à croire que les personnes qui vous ont donné ces renseignements sont mal informées. Le général Pêcheux a eu affaire à près de quinze bataillons, qui peut-être n'ont pas tous donné, mais qui étaient sur le champ de bataille ,et à beaucoup de cavalerie et d'artillerie. J'ai parlé à plusieurs soldats des 3e et 105e, qui ont été pris dans cette affaire et qui se sont échappés depuis; ils ont vu ce que je vous dis là. Ils ont vu aussi, quelques jours après, une grande partie de cette infanterie et de cette artillerie se diriger sur Hambourg. Ces déclarations de soldats français inspirent plus de confiance que les rapports d'émissaires.

Hambourg, le 2 octobre 1813.

Je n'ai rien reçu de toi aujourd'hui, ma chère Aimée. J'ai parcouru ici les travaux de la place, le beau pont de M. Jousselin. J'ai été étonné de la quantité de travaux faits : Hambourg peut être considéré comme une place très forte. La construction du pont, sa beauté, sa bonté vu le peu de tems que l'on a mis à le construire[1], tient du prodige! M. Jousselin a un mérite bien rare. Je pars pour retourner à Ratzbourg; j'ai voulu te dire un mot d'ici. Beaumont va très bien, dans huit jours il sera tout à fait remis.

Que de choses dites en peu de mots ! Le maréchal n'oublie pas de rassurer la famille de son officier d'ordonnance : il n'y a vraiment que ceux qui n'ont à penser à rien qui oublient tout.

[1] Ce passage d'une lettre de l'Empereur datée de Bunzlau, le 7 juin 1813, nous semble le plus splendide hommage rendu à l'opiniâtre défense de Hambourg : « Mon cousin, le major général a dû vous faire connaître mon système : c'est celui que j'ai adopte pour toutes les grandes villes. Une ville comme Hambourg ne pourrait être défendue que par une garnison de vingt-cinq mille hommes et un matériel immense; et, pour courir les chances de perdre une garnison de vingt-cinq mille hommes et un matériel immense, *il faudrait une place qui pût se défendre au moins deux mois de tranchée ouverte. Or, pour donner à l'enceinte de Hambourg une résistance de deux mois de tranchée ouverte, il ne faut pas moins de dix ans et 30 à 40 millions.* » Suivent de longs détails sur la nécessité que la ville puisse tenir quinze ou vingt jours de tranchée ouverte, sur les travaux à faire. Nous citerons encore cette phrase : « Vous devez : 1° faire abattre les maisons qui sont sur le rempart, *impitoyablement, sauf l'évaluation de l'indemnité, qui sera payée par la ville;* 2° *Vous devez faire abattre toutes les maisons qui sont sur le glacis;* 3° *Toutes les maisons qui sont sur la citadelle,* etc., etc.

Nous ne donnons la petite lettre suivante que parce qu'un mot du maréchal nous semble révéler son essence même :

Möllen, le 4 octobre

Le courrier ne m'a rien apporté de toi, ma chère Aimée ; j'ai reçu avant-hier ta lettre qui renfermait celle du sieur G... à Laforest : tu as été bien bonne de recevoir ce misérable, qui doit se trouver heureux que je sois aussi indulgent pour ce qui me concerne que je suis sévère lorsqu'il s'agit de mes devoirs.

Quelle noble justice à se pouvoir rendre !

Ratzbourg, le 5 octobre.

. . . . . Mets à exécution ta résolution de soigner ta santé : c'est une des grandes preuves d'attachement que tu puisses me donner ; ce sera mettre le comble à celles que tu ne cesses de me prodiguer.

Excuse-moi près de nos petites, je n'ai pu trouver encore le moment de faire réponse à leurs lettres. Qu'elles me prouvent leur bon caractère en continuant à m'écrire.

Ce billet, où le père s'efface et ne veut pas user de ses droits, a un accent de tendresse qui emprunte à la gravité de la situation un je ne sais quoi de touchant et même de poignant.

Le lendemain, le prince d'Eckmühl se battait et, le surlendemain, il écrivait ces lignes :

Ratzbourg, le 7 octobre 1813.

Je ne t'ai point donné de mes nouvelles hier, ma chère Aimée, ayant été occupé jusqu'au soir, l'ennemi ayant essayé d'attaquer notre position sur deux points: il a dû s'apercevoir qu'elle était très forte, il a eu sur les deux points quatre ou cinq cents tués ou blessés et on lui a fait cent vingt-cinq prisonniers. Notre perte est insignifiante: tout compris, elle ne va pas au delà de dix hommes tués et de trente-quatre blessés. Je t'en donne ma parole.

J'ai eu de tes nouvelles par une lettre de Laforest du 29.

Ratzbourg, le 9 octobre.

J'ai reçu ta lettre du 1er. Je te souhaite un plus beau temps que celui que nous avons; heureusement que le soldat est bien baraqué. L'ennemi a encore fait une faible tentative pour nous reconnaître. Nous lui avons fait, — sans aucune perte, — soixante prisonniers et blessé autant; cette fois ce sont les Danois avec qui nous vivons parfaitement. Ils répondent par de bons coups de sabre aux ridicules provocations de désertion de l'ennemi. Nous ne provoquons pas l'ennemi à la désertion: mais chaque jour nous avons de quatre à six déserteurs à cheval : ce sont des Français prisonniers qu'ils ont forcés à servir sous peine d'être envoyés en Sibérie; ils profitent de la première occasion pour nous rejoindre et demandent du service, ils ont la rage dans le cœur contre les cruautés de l'ennemi.

J'envoie mille caresses à nos enfants.

Le 10 octobre, le maréchal dit :

Nous sommes toujours ici dans la même position; il paraît que l'ennemi la regarde comme trop forte : ses petits essais ne lui ont pas réussi; il a perdu aux trois endroits où il les a faits six à sept cents hommes tués, blessés ou pris. Notre perte ne va pas au delà de trente hommes.

Le 12 octobre, le prince d'Eckmühl, avec une grâce extrême, cause de ses enfants, de leurs dispositions, et trouve à glisser, sous les plus coquets compliments au dévouement de la mère, de judicieux conseils sur les moyens à employer pour redresser et diriger leurs penchants.

Le 13 octobre, il applaudit à tout ce que la maréchale a fait, puis ajoute :

Je t'envoie, mon Aimée, deux lettres de la famille de C... Elle paraît être dans une grande misère : je lui envoie des secours. Je vais écrire à M. Lefebvre pour qu'il cherche à la placer dans notre château de Brühl. . . Je t'enverrai demain ma lettre pour M. Lefebvre en te priant de la faire parvenir, si tu n'y trouves rien de contraire aux arrangements faits ou à faire.

Le 14 octobre, sans un retour sur le passé et sur le glorieux anniversaire d'Auerstaëdt, le maréchal envoie vers ses enfants de tendres pensées :

Jules aura dix mois quand cette lettre te parviendra,

il va devenir bien intéressant aussi; je ne sais pas comment notre gros Louis pourra arranger par la suite la volonté qu'il manifeste de ne pas quitter son drapeau avec celle de rester près de sa mère, mais ses bons penchants et la bonne éducation que tu lui donneras concilieront tous ses sentiments : il écrira souvent à sa petite mère *et il sera fidèle aux drapeaux dans toutes les circonstances, les saisons et les tems.*

Nous avons souligné les derniers mots, qui semblent une prophétie de la conduite du maréchal en 1814 et en 1815.

Nous transcrirons maintenant quelques passages d'une lettre de la princesse d'Eckmühl, datée du 7 octobre, avant de donner la réponse du maréchal :

Tu seras bien heureux par ta famille, mon excellent ami. Fasse le ciel que les circonstances te placent bientôt au milieu d'elle! Je me flatte que cette époque est plus rapprochée qu'on ne serait à même de le croire, à en juger par différentes circonstances qui ont fait naître, — entre autres, — la baisse des effets publics qu'on doit positivement attribuer aux discours de vils spéculateurs: une heureuse nouvelle produira aussitôt l'effet contraire des bruits qu'ils se plaisent à répandre et que l'apparente inaction des armées accrédite. On a répandu les bruits les plus ridicules relativement au corps d'armée que tu commandes; cela m'a fait souhaiter que l'on fasse connaître tous les avantages qu'il a obtenus dans les différentes petites affaires qui ont eu lieu : ils eussent produit un bon effet, tandis que différents arti-

cles insérés sans réflexion en ont fait conjecturer de fâcheuses; mais je suis bien convaincue que tout cela ne peut avoir de graves inconvénients, c'est désagréable pour l'effet du moment.

Ratzbourg, le 15 octobre 1813.

J'ai reçu, ma chère Aimée, ta lettre du 7; j'ai reçu aussi le *Moniteur* du 8 qui nous donne les remarquables paroles de notre souveraine : elles sont dignes de la femme de notre Empereur et de la souveraine des Français.

Elle sera aussi bonne Française qu'Anne d'Autriche, dont la mémoire est en vénération parmi nous. Les mesures que l'on prend en France obligeront nos ennemis à la paix; tu me parles de faux bruits des spéculateurs : cette engeance est la même partout, elle adore le veau d'or et ne connaît pas de patrie; — heureusement qu'ils sont aussi lâches qu'égoïstes.

J'ignore, pour ce qui nous concerne, ce qu'on dit à Paris; mais notre position est très forte et telle que je ne pourrais que désirer que l'ennemi vienne nous y attaquer : toutes les chances possibles sont pour nous. Les troupes ne sont pas ce que tu les as vues à Hambourg; alors elles étaient sans instruction : aujourd'hui, ce sont de vrais soldats bien disposés et qui donnent de la confiance à leurs chefs; Hambourg, chaque jour, a pris une force réelle : maintenant, c'est une très bonne place de guerre, approvisionnée pour une armée de quarante mille hommes en blé pendant un an, en viande fraîche et salée pendant six mois; on y fait entrer chaque jour des approvisionnements de toute espèce et,

à la fin du mois, ils seront aussi considérables qu'on peut le désirer.

J'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à mon Aimée.

Ton bon et fidèle

LOUIS.

Ratzbourg, le 16 octobre.

Je n'ai pas reçu de tes nouvelles hier, ma chère Aimée; il est possible que quelques partis ennemis les interceptent : songes-y en écrivant. Ne crois pas un mot de toutes les mauvaises nouvelles qu'on pourrait débiter sur nous; je te répète que notre position est excellente et que le tems peut me préparer des chances heureuses : nous sommes toujours en mesure d'en profiter. Je remplis les intentions de l'Empereur : Hambourg et le Holstein sont couverts et toutes les tentatives de l'ennemi déjouées. Les partisans qu'il pourrait y avoir sont impuissants, de grands approvisionnements rentrent journellement dans Hambourg, dont les fortifications s'augmentent tous les jours et sont déjà respectables. Les soldats ont gagné en force et en instruction et ont une grande volonté : ce corps d'armée est maintenant respectable; nos alliés les Danois marchent très bien.

Que dire de ces fermes et belles lettres qu'elles ne disent avec bien plus d'éloquence ? Elles nous montrent le bouillant maréchal l'oreille et l'œil tendus, épiant l'heure d'agir et persistant à espérer contre toute espérance possible.

Le 8 octobre 1814, la princesse d'Eckmühl écrivait :

Je viens de recevoir, mon Louis, tes lettres des 1er et 2; tu concevais déjà ce que pouvait être Hambourg lorsque j'y étais, je vois avec grand plaisir que tes espérances relatives à cette place se réalisent chaque jour. Je me flatte, néanmoins, que le corps d'armée que tu commandes ne sera point contraint de profiter de cette ressource. Le projet de sénatus-consulte qui vient d'être proposé va mettre de bien grandes ressources à la disposition de l'Empereur. Rien, à mon gré, ne saurait être mieux pensé, mieux dit, ni plus conforme à la vérité, que les discours de l'Impératrice. J'espère que la nation française répondra, comme elle le doit, à l'appel qui lui est fait : j'aurais souhaité pour le plus grand avantage de l'armée qu'on n'eût pris que des hommes faits et parfaitement dans le cas de supporter de suite des fatigues, car le premier tourment des parents est la faiblesse de leurs enfants. Je t'assure qu'il ne manque pas d'hommes de vingt et un à trente-cinq ans; le plus grand nombre est de cet âge. Beaucoup ont déjà servi, il y a six ou sept garçons dans ce cas dans ma maison. Les très jeunes gens sont plus rares et peuvent être moissonnés avant d'avoir rendu le plus petit service. Je voudrais qu'ils se formassent au métier des armes dans de bons dépôts et que ceux qui doivent marcher de suite soient bien forts. « Mais de quoi se mêle mon Aimée, » vas-tu dire?. . . Elle se mêle de désirer que la force soit réelle au lieu d'être apparente, pour que la paix soit promptement rendue à l'Europe et par suite le bonheur à ton Aimée, toute à toi jusqu'à son dernier soupir.

Cette lettre, remarquablement pensée et écrite,

ne pouvait cependant tomber entre les mains des ennemis sans inconvénient; aussi le maréchal, chef d'armée et Français avant tout, en laisse-t-il paraître une légère impatience, facile à deviner dans la très belle réponse que voici :

Ratzbourg, le 17 octobre.

Je viens de recevoir ta lettre du 8, ma chère Aimée. Le beau discours de l'Impératrice a fait le même effet sur toi que sur moi, que sur tous les bons Français.

Hier je te recommandais de ne m'écrire, — tes lettres pouvant être prises par les partis ennemis, — qu'en conséquence. Ces sortes de gens se moquent des pensées qu'ils ne peuvent apprécier avec leur esprit de brigandage : par exemple ils ne concevront pas que l'on peut dans son intérieur avoir un caractère très doux pour sa femme, ses enfants, ses amis, et être un chef sévère, surtout envers tous ces misérables aventuriers. Je suis sévère et très sévère par devoir et je ferai tout ce que mes devoirs me prescrivent pour conserver à l'Empereur Hambourg et couvrir le Holstein. Je ne suis point présomptueux et j'ai les plus fortes espérances de remplir les intentions de l'Empereur, malgré toutes les manœuvres de l'ennemi : ils ont jeté des troupes sur la rive gauche de l'Elbe le 14; ils ont attaqué Bremen : les nouvelles de l'après-midi étaient bonnes; la garnison était bien disposée : mais Bremen serait pris que c'est une chose tout à fait insignifiante pour les opérations militaires. Je te répète, sois sans inquiétude.

Quelle prévoyance, quelle force et quelle bonté !

le maréchal sait trop que Bremen tombera, mais il ne se laissera pas abattre et cherche à préparer sa femme à une défaite fatale, afin qu'elle n'en soit pas trop troublée.

Ratzbourg, le 19 octobre.

Si cette lettre te parvient, ma chère Aimée, je te réitère ma demande d'être sans inquiétude : des partis ennemis peuvent tourmenter le pays entre Hambourg et Wesel, pour un temps intercepter les courriers; mais ils ne peuvent rien changer à notre position qui est très bonne, qui chaque jour s'améliore, qui remplit les intentions de notre souverain; qui est le résultat d'un plan suivi avec constance, plan qui probablement réussira. N'écoute pas toutes les absurdités que les partisans feront imprimer et sois, —je te le répète,— sans inquiétude sur ma position comme sur ma santé, qui est excellente.

Fayet le jeune s'est fait prendre hier; sa vue basse en est la cause. Je ferai ce que je pourrai pour adoucir son sort : je lui ferai passer de l'argent.

La maréchale écrivait le 11 octobre :

On vient de me remettre deux lettres de M. Lefebvre, l'une est du 2 et l'autre du 4, il me parle de l'espèce d'insurrection qui a eu lieu à Cassel et du départ du roi de Westphalie pour Coblentz. Les malintentionnés se servent de cette circonstance pour exciter à la révolte; il me mande que, jusqu'à cette heure, il a beaucoup à se louer des employés de la saline; mais on voit que son zèle lui donne quelques craintes que je considère sans

fondements : elles le portent à des précautions qui sont bonnes à prendre lorsque l'on est chargé de tes intérêts ; on ne peut pas trop faire pour justifier l'honorable confiance que tu accordes[1].

Je vais lui écrire de continuer, pour sa satisfaction, les précautions qu'il prend, mais de se bien garder de témoigner les inquiétudes dont on ne peut entièrement se défendre, lorsqu'on est entouré de gens exagérés sous ce rapport et que l'on se trouve chargé d'une grande responsabilité ; car, si le motif qui le fait agir était connu, cela autoriserait bien mieux les bruits des alarmistes et surtout ceux des agents de l'Angleterre qui n'épargne aucune séduction pour en avoir de tels qu'elle en souhaite.

Je viens de lire dans le *Journal de l'Empire* un article de Leipsick qui annonce que tu as envoyé un renfort de dix mille hommes du côté de Magdebourg. Je me flatte que rien n'est moins vrai que cette nouvelle : « *Si elle est exacte,* ai-je dit à ma mère, *je crains bien que ces troupes ne manquent infiniment au maréchal.* » Joséphine, qui m'a entendue, m'a priée d'être bien tranquille, en m'assurant que « *si tu es moins fort, tu en seras d'autant plus prudent.* » J'ai été on ne peut plus contente de sa répartie prompte et du motif qui la lui a dictée ; tu as dû éprouver bien de la satisfaction en jugeant de l'effet qu'a produit le beau discours de l'Impératrice. La nation française se montre bien grande par son dévouement et ses sentiments d'honneur national. Les

[1] On se souvient que la maréchale était très hostile au choix de M. Lefebvre et que le prince d'Eckmühl, avec autant de fermeté que de douceur, lui demandait de réserver son jugement. La confiance accordée a été largement justifiée par la conduite de M. Lefebvre.

fonds publics ont haussé de 5 à 6 francs depuis la demande de neuf cent quatre-vingt mille hommes. Cette circonstance rendra, je l'espère, nos ennemis plus traitables.

Ratzbourg, le 21 octobre 1813.

J'ai reçu, ma chère Aimée, trois lettres des 9, 10 et 11 octobre. Elles me donnent les meilleures assurances sur la santé de nos enfants. Joséphine a une bien bonne idée de son père qu'il cherchera à justifier.

Il paraît que les intrigues des agioteurs n'ont pas de succès, à en juger par la hausse considérable des effets publics, et que l'on juge notre position telle qu'elle est, c'est-à-dire bonne. Les différents corps d'armée qui étaient du côté de Berlin ayant voulu passer l'Elbe ont éprouvé une grande perte. Il ne peut y avoir ici de grands évènements, nous agirons lorsque les circonstances prévues dans nos instructions se présenteront : en attendant, l'armée acquiert de l'instruction, de l'ensemble, Hambourg se remplit de grands approvisionnements de toute espèce. Hambourg est devenue une place très forte ; c'est un service qu'aura rendu à l'Empereur le partisan Tettenborn qui est un grand faiseur de proclamations et de libelles et un faiseur d'argent : son peu de délicatesse lui a acquis parmi ses propres partisans une mauvaise réputation ; il cherche à agiter les habitants, mais sans succès : — ses moyens sont usés : on sçait que, si on se livrait de nouveau à ses insinuations, on n'en serait pas quitte pour de l'argent.

C'est net, clair, et il serait difficile de ne pas comprendre que si cette lettre est écrite en vue des par-

tisans qui peuvent l'intercepter, elle est en même temps pleine de conviction ; mais elle ne pouvait empêcher de souffrir en France où tout devenait obscur. Nous trouvons donc les lignes suivantes dans les lettres des 13 et 15 octobre, adressées de Savigny au maréchal par sa femme :

Les opérations de la guerre se sont rapprochées du lieu où tu te trouves : le moment de la jonction est-il proche?. . . C'est trop pénible d'ignorer entièrement ce qui nous touche le plus sensiblement. Je regrette les nouvelles qu'on donnait de ton corps d'armée dès l'ouverture de la campagne : d'abord elles étaient toutes satisfaisantes, et puis elles évitaient les lettres anonymes et elles empêchaient la circulation de bruits ridicules que je n'apprends que par ma mère qui recueille ce que les désœuvrés de Paris débitent.

Depuis que je t'ai quitté, je ne suis allée que deux fois à la cour, dont une par invitation de grand spectacle, l'autre fois, je suis allée à la messe pour présenter mes devoirs à l'Impératrice. Je ne vois âme qui vive, que la comtesse Compans qui demeure à Ris.

Le 15 octobre, la princesse d'Eckmühl écrit :

J'ai reçu, mon excellent ami, ta lettre du 7. Elle me prouve que j'ai bien jugé en ne doutant pas que la dispersion de tes forces n'encourage l'ennemi à t'attaquer ; mais il n'a eu que l'espoir du succès et il l'a payé bien cher. Il est inconcevable qu'il ait tant perdu et nous si peu. Avec ton caractère on a toujours le libre

usage de toutes ses facultés : lorsque l'amour de la patrie et du souverain sont les seuls mobiles, on a bien de l'avantage sur ceux qui calculent l'intérêt de leur gloire : trop de soin lui est souvent nuisible. Je sais une nouvelle preuve de ce que j'avance, mais je ne peux la produire ici : sache en place que mes vœux te suivent en tout ce que tu entreprends et que tu ne m'as jamais été si cher que depuis mon dernier séjour près de toi : tu as été parfait pour ton Aimée, toute souffrante, toute accablée qu'elle fût.

Louis parle bien plus souvent de toi ; il a cueilli une petite branche de myrthe ; j'ai voulu le gronder, il m'a dit de suite : « C'est pour l'envoyer à petit papa. » Tu conviendras avec ton Aimée que ce cher enfant est bien adroit et bien pénétrant.

Le maréchal ne convient de rien ; les épanchements de sa femme l'inquiètent, car il sait trop qu'ils peuvent être interceptés par l'ennemi. Voici donc sa réponse :

Hambourg, le 24 octobre.

Je suis venu passer ici vingt-quatre heures, ma chère Aimée ; j'ai trouvé ta lettre du 15. Les postes ennemis sont sur nos communications, je te réitère ma demande de ne me parler absolument que de ta santé et de celle de nos enfants pour éviter les mauvaises interprétations. Nos ennemis, depuis vingt-quatre heures, débitent qu'ils ont dû obtenir de grands succès contre notre Grande Armée ; ils ont jeté des bulletins imprimés. Ils ont souvent recours à ces petits moyens ; ils chantent des *Te*

Deum lorsqu'ils sont battus à plates coutures, témoin les batailles de Bautzen, Lutzen, etc.

Mais, si cela était vrai et que la conséquence en fût une interruption momentanée de communications, sois, je t'en conjure, sans inquiétude. Ma position est très forte, l'ennemi la juge telle, et toutes les chances raisonnables sont pour nous. Le reste est dans les décrets de la Providence. . .

Demain je serai à mon quartier général.

La maréchale insinue encore ses inquiétudes dans une nouvelle lettre :

J'ai vu arriver la mauvaise saison avec d'autant plus de peine qu'il est difficile de se flatter que l'armée puisse se reposer en toute sécurité dans l'état de choses actuel. Au reste, on ne sait rien d'officiel ; les journaux que je parcours sont insipides et contiennent de temps à autre divers articles qui seraient bien bons à élaguer d'après ma manière de juger. . .

Le prince d'Eckmühl lui répond de Hambourg, le 26 octobre, à trois heures du matin :

J'ai reçu, ma chère Aimée, tes lettres des 16, 17 et 18. Je t'en accuse réception au moment de mon départ pour Ratzbourg. Nous sommes toujours inondés des nouvelles de l'ennemi, mais d'un ennemi qui fait chanter des *Te Deum,* lorsqu'il est battu à plates coutures. Quels que soient les évènements, notre souverain peut compter sur ce point, comme sur toute sa nation.

Visiblement, le maréchal s'obstine à ne pas croire à l'écroulement d'une telle puissance, et pour chasser ses doutes, il évoque le souvenir des constants mensonges de l'ennemi.

Le 28 octobre, le prince d'Eckmühl n'a pas quitté Hambourg et dit :

Je suis au moment de mon départ pour Ratzbourg, je te répéterai encore, ma chère Aimée, ma prière d'hier. Nos lettres pouvant être interceptées, ne me parle absolument que de ta santé et de celle de nos enfants et sois sans inquiétude : ton Louis justifiera la confiance de son souverain; sa conduite sera toujours dictée par l'amour de ses devoirs, de l'honneur, de son souverain et de sa patrie.

Ces lignes semblent un adieu; cependant, voici un dernier billet que nous rencontrons encore :

Ratzbourg, ce 29 octobre.

Je connais, ma chère Aimée, ton retour à Savigny par Laforest : ton voyage à Pontoise a été bien rapide.

J'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à leur excellente mère.

Tout à toi pour la vie,
Ton bon et fidèle
Louis.

Au moment d'une aussi terrible séparation, le maréchal revient à son invariable formule; après ce

billet, nous n'avons plus rien trouvé et sans doute rien plus n'est arrivé, car la dernière lettre de la princesse d'Eckmühl porte la date du 11 novembre et ne contient que ces mots :

Je n'ai pas reçu de lettre de toi depuis celle du 29. Si cela tient à un changement de lieu, je ne dois pas m'en plaindre. Nos enfants se portent très bien et ils deviennent chaque jour plus intéressants. Je t'envoie leurs caresses et les embrassements de ton Aimée, toute à toi jusqu'à son dernier soupir.

La première lettre que nous rencontrions ensuite porte la date du 31 janvier 1814 ; nous la donnons ici. Une seconde lettre, déchirée, souillée de boue, arrivée à Paris le 16 avril, — nous dit une note de la maréchale, — avait dû traverser les lignes en échappant à l'ennemi. Il est inutile d'insister sur la noblesse et l'énergie de ces lettres, datées du 31 janvier, du 19 février, du 8 et du 13 mai 1814 ; celle-ci surtout devrait être imprimée en lettres d'or. Apportée par MM. de Beaumont et de Fayet, elle était destinée à être lue uniquement par la maréchale, ce qui en double le prix ; il nous sera permis de redire à ce propos que, si le cœur peut se passer de génie, le génie ne se montre vraiment complet que doublé d'un grand cœur.

Plus fort que les revers de fortune, calme, simple comme les grands soldats de l'antiquité, le maréchal.

le devoir accompli, — et remarquons en passant que dans son amour pour *le devoir* il écrit toujours ce mot avec un grand D, — sourit intérieurement à la vie de famille et d'amitié dont il avait si peu joui et pour laquelle son âme aimante était si bien faite. Le prince d'Eckmühl ramène mort l'ami qui avait partagé ses épreuves et ses dangers ; il veut que le comte de Chaban repose en terre française et offre à sa dépouille l'hospitalité qu'il ne peut malheureusement lui donner autrement.

Laissons-le parler :

Hambourg 1814, ce 31 janvier.

J'ignore, ma chère Aimée, si mes lettres te sont parvenues. Je désire d'autant plus que celle-ci t'arrive, que je sçais que les ennemis, dans leurs gazettes et libelles, ont donné sur mon compte les nouvelles les plus absurdes ; entre autres : J'ai une fièvre nerveuse et bilieuse, trois médecins me gardent, je suis dans un état désespéré, etc. . . . .

Je suis dans un aussi bon état de santé que la place de Hambourg ; à aucune époque je n'ai joui d'une meilleure santé, elle est toujours de fer. Les fatigues, l'activité la consolident. Si on pouvait être heureux loin d'une femme et des enfants que l'on aime avec tendresse, je serais heureux ici du bon esprit des troupes, de la bonne harmonie qui existe parmi les généraux.

Je te conjure, mon amie, de ne point ajouter foi à toutes les nouvelles absurdes que l'on pourra débiter et de rejeter toutes celles qui ne porteraient pas le ca-

chet de l'amour des devoirs, de l'honneur et d'un grand dévouement à notre souverain [1].

[1] Le jour de la lumière, qui sera pour la mémoire du maréchal le jour de la justice, commence, ce semble, à poindre. Voici ce que m'écrivait M. Émile Montégut, en août 1877 : « J'ai rencontré dernièrement l'anecdote suivante sur le maréchal Davout dans un livre sur Henri Heine, publié par un Anglais du nom de Stigand. Dès son enfance, Heine a professé un véritable culte pour le premier Napoléon et il partageait cette passion avec son père. Il paraît que le maréchal avait rencontré sur son chemin le petit Henri Heine, qu'il avait été séduit par sa gentillesse et qu'il avait causé un instant avec lui. Or, un jour que dans une réunion de famille on attaquait tant l'Empereur que le maréchal Davout, le vieil Heine prit la défense de l'un et de l'autre. Après ce préambule nécessaire, je copie le texte anglais : « Would to God, we had him still (Napoléon), he exclaimed at a dinner party after 1815 among his relatives at Hamburg, at which his son was present; and he replied once to the tales of extorsions of Davout, the prince d'Eckmühl, at Hamburg, by turning round to his son, who had met him and conversed with him as he crossed the Rhine. « Say, Harry, was he not an amiable man ?. . . » Indeed for a marshal and prince to converse familiarly with a poor Jew boy was a wonderful event for Germany where the Jew then led the life of an unclean beast. »

Heine, il est vrai, avec *une stabilité de poète*, dément dans l'*Allemagne* ce qu'il a écrit dans les *Reisebilder* et dit : « Même à Hambourg où la haine des Français a poussé de si profondes racines, il règne maintenant un indicible amour pour la France. On a tout oublié : Davoust, la banque volée, les bourgeois fusillés, le costume germanique, les mauvais vers patriotiques, le père Blücher, toutes les niaiseries de 1814, tout est oublié. » (Note de l'*Allemagne*, page 38. En lisant autrefois ces lignes, je m'écriais : « Hélas ! quand sera publié le *Siège de Hambourg* et quand le conte des bourgeois fusillés, de la banque volée (aussi faux que la lettre *s* prêtée au nom du maréchal) sera-t-il démenti énergiquement par la *preuve historique* ? » Aujourd'hui, je me demande si la banque volée et les bourgeois fusillés ne sont pas comptés parmi les *niaiseries de* 1814 par l'intelligent Heine : cette tirade est incontestablement une *raillerie* et non point une *accusation*. Si nous avons donc ajouté l'intéressant témoignage de Heine à la fière et honnête parole qui peint tout le cœur du défenseur de Hambourg, c'est qu'il nous a été doux de voir le maréchal penser sans doute à ses fils en causant avec le joli enfant qui devait devenir hélas ! un si douloureux génie.

Tout ce qui t'intéresse se porte bien. — Rassure le général La Ville; dis-lui que son fils est bien portant, et que je lui porte depuis que je le connais estime et amitié. — En me rappelant au souvenir et à l'amitié de mon beau-frère et de ma sœur, dis-leur que Beaumont et Fayet se portent bien.

Hambourg, ce 19 février 1814.

Je jouis d'une excellente santé, ma chère Aimée; je serais bien heureux d'apprendre que toi, et mes enfants, vous vous portez bien, je n'ai point de vos nouvelles depuis plus de quatre mois, nous sommes toujours ici dans la même situation, et malgré que la saison nous soit contraire, puisque Hambourg, au lieu de se trouver au milieu des eaux, est dans une plaine de glace accessible partout. — L'ennemi, le 17 et le 19 de ce mois, nous a attaqués pour nous couper la communication avec Haarbourg ; il a été repoussé avec une perte de trois mille hommes dans les deux affaires. La nôtre est du tiers.

L'ennemi nous débite toutes sortes de mauvaises nouvelles. Quels que soient les évènements, nous ferons notre devoir, et, ainsi que je te le mandais le 31 janvier, ne crois rien de ce qu'ils feront courir sur Hambourg, à moins que la nouvelle ne porte le cachet de l'honneur, de l'amour de notre patrie et de notre souverain.

Hambourg, le 27 avril.

Ma bien chère Aimée, le jour où je serai rassuré sur ta santé et celle de nos enfants me sera bien cher. Ma santé est excellente. Le général Delcambre, qui est

envoyé en mission à Paris, te remettra ces lignes, et veut bien avoir la complaisance de m'apporter de tes nouvelles.

Je n'ai rien reçu de toi depuis le mois d'octobre dernier : une personne à qui tu as remis une lettre dans les commencements de mars l'a brûlée dans la crainte de se compromettre. Il m'a rassuré sur ta santé et celle de nos enfants ; il en avait vu quatre : deux demoiselles, un gros garçon et un petit quatrième, sans qu'il ait pu me dire si celui-ci était une demoiselle ou un garçon. Ainsi, voilà notre Jules pris pour une petite fille.

J'envoie à ces chers enfants mille caresses et l'assurance de mon éternel amour à leur excellente mère.

Tout à toi pour la vie.

Ton bon et fidèle

LOUIS.

Hambourg, ce 8 mai.

Le général Fouché est arrivé ici le 4 : il m'a remis, ma chère Aimée, ta lettre du 27.

Je vois avec bien du plaisir que tu juges, ainsi que moi, *que je dois laisser le champ libre. Tu dois te rappeler que j'avais ce projet au dernier voyage que tu as fait ici*[1]. Il n'y a pas de nouveau motif pour en changer. Je vivrai pour toi, nos enfants, et nous serons tous heureux.

J'ai bien des obligations au prince de la Moskowa,

[1] Cette parole est bien éloquente et prouve l'héroïsme du maréchal qui n'avait pu songer à lui quand la France était en péril, mais dont la résolution de retraite était prise.

pour avoir procuré un passeport à mon parent. Son arrivée nous a fait connaître tous les évènements qui se sont passés ; nous ne les connaissions que par des relations ennemies et par toutes les tentatives pour exciter l'armée à la désertion et à la division. Mais l'esprit, l'amour des devoirs et de l'honneur y sont tels qu'elles n'ont eu aucun succès. — Le changement de cocarde, etc., s'est effectué avec le plus grand calme ; nous savons tous que nous ne sommes pas des êtres délibérants.

Méprise, ma chère Aimée, ainsi que je le fais, tous ces misérables articles enfantés par la calomnie et la méchanceté. Je n'ai fait ici, ainsi que partout, que le mal nécessaire ; il en a été de même de tous les environs de Hambourg : tous les villages que l'on cite comme incendiés existent encore. Nous avons détruit vingt-quatre maisons seulement à portée du canon de Haarbourg, parce que des raisons de guerre l'ordonnaient. J'ai tout lieu de croire que l'ennemi a été irrité de notre sortie, où nous nous sommes procuré sans aucune perte du fourrage pour cinq mille chevaux, pour plus de six semaines. Il a été tellement irrité de voir toutes ses attaques échouer qu'il a eu recours pour se venger aux libelles, qu'au surplus le général Beningsen désavoue ; mais en voilà assez, mon Aimée, sur toutes ces misères ; pour les apprécier ce qu'elles méritent, rappelle-toi le peu d'effet qu'elles produisent sur ton Louis.

Nous devons évacuer Hambourg à la fin du mois : je suivrai les troupes jusque sur le territoire français. De là j'espère pouvoir me rendre près de toi : je te donnerai mon itinéraire lorsqu'il sera arrêté.

Mon parent te porte des nouvelles de ton frère ; il a

beaucoup souffert dans ces derniers temps : ses douleurs d'entrailles le quittent et j'espère qu'il en sera totalement débarrassé.

Je t'arriverai, ma chère Aimée, sans dettes, mais sans le sou et, du reste, sans aucun goût de luxe et sans besoins personnels, et, j'ose le dire, avec toutes les dispositions et qualités propres à faire ton bonheur.

J'ai retenu ici mon parent, son retour n'étant plus aussi pressé. L'arrivée du général Delcambre t'aura totalement tranquillisée.

J'envoie mille caresses à nos petites et je leur exprime le désir de recevoir directement de leurs nouvelles par la première occasion que tu auras de m'écrire. J'embrasse Louis dans l'espoir qu'il te donne de la satisfaction et qu'il nous consolera de la perte de son frère, perte à laquelle j'eusse été bien sensible sans tous nos malheurs publics.

Hambourg, ce 13 mai 1814.

Je viens de recevoir l'ordre, ma chère Aimée, de remettre mon commandement au général Gérard. Je resterai le tems nécessaire pour lui donner les renseignements qu'il pourra désirer, ensuite je me rendrai près de mon Aimée et de nos enfants.

Beaumont et Fayet me précèdent : ce sont eux qui te remettront cette lettre : j'en ai été on ne peut plus satisfait. Je les ai chargés du portrait du comte de Chaban, conserve-le pour moi, mon amie, je suis bien attaché à sa mémoire : on a embaumé ici ses restes; on les transportera dans notre patrie ; je les ferai déposer provisoirement à Savigny.

J'envoie mille caresses à nos enfants et des baisers à

leur excellente mère. Je me regarderai comme heureux le jour où je te serrerai dans mes bras et où je pourrai te consacrer mon existence. Nul remords ne viendra troubler ce bonheur; ton Louis a toujours rempli ses devoirs et il sera apprécié lorsqu'il n'excitera plus la jalousie et l'envie [1].

Tout à toi,

Ton bon et fidèle

LOUIS.

Rethen, près de Nieubourg, ce 30 mai 1814.

Je n'ai point reçu de tes nouvelles, ma chère Aimée, depuis ta lettre du 20 avril.

Je suis en route depuis le 26; tu ne peux désirer plus vivement que moi notre réunion. Ce moment sera celui où je jouirai du bonheur de consacrer mon existence à une femme qui a et qui mérite toutes mes affections, et de te seconder dans l'éducation de nos enfants. Assure-les de toute ma tendresse, ainsi que ta bonne mère. — Puissé-je vous trouver tous jouissant d'une aussi bonne santé que moi !

Reçois, mon Aimée, mille baisers et l'assurance de l'amour que te porte,

Ton bon et fidèle

LOUIS.

. . . .

Je suivrai la colonne jusque sur le territoire français : là, je la quitterai pour me réunir à mon amie et à nos enfants. Je leur consacrerai mon existence. . . . . . .

[1] L'heure de la justice doit être enfin venue !

Je suis toujours sans nouvelles de toi depuis le 28 avril. . . . .

LA PRINCESSE D'ECKMÜHL AU PRINCE D'ECKMÜHL.

Paris, le 14 juin 1814.

Mon bien cher ami, M. de Breteuil m'a fait connaître l'intention que tu avais de marcher avec la première colonne jusqu'à Valenciennes, où elle n'arrivera que le 26. Ce retard, auquel j'étais loin de m'attendre, me livre à un découragement tel que je serais coupable envers toi, si je ne prenais de suite le parti de t'envoyer M. Lefebvre pour t'engager à partir sans délai pour venir me joindre ici, où je te souhaite pour toi, pour nos enfants et pour ta trop malheureuse amie. Je te suppose trop de besoin de caresser un fils que tu n'as jamais vu, pour croire à ce que m'a dit M. de Breteuil de l'incertitude où tu étais de ce que tu ferais à Valenciennes. Il me semble que, tout maître de toi que tu puisses être, ton attachement l'emportera sur toutes les considérations que l'éloignement et des récits exagérés semblent autoriser.

Mon moral est bien malade ; forte de ta conduite, j'avais envisagé ton remplacement dans le commandement comme une circonstance propre à hâter ton retour, auquel se rattachaient toutes les consolations possibles pour moi, après la perte du plus délicieux enfant et du plus idolâtré. J'ai engagé le général de Beaumont à t'écrire son opinion et l'opinion générale : tu peux croire tout ce qu'il te dira et ce que te dira M. Lefebvre à ce sujet. D'un autre côté, M. de Breteuil m'a dit que les Français sont on ne peut mieux accueillis dans les

départements cédés : je ne vois donc aucun obstacle à ton prompt retour. . . . .

Comme j'allais fermer cette lettre, hier on est venu me dire qu'un aide de camp du ministre de la guerre avait une lettre à me remettre; j'ai pensé que c'était une réponse à la demande que je lui avais faite de m'autoriser à toucher tes traitements: quelle a été ma surprise en reconnaissant que cette lettre t'était destinée et qu'elle renfermait l'invitation de quitter Paris, où l'on te croyait, pendant que tu serais appelé à te justifier des griefs portés contre toi. Le premier est d'avoir fait tirer sur le drapeau blanc; le second, de t'être emparé de la banque, et enfin d'avoir commis des actes arbitraires qui tendaient à rendre le nom français odieux. Il est pénible de se devoir défendre pour avoir fait ce que tout homme possédé du génie militaire eût fait à ta place. Tu trouveras un grand mécompte entre ce que l'on eût dû accorder à ta conduite et la manière dont on l'envisage; mais, mon Louis, mon unique bien, cette injustice te met à même de montrer l'homme vertueux dans tout son éclat : jusqu'ici l'on ne connaissait que tes vertus militaires, dont la nature est d'être accompagnées d'infiniment de rigueur.

Je me suis rendue, je ne sais trop pourquoi, à l'opinion du général Beaumont, qui a été de renvoyer au ministre la lettre à ton adresse en lui faisant connaître ma méprise : je voulais en faire prendre copie, mais il m'a observé que tu devais déjà avoir reçu la lettre qui t'a été envoyée sur Wesel par un officier. Sans cette circonstance, qui peut avoir changé ta résolution et fait prendre une autre route, je serais partie, mais je sens et partage avec toi le besoin de nous rendre ensemble à Savigny. Je conviendrai avec M. Lefebvre du

lieu où je pourrai aller à ta rencontre. La certitude d'avoir rempli tes devoirs, l'agrément du lieu que tu peux choisir pour ton exil, et l'amour sans bornes de ta famille, te promettent le bonheur réel, celui enfin qui naît du sentiment qu'on a fait ce que l'on devait. L'opinion s'égare lorque certains personnages influents ont intérêt à l'égarer : mais je ne sache pas d'exemple que ce qui est admirable, que ce qui est louable en tous points ait été longtemps méconnu : l'orgueil national est plus prêt à exagérer qu'à atténuer les faits qui honorent le pays et, d'ailleurs, tu pourras toujours te dire : *J'ai fait mon devoir ; adrienne que pourra!* Tu es toujours sûr d'avoir une amie qui partagera ton sort; mais j'ai le sentiment qu'il sera digne d'envie, car je n'ai jamais été si fière de t'appartenir : c'est dans les temps peu prospères qu'on juge les hommes supérieurs.

J'ai le plus grand besoin de te serrer dans mes bras : viens le plus vite possible : ma santé souffre et ta présence est le remède à tous mes maux. Cette assertion rend toute autre instance superflue. Je t'embrasse de toute mon âme.

Toute à toi jusqu'à mon dernier soupir,

Ton Aimée.

Nos enfants se portent bien : il est impossible qu'ils témoignent plus de désir de t'être réunis. Ils y gagneront de toutes manières : toute occupée de toi, je suis peu affectueuse. Il faut être heureux pour éprouver de doux sentiments : c'est à toi qu'il appartient de me faire sentir le prix de tout ce que je possède.

Le général Delcambre a tenu la conduite la plus parfaite : je l'ai vu hier et l'ai engagé à venir déjeuner ce

matin, il a désiré t'écrire, il m'apportera sa lettre dont je charge M. Lefebvre. Il pense, et je crois aussi, que c'est pour satisfaire à des engagements pris par le Roi de te faire rendre compte de ta conduite et, par suite de ta justification, de pouvoir te traiter comme tu le mérites.

Heureux est l'époux accusé, disgracié, calomnié, qui reçoit de telles paroles ! Nous ne saurions nous refuser à faire remarquer le changement de ton de la maréchale après la visite de l'aide de camp du ministre de la guerre : au début de cette lettre, elle est femme, elle en veut presque au prince d'Eckmühl de rester avec ses troupes, dont il n'est plus le chef reconnu, au lieu de voler près d'elle ; mais comme elle s'oublie dès qu'elle le voit, — après un si beau dévouement à la patrie, — injustement persécuté. Ces pages si douces à recevoir, à la condition de sentir qu'on les a méritées, honorent le cœur dont elles ont spontanément jailli. Comment pourront faire *les hommes de progrès* pour trouver quelque chose de mieux qu'une noble union, que l'amour dans le mariage ?

Nous avons pensé devoir rassembler toutes les lettres datées de Hambourg dans le même volume, fussent-elles de 1814.

La très belle lettre de la princesse d'Eckmühl qui termine cette série de documents, nous semble une merveilleuse introduction au Mémoire écrit par le noble calomnié, dont elle était si justement fière. Cet

opuscule, défendu par le Roi, proscrit par Napoléon pendant les Cent-Jours, est aujourd'hui si rare et si peu connu, que nous pensons devoir le donner à la suite des lettres du maréchal portant la date de Hambourg.

Si l'envie et la jalousie rendent involontairement aux glorieux un hommage de colimaçon en cherchant à souiller leur gloire, le hasard emprunte parfois à la Providence d'étonnantes bienveillances afin de les défendre mieux! Un vieil ami, en m'offrant un volume trouvé sur les quais et acheté parce qu'il y avait remarqué le nom de mon père, m'a fait un don vraiment précieux. L'ancien possesseur de ce volume, mort sans doute, y avait réuni une notice sur Joseph Bonaparte, un opuscule de la princesse de Canino, destiné à démontrer à M. Thiers ses erreurs injustes à propos de Lucien, le Mémoire justificatif du maréchal Soult, duc de Dalmatie, adressé au Roi[1], le *Mémoire défensif du prince d'Essling-Masséna*, et enfin le *Mémoire du maréchal Davout, prince d'Eckmühl*. Ayant vingt fois lu ce Mémoire, nous avons voulu connaître les deux autres avant de revoir le Mémoire sur Hambourg, et, en le retrouvant, nous l'avons salué *Duc*, nous l'avons salué maître[2] !

[1] Imprimé chez le Normant. — Paris, 1815.

[2] Les lecteurs se souviendront sans doute de la rencontre de Dante et de Virgile dans la Divine *Comédie*.

Moins que jamais nous aurions compris l'obstination des insultes et des calomnies, si nous ne savions trop que la grandeur fière d'un caractère est l'éternel aiguillon qui blesse les petites âmes.

Nous sommes loin d'attaquer les deux illustres compagnons de guerre et de gloire du prince d'Eckmühl ; si le prince d'Essling-Masséna a le tort d'appeler toujours *Bonaparte* son ancien maître en parlant au nouveau, nous le savons vieux, fatigué de guerre, peut-être de famille royaliste ; il y en avait beaucoup dans le Midi, et les personnes âgées retournent facilement à leurs premières impressions ; nous courberons donc respectueusement le front sans rien juger, et nous ne saurions non plus être accusée de chercher à attaquer la mémoire de M. le duc de Dalmatie, puisque nous citons textuellement et les paroles de sa défense, et la phrase relative à sa nomination dans l'armée active de 1815[1] :

« *J'obéis, non comme eût pu le faire une créature de Buonaparte, pour défendre un pouvoir dont elle tenait ou attendait la fortune. L'armée entière sait bien que je n'eus jamais qu'à me plaindre de cet homme, et que nul ne détesta plus franchement sa tyrannie, tout en servant avec zèle et fidélité.* »

Nous ignorons les torts de Napoléon Ier, non, de *Buonaparte*, (c'est ainsi que le duc de Dalmatie ap-

[1] Voir la page 27 du Mémoire du maréchal duc de Dalmatie.

pelle toujours son ancien maître), envers le maréchal Soult ; nous pensions qu'il devait une petite partie de sa grande fortune, et le titre même dont il signe ce mémoire, à l'Empereur ; il paraît que nous étions dans l'erreur : mais comment laisser en paix le maréchal Soult et comment accuser d'ingratitude la noble victime de la guerre de Russie, Davout ! Nous ne daignerons pas autrement le défendre qu'en donnant son Mémoire : le lecteur sera sans doute frappé comme nous de la grandeur simple de cette fière justification. Le prince d'Eckmühl parle au Roi avec respect, mais debout et le front haut. Pas une fois on ne trouve sous la plume du maréchal le nom de Bonaparte. Il a servi l'*Empereur* et il donne à son chef, par respect de lui-même, le nom qu'il portait. Davout ne s'est pas rallié au Roi en 1814 et n'invoque pas le commode statut anglais de Henri III pour expliquer « *qu'il n'appartient pas à des particuliers sans pouvoirs de discuter les titres de leurs souverains et que la plus manifeste usurpation n'impose pas moins la nécessité d'obéir que la plus légitime autorité.* » Davout n'a nul besoin de ce statut, précieux au maréchal Soult, car il lui sert à expliquer comment, *à contre-cœur*, il a dû être le major général de Buonaparte en 1815 !

D'un style noble, clair, net, rapide, lumineux, le prince d'Eckmühl raconte sa conduite et s'excuse en quelque sorte de se défendre par une parole qui

nous arrache le grand cri de Dante : « *Ame saintement dédaigneuse... gloire à toi !* » Nous ne citerons donc ici que cette unique phrase du *Mémoire*, car elle est l'essence même des belles pages qui suivent : « La publicité donnée à toutes les accusations qui me sont faites ne me permet pas de différer plus longtemps l'impression de ce Mémoire ; *l'armée attend que je la justifie de l'estime qu'elle a toujours montrée pour moi.* »

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DAVOUT,

PRINCE D'ECKMÜHL, AU ROI[1].

Sire,

J'ai l'honneur de soumettre à la justice de Votre Majesté l'examen détaillé de ma conduite ; Elle y acquerra la preuve que je n'ai jamais fait qu'un usage légitime de l'autorité dont j'étais revêtu. Je n'ai point abusé, Sire, du pouvoir qui m'a été confié ; aucun des actes de mon gouvernement, dans la trente-deuxième division militaire, ne peut être taxé d'arbitraire ; tous ont été dictés par des ordres ou décrets dont j'ai les originaux entre les mains, et dont je mets les copies sous les yeux de Votre Majesté.

J'ai pu, dans les grands commandements dont j'ai été chargé, froisser des intérêts particuliers ; mais jamais de mon propre fait, ni de mon propre mouve-

[1] Le mémoire sur Hambourg, que nous reproduisons aujourd'hui, restreint dans sa publicité en 1814 par le Roi Louis XVIII, fut retiré du domaine public, en 1815, par l'Empereur Napoléon. Il est donc à peu près inconnu de la génération actuelle.

ment, je n'ai rendu odieux le nom français, et, dans les circonstances difficiles où je me suis trouvé, j'ai toujours eu pour guides l'honneur, la patrie et l'intérêt de l'armée.

Une grande responsabilité a pesé sur moi; j'aurais pu rejeter sur le gouvernement la sévérité des mesures dont je n'étais que l'exécuteur; mais j'ai gardé le silence, par devoir et par respect pour l'autorité souveraine à laquelle cette déférence me paraît due : tels sont les principes que j'ai toujours professés.

Cependant, Sire, je dois à la France, à l'armée, à moi-même, de me laver d'une inculpation qui pourrait ternir un nom attaché à quelques glorieux souvenirs.

Je réclame une justice éclatante; je demande avec confiance que ma conduite soit examinée par les maréchaux que Votre Majesté voudra bien désigner.

Le Ministre de la guerre m'a annoncé [1] que Votre

[1] LE MINISTRE DE LA GUERRE A S. E. M. LE MARÉCHAL DAVOUT, PRINCE D'ECKMÜHL.

Paris, le 17 juin 1814.

Monsieur le maréchal, Sa Majesté ayant reçu des plaintes graves sur le commandement que vous avez exercé à Hambourg, m'a chargé de vous prévenir que son intention est que vous établissiez votre séjour hors de Paris, et que vous m'adressiez un rapport justificatif sur les inculpations qui vous sont faites. Les principales sont : d'avoir fait tirer le canon sur le drapeau blanc après avoir eu la connaissance certaine de la déchéance prononcée contre Napoléon et du rétablissement du trône des Bourbons; d'avoir enlevé les fonds de la banque de Hambourg et d'avoir commis des actes arbitraires qui tendaient à rendre odieux le nom français.

Je vous invite, monsieur le maréchal, à vous conformer aux ordres du Roi.

Recevez, Monsieur le maréchal, l'assurance de ma haute considération.

Signé : le Ministre de la guerre,

Le Comte Dupont.

Majesté avait reçu des plaintes graves sur le commandement que j'ai exercé à Hambourg, et m'a ordonné, de sa part, de me justifier sur les inculpations qui me sont faites.

Les principales sont :

1° D'avoir fait tirer le canon sur le drapeau blanc, après avoir eu la connaissance certaine du rétablissement du trône des Bourbons [1] ;

[1] Le colonel de Gonneville était, de par sa famille et ses sympathies, très sincèrement partisan de la légitimité; cependant, et avant tout, il est loyal et soldat. Nous allons donc évoquer les pages 287 et 288 de ses *Souvenirs militaires*.

Envoyé à Hambourg en 1813 avec des recrues, M. de Gonneville blâme trop librement le maréchal Davout, à propos de quelques détails de service, pour qu'il puisse être taxé de partialité quand il dit : « Un accident qui survint donna occasion aux ennemis du maréchal Davout de l'accuser près du gouvernement d'une chose qui, vue avec une impartiale justice, aurait dû lui attirer plutôt des éloges qu'un blâme. Voici le fait : l'armistice une fois conclu, les Russes affichèrent la prétention de s'établir sur les glacis de la place jusqu'à ce qu'elle leur fût livrée ; mais le maréchal leur répondit qu'il entendait conserver intacte sa ligne de défense et que, s'ils ne se conformaient pas à cette résolution, la place ferait feu sur eux. C'était, de la part du général qui les commandait, une simple question d'amour-propre, et, pour en obtenir la satisfaction, il crut que, en s'avançant avec des drapeaux blancs, le maréchal n'oserait pas effectuer sa menace. En conséquence, par une belle matinée, une ligne de drapeaux blancs, suivie de troupes en bataille, s'avança pour prendre la position demandée. Une volée de boulets tirée à longue portée, avertit les Russes qu'il ne fallait pas s'approcher plus près, et ils se le tinrent pour dit ; mais le général Beningsen ne manqua pas d'écrire à Paris que le maréchal Davout avait tiré sur le drapeau de la France, ce dont on lui fit un grand crime. *Et ceci se passait, cependant, plusieurs jours après que ce drapeau, arboré sur les remparts de Hambourg, y avait été salué par cent vingt et un coups de canon**! On reprocha encore au maréchal de s'être emparé des fonds déposés à la banque de Hambourg : le fait était vrai ; mais cette prétendue spoliation n'avait eu lieu

* Quand l'envie et la haine cesseront-elles de s'allier au mensonge

2° D'avoir enlevé les fonds de la banque de Hambourg;

3° Et d'avoir commis des actes arbitraires qui tendaient à rendre odieux le nom français.

Cette dernière inculpation est tellement vague, puisqu'elle ne précise aucun fait, qu'il me suffira pour la détruire, de présenter le récit fidèle de mes opérations depuis ma rentrée à Hambourg, jusqu'au moment où j'ai reçu l'ordre de remettre à M. le général de division comte Gérard le commandement de l'armée. Ce simple exposé, appuyé de pièces justificatives, prouvera que je n'ai pris aucune mesure qui ne fût commandée par un ordre précis ou par l'urgence des circonstances, et répondra aussi aux deux inculpations qui ont pour objet le drapeau blanc et la banque de Hambourg.

que pour fournir le moyen de payer la solde de l'armée et subvenir aux dépenses nécessitées par la position où nous nous trouvions, séparés de la France, et n'ayant avec elle aucune communication possible. D'ailleurs, cette opération se fit de la manière la plus légale, par une commission composée des employés supérieurs de ladite banque, de notables commerçants de la ville, et de généraux et administrateurs appartenant à l'armée. Les valeurs saisies furent inventoriées et estimées; l'emploi en fut religieusement justifié, et nonobstant les preuves matérielles de la loyauté la plus complète, le gouvernement ne fit rien pour démentir les calomnies qu'il avait accueillies avec une espèce d'empressement haineux. Par cette conduite injuste et maladroite, la Restauration s'aliéna un homme considérable, ayant une grande influence sur l'armée et qui, indépendamment de ses opinions et de ses affections, l'aurait servie fidèlement, *parce que c'était un honnête homme.*

« Quelques jours plus tard, nous vîmes arriver le général Gérard, nommé pour remplacer le maréchal Davout dans son commandement et ramener l'armée en France. C'était une insulte gratuite envers celui auquel on devait d'avoir conservé, au milieu du désastre général, vingt mille hommes bien organisés et une artillerie nombreuse. »

Le 16 avril 1813, je reçus du prince Eugène, commandant l'armée française en Allemagne, l'ordre de me rendre à Bremen, pour y prendre le commandement en chef de la trente-deuxième division militaire, et celui de l'armée destinée à agir sur Hambourg. Le prince me fit connaître que l'Empereur me donnait tous les pouvoirs, et me chargeait de mettre à exécution le décret du 10 avril qui suspend le régime constitutionnel dans les départements de la trente-deuxième division militaire, charge spécialement le général en chef du rétablissement de l'ordre et de la tranquillité publique, lui donne l'exercice de la haute police, et la faculté de faire les règlements qu'il jugerait nécessaires, avec application des peines portées au Code pénal, l'autorise à imposer des contributions extraordinaires, par forme de peine, sur les villes et communes, arrondissements ou départements, et à prendre au besoin les mesures usitées en pays ennemi, pour assurer la rentrée de ces contributions, prendre des otages et toute autre mesure autorisée par la guerre. La sévérité de ce décret était alors nécessitée par les mouvements qui troublaient la trente-deuxième division militaire. L'insurrection qui s'était manifestée à Hambourg quelques mois avant, et l'approche de l'ennemi avaient forcé la faible garnison qui occupait cette ville à repasser l'Elbe. Les habitants étaient excités au soulèvement par des partis qui parcouraient le pays. Les forts, mal gardés, étaient tombés au pouvoir des insurgés et des soldats français avaient péri victimes de la fureur du peuple.

Le 11 mai, je reçus, par duplicata, du major général prince de Neuchâtel, deux lettres chiffrées [1] dont la pre-

[1] Nous avons donné ailleurs *in extenso* ces lettres dont le généreux maréchal ne donne ici que des extraits.

mière datée de Valdeim, le 17 mai; la seconde de Nossen, le 8, me prescrivaient de me porter sur Hambourg, de m'emparer de cette place, et me traçaient la conduite que je devais y tenir. Mes instructions m'ordonnaient expressément, entre autres dispositions, de mettre une contribution de cinquante millions sur les villes de Hambourg et de Lubeck; de prendre des mesures pour la répartition et le prompt paiement de cette somme, et de faire de Hambourg une place forte.

Le Danemark s'étant rattaché au système de l'Empereur Napoléon, et quelques combats nous ayant rendus maîtres de Haarbourg et des îles, le général ennemi qui avait commencé à fortifier Hambourg, enrégimenté une partie de la population, abandonna la place à la hâte, et la livra sans capitulation à la discrétion du vainqueur.

A ma rentrée dans cette ville, j'établis le gouvernement prescrit par le décret du 10 avril, je commençai par mettre à exécution la partie de mes instructions qui devait faire de Hambourg une place forte et celle qui devait, par une contribution, assurer à l'armée de grandes ressources; quant aux mesures plus sévères, je pris sur moi la responsabilité de leur non-exécution; je commandais depuis longtemps en Allemagne, et je connaissais l'esprit de ces peuples; je ne fis arrêter ni juger personne pour cause d'opinions ou de faits politiques; je défendis les vengeances particulières, j'empêchai même qu'on recherchât ceux qui, dans le tumulte de l'insurrection, s'étaient emparés des propriétés appartenant à des administrateurs et militaires français.

Presque tous les sénateurs et les personnes impor-

tantes qui avaient pris la fuite à la rentrée des troupes françaises, rassurés par ma modération, demandèrent avec instance à rentrer dans leurs familles et se soumirent à racheter par leurs parts dans la contribution de guerre les peines qu'ils avaient encourues aux termes de la loi [1].

Le décret du 18 juin m'ordonnait de former une liste des individus absents; par l'effet de cette mesure, les sénateurs de Hambourg et de Lubeck, les individus qui avaient accepté des emplois lors de l'occupation de Hambourg par l'ennemi, et une partie des principaux habitants étaient privés de tous droits civils.

Je sollicitai près de mon gouvernement la grâce de ceux qui avaient été entraînés par les promesses de l'ennemi. L'Empereur Napoléon m'ayant autorisé à publier une amnistie en faisant les exceptions que commandaient les intérêts de son service, je réduisis à vingt-huit le nombre des individus à porter sur cette

[1] Un petit volume, découvert au fond de notre bibliothèque, nous a donné la joie de reconnaître que même en Allemagne les aptitudes extraordinaires du maréchal Davout étaient appréciées des hommes supérieurs à l'esprit de parti. Un livre excellent, une analyse intelligente et rapide de tous les systèmes financiers, couvert par l'auteur du nom révéré de M. Necker, et portant ce titre : « Réflexions d'un négociant sur les besoins publics et la pénurie d'argent » publié en 1809 à Weimar par « Jacob Kabrun, citoyen de Danzick » est *très respectueusement et particulièrement dédié à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le duc d'Auerstaëdt, maréchal de l'Empire.* La confiance semble le remède le plus efficace à l'auteur, dont les raisonnements et les appréciations portent le cachet d'une rare élévation et d'une sincère philanthropie. En lisant cet opuscule, nous avons compris qu'il avait dû plaire au maréchal, et, peut-être en s'appliquant à contrôler autant les emprunts nécessaires faits à la banque de Hambourg, se souvenait-il de cette phrase de M. Kabrun : « Une certaine publicité ne manquera sans doute pas de consolider la confiance publique. »

liste, après avoir pris l'avis des principales autorités de la ville. Tous étaient absents par le fait. Aucuns n'avaient fait d'actes de soumission, et plusieurs étaient dans les rangs de l'ennemi.

Par de nouveaux ordres datés de Bunzlau, le 7 juin, il me fut ordonné d'employer dix mille ouvriers aux travaux de la place.

Par une lettre du 10 juin, de Dresde, l'Empereur ordonna que toutes les dépenses de l'artillerie, du génie et des approvisionnements seraient faites aux dépens de la ville.

Par une lettre du 17 juin, il me fut ordonné de saisir tous les bois de construction, mâts, matériaux, courbes, etc., dans les magasins tant publics que particuliers.

Par une lettre du 17 juin, l'Empereur m'annonce qu'il vient de rendre un décret pour toutes les dépenses de la trente-deuxième division. Il me prescrit, en outre, de faire payer en sus des contributions et des quarante-huit millions, toutes les dépenses, excepté la solde, par la voie de centimes additionnels.

Par un décret du même jour, il nomme M. le comte de Chaban, intendant général des finances dans la trente-deuxième division militaire, le charge du recouvrement des impôts et des contributions, et ne me laisse plus que le droit d'en régler l'emploi. La comptabilité repose donc depuis cette époque sur M. le comte de Chaban et sur la commission des finances qui l'a remplacé, lorsque, victime du plus généreux dévouement, cet administrateur sage, éclairé, intègre, périt d'une maladie prise dans les hôpitaux.

Cette commission, dans le compte qu'elle rendra de sa gestion, donnera à Votre Majesté une preuve de la

sagesse et de l'équité qui ont présidé à toutes les opérations des finances pendant la durée de mon commandement.

C'est en mettant à exécution les ordres dont Votre Majesté vient de lire le détail, que j'ai probablement attiré sur moi le reproche d'avoir rendu odieux le nom français par des actes arbitraires; mais la lecture de ces pièces vous aura convaincu, Sire, que je n'ai fait qu'obéir aux ordres et décrets de l'Empereur, qui fixent la quotité de l'impôt, en règlent le recouvrement, désignent les habitants qui ont encouru sa disgrâce, déterminent les charges qui ont été imposées à la ville, et désignent jusqu'à la nature des contributions. Qu'on interroge les peuples de la Pologne, de la Silésie et de la Moravie, et ils diront si je me suis jamais porté à des actes arbitraires dont ils aient eu à gémir, et si, par une administration sage, ferme et prévoyante, je n'ai pas allégé pour eux les maux de la guerre, maintenu l'ordre et la discipline dans les troupes, et fait aimer, autant que respecter, le nom français.

Pendant l'armistice conclu à Newmark, l'Empereur appela à lui le premier corps d'armée, dont j'avais eu jusqu'alors le commandement, et le confia au général Vandamme. Le treizième corps fut créé à Hambourg: il se composait de nouvelles troupes et de conscrits qui venaient de France; j'étais chargé de les organiser et de les former en corps d'armée. Le Danemark, par un traité avec la France, devait y joindre douze mille hommes. Je devais menacer et contenir l'ennemi; donner des inquiétudes au prince royal de Suède sur ses communications avec la Poméranie, et me tenir en mesure de profiter des succès que pourrait avoir le corps français qui se portait sur Berlin.

Les hostilités recommencèrent le 17 août, et le 22, après quelques combats, j'arrivai à Schwerin; je fis occuper Wismar par une division, et j'attendis, dans cette position, les évènements majeurs qui devaient se passer entre les grandes armées sous Berlin.

Les administrations du pays furent maintenues: nul ne fut inquiété pour ses opinions politiques ou pour les violences commises contre les militaires français, lors de l'évacuation du pays: aucune contribution de guerre, ni en argent, ni en effets pour l'usage de l'armée, ne furent frappées. L'armée observa la discipline la plus sévère: il n'y eut aucun exemple d'incendie, de vol, de pillage ou d'exactions. J'en appelle aux fonctionnaires publics, aux habitants du pays, et à l'ennemi même, qui en laissa échapper le témoignage.

Les évènements survenus le 22 août près Berlin, ayant dérangé une partie du plan de campagne où je devais, par mes instructions, me borner à suivre les mouvements de la Grande Armée française qui agissait sur ce point, je pensai à prendre une position plus rapprochée, qui couvrît Hambourg et le Holstein, ainsi que cela était convenu par le traité avec le Danemark, et me mit à même d'attendre les ordres de l'Empereur Napoléon.

Les mouvements des alliés, ayant pris à cette époque un caractère sérieux, j'attendais chaque jour de nouveaux ordres sur la conduite que je devais tenir: mais, depuis le 18 août, jusqu'au 11 novembre, je n'en reçus plus aucuns. Je devais donc prendre pour base de mes opérations, mes instructions générales: elles me prescrivaient de regarder Hambourg comme un point de la plus haute importance, sous le double rapport militaire et politique, de ne pas m'inquiéter du

mouvement que l'ennemi pourrait faire sur la rive gauche de l'Elbe, et m'ordonnait formellement d'exécuter le traité conclu avec le Danemark, traité par lequel la France s'obligeait à couvrir le Holstein par vingt mille Français, et prévoyait le cas où, forcé par un ennemi supérieur d'abandonner le pays, on serait obligé de se retirer à Hambourg, Rendsbourg et Gluckstadt, qui devaient à cet effet être mis en état de siège et de défense par les deux puissances respectives.

La position, que j'avais prise sur la Stecknitz, remplissait ce but et menaçait l'ennemi; je m'occupai à mettre Hambourg en état de nous recevoir dans le cas où les évènements de la guerre me forceraient à y rentrer.

Les ordres de l'Empereur étaient d'établir sur ce point un grand système de défense; il considérait Hambourg et Haarbourg comme des têtes de ponts sur l'Elbe, et voulait que la communication fût toujours maintenue sur les îles, et assurée par une citadelle qui devait se construire dans la partie de Hambourg qui touche à l'Elbe; ce qui aurait entraîné la destruction d'une partie des maisons de la ville. On avait jusqu'alors travaillé sans relâche à l'accomplissement de ce grand projet, et, cependant, on était encore loin d'avoir atteint le but qu'on s'était proposé. Hambourg et Haarbourg étaient, il est vrai, à l'abri d'un coup de main; mais l'objet de tous les travaux, celui de forcer l'ennemi à ouvrir la tranchée devant la place, n'était pas rempli.

Le système de défense, qui avait été arrêté, entraînait avec lui de grands inconvénients : il fallait convertir en place de guerre une ville riche et populeuse, dont les glacis étaient couverts de maisons. Il fallait demander aux habitants de nouveaux sacrifices; je ne

les ai point exigés tant que la lutte nous a été favorable : tous les bâtiments que les règlements militaires condamnaient à la démolition étaient restés intacts, à la proximité même des ouvrages que je faisais élever : mais maintenant toutes les considérations particulières devaient céder aux intérêts que j'étais appelé à défendre : je devais tout sacrifier à l'armée que je commandais, et à la France, en lui conservant une place à laquelle l'ennemi attachait la plus grande importance, et qui pouvait, avec Magdebourg, nous valoir des compensations ou des moyens de négociations, si l'issue de la guerre nous devenait défavorable [1].

[1] Le colonel de Gonneville à la page 284 de ses intéressants *Souvenirs militaires* raconte comment, l'ennemi se logeant dans les villages voisins de Hambourg, on fit plusieurs sorties pour les brûler : il ajoute : « Le maréchal qui dirigeait lui-même ces expéditions haranguait les habitants pour leur exprimer ses regrets d'en venir à cette extrémité. Du reste, avant de mettre le feu, on leur laissait toujours le temps d'enlever ce que contenaient les habitations ; mais tout cela était porté dans les champs sans abri et ces pauvres gens voyaient incendier les toits qui les avaient protégés contre les intempéries. » Oh ! oui, pauvres gens ! La guerre est horrible, mais aussi, pauvre maréchal !... Quand on a lu la lettre que le prince d'Eckmühl écrivait de Dresde à sa femme, on comprend ce qu'il devait souffrir à un tel spectacle, et, cependant, il était là, il veillait lui-même à ce qu'aucun mal inutile ne fût accompli, et sa présence tenait en respect les troupes qui n'ajoutaient pas l'insulte de l'insouciance au mal nécessaire ! Le cœur serré, les yeux remplis de larmes, nous murmurons encore : « Bon maréchal ! » et, dans notre reconnaissance envers le colonel de Gonneville de nous avoir raconté ce détail, nous ne lui chercherons pas querelle de blâmer le manque d'avancement des capitaines ; le chef qui ne pensait jamais à lui-même, mais bien à la France, considérant les capitaines (le colonel de Gonneville nous le dit lui-même) comme *le nerf* de l'armée, ne les faisait avancer que lorsqu'il savait quelques lieutenants de taille à les remplacer sans mettre le service en souffrance.

Pages 280 et 281, M. de Gonneville blâme l'implacable vouloir qui commanda le passage d'un orageux bras de mer à un détache-

Les approvisionnements de Hambourg, qui avaient été calculés pour dix mille hommes, devenaient insuffisants si j'étais forcé de m'y enfermer avec l'armée; je dus, par conséquent, employer tous les moyens qui étaient à ma disposition pour les compléter. J'y parvins, soit par voie d'achats, soit par voie de réquisitions. Dans la position difficile où je me trouvais, les lois de la guerre autorisaient ce dernier moyen, et toutes

ment de cavalerie inutile à Hambourg et nécessaire au service sur la rive opposée, tout en avouant que l'on ne perdit ni un homme ni un cheval. Le prince d'Eckmühl avait donc eu raison de ne point admettre *l'impossible* là où il n'existait pas.

Page 264, M. de Gonneville, en homme d'honneur, défend son chef, le loue même d'avoir châtié un voleur; nous lui passons donc bien volontiers, page 259, de blâmer une disposition qui fit suivre l'infanterie par la cavalerie; sans doute le maréchal avait tort, mais le colonel toujours juste et véridique, atténue lui-même ce blâme en ajoutant : « Des dispositions habilement prises par le maréchal, malgré la faute partielle signalée plus haut, permirent à l'armée cette difficile retraite suivie par Beningsen et l'armée russe qui n'osèrent pas même attaquer*. » *Tout est bien qui finit bien,* a dit un grand connaisseur de l'âme humaine, et ce n'est point à Davout que l'on reprochera jamais d'avoir livré, sans utilité, et pour sa gloire personnelle, une autre bataille de Caldiero, comme l'affirme le colonel de Gonneville à propos d'un autre illustre maréchal.

Nous aimons mieux copier le blâme ou l'éloge tracé page 351 par le même intelligent et aimable colonel : « Le maréchal Davout qui était sur la Stecknitz, n'aurait admis aucune observation; le général Vathier, poule mouillée, et même le général Dubois, quoique très rude, surtout avec ses supérieurs, n'osèrent pas faire la moindre objection. » A Auerstaëdt le maréchal n'a-t-il point dit et prouvé « que la victoire appartient aux plus entêtés! » Son système était bon; il a eu raison de n'en point changer, puisque, en dépit de toutes ses erreurs de détail, de toutes ses fautes, il n'a jamais été battu. Mais partout et toujours l'autorité est blâmée, même par les meilleurs, quand ils ont été contraints à s'y soumettre.

* Peut-être parce que la cavalerie suivait l'infanterie en se tenant prête à la défendre?

accusations dirigées à ce sujet contre moi ne pourraient porter que sur les dilapidations qui auraient été faites au détriment des habitants ou de l'armée. Pour prévenir toutes espèces de malversations, je fis les règlements les plus sévères; ils furent exactement observés, et je n'ai eu qu'à me louer des soins que s'est donnés l'administration, tant pour la conservation des diverses denrées dont elle était comptable, que pour leur distribution. Tout ce qui a été répandu à ce sujet est une insigne calomnie.

Les habitants avaient négligé de s'approvisionner, malgré la publication du décret du 18 juin qui déclarait Hambourg en état de siège. J'ordonnai en conséquence, le 16 octobre, au gouverneur, de faire savoir par le maire, le préfet, et les commandants de quartiers, que l'état de siège leur imposait l'obligation de s'approvisionner jusqu'à la récolte, c'est-à-dire jusqu'au mois de juillet 1814, s'ils ne voulaient pas s'exposer à être renvoyés de la ville; et afin de ne laisser à cet égard aucuns doutes sur mes dispositions, je prescrivis le 9 novembre, à M. le gouverneur, de donner à mes ordres la plus grande publicité.

J'appris bientôt par les bulletins de l'ennemi, les évènements de Leipzig, et je fus aussi informé que l'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède, composée du corps suédois, de celui de Bulow et de plusieurs divisions russes, se portait sur le Weser et sur Hambourg, et que le 2 novembre le prince de Suède avait son quartier général à Gœttingen. Je me trouvais donc entièrement isolé de l'armée française, et sans nouvelles de l'Empereur. Mes regards se tournèrent alors vers ma patrie; mais la position que l'ennemi occupait avec des forces supérieures me

mettait dans l'impossibilité de rien entreprendre pour me rapprocher du Rhin, quand bien même, au mépris des ordres de l'Empereur, et du traité conclu avec le Danemarck, j'eusse voulu abandonner Hambourg ; le seul parti que j'avais à prendre pour conserver le corps d'armée à la France, et pour suivre mes instructions, était donc de faire de Hambourg une place respectable, et j'y travaillai dès lors avec une nouvelle activité.

Le 11 novembre, je reçus du général Carra-Saint-Cyr, au moment où il était forcé d'abandonner Munster à une division russe qui devait l'occuper le même jour, un billet chiffré ainsi conçu :

Munster, le 5 novembre.

« Monsieur le maréchal, l'intention de l'Empereur, « par ses ordres de Mayence, le 1er novembre, est que « vous laissiez une bonne garnison à Hambourg, et « que vous vous rapprochiez de la Hollande, ou, s'il « n'était plus temps de faire ce mouvement, de ma- « nœuvrer sur Hambourg. » (Cette phrase est suivie de treize chiffres, dont il a été impossible de deviner la signification, et qui, par le sens naturel du billet, ne pouvaient signifier autre chose que sur les deux rives.) « Je suis convenu que le porteur recevra trente « frédérics de Votre Excellence, s'il remplit bien sa « mission.

« Le général de division,

« *Signé :* Carra-Saint-Cyr. »

Il n'était plus temps d'exécuter ces ordres ; j'avais déjà reconnu l'impossibilité de me rapprocher de la

France avec le corps d'armée réuni ; j'y devais renoncer à plus forte raison avec l'obligation de laisser à Hambourg une bonne garnison qui, dans l'état où était la place alors, pouvait se regarder comme sacrifiée.

Le prince de Suède se décida à m'attaquer sur la Stecknitz, dont la position n'était plus tenable depuis que les gelées avaient rendu praticables les marais qui en faisaient la force. Je ne voulus pas compromettre dans une lutte désavantageuse le sort de Hambourg et de l'armée, et j'ordonnai d'abandonner le camp retranché de la Stecknitz. Le corps danois se retira sur Rendsbourg, et le corps français sur Hambourg, mouvement qui avait été prévu, en cas de revers, par mes instructions et le traité avec le Danemarck.

Me voilà livré maintenant à mes propres forces, en présence d'une armée nombreuse, et réduit à la défense d'une place du plus vaste système : c'est à Hambourg, dans une ville à peine transformée en place de guerre, sans établissements militaires, sans casernes, sans hôpitaux, sans magasins qui fussent à l'abri de la bombe, et au milieu d'une population inquiète, et trois fois plus nombreuse que nous, que je suis appelé par les évènements de la guerre, à soutenir une lutte dont l'objet est de gagner du temps, d'en imposer à l'ennemi, de l'obliger à réunir beaucoup de troupes, et enfin de le forcer à faire un siège dans toutes les règles. Voilà le but que j'ai voulu atteindre ; tout a dû céder à cet important objet : l'honneur, la patrie m'imposaient de sévères lois.

L'ennemi dans ses proclamations excitait à l'insurrection les habitants, leur promettait de prompts secours, et les engageait à seconder par leurs efforts, dans l'intérieur, les attaques qui seraient faites sur la ville.

Je sentis que de pareils conseils ne pouvaient produire que trop d'effets sur une population de plus de quatre-vingt mille âmes, exaspérée par ses propres malheurs, enhardie par les revers que l'armée française avait éprouvés, et qui s'enorgueillisait encore d'avoir été la première à donner à l'Allemagne le signal de ce grand mouvement qui se fomentait depuis longtemps dans ce pays.

Il était de mon devoir de diminuer une population qui aurait pu devenir redoutable après quelques mois de siège, et je fis mettre à exécution l'ordre, publié antérieurement, de faire sortir de Hambourg les étrangers, les gens sans aveu et les habitants qui n'avaient pas leur approvisionnement, les termes de rigueur étant déjà expirés : ces mesures ont dû nécessairement beaucoup irriter ceux sur qui elles portaient ; mais je n'avais pas à balancer : l'ennemi avait lui-même, par ses proclamations, tracé la conduite que je devais tenir.

Les motifs, qui avaient dicté des mesures aussi sévères, m'obligèrent peu de temps après à défendre l'introduction des bulletins ennemis et de toutes espèces de journaux. Je sais que, pour donner à ma conduite une couleur odieuse, on a répandu dans le public, et annoncé dans les journaux étrangers, que les moindres fautes à Hambourg étaient punies de la peine capitale, et que cinq des plus riches négociants de la ville avaient été passés par les armes pour avoir fait connaître à la garnison les évènements survenus en France ; ces accusations ont un tel caractère de fausseté, que je devrais laisser au temps seul le soin de les détruire ; mais cette justice est trop tardive, et l'inculpation est trop publique pour que je puisse plus longtemps conte-

nir mon indignation. J'en appelle dès ce moment au témoignage de toute l'armée et des habitants de Hambourg! Qu'ils disent si ma rentrée dans leurs murs a été signalée par des exécutions ; si aucun habitant a payé de sa vie, de sa liberté même, ses opinions, ses discours, ses écrits ou ses actions politiques, et si un seul homme a subi la peine capitale, à l'exception d'un employé français convaincu de malversations très criminelles dans un hôpital dont il était l'économe, et de onze embaucheurs ou espions, tous gens sans aveu, pris en flagrant délit, convaincus et jugés à des époques différentes.

Je provoque ici le témoignage des Hambourgeois ; qu'ils citent, qu'ils nomment les individus innocents qui ont été victimes : j'ai été sévère, il est vrai, mais d'une sévérité de paroles qu'il entrait dans mon système d'affecter dans tous les pays où j'ai commandé, et dont j'ai laissé croître le bruit, bien loin de chercher à le détruire, pour m'épargner la pénible obligation de faire des exemples[1].

[1] Si le lecteur veut bien retourner un moment à la page 59 du premier volume de ces souvenirs, il verra qu'il y est parlé d'un travail manuscrit déposé aux archives du Ministère de la guerre et portant le titre suivant : « *Réponse de MM. les officiers à M. de Bourrienne.* » Depuis la publication des *Années de jeunesse*, Mme la marquise de Graville a bien voulu nous envoyer *la lettre à M. de Bourrienne**, écrite par son père M. le marquis de Fayet.

Cette lettre est réellement écrasante de par sa politesse hautaine et ses fiers démentis ; elle oppose M. de Bourrienne à M. de Bourrienne, et le réduit à l'absurde en comparant ses chiffres, en lui montrant que sous sa plume même les 30,000 victimes du maréchal se tranforment en 1,135 expulsés ! Il s'émerveille de *l'infection de l'Alster* résistant aux 15 degrés de froid subis à Hambourg. Le

* Paris, imprimerie de Gaultier-Laguionie, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 55.

Le général comte Beningsen, à son arrivée à Bergedorf avec son propre corps d'armée annonçait qu'il livrerait bientôt les Français à la vengeance des Hambourgeois, et désignait l'époque où il serait maître d'une place qu'on avait à peine eu le temps de mettre à l'abri d'un coup de main. Je ne répondis à ses proclamations qu'en me mettant à même de déjouer ses projets : nous sommes assez connus l'un et l'autre pour qu'un jour notre conduite et nos caractères soient appréciés à leur juste valeur.

Les maisons dont j'avais retardé la démolition auraient pu favoriser cette attaque de vive force, et je vis que le seul moyen de la faire échouer était d'isoler, à quelque prix que ce fût, non seulement le corps de la place, mais encore les ouvrages dont j'avais en dernier

marquis relève railleusement enfin l'assertion émise par M. de Bourrienne au sujet des 7,000 réfugiés généreusement recueillis par M. Rainville, que M. de Bourrienne oublie de dire restaurateur et logé de façon à lui interdire une telle hospitalité!

Il est impossible de démentir plus énergiquement, et en moins de paroles, un long tissu de mensonges! Cette lettre est attachée comme une perpétuelle flétrissure à la memoire d'un homme désireux de rejeter sur autrui les iniquités qui l'écrasent. Honte à qui appuie un pareil personnage, dût-il fructueusement servir les aveugles haines de son parti! Un sage vieux dicton français* est à son insu chevaleresquement développé par M. le marquis de Fayet alors qu'il dit : « Je ne puis contenir mon indignation après avoir lu le vingt et unième chapitre de votre dernière livraison; il est écrit avec tant de fiel, et si peu de respect pour la vérité, que je croirais m'associer à vos calomnies si je gardais un plus long silence; d'ailleurs, je regarderais comme un opprobre d'avoir été sept ans l'aide de camp d'un homme tel que vous dépeignez le maréchal Davoust. »

Même le marquis de Fayet écrit mal le nom de son ancien chef, mais peu importe, puisqu'il défend son honneur comme le sien propre.

* « A fréquenter les chiens on recueille des puces. »

lieu ordonné la construction. Le point le plus important, sous ce rapport, était sans contredit le front qui regarde la ville d'Altona, tant par la disposition des ouvrages qui ne contre-battent les attaques que par le feu de deux bastions, que par sa position rapprochée du faubourg de Hambourg, dit le *Hamburgerberg*, qui donnait à l'ennemi la facilité de nous attaquer à l'improviste par des colonnes qui se seraient formées en silence, et se seraient approchées sans être vues, à portée de pistolet des ouvrages. La démolition du Hamburgerberg, elle était nécessaire à la sûreté de la place et fut la conséquence de cette dernière considération.

Je sais qu'en dénaturant les faits, qu'en n'écoutant que la haine, il est facile de peindre, sous des couleurs odieuses, l'expulsion des habitans d'une ville assiégée pendant les rigueurs de l'hiver. La sensibilité s'émeut à l'idée de vingt-cinq mille individus forcés d'abandonner leurs familles et leur patrie dans de telles circonstances. Nous-même nous avons gémi sur les effets de cette mesure : mais quel parti devions-nous prendre à l'égard de ces individus que la négligence ou la misère avaient empêchés de s'approvisionner ? N'était-ce pas avancer la reddition de la place, que de leur fournir des vivres destinés à l'armée ? Et, si je les conservais dans la ville sans leur donner des subsistances, n'était-ce pas exposer la garnison aux fureurs auxquelles le désespoir devait enfin les porter ? J'avais rempli mon devoir en les prévenant longtemps à l'avance du sort qui les menaçait : je devais donc céder à la nécessité. Les garder à Hambourg, c'eût été manquer comme chef militaire à mes premières obligations ; c'est à Altona, à une portée de canon de la place qu'ils ont été accueillis et ont reçu du soulagement à leurs maux.

Il n'est point dans la nature de ce mémoire de parler des opérations militaires durant le blocus, je passe sous silence les affaires et combats qui ont eu lieu et qui ont rendu le nom français respectable aux ennemis ; mais je ne puis refuser ici le juste tribut d'éloges que je dois au corps d'armée que je commandais, pour sa bravoure dans les combats, sa patience dans les travaux, sa constance dans un hiver rigoureux, sa parfaite discipline et sa conduite envers les chefs et les habitants[1]. Je me ferai un devoir de solliciter les bontés de Votre Majesté, en faveur des généraux, officiers et soldats qui se sont le plus distingués.

L'accusation d'avoir enlevé les fonds de la banque, isolée de toutes les circonstances qui ont nécessité cette mesure, et sans rappeler les formes observées dans la saisie, et les pièces qui constatent la régularité de l'emploi des fonds, présente, au premier aperçu, l'idée d'un acte de violence que rien ne pourrait légitimer ; mais l'homme impartial, le juge sévère et éclairé examine les faits, en pèse les circonstances, et tout en déplorant les maux que la guerre occasionne, ne voit plus qu'un mal nécessaire dans l'exécution d'une grande mesure autorisée par les lois de la guerre, consacrée par l'exemple, et commandée par la plus impérieuse de toutes les lois, celle de la nécessité.

[1] Nous ne saurions résister à résumer la conduite du maréchal Davout à Hambourg par une phrase profonde de M. Henri Rivière, l'auteur de frappants et originaux récits bien connus des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Ayant écrit à M. Rivière pour le remercier de la façon dont il avait parlé de mon père dans une nouvelle intitulée *le Colonel Pierre,* il me répondit en exaltant le caractère du maréchal Davout et ce bel éloge était couronné par les mots que voici : « L'intelligente bonté d'un chef est surtout faite de discipline et de justice. »

Cette accusation, Sire, en ce qui peut regarder mes intérêts personnels, ne saurait m'atteindre : mon caractère est trop connu en France et dans les pays où le sort des armées françaises m'a conduit, pour que mes ennemis, même les plus acharnés, ayent jamais osé élever des soupçons sur ma moralité. Cette accusation ne peut donc porter que sur les motifs d'une pareille détermination, sur les formalités observées dans la saisie des fonds, et enfin sur la destination qui leur a été donnée.

Dès le mois de septembre 1813, M. le comte de Chaban, intendant général des finances, me fit connaître les difficultés qui se présentaient pour faire face aux dépenses et assurer le service pour le mois d'octobre et la fin de 1813.

Le 15 du même mois, il m'adressa un nouveau rapport appuyé d'un nouveau budget pour me faire sentir l'absolue nécessité de trouver un moyen de subvenir aux dépenses de ce trimestre et du trimestre prochain 1814 ; il me faisait observer qu'arrivé à la fin du mois d'octobre il ne garantissait plus rien, et qu'il devait déclarer que pour les vivres, l'artillerie et le génie, il n'aurait aucuns fonds à faire.

Sur la contribution de guerre de 48 millions, il n'était encore rentré que 10 millions qui avaient été envoyés à Dresde pour le service de la Grande Armée ; le 13ᵉ corps ne pouvait donc rien tirer de cette contribution dont le versement, d'ailleurs, devenait presque impossible par la fuite des habitans les plus imposés.

Je voulus d'abord, pour subvenir aux besoins, faire usage des pouvoirs que l'Empereur m'avait donnés, et conformément à ses ordres du 17 juin, j'imposai des centimes additionnels sur les trois départements de la

trente-deuxième division militaire; mais j'appris bientôt que les rentrées étaient nulles, que notre position devenait tous les jours plus difficile, et que le ministre du Trésor, en ordonnant aux receveurs d'envoyer tous leurs fonds à Wesel, nous jetait dans de nouveaux embarras, et nous livrait à nos propres moyens.

M. le comte de Chaban, qui m'adressa à cette époque la situation des caisses que je lui avais demandée, pour juger par moi-même de notre position, me fit remarquer qu'il ne savait plus comment faire face aux dépenses : qu'il avait épuisé toutes les ressources, emprunté même sur toutes les caisses particulières des douanes et des droits réunis; que tous les services étaient en souffrance, et que tout n'allait plus que par une espèce de magie.

Je répondis à M. le comte de Chaban que l'intérêt de l'armée, au moment où nous étions entièrement séparés de la France et de l'Empereur Napoléon, exigeait de promptes mesures; que, dans la crise où nous nous trouvions, nous serions coupables si, dans une ville comme Hambourg, le manque de fonds entravait le service, lorsque la banque offrait de grandes ressources et le seul moyen possible de sauver l'armée.

Le décret du 16 juin et la lettre explicative avaient fixé le mode de payement de la contribution de guerre de la manière suivante :

30 milions en argent comptant;

10 millions en bons de la ville de Hambourg;

Et 10 millions en denrées et fournitures de toutes espèces.

Sur les 30 millions argent comptant, 10 millions devaient être envoyés à Dresde pour le payement de la Grande Armée, et 20 millions devaient être payés en

traites sur la banque de Hambourg, payables à raison de 2 millions par mois, depuis le 1er octobre 1813 jusqu'au 10 août 1814. Ces traites pouvaient être considérées comme assignées sur la banque de Hambourg.

Mais cette mesure extrême devait être justifiée par une absolue nécessité, et, avant de l'ordonner, j'invitai M. le comte de Chaban à me présenter le tableau de nos dépenses et de nos besoins. Sur le rapport de M. le comte de Chaban que je constatai par mon arrêté du 13 décembre, les sommes dues pour les dépenses arriérées depuis le 1er juillet 1813, et celles qui étaient nécessaires pour le mois de novembre courant s'élevaient à 12,542,664 francs 80 centimes. L'énormité de cette somme et la nécessité de pourvoir pour l'avenir aux dépenses de l'artillerie et du génie, des approvisionnemens et des hôpitaux, ne me permirent plus de balancer sur le parti que je devais prendre, et mon arrêté du 2 novembre décida que la banque serait séquestrée, en déduction des 48 millions dus par la ville. J'essayai encore de détourner ce malheur en faisant prévenir le commerce, par la commission désignée pour apposer les scellés sur la banque, que je renoncerais à ce rigoureux expédient, si les négocians de Hambourg voulaient s'engager à fournir les fonds nécessaires aux dépenses de l'armée, mois par mois.

M. le comte de Chaban et M. le général comte de Hogendorp, qui faisaient partie de la commission m'annoncèrent, après cinq jours de délai, que le commerce persistait à ne prendre aucun engagement, et qu'il n'y avait plus d'autres moyens que de s'emparer de la banque.

C'est ainsi que, après avoir épuisé toutes les ressources, fait toutes espèces de tentatives, donné au com-

merce la possibilité de conserver la banque, la nécessité la plus absolue et la mieux constatée me fit un devoir de m'emparer de ce dépôt; quitte au commerce à s'imposer lui-même au prorata de leurs cotes dans l'imposition de guerre, pour reconstituer la banque. Je n'avais aucun moyen pour obtenir d'eux ce que la confiance et leur propre intérêt leur eût rendu facile. Je rendis compte à mon gouvernement de cette mesure et des motifs qui l'avaient nécessitée. La commission qui a opéré la saisie de la banque était composée d'hommes dont le rang et la probité offraient la plus grande garantie ; elle constata par un procès-verbal très régulier la situation de la banque, la nature des fonds qui s'y trouvaient, et conserva avec soin les registres de cette administration.

Les fonds qui provenaient de la banque ont été employés au service des hôpitaux, à la subsistance et à la solde des troupes et des administrations françaises, civiles et militaires, ainsi qu'à la continuation des travaux de l'artillerie et du génie : travaux qui ont conservé à la patrie vingt-cinq mille hommes.

Pour régulariser l'emploi de ces fonds, j'ordonnai que l'on observât, sous la direction de M. le comte de Chaban, toutes les formes suivies par l'administration du Trésor, en me réservant d'ouvrir les crédits d'après les demandes qui me seraient faites. Tous les payemens qui ont été faits à Hambourg peuvent être considérés comme effectués au nom du gouvernement et c'est à la commission des finances, qui a remplacé M. le comte de Chaban, à justifier de l'emploi des sommes et valeurs saisies dans la banque.

Des mesures furent prises pour convertir les lingots en monnaie du pays; la plus grande intelligence, la

probité la plus sévère, ont dirigé cette opération. La commission pourra, aussitôt que Votre Majesté l'ordonnera, rendre un compte détaillé de son administration.

Lorsque j'ai été forcé de m'emparer des fonds de la banque de Hambourg, il était dû, novembre compris, plus de 12 millions ; et, lorsque j'ai été remplacé dans mon commandement par le général de division comte Gérard, une partie de l'arriéré avait été payée ; j'avais fait face à toutes les dépenses de l'artillerie et du génie : la solde était alignée jusqu'au 1er juin 1814, et je laissais dans les caisses de l'armée, 1,718,254 francs 93 centimes qui ont continué à recevoir la même destination.

Cet aperçu donnera à Votre Majesté une idée de l'économie qui a présidé à l'emploi des 13 millions environ qui ont été trouvés à la banque, déduction faite des sommes qui appartenaient au roi de Danemarck et à des établissemens de bienfaisance de la ville de Hambourg, qui leur ont été remises pour le compte de la banque, en vertu de mes ordres.

J'arrive, Sire, à l'inculpation sur laquelle mes ennemis veulent diriger plus particulièrement l'attention de Votre Majesté, celle d'avoir fait tirer sur le drapeau blanc, après avoir eu la connaissance certaine de la déchéance de l'Empereur Napoléon et du rétablissement du trône des Bourbons. Une seule goutte de sang français répandue, avec la certitude qu'un changement en France la rendait inutile au bien de l'État, serait sans doute un crime dont l'idée seule me révolte.

Loin d'avoir eu à cette époque la connaissance certaine des évènements survenus en France, je n'ai reçu les ordres que le gouvernement m'a transmis par le général de division Fouché que huit jours après mon

adhésion : Votre Majesté verra que c'est sur une lettre de ma famille, et à la lecture des journaux qui y étaient joints, que l'adhésion du corps d'armée a été faite.

Mon ordre du jour, en date du 29 avril, qui annonce à l'armée le vœu de la France; l'acte d'adhésion du même jour qui a été déposé au pied du trône par M. le général Delcambre, le 7 mai, et l'arrivée du général Fouché à Hambourg, le 5 mai, sont des preuves irrécusables.

Cependant, je ne me bornerai pas à ces seuls faits, et j'ajouterai, pour dernière preuve, copie de la correspondance qui a eu lieu avec le général ennemi. C'est par la suite et la liaison des évènements que Votre Majesté pourra juger de ma conduite, et reconnaître, j'ose le dire, la sagesse et les sentiments d'honneur qui l'ont dirigée.

Il est nécessaire ici de reprendre les choses de plus haut.

Je sentais bien que le but que j'avais à remplir devait se borner à maintenir devant Hambourg une forte armée de blocus; et que, dans la position où je me trouvais, toute sortie m'eût été plus funeste qu'à l'ennemi qui pouvait facilement réparer ses pertes. Je me tins pendant l'hiver sur la défensive; et je dédaignai de profiter de tout avantage, qui, dans l'éloignement où je me trouvais de la France, n'aurait eu pour résultat qu'une gloire inutile. Ce ne fut que dans les derniers jours de mars que le manque de fourrages et le désir de conserver à la France une artillerie et une cavalerie superbes me décidèrent à tenter une expédition du côté de Haarbourg.

La garnison de Hambourg avait été tellement affaiblie par les maladies et les fatigues, que plus de la moitié

de l'armée était dans les hôpitaux ou en convalescence; le développement du système de défense sur la rive droite était tel que, en n'y laissant que le monde indispensable, je ne pus disposer que de deux mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux pour l'expédition projetée.

Après quelques combats où nous eûmes l'avantage, je fis enlever dans un rayon de trois lieues des fourrages suffisants pour nourrir tous les chevaux jusqu'à la récolte.

Sur ces entrefaites, l'ennemi, informé des grands évènements qui se passaient en France, renouvela avec plus de suite et par de nouveaux moyens de séduction cette guerre sourde de fausses nouvelles et de bulletins mensongers, qu'il faisait circuler à nos avant-postes et introduisait dans la ville. C'est par ce moyen, et à la faveur de la cocarde aux couleurs de la maison d'Orange qu'il parvint à mettre la désertion parmi les Hollandais, et détermina neuf officiers de cette nation à abandonner leurs drapeaux le même jour et ensemble; je prescrivis alors à tous les commandants des ouvrages avancés de se tenir en garde contre les ruses de l'ennemi, et je donnai l'ordre de tirer à l'avenir sur tous ceux qui dépasseraient la ligne des avant-postes, sous quelque prétexte que ce fût, à moins qu'ils ne se présentassent avec les formes usitées pour les parlementaires.

Le 15 avril, M. Aubert, lieutenant-colonel danois, par l'entremise duquel avait eu lieu le peu de communications qui ont existé entre le général ennemi et moi, me fit prévenir qu'il avait à me remettre une lettre de M. le général comte Beningsen, qu'il était muni de pleins pouvoirs pour conclure un armistice, et qu'il

demandait à être entendu sur l'objet de sa mission.

Comme il n'était pas question d'opérations militaires et que l'ouverture du colonel Aubert paraissait faire croire à un rapprochement entre les troupes françaises et alliées en France, je m'imposai dès ce moment l'obligation de réunir les généraux de division et le chef d'état-major de l'armée, autant pour m'éclairer de leurs avis dans la circonstance délicate dans laquelle il paraissait que nous allions nous trouver, que pour donner plus d'authenticité aux correspondances qui auraient lieu et de garantie au parti que nous devions prendre : j'acceptai la lettre qu'il m'avait annoncée.

La lettre par laquelle le général Beningsen m'annonçait que le Sénat avait reconnu la dynastie des Bourbons, et me demandait de lui faire connaître mes dispositions, en me promettant de la modération et de l'humanité; n'était basée que sur des pièces qui n'étaient pas officielles, même pour lui, puisqu'elles ne lui étaient pas transmises par des généraux russes ou alliés, qu'elles étaient seulement de ces feuilles volantes et anonymes imprimées à la hâte sans date, sans aucun caractère d'authenticité, et de l'espèce de celles dont l'ennemi nous avait inondés tout l'hiver, et dont nous avions si souvent reconnu la fausseté.

Comme elles annonçaient aussi de grands avantages remportés par les puissances alliées, et la prise de Paris, je répondis au général comte Beningsen que la lecture des pièces, qu'il nous avait adressées comme étant officielles, ne nous avait offert aucun caractère d'authenticité, et que, au surplus, un homme d'honneur ne se pouvait croire délié de son serment de fidélité, par la seule raison que son souverain aurait éprouvé des revers. Toutefois, ne voulant rien négliger pour nous instruire

du véritable état des choses, il fut convenu que M. le général Loison, le plus ancien des généraux de division, et le chef d'état-major de l'armée, M. le général César de la Ville, se rendraient à la conférence que M. le colonel Aubert avait sollicitée.

Il y fut question d'envoyer un officier en France pour s'assurer de la vérité, attendu que M. le colonel Aubert convenait n'avoir aucuns renseignements plus positifs que les pièces qui nous avaient été transmises, et qui, de son propre aveu, n'avaient pas un tel caractère d'authenticité qu'elles dussent servir de règle de conduite à des gens d'honneur. Ces généraux, d'après mes instructions, établirent en principe, que dans le cas d'abdication de l'Empereur, ou de la déchéance légale, l'armée reconnaissait le nouveau gouvernement, et que l'officier envoyé en France prendrait les ordres de l'autorité supérieure. Dans cette conférence il ne fut question en aucune manière de ce qui regardait le sort de la place. Ce fut donc à notre grande surprise que M. Aubert nous annonça le lendemain que le général comte Beningsen demandait une nouvelle conférence, et voulait nous imposer des conditions avant de consentir au départ de l'officier français. Cette conduite étrange ne fit qu'accroître nos soupçons; car, si le général Beningsen était aussi convaincu qu'il affectait de le paraître de la vérité des nouvelles dont il nous avait donné communication, nous ne pouvions imaginer qu'il eût quelque intérêt à retarder le moment où nous n'en douterions plus nous-mêmes.

La lettre de M. Aubert qui nous parlait de l'ultimatum des conditions sur lesquelles pouvait être basée la reddition de Hambourg, quoiqu'il n'en eût pas été question dans les conférences avec les généraux Loison et

de la Ville, devait nous faire craindre qu'on ne profitât de ces premières communications, pour donner à notre conduite l'apparence d'une capitulation demandée. Cette idée, qui blessait notre honneur, augmenta notre défiance et nous porta à attendre des nouvelles officielles de notre gouvernement, bien persuadés que, si un pareil changement avait réellement eu lieu, on n'eût rien négligé pour nous en donner la connaissance certaine. L'ennemi alors, en nous présentant des drapeaux blancs, renouvela ses attaques, insulta nos avant-postes, et les força même quelquefois à se replier; peu de jours après, il tenta de surprendre Haarbourg par une attaque combinée de chaloupes canonnières, et de colonnes d'infanterie sur la digue. Nous repoussâmes la force par la force; nous tirâmes sur un ennemi qui poursuivait la guerre, au moment même où il déployait des drapeaux en signe de paix; et voilà sans doute sur quelle base on a établi cette injuste accusation, que j'ai fait tirer sur le drapeau blanc avec la connaissance certaine du rétablissement du trône des Bourbons. J'en appelle à l'honneur de l'ennemi; ses troupes n'étaient-elles pas massées derrière les drapeaux qu'il nous présentait? Et d'ailleurs, je le demande, quelle utilité pour nous de tirer sur ces signes de paix, si nous n'eussions eu en vue de repousser un agresseur qui, sous couleur d'amitié, voulait désorganiser l'armée et tenter quelque surprise? J'ose donc le déclarer, Sire, tout homme de cœur et de sens, dans de telles conjonctures, se fût conduit comme je l'ai fait.

S'il restait encore des doutes à cet égard dans l'esprit de Votre Majesté, il me serait facile de les détruire en rappelant ce fait incontestable que, par suite de ma propre conviction, sans avoir reçu d'ordres de mon gou-

vernement, et sans y être forcé par l'ennemi, j'ai fait arborer ce même drapeau blanc sur les tours de Hambourg, sept jours avant l'arrivée du commissaire de Votre Majesté.

Le commandant des avant-postes me fit passer, le 20 avril, une lettre du président d'Altona, qui lui annonçait que deux officiers russes, porteurs de dépêches du gouvernement français, demandaient à entrer à Hambourg.

Il est si peu d'usage à la guerre de recevoir, par le moyen de l'ennemi, des ordres du gouvernement dont on défend les intérêts, que je fis répondre à M. de Blucher par le commandant des avant-postes que l'Empereur, dont j'ignorais la déchéance, n'avait pas l'habitude de communiquer avec ses généraux par l'entremise de l'ennemi.

Pour détruire cette objection, M. le colonel Aubert me fit passer une lettre adressée au comte Beningsen, par le chef d'état-major de l'Empereur de Russie qui lui annonçait l'abdication de l'Empereur Napoléon. Je consentis, pour me prêter à tout ce que l'honneur et mes devoirs ne me défendaient pas, à recevoir cette lettre du gouvernement français; elle fut ouverte et lue en présence des généraux de division et du chef de l'état-major de l'armée; elle était ainsi conçue, et les journaux qui m'y étaient annoncés n'allaient que jusqu'à la date du 5 avril inclusivement:

Monsieur le maréchal,

« Le gouvernement provisoire vous envoie la relation la plus fidèle des évènements qui se sont passés depuis plusieurs jours, car maintenant la vérité est le seul langage que l'autorité ait besoin d'employer; vous verrez,

monsieur le maréchal, combien d'hommes considérables dans l'armée ont réuni leurs efforts à la cause pure et glorieuse à laquelle nous nous dévouons : le maréchal Marmont dans l'armée; au Sénat, les maréchaux Kellermann et Serrurier; les généraux Legrand, Dupont, Dessoles, Nansouty, etc., etc., ont devancé les autres comme étant plus près des évènements; mais votre gloire, monsieur le maréchal, votre amour pour la patrie, votre généreuse ardeur pour le repos de la France, nous répondent de vos sentiments : en nous les faisant connaître et vous réunissant à nous, vous procurerez au gouvernement une joie qui sera sentie par tous les bons Français.

« Recevez, monsieur le maréchal, les assurances de notre haute considération.

Signé : Le prince De BÉNÉVENT, François JAUCOURT, l'abbé DE MONTESQUIOU, le duc d'ALBERG, le général BEURNONVILLE.

« Par le gouvernement provisoire,

Signé : DUPONT, de Nemours,
« Secrétaire-général. »

Paris, le 5 avril 1814.

Cette lettre, comme l'on voit, ne parle point du rétablissement de la famille des Bourbons, et les *Moniteurs* qui l'accompagnaient ne pouvaient pas même le faire préjuger, puisqu'ils annonçaient seulement que le 1er avril, le Sénat avait créé un gouvernement provisoire; que le 3 avril, il avait déclaré la déchéance de Napoléon et délié le peuple et l'armée du serment de fidélité envers lui; bien plus, il y était dit que, un journal

ayant invité à se faire inscrire pour entrer dans la garde royale, le gouvernement provisoire avait déclaré qu'il ne reconnaissait d'autre garde que la garde nationale. Enfin, on y affirmait qu'une proclamation, qui avait pour titre : « Louis XVIII, aux Français », n'avait aucun caractère d'authenticité. Nous apportâmes dans l'examen des lettres et des journaux la plus scrupuleuse attention. Loin de la patrie, et recevant par la voie des Russes l'invitation d'un gouvernement établi dans une ville occupée par les armées des puissances confédérées avec lesquelles il n'existait encore aucun traité, nous avons dû avoir des craintes sur la liberté de ses déterminations. Pouvions-nous prévoir que, au moment où la France commençait à jouir de la paix, on abandonnerait vingt-cinq mille Français aux hasards de la guerre, et que, connaissant la sévérité de nos règlements sur la défense des places, on n'emploierait pas tous les moyens propres à ne me laisser aucuns doutes. Ma réponse du 22 à M. le comte de Beningsen est la conséquence de ces considérations : je persistai à demander itérativement l'envoi d'un officier, pour s'assurer de l'abdication de l'Empereur, et prêter serment de fidélité au gouvernement qui aurait été légalement institué.

Mais M. le colonel Aubert m'annonça que le général Beningsen ne m'accorderait de passeport pour l'officier que je voulais envoyer en France, qu'après une nouvelle entrevue des généraux russes et français, et la remise de tous les prisonniers faits à l'armée de blocus. Dans la conférence qui eut lieu le 25, il fut convenu entre autres articles qu'on accorderait des passeports au général qui serait désigné, et qu'il se mettrait en route le lendemain.

Je demandai le 26 que le passeport pour le général

Delcambre, qui avait été choisi pour aller à Paris, me fût envoyé sans délai, et que, pour éviter toute fausse interprétation et toute discussion, on mît par écrit les arrangements verbaux qui auraient été conclus en mon nom.

Je fis connaître à l'armée, par l'ordre du jour du 26 avril, la mission du général Delcambre. Le général Oppermann, chef d'état-major de l'armée russe, au lieu d'envoyer simplement les passeports, ainsi que cela avait été convenu, soumit d'abord à mon approbation un projet d'arrangement dans lequel les conditions arrêtées verbalement le matin étaient dénaturées; on n'y parlait pas de nous rendre nos prisonniers, quoique le général Lallemand qui avait suivi le sort des Danois, avec quelques troupes appartenant au 13e corps, eût été retenu dans le Holstein : on y mettait une condition injuste, l'occupation par les troupes russes de la ville d'Altona. Cette dernière condition, qui aurait donné à l'ennemi la facilité de réunir dans cette ville et d'y tenir cachée à portée de canon de Hambourg une grande partie de son armée, était trop contraire aux intérêts de la place et trop humiliante pour l'armée qui l'aurait cédée sans combattre, pour n'être pas refusée d'une voix unanime. L'attaque que l'ennemi a faite le lendemain sur Haarbourg avec ses chaloupes canonnières, et l'infanterie qui les soutenait, a prouvé combien il est dangereux à la guerre de ne pas marcher avec circonspection, et de s'en reposer sur les assurances de l'ennemi, puisque, au mépris des arrangements qui se traitaient, il commettait des actes d'hostilité.

La modération que j'avais prise pour base de ma conduite me décida à me borner, pour toute réponse, à envoyer au comte Beningsen un nouveau projet basé

sur ce qui avait été positivement convenu dans la conférence avec le général Oppermann. Je faisais connaître en outre que, dans le cas même où cet arrangement ne serait pas approuvé, je persistais à demander des passeports pour M. le général Delcambre.

Je reçus enfin l'avis, au milieu des contrariétés sans cesse renouvelées pour empêcher le départ de cet officier général, que M. Davout, mon parent, était arrivé à Altona, et qu'il était porteur de lettres importantes de ma famille et de journaux français.

L'ennemi profita de la juste impatience que nous éprouvions de recevoir des nouvelles positives, pour obtenir comme faveur particulière et comme condition expresse à l'arrivée de mon parent, que le général en chef pût établir son quartier général à Altona, avec un seul bataillon pour sa garde: cette demande fut accordée.

M. Davout entra à Hambourg le 28 avril dans la nuit, et le lendemain 29 l'armée jura fidélité et obéissance à la dynastie des Bourbons, arbora le pavillon blanc et prit la cocarde blanche, en vertu de l'ordre du jour.

Le lendemain, le général Delcambre, porteur de notre adresse à Votre Majesté, des actes d'adhésion de tous les corps et des administrations militaires et civiles et d'une lettre particulière de moi à Son Altesse Monsieur, comte d'Artois[1], se mit en marche pour Paris.

[1] Nous donnerons seulement ici la lettre du maréchal Davout à Mgr le comte d'Artois, la croyant moins connue que les autres pièces, qui sont toutes déposées au Ministère de la guerre.

LETTRE DE M. LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL A S. A. R. MONSEIGNEUR LE COMTE D'ARTOIS, LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Royale l'adresse que les

Sire, Votre Majesté a pu juger, par cet exposé de ma conduite, que je ne me suis jamais écarté de la ligne qui m'était tracée par mes instructions, mes devoirs et les lois impérieuses de la guerre.

Depuis mon retour à Hambourg jusqu'à l'époque où j'ai cessé d'être en communication avec l'Empereur, les contributions de toute espèce, les charges, les réquisitions en nature qui ont pesé sur la trente-deuxième division militaire, ont été imposées en vertu d'ordres que j'ai mis sous les yeux de Votre Majesté.

Lorsque j'ai été livré à moi-même, j'ai suivi les instructions qui m'avaient été données, et j'ai fait tout ce que me dictait l'intérêt de l'armée. L'Empereur m'avait ordonné de faire de Hambourg une place forte; j'ai exécuté ses ordres et j'ai retardé, autant que les circonstances me l'ont permis, la démolition des maisons dont la proximité était contraire au système de défense; mais, aussitôt que la marche des évènements a décidé du sort de Hambourg, j'ai été sourd à toute considération qui m'aurait éloigné du but que je devais

généraux du corps d'armée que j'ai l'honneur de commander, et moi, faisons à Sa Majesté Louis XVIII, roi des Français, ainsi que les procès-verbaux de prestation de serment de fidélité de tous les corps, administrations militaires et administrations civiles qui sont à Hambourg.

Déliés de notre serment par l'abdication de l'Empereur Napoléon, par les actes du Sénat et par le vœu de toute la France, nous consacrerons notre vie à la défense des descendants de Henri IV, de Louis XIV et à celle de notre chère patrie.

Je supplie Votre Altesse Royale d'accueillir avec bonté le général baron Delcambre, chargé de déposer aux pieds du trône l'assurance de notre fidélité, et de vouloir bien agréer l'hommage du profond respect avec lequel, etc.

Signé : Prince d'Eckmühl.

atteindre : les maisons, les faubourgs qui nuisaient à la sécurité des ouvrages ont été détruits.

C'est en cédant à d'autres sentiments qu'un militaire compromet l'honneur des armes, et trahit les intérêts de l'État ! Si j'avais besoin de justifier ma conduite par des exemples, combien l'histoire de tous les temps ne m'en fournirait-elle pas !

L'enlèvement de la banque, qui a offert à la haine un si vaste sujet de calomnie, ne peut devenir le motif d'une accusation légitime, puisqu'il est évident que c'était l'unique moyen de sauver l'armée, et que, d'ailleurs, j'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir pour conserver à Hambourg cette garantie de son commerce.

L'inculpation d'avoir fait tirer sur le drapeau blanc, avec la connaissance certaine du rétablissement des Bourbons, tombe d'elle-même au simple examen de ma conduite. Responsable envers mon pays d'une démarche qui aurait terni l'honneur des armes que le 13e corps avait si vaillamment soutenu, j'ai dû apporter dans toutes mes démarches cet esprit de circonspection qui rejette comme faux, et regarde comme moyen de séduction, tout ce que l'ennemi nous présente. C'est par suite de ces principes que les commandants de places défendues par les troupes françaises ont résisté aux insinuations de l'ennemi et ont conservé l'honneur français intact dans les plus grands revers.

J'espère que Votre Majesté sera maintenant convaincue de la fausseté des inculpations qui m'ont été faites, et qu'elle rendra justice à la sagesse et à l'intégrité de ma conduite dans les circonstances difficiles où je me suis trouvé.

Il est temps que la vérité soit connue, et que la

France, dont on m'accuse d'avoir trahi les intérêts en rendant odieux le nom français, juge si l'accusation est fondée.

Je prie, en conséquence, Votre Majesté d'ordonner que ma conduite soit examinée par une commission d'enquête. Cette éclatante justice est due au corps des maréchaux, dont j'ai l'honneur de faire partie.

La publicité donnée à toutes les accusations qui me sont faites ne me permet pas de différer plus longtemps l'impression de ce mémoire; l'armée attend que je la justifie de l'estime qu'elle a toujours montrée pour moi.

Sire, je termine ce mémoire en réitérant à Votre Majesté ce que j'ai déjà eu l'honneur de Lui dire dans ma lettre du 19 juin, que je n'ai jamais recherché ni la fortune, ni les commandements, ne voyant dans les emplois que des devoirs difficiles et souvent pénibles à remplir. La gloire et le bonheur de la France ont été et seront toujours mon premier besoin, et Votre Majesté trouvera toujours en moi un sujet fidèle, animé de l'amour de ses devoirs, et rempli de confiance dans sa justice éclairée.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très humble et très obéissant

serviteur et sujet,

Le Maréchal duc d'Auerstaëdt,

prince d'Eckmühl.

Nous n'avons pas cru devoir donner les pièces citées par le maréchal Davout dans son mémoire,

les ayant à peu près toutes publiées isolément; mais nous faisons suivre cette éloquente défense de quelques lettres qoi la commentent et nous ont paru offrir un réel intérêt.

Nous répéterons que le mémoire du maréchal prince d'Eckmühl a été d'abord restreint dans sa publicité par le Roi Louis XVIII, puis entièrement retiré du commerce par ordre de l'Empereur Napoléon en 1815.

L'opinion de M. Rapetti, rapportée au général de Trobriand par M. Carini, dans une lettre datée de Paris et aujourd'hui entre nos mains, est que ce mémoire est le document le plus important pour la mémoire du prince d'Eckmühl. L'Empereur le savait, car, une des premières fois qu'il revit le maréchal en 1815, il lui dit railleusement: « Eh bien! Davout, ma lettre, avouez-le, a beaucoup servi à votre justification. » Le prince d'Eckmühl, qui avait généreusement supprimé tous les passages qui pouvaient nuire à son ancien maître en prouvant à quel point il avait adouci ses ordres, le voyant aux Tuileries, lui répondit fièrement: « Il est vrai, Sire; mais, si j'écrivais aujourd'hui ce mémoire, je donnerais la lettre de Votre Majesté tout entière[1]. »

[1] En lisant les beaux vers récemment adressés au général Bourbaki par M. V. de Laprade, notre amour filial en a instinctivement

LE GÉNÉRAL DUPONT, MINISTRE DE LA GUERRE, A M. LE MARÉCHAL DAVOUT, PRINCE D'ECKMÜHL.

Paris, le 22 juillet 1814.

Monsieur le maréchal,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec le mémoire justificatif qui l'accompagnait. Je me suis empressé de le mettre sous les yeux du Roi. Sa Majesté en prendra connaissance et elle m'a chargé de faire connaître à Votre Excellence que sa volonté était que ce mémoire ne fût pas imprimé et rendu public, jusqu'à ce qu'Elle en ait donné l'autorisation.

Agréez, etc.

Le ministre de la guerre,

Signé : Le comte DUPONT.

M. LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL, A S. E. LE GÉNÉRAL DUPONT, MINISTRE DE LA GUERRE.

Savigny, le 23 juillet 1814.

Monsieur le comte,

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle Elle me fait

appliqué quelques-uns au prince d'Eckmühl comme le résumé de sa conduite en Russie et à Hambourg :

A de pareils vaincus qu'importe la défaite!
Quand le devoir est fait qu'importe le bonheur!
Au-dessus des partis il peut lever la tête,
Fidèle à ses seuls dieux... la Patrie et l'Honneur.

connaître, en m'annonçant que vous avez mis sous les yeux de Sa Majesté mon mémoire justificatif, que la volonté du Roi est qu'il ne soit imprimé et rendu public que lorsque Sa Majesté en aura donné l'autorisation.

Persuadé que le cœur de Sa Majesté se serait réjoui de ma justification et qu'Elle ne pourrait désapprouver que je la rendisse publique pour mettre enfin un terme à ces calomnies dont les pamphlets, les journaux étrangers et même les journaux français sont remplis, j'ai fait imprimer le mémoire qui la contient, me proposant de ne le rendre public que lorsque Sa Majesté aurait le temps de le lire. Je me conformerai à la volonté du Roi : je ne me permettrai pas d'en donner un seul exemplaire. Mais je vous prie, monsieur le comte, de solliciter de Sa Majesté la prompte autorisation de le rendre public.

J'ai cru que la seule manière convenable de détromper la France était de publier un écrit officiel digne de moi ; toute cette guerre honteuse d'écrits polémiques, de pamphlets anonymes et d'articles de journaux étant indigne d'un chef d'armée et surtout de mon caractère.

Sous le gouvernement paternel de Louis XVIII, un maréchal de France pourra-t-il moins pour sa défense que ses ennemis ne peuvent pour satisfaire des haines personnelles et leurs passions ?

Recevez, monsieur le comte, l'assurance de ma haute considération.

Signé : Le maréchal prince d'ECKMÜHL.

M. LE BARON DE BRETEUIL A M. LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL.

Monsieur le maréchal,

Ainsi que nous en étions convenus, j'ai été voir ce matin M. le duc de Tarente, je l'ai trouvé tel que je m'y attendais, c'est-à-dire vous rendant toute la justice qui vous est due. Nous avons causé très longtemps de cette affaire; je lui ai remis tout ce que M. Lefèvre m'a apporté ce matin; il manque encore les pièces justificatives et quelques feuillets du mémoire, que l'on n'a pu avoir hier au soir, l'imprimeur étant parti pour la campagne jusqu'à ce soir : dès que M. Lefèvre m'aura remis ce supplément, je le porterai de suite à M. le maréchal Macdonald, qui déjà, par moi, en connaît à peu près le contenu.

Voici quelle fut la réponse de M. le maréchal: « Si la cause de M. le maréchal Davout n'était pas aussi belle, si je n'étais pas aussi persuadé que je le suis que justice lui sera rendue, si enfin il y avait urgence, je demanderais une audience au Roi et je le presserais de s'expliquer et de rendre justice à M. le maréchal, puisqu'elle lui est dûe, et que l'honneur du corps des maréchaux y est attaché. Mais je vous promets de suivre cela auprès du ministre de la guerre, pour qu'il en parle à Sa Majesté et que cela soit promptement décidé; et si j'en puis trouver, ou faire naître l'occasion, j'en parlerai également au Roi. Si je demandais une audience, l'on croirait que c'est pour moi et pour un autre motif, et, autant que cela sera possible, je tiens à l'éviter. Je connais peu M. le maréchal Davout, mais je

sais combien il tient à ses devoirs et je me rappelle toujours, avec plaisir, la conduite que je lui ai vu tenir avec les maréchaux Moncey et Brune. »

Vous savez, monsieur le maréchal, combien vous pouvez compter sur la promesse du duc de Tarente.

Disposez entièrement de moi, monsieur le maréchal; je serai trop heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, mon prince,

De Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Signé : Baron de BRETEUIL.

Rue de Matignon, n° 1, faubourg Saint-Honoré

Je vous prie, monsieur le maréchal, de vouloir bien offrir mon hommage respectueux à madame la princesse.

Paris, 24 juillet 1814.

M. LE GÉNÉRAL COMTE DUPONT, MINISTRE DE LA GUERRE, A M. LE MARÉCHAL DAVOUT, PRINCE D'ECKMÜHL.

Paris, le 26 juillet 1814.

Monsieur le maréchal,

J'ai pris les ordres du Roi relativement à la publication du Mémoire que vous m'avez adressé, et que j'ai mis sous ses yeux. Sa Majesté ne s'y oppose point, et

vous pouvez publier ce Mémoire si vous le jugez utile à votre justification.

Recevez, etc.

Le ministre de la guerre,

Signé : le comte DUPONT.

LE MARÉCHAL MACDONALD, DUC DE TARENTE,
A M. LE BARON DE BRETEUIL.

Le maréchal Macdonald a l'honneur de faire ses compliments à M. le baron de Breteuil, et lui fait repasser ci-jointes les minutes du maréchal Davout.

Le maréchal ne rencontre dans le monde que des opinions conformes aux siennes sur la manière noble, décente et victorieuse avec laquelle le maréchal Davout a répondu à l'accusation dirigée contre lui.

Paris, ce 4 août 1814.

M. LE BARON DE BRETEUIL A M. LE MARÉCHAL
PRINCE D'ECKMÜHL.

Mon prince,

J'ai l'honneur de vous envoyer, ci-joint, le manuscrit de votre mémoire que vous aviez bien voulu me confier et que M. le duc de Tarente vient de me faire passer. Le petit mot de M. le duc de Tarente vous prouvera, monseigneur, que la lecture de votre mémoire a déjà produit l'effet que nous devions en attendre.

Retournant chez moi, où ma sœur va venir passer un mois, je regrette, mon prince, de ne pouvoir aller

acheté avec avidité et que je n'ai plus entendu de choses fâcheuses sur ton chapitre.

Il s'agit maintenant de savoir si je dois demander au ministre pourquoi tu ne serais plus libre de rentrer à Paris ; j'ai besoin de ton autorisation pour la démarche.

J'ai fait selon tes désirs pour ton recommandé *l'ingénieur ;* je souhaite qu'il réussisse.

Adieu, mon ami, embrassements et continuation de réel attachement.

Signé : Le maréchal OUDINOT.

Du 5 août.

M. DE CASTRES A M. LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL.

Monseigneur,

J'ai vu hier le général Mathieu Dumas et le général Guilleminot qui m'ont dit que le mémoire de Votre Excellence faisait le meilleur effet. Beaucoup de personnes ont dit la même chose à Beaumont ; quelques autres auraient désiré qu'on en n'ait pas remis d'exemplaires aux colporteurs qui le crient aux entrées du Palais-Royal et des Tuileries.

Les Espagnols rassemblent des troupes en Catalogne. Le gouvernement a fait suspendre le désarmement des places de cette frontière ; et le maréchal Suchet a reçu l'ordre de faire compléter à trente mille hommes notre armée. que les congés et la désertion ont mise fort au-dessous de ce nombre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Signé : DE CASTRES.

M. LE DUC DE DOUDEAUVILLE A M. LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL.

A Paris, ce 20 août.

Par un oubli ou malentendu aux Tuileries, mon cher maréchal, mon audience ne m'a été accordée qu'aujourd'hui. J'ai remis votre lettre que le Roi a parcourue. Je lui ai parlé avec la chaleur que m'inspirait mon intérêt pour vous, de manière que, quand je lui ai demandé que vous vinssiez vous-même plaider très bien une cause que je plaidois mal, il m'a dit en souriant : *Vous la défendez très bien.* Il m'a répondu avec bonté quand je lui ai parlé de toute ma reconnaissance pour vous, et de tout mon désir de vous la prouver : « J'aime, j'estime ce sentiment, et il est digne d'entrer dans votre cœur. »

Cette bienveillance qui, j'espère, portait sur ma mission comme sur moi, s'est manifestée dans plus d'une autre phrase. Mais il n'a pas accordé sur-le-champ ma demande et la vôtre; et à ma question : « Que dois-je lui dire ? » il m'a répondu : *Que vous m'avez remis vous-même sa lettre,* apparemment pour se donner le temps de la lire avec plus d'attention et de prendre un parti avec réflexion. Je désire vivement qu'il soit conforme à mes vœux; vous n'en douterez pas plus que du zèle que j'ai mis dans cette occasion où j'ai écrit et ai été plusieurs fois aux Tuileries pour cette audience dont le retard m'affligeait. Vous ne douterez pas davantage, mon cher maréchal, de mes sentiments d'attachement et de reconnaissance pour

vous, et de mon dévouement pour madame la princesse d'Eckmühl.

Signé : le duc de DOUDEAUVILLE.

LE MARÉCHAL OUDINOT, DUC DE REGGIO,
AU MARÉCHAL DAVOUT, PRINCE D'ECKMÜHL.

Mon ami, le maréchal Ney a eu aujourd'hui un entretien avec le Roi sur ta situation : ton aide de camp est chargé de t'en rendre le résultat, je l'engage à voir le maréchal et, en attendant, je lui dis ce que j'en sais.

Je pars pour la Lorraine où j'apprendrai avec bien de l'intérêt que tu es rendu à la tranquillité.

Ton vieil ami,

Signé : OUDINOT.

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE RAPP AU MARÉCHAL DAVOUT,
PRINCE D'ECKMÜHL.

Paris, le 27 août 1814.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous adresser une notice sur le siège de Dantzig, que j'ai fait rédiger en attendant l'histoire générale, dont on s'occupe en ce moment. Les faits y sont présentés très succinctement et seulement pour donner une idée des évènements qui se sont passés dans cette place.

J'ai l'honneur de vous prier, monsieur le maréchal, d'agréer mes très humbles respects.

Le lieutenant général,

Signé : comte RAPP.

LETTRE DE M. LE COMTE RAPP, LIEUTENANT GÉNÉRAL,
A M. LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL

Paris, le 27 août 1814.

Mon cher maréchal,

Depuis deux jours il y a eu des discussions en votre faveur à la cour. Le Roi vous fera sans doute annoncer sous peu de revenir à Paris. Depuis votre mémoire, vous avez trouvé beaucoup d'amis qui ne l'étaient pas autrefois et qui s'intéressent bien vivement à vous : votre cause est devenue celle de toute l'armée.

Je sais que vous êtes trop fier et trop fort de votre conscience pour faire des démarches qui doivent vous faire revenir parmi nous, mais tout bon militaire désire que vous triomphiez de vos accusateurs et vous ne devez pas être faché de l'intérêt qu'on vous porte dans la position où vous vous trouvez. Le Roi est juste et finira par vous compter dans le nombre de ses plus dévoués serviteurs, et, si les circonstances l'exigent, vous vous battrez pour notre patrie comme vous l'avez fait sous Napoléon.

Soyez sûr, mon cher maréchal, que personne au monde ne sera plus content de vous savoir heureux que moi qui ai toujours pu apprécier toutes vos qualités.

Recevez, mon cher prince, l'assurance de mes sincères et inviolables sentiments.

Signé : comte Rapp.

Mes respects à madame la princesse.

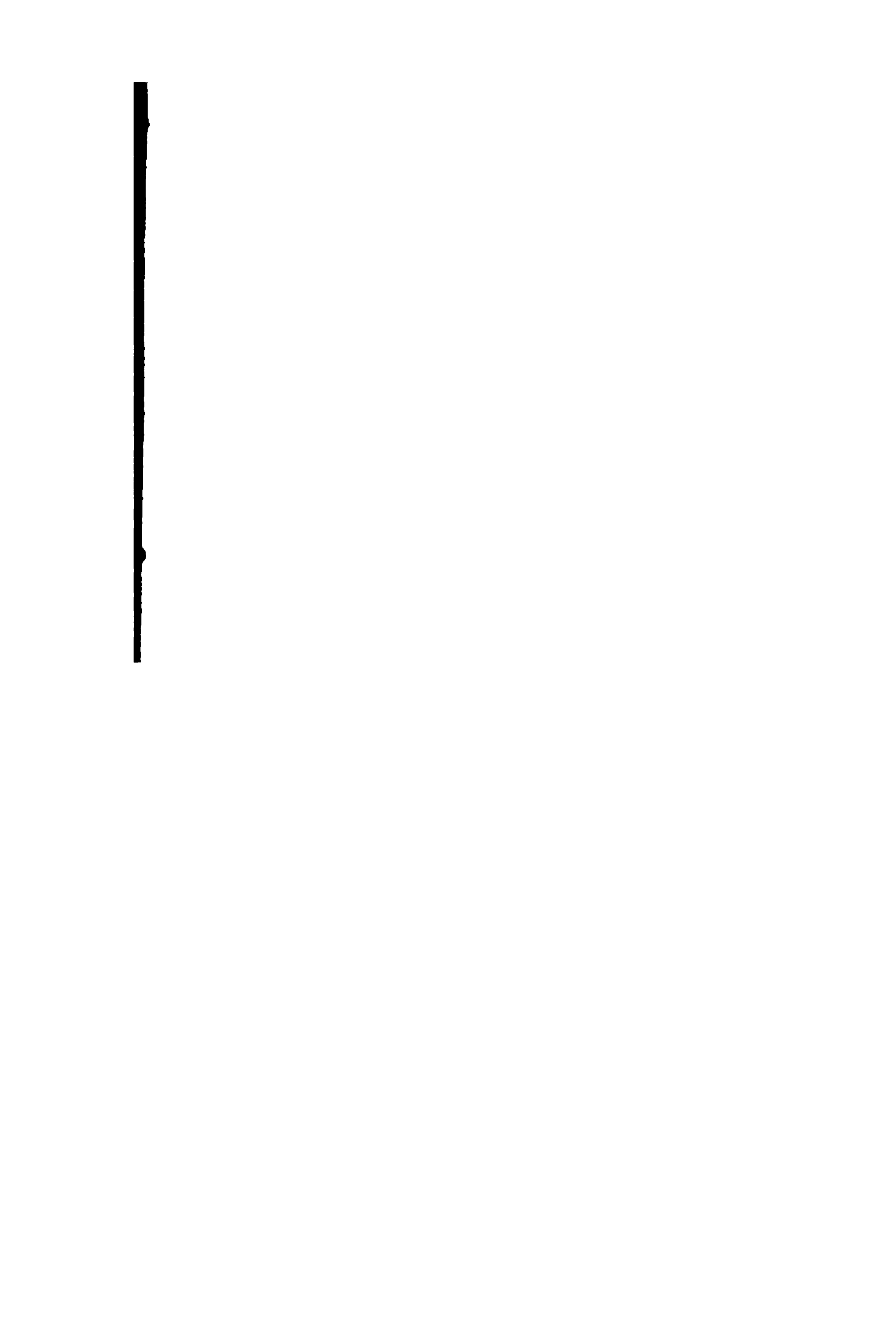
Nous faisons suivre cette dernière pièce d'une lettre du maréchal au comte Rapp qui servait l'Empereur en 1815 avec un zèle — très passionné, — puisqu'il correspondait avec Napoléon en dehors de son ministre et peut-être *contre lui*. Nous n'avons pas trouvé la pièce à laquelle répond ici le prince d'Eckmühl : il nous semble, sous la sévérité des paroles du chef et de l'honnête homme sûr de lui-même, entendre encore l'écho du cœur de l'ami.

LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL AU GÉNÉRAL RAPP.

Ce 6 mai 1815.

Mon cher Rapp, je me suis borné à vous envoyer la commission de l'officier Thabet, mais je vous déclare d'amitié que, si je recevais une seconde lettre de ce style, je cesserais d'être ministre de la guerre ou vous cesseriez de commander un corps d'armée. Vous n'avez point fait dans cette circonstance preuve de sagacité. Vous devez me connaître assez pour savoir que de pareils moyens sont indignes de mon caractère. Je ne connais cet officier ni d'Ève ni d'Adam : j'ai signé sa commission, comme tant d'autres, de confiance. S'il est indigne de porter notre uniforme, adressez-moi des plaintes, il en sera fait justice. S'il n'est pas en état d'être officier d'état-major, faites-le connaître : on le changera. En attendant, employez-le où vous jugerez à propos : mais point de ce style, ni de cette manière d'agir. Je vous le répète, je ne le souffrirais pas.

APPENDICE



APPENDICE

LETTRE A

LETTRES DU PRINCE D'ECKMÜHL A SON EXCELLENCE M. LE DUC DE CADORE, MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES, ET A SON EXCELLENCE M. LE DUC DE BASSANO.

Hambourg, le 12 avril 1811.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une dépêche à son adresse de M. le baron d'Alquier, qui a été rapportée par l'officier qui était porteur des dépêches de Votre Excellence, annonçant la naissance du Roi de Rome.

Comme l'officier arrive à l'heure de l'estafette, je ne pourrai adresser son rapport à Sa Majesté que demain; mais, d'après tous les détails qu'il me donne verbalement, il n'offrira rien d'important. Il a passé le Sund le 8, en revenant de Stockolm. Les Anglais n'avaient pas encore paru dans le Sund, ni même dans les Belts; on annonçait toujours qu'une flotte était attendue d'Angleterre.

J'ai l'honneur de renouveler à Votre Excellence l'assurance de ma haute considération.

Le maréchal duc d'AUERSTAËDT, prince d'ECKMÜHL.

Hambourg, le 12 avril 1811.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que M. de Halem, président de la cour d'appel du pays d'Oldenburg, et

M. Kettler ont été désignés par la commission de gouvernement pour faire partie de la députation qui doit porter aux pieds du trône impérial les vœux et les hommages des trois nouveaux départements, et vont se rendre à Paris.

M. de Halem a été nommé en remplacement de son frère, désigné pour remplir provisoirement les fonctions de secrétaire général de la préfecture du département des Bouches-du-Weser, et M. Kettler en remplacement de M. Reichmeister, que ses fonctions obligent également à rester dans le pays.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une note qui m'a été fournie sur ces deux députés.

Je vous prie, monsieur le duc, d'agréer, etc.

Prince D'ECKMÜHL.

NOTE

M. de Halem, qui doit faire partie de la députation de Hambourg, est habitant d'Oldenbourg, et frère de M. de Halem, secrétaire général provisoire de la préfecture des Bouches-du-Weser.

Les deux frères sont très riches ; il en est un troisième très pauvre, poète par état, qui fait toutes les affaires de famille, dans lesquelles l'esprit doit jouer un rôle ; ce n'est pas que les deux autres en manquent, mais ils reçoivent, par paresse naturelle, cette espèce de compensation du bien qu'ils font à leur frère.

C'est d'après ce système que le poète aidera beaucoup le secrétaire général.

Le de Halem qui part pour Paris est considéré dans le pays et y jouit d'une bonne réputation.

Si le choix des députés eût appartenu aux habitants, il y aurait eu nécessairement un membre de cette famille d'élu.

M. Kettler doit être le jurisconsulte de ce nom. Si c'est le même, on en dit du bien ; on le donne pour instruit [1].

Hambourg, le 10 avril 1811.

[1] Le maréchal, on le voit, pour le bien du service tenait à renseigner autrui, comme il s'appliquait à être lui-même renseigné.

Hambourg, le 19 avril 1811.

Monseigneur,

MM. de Horst et de Boiselager, qui avaient été désignés pour faire partie de la députation qui doit se rendre à Paris, n'ont pas pu accepter cette honorable mission. Les raisons qu'ils donnent sont fondées.

Comme la députation se trouvait alors réduite à neuf personnes, la commission de gouvernement a cru devoir y en ajouter deux autres, et elle a jeté les yeux sur MM. de Droste et de Loen, tous deux grands propriétaires du département de l'Ems-Supérieur, et appartenant tous deux aux familles les plus distinguées du pays. M. de Loen est fils d'une princesse de Dessau.

On vient d'adresser à ces messieurs des lettres pour Votre Excellence.

Agréez, Monseigneur, etc.

Le maréchal duc D'AUERSTAËDT, prince D'ECKMÜHL.

LETTRES DU PRINCE D'ECKMÜHL A L'EMPEREUR.

Hambourg, 27 avril 1811.

Sire,

J'adresse à Votre Majesté des lettres que je viens de recevoir de la régence de Stralsund et du commandant militaire.

La lettre du prince royal, qui est annoncée, n'est pas encore parvenue.

Il paraît que les autorités suédoises tiennent le même langage que celles prussiennes.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions sur les armes, les munitions et les canons qu'on réclame.

Quant aux canons, nous avons tiré de Magdebourg toutes les pièces de 20 et de 24 en fer qui s'y trouvaient pour l'armement des côtes de la 32e division militaire; on ne pourrait leur en donner que de celles qui ont été remises à l'arsenal, provenant des bâtiments de commerce.

Mais ce ne sont que des pièces de 3, et quelques-unes, mais fort peu, de 6.

Quant aux armes, on pourrait leur donner de ces mauvais fusils remis par les habitants, si Votre Majesté m'y autorise.

Je prie aussi Votre Majesté de me faire connaître ses intentions sur la remise des déserteurs suédois réclamés. En attendant, je ferai une réponse de convenance, mais les effets ne s'ensuivront qu'autant que Votre Majesté me le prescrira.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté impériale et royale, le très humble, très obéissant serviteur et très fidèle sujet.

Le maréchal duc D'AUERSTAËDT, prince D'ECKMÜHL.

ORDRE DE L'EMPEREUR

« Renvoyé au ministre le duc de Bassano pour en parler au « ministre de Suède, lui dire que des levées en masses en Po- « méranie ne feront rien ; que les Poméraniens ne sont pas « assez attachés à la Suède pour que cela produise un résul- « tat ; que ce sont de beaux et bons régiments qu'il faut en- « voyer dans l'île de Rugen. Écrire dans ce sens au baron « Alquier.

« Saint-Cloud, le 2 mai 1811.

« NAPOLÉON. »

Hambourg, le 2 mai 1811.

Sire,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté une note qui me parvient à l'instant de M. Bourrienne ; la lettre d'envoi est datée de Leipzig, le 29 avril. Ses idées sur les soulèvements en Allemagne, sur lesquels le gouvernement anglais compte, me paraissent dénuées de fondement ; il y a certainement beaucoup de verbiages, mais il y a loin de là à des actions ; ces gens-ci, à moins d'être poussés à bout, n'en sont point capables.

J'ai l'honneur d'être, Sire, avec le plus profond respect

de Votre Majesté impériale et royale, le très humble, très obéissant serviteur et très fidèle sujet.

Le maréchal duc D'AUERSTAËDT, prince D'ECKMÜHL.

NOTE

Il est certain que l'on travaille à Hanovre les troupes westphaliennes, et que l'on cherche à les indisposer contre les Français. Une chose essentielle serait d'avoir dans cette ville quelques agents fidèles et adroits qui parvinssent à saisir le fil de ces intrigues; elles sont communes aux chefs westphaliens et à la noblesse hanovrienne, qui, pour ceci seulement, est d'accord avec les premiers.

Il est arrivé ici dans les derniers temps, et il arrive encore journellement, une énorme quantité de denrées coloniales. Elles sont expédiées de Kœnigsberg et des ports russes dans la Baltique. Elles passent par Berlin, et sont munies de certificats prussiens constatant le paiement du tarif; on les admet sans difficultés.

Toutes ces marchandises arrivent par convois de cinquante à soixante petites voitures russes, dites kibitkes, attelées d'un seul cheval, et dont cinq à six sont conduites par un seul homme.

Arrivé à Leipzig, le chef de la caravane vend tous les chevaux et toutes ces misérables charrettes à la réserve de deux pour reconduire les charretiers russes dans leur pays et rechercher d'autres expéditions.

A très peu de chose près, toutes ces denrées sont réexpédiées sur Francfort, où il paraît que l'on a des moyens *assurés* de les faire pénétrer en France. Ces données, qui sont certaines, méritent toute l'attention du gouvernement.

Les spéculateurs, toutefois, commencent à manifester les craintes qu'ils ont que le cordon de troupes qui se forme dans le Nord n'intercepte les convois. Leur intention est alors de les faire passer par la Silésie.

Les denrées coloniales sont ici moins chères qu'elles ne l'étaient *avant le tarif*.

On dit qu'elles sont pour rien dans les ports russes, et c'est

ce bas prix qui permet les frais de transports par terre, comme je l'ai dit plus haut, et qui a produit aussi une baisse considérable en Allemagne. J'attends, dans la journée, celui qu'elles ont en Russie : s'il me parvient avant le départ du courrier, je le joindrai à ces notes, sinon je l'enverrai par la première poste.

On assure généralement ici que les Anglais ont beaucoup d'armes à bord des bâtiments qui sont entrés et qui entreront encore dans la Baltique.

Celui qui écrit ces notes persiste à croire que le ministère anglais compte sur quelque soulèvement en Allemagne.

Il désire bien sincèrement se tromper.

Signé : BOURRIENNE.

Leipzig, le 29 avril 1811.

Hambourg, 9 mai 1811.

Sire,

J'adresse à Votre Majesté un rapport de M. Daubignose, qui confirme qu'il s'est vendu à Leipzig beaucoup de marchandises anglaises, qui avaient été censées brûlées en Prusse.

M. de Bourrienne, qui s'est trouvé à Leipzig pendant la foire, pourra donner à Votre Majesté de grands renseignements sur la contrebande ; il m'avait promis de ne rien négliger pour être instruit de ce qui passait à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté impériale et royale, le très humble, très obéissant serviteur et très fidèle sujet.

Le maréchal duc D'AUERSTAËDT, prince D'ECKMÜHL.

ORDRE DE L'EMPEREUR

« Renvoyé au ministère des relations extérieures, pour lui « faire voir comment se fait la contrebande à Leipzig, et pour « qu'il ait à en instruire mes ministres à Dresde et à Franc- « fort, ainsi que le sieur Bacher et le directeur des douanes. « Il est nécessaire qu'à Francfort on arrête toutes ces mar-

« chandises, si on ne veut pas y avoir une nouvelle visite de « mes troupes.

« NAPOLÉON. »

Saint-Cloud, le 14 mai 1811.

A SON EXCELLENCE LE DUC DE BASSANO,
MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Hambourg, le 25 mai 1811.

Monseigneur,

J'ai reçu les deux dépêches de Votre Excellence pour le ministre de Sa Majesté l'Empereur en Suède et son chargé d'affaires à Copenhague.

Je les fais porter par un officier d'état-major qui a ordre de faire la plus grande diligence.

Je lui ai recommandé de prendre beaucoup de précautions pour le passage des Belts, puisque les Anglais y sont et de s'arranger de manière que, dans tous les cas, les dépêches ne puissent pas tomber entre les mains de l'ennemi.

J'adresse à Votre Excellence un journal d'Altona où elle trouvera insérée une réponse de l'Empereur aux députés de la Chambre de commerce.

Je fais cet envoi, parce que je n'ai vu ce discours dans aucun de nos journaux.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de ma haute considération.

Le maréchal duc D'AUERSTAËDT, prince D'ECKMÜHL.

A SON EXCELLENCE LE DUC DE BASSANO,
MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Hambourg, le 25 mai 1811.

Monseigneur,

La députation de la 32e division militaire, qui doit porter à Sa Majesté les expressions du respect et du dévouement de ses nouveaux sujets, n'a point encore été admise à l'honneur d'être présentée.

Les députés s'en inquiètent et paraissent croire que leur députation n'est point avouée.

Je dois informer Votre Excellence de cette incertitude des esprits, et lui faire connaître que cette députation a été demandée par l'Empereur, et que la commission du gouvernement n'a rien négligé pour que les choix fussent bons et dignes de la mission.

Je regarde comme utile au service de notre souverain que ces députés puissent être admis à présenter l'hommage de leur fidélité au pied du trône, et c'est par cette conviction que je prie Votre Excellence de solliciter de Sa Majesté qu'elle daigne accélérer le moment où elle permettra que la députation des nouveaux départements soit admise à paraître devant elle [1].

Je profite de cette circonstance pour adresser à Votre Excellence une nouvelle expédition de ce que je lui ai mandé sur le personnel de ces députés.

Je vous renouvelle, Monseigneur, l'assurance, etc.

Prince D'ECKMÜHL.

A SON EXCELLENCE M. LE DUC DE FELTRE,
MINISTRE DE LA GUERRE A PARIS.

Hambourg, le 12 décembre 1811.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence, le 23 novembre, copie d'une lettre de M. le maréchal Kalkreuth au général Liébert relative aux postes de correspondance que nous avons sur l'ancienne route de Stettin à Dantzig, et par laquelle il lui faisait connaître que les habitants recevaient

[1] Pourquoi tous les serviteurs de la France n'avaient-ils pas le même zèle, la même application à vouloir le meilleur, à hâter la marche des affaires? La Rochefoucauld nous dirait sûrement le motif des calomnies répandues contre le prince d'Eckmühl... N'était-ce pas se défendre soi-même que de l'attaquer, puisqu'on ne lui ressemblait pas!

l'ordre de ne plus fournir de subsistances ni de fourrages à ces postes.

J'ai adressé à Votre Excellence, le 30 novembre, copie de la lettre que j'avais reçue de M. le comte de Saint-Marsan, en réponse à celle que je lui avais écrite à ce sujet le 23 du même mois.

Je vous transmets aujourd'hui l'extrait d'une lettre que je reçois de M. le comte de Goltz qui y était jointe.

Votre Excellence remarquera que le gouvernement prussien consent à faire continuer les fournitures de subsistances à ces postes, en réclamant cependant l'intervention de M. le comte de Saint-Marsan, pour qu'ils soient transférés sur la nouvelle route militaire qui existe de Stettin à Dantzig.

Je prie Votre Excellence de me faire connaître à cet égard les intentions de Sa Majesté, parce que, à moins d'un ordre formel de mon gouvernement, je laisserai ces postes dans les endroits qu'ils occupent en ce moment, et où ils sont de la plus grande utilité par la facilité qu'ils ont de remarquer les mouvements de troupes prussiennes et tout ce qui se passe dans le voisinage des côtes.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et obéissant serviteur.

Le maréchal duc d'Auerstaëdt, prince d'Eckmühl.

LETTRE B

Le registre des correspondances de M. Lefèvre, directeur de la saline de Nauheim, témoigne hautement de l'excellence du choix fait par le maréchal Davout. Livré à lui-même, dans un pays hostile, sinon ennemi, M. Lefèvre sut allier l'esprit de conciliation à la plus grande fermeté.

En correspondance, non seulement avec M. Gontard, banquier du maréchal à Francfort, avec M. de

Reiset, receveur général à Mayence en 1812; mais avec M. de Hoffmann, attaché à la cour de Darmstadt, avec le baron de Lichtenberg, référendaire intime du grand-duc de Hesse, avec le comte Ernest de Beust, avec le baron de Münch, auquel il demande des livres et qu'il remercie « d'avoir compassion de son isolement en montant sa bibliothèque », les lettres de M. Lefèvre sont d'un ambassadeur plutôt que d'un directeur de salines.

Au comte de Beust, directeur général des mines et des usines du grand-duc de Hesse, il réclame en faveur des droits de la saline avec courtoisie et fermeté. Il a parfaitement raison de lui dire : « Vous trouverez toujours en moi justice et loyauté. » S'il maintient hautement les privilèges du possesseur de Nauheim, il réprime les infractions, fussent-elles favorables à la saline qu'il administre.

Au baron de Lichtenberg il adresse une lettre claire et décidée, par laquelle il réclame un droit que le prince d'Eckmühl *n'a pas dû abdiquer, si le contrat accepté par Son Altesse n'est qu'une nouvelle preuve du désir que le prince d'Eckmühl a toujours manifesté de vivre en bon voisin avec S. A. R. le grand-duc de Hesse.*

On veut confisquer l'horloge de l'église qui appartient à Nauheim : il s'adresse au bailli avec la plus exquise politesse, mais sans céder en quoi que ce soit.

Très paternel envers les ouvriers, il supplie le maréchal de s'inquieter davantage de ses intérêts; il fait faire les vérifications négligées depuis plus de vingt ans, et prouve que le prince d'Eckmühl a payé au moins 30,000 francs de trop. M. Lefèvre veille à tout, fait examiner le sel par M. Cadet-Gassicourt et

les plus grands chimistes de Paris afin de ne rien livrer de médiocre. En 1812, le grand-duché de Darmstadt désire beaucoup acheter la saline de Nauheim, et, sans songer que cette vente lui ferait perdre une belle et bonne place, il conduit les négociations avec fermeté et courtoisie, pressentant que cette vente serait une chose désirable pour les intérêts du maréchal. Partout et toujours, il parle au nom du prince d'Eckmühl, et le langage qu'il lui fait tenir est tel que le pourraient désirer les plus difficiles. Une extrême politesse, un parfait savoir-vivre, s'unissent en cet homme distingué à la science des affaires : aussi voyons-nous les rapports les meilleurs exister entre le maréchal et son agent. Il avait compris, avec un tact parfait, la générosité du prince d'Eckmühl, qui tenait à ne point faire haïr la domination française et à se montrer aussi doux dans l'exercice des droits qu'il tenait de la conquête, que terrible à la guerre. S'il sait faire restituer une grange soustraite par ruse au domaine, il relève, il améliore les bâtiments. La princesse Borghèse veut vendre une forêt : il surveille, afin d'acheter s'il le juge utile. Il a des ennuis intérieurs par les employés de la saline et des ennuis et des difficultés extérieurs ; on soulève des taquineries de navigation, de conscription, il ne cède jamais ; il sait rappeler à propos que la saline de Nauheim ne relève que du conseil d'État de France, et, en même temps, afin de faire aimer la domination du maréchal, il forme le projet, dont il l'entretient, de dessécher les marais avoisinants. Il remercie le baron de Treutter, au nom du prince d'Eckmühl, de la façon franche et loyale dont agit le gouvernement de Hesse envers lui, à propos de la saline de Nauheim.

En partant pour visiter le domaine d'Elfta, près de

Magdebourg, M. Lefèvre laisse les instructions les plus explicites; patient et doux, fort et honnête, nous avons lu avec respect cette phrase d'une de ses lettres: « Cette vie n'est qu'un tissu d'inquiétudes et de douleurs; on est heureux un moment et on a des années de maux; le plus sage est de savoir les supporter avec résignation. »

Les évènements politiques inquiétaient fort M. Lefèvre, et, sans crainte apparente, nous le voyons insister pour faire rentrer à la saline les payements arriérés. Avec une dignité calme, vraiment remarquable, il invoque le sentiment de l'honneur pour engager à remplir les engagements pris; mais chaque défaite de nos armées rendait sa situation plus difficile. Le 14 novembre 1812, on le voit demander deux soldats retraités au duc de Valmy, afin d'avoir au moins ces Français près de lui.

Toutes les précautions sont prises avec un soin minutieux; en partant pour aller aux nouvelles, il recommande à M. Theurer de ne pas garder d'argent dans les caisses.

Le 14 mars 1813, il recommande de ne rien croire des nouvelles militaires et politiques répandues par l'ennemi et termine ainsi ses instructions: « Je me rends sur les lieux et je vous promets de vous envoyer une estafette pour vous informer de ce que vous auriez à faire en cas de malheur; au reste, si cela arrivait, je serais bientôt ici. »

Il tint parole : M. Lefèvre revint sauver tout ce qu'il était possible de sauver. L'honnêteté et l'habileté de sa conduite furent telles que la princesse d'Eckmühl, qui avait d'abord été opposée à un choix sur lequel elle n'avait point été consultée, pria M. Lefèvre d'aller au-

devant du maréchal, quand celui-ci dut quitter Hambourg, afin de le mettre au courant du véritable état des affaires en France et de lui porter des papiers importants. L'inquiétude de M. Lefèvre pendant la campagne de Russie, son dévouement au maréchal, le courage dont il avait fait preuve en se retirant au dernier moment de Nauheim, avaient su gagner la confiance de la princesse d'Eckmühl.

Nous transcrivons ici quelques lettres de M. Lefèvre, qui nous semblent avoir un intérêt réel, en révélant la nature des rapports entre les conquis et les conquérants.

Nous le répètons, M. Lefèvre était un homme à part, prompt de coup d'œil et bon de cœur. Le 3 février 1812, il écrit au maréchal :

Vous êtes très certainement trompé et volé ; mais de la manière dont les choses sont arrangées, il est difficile que cela soit autrement ; je vais employer tous mes efforts pour que vous le soyez le moins possible, voilà tout ce que je peux vous promettre, et vous pouvez y compter.

Vous avez jugé avec votre tact ordinaire que la partie du fourrage était mal organisée. . .

J'ai trouvé dans M. Meyer un parfait honnête homme : il a de la sincérité et de la droiture. Mon arrivée a été pour lui un coup de foudre, et notre première entrevue pénible pour tous deux. Je vous supplie, Monseigneur, de faire tout ce qu'il vous sera possible pour le placer ; jusqu'ici, je ne vois rien autre chose à lui reprocher que peu d'activité. . .

Toujours courtois et ferme, M. Lefèvre ne laisse rien passer inaperçu ; il réclame près des agents du grand-duc de Darmstadt, qui s'adoucissent en voyant à qui ils ont désormais à faire :

M. de Münch m'a dit que ce que je lui proposais lui parais-

sait devoir lever toutes les difficultés, que je devais être persuadé de l'extrême envie que le grand duc avait de complaire en tout à Votre Excellence dont il savait apprécier les grandes qualités. . .

J'ai assuré M. de Münch que vous professiez la plus grande estime pour Son Altesse Royale, que votre loyauté était trop connue pour que l'on ait pu supposer que vous ayez mis en avant des prétentions injustes, comme avait paru le croire M. de Lichtenberg, et que vous mettriez toujours des procédés, quand on en userait de même avec vous : que j'étais porteur d'une lettre de Votre Excellence pour le grand-duc et que j'avais lieu d'espérer qu'elle lèverait tous les obstacles.

Le 12 février, M. Lefèvre raconte son voyage à Darmstadt, l'effet produit par son arrivée, quand le bruit s'est répandu qu'il était porteur d'une lettre du maréchal : on pensait que cette lettre réclamait le départ du contingent hessois. Décidément tous les temps et tous les peuples se ressemblent.

M. Lefèvre se loue fort du comte de Bentzel avec lequel il dîne chez le comte de Hédouville ; il a trouvé en lui un homme éclairé et ils se sont entendus sur les bases du marché ; il ajoute :

Le 11 à dix heures, j'ai été voir le baron de Lichtenberg : c'est un vieux diplomate qui a la manie de mettre de la finesse à tout. Il m'a assuré que le grand-duc, son maître, ne savait pas un mot de toutes les chicanes dont se plaint Votre Excellence et que, aussitôt qu'il en sera informé, il donnera sûrement l'ordre d'arranger l'affaire à votre satisfaction. . .

On m'a proposé de me présenter à la grande-duchesse ; mais, comme on ne peut lui parler d'affaires d'intérêt et que j'ai l'espoir d'arranger cette question, j'ai refusé cet honneur qui aurait prolongé mon séjour ici, pendant que ma présence est très nécessaire à Nauheim.

Le 13 à midi, M. Lefèvre raconte comment on l'a

sondé sur la vente de la saline ; il a répondu que le maréchal y tenait beaucoup, mais consentirait peut-être à vendre, si on le payait comptant, pour racheter en France :

C'est un morceau qui gênera le grand-duc tant qu'il restera en votre possession ; c'est pourquoi il voudrait en faire l'acquisition, mais l'embarras est de le payer !

Un pareil mandataire est réellement bien en droit d'adresser « l'hommage de son bien sincère et respectueux dévouement » au maréchal. Ces deux hommes étaient faits pour s'entendre ; la façon dont il rend compte d'un commencement d'incendie, des éloges et des récompenses donnés, lui fait un réel honneur.

C'est un ministère qui aurait convenu à un tel homme : rien de net, de clair, comme ses démarches, ses idées d'administration, d'exploitation économique et productive. Ces lettres ont un réel intérêt et mériteraient d'être étudiées par les industriels. On admire l'intelligence de l'homme et on apprend à l'aimer ; s'il blâme, c'est avec mesure et quand les intérêts du maréchal l'exigent ; il loue, au contraire, avec un visible bonheur.

Il peint ceux dont il parle, ou, pour mieux dire, il les révèle : M. Gautherot, habile, mais faiseur, brouillant les cartes avec le grand-duc et les petits princes par son attitude cassante ; le bon M. Meinhard, lent, amoureux des vieilles méthodes, mais honnête et économe, sont sortis pour nous de la foule des anonymes et, grâce à ce don de faire saillir les caractères, restent dans le souvenir.

M. Lefèvre examine, observe, réforme et écrit avec l'assurance de l'homme qui sait agir :

Il y a encore une foule d'abus que je ne connaîtrai qu'avec le temps, mais que je couperai au vif. Je vous prie, Monseigneur, de nous autoriser à faire provisoirement ces réformes, aussitôt que nous les trouverons nécessaires, votre décision tardive à cet égard pouvant être très préjudiciable à vos intérêts.

Nous copions ce passage d'une lettre du 1er février :

Je dois vous prévenir que j'aurai fort à lutter contre M. Meinhard : il aime les grandes provisions, les réparations, par goût, par intérêt et par calcul; il pense que vous ne tenez pas à votre saline; que, pendant le temps que vous la garderez, vous voulez la pressurer comme une éponge, et il veut avoir à dire au possesseur à venir que c'est à lui que la conservation de cet établissement est due.

Il est timide et faux; il protège ici un tas de gens inutiles ou voleurs, par la crainte d'éprouver leur ressentiment. Les réformes que j'ai faites jusqu'ici ont fait beaucoup crier; je m'y attendais et j'ai tenu bon, malgré ses représentations : aujourd'hui tout marche; chacun fait son devoir et quelques petites récompenses données à propos, et des exemples sévères ont fait sentir aux ouvriers qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que celui d'obéir. D'un autre côté, M. Meinhard est ici l'homme utile; il est attaché non pas à vous, mais à la saline; il est actif, surveillant, plein de sens et de calme; il faut donc tirer parti de ses qualités et glisser sur ses défauts; maintenant que je le connais et que je compte sur votre confiance, Monseigneur, et même sur votre amitié, j'espère que cela ira bien. Je vous assure que je n'y épargne pas la peine, trop heureux si je viens par là à bout de vous convaincre de plus en plus de mon attachement qui est aussi vrai et aussi désintéressé que respectueux.

Le 4 mars, nous trouvons ces lignes :

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 15, 18 et 29 février dernier. Je sens tout le prix de ce qu'elles contiennent d'aimable et de flatteur, et je désire bien mériter d'en recevoir toujours de semblables. . .

Et l'excellent homme s'en va examiner la forêt de bouleaux, en fait planter dix mille pieds à l'automne, dans les terres incultes, couvre d'épines noires les montagnes où rien d'autre ne pousserait. M. Lefèvre prévoit cependant l'orage, car il écrit en ce même mois de mars :

Tant que cela durera, je serai ici un second vous-même. Vous pouvez y compter, Monseigneur.

Il est facile de voir que le gouvernement de Darmstadt veut gagner du temps, et il faut cependant en finir, car vos intérêts souffrent tous les jours de la prolongation de ces difficultés.

J'ai souvent quelques petites difficultés avec M. Meinhard, sur son peu d'économie, mais j'y mets toutes les formes. . . J'ai réussi à le persuader. . . Il faut plus de surveillance active que d'écritures et les Allemands ne sont déjà que trop portés à brouiller du papier sans nécessité. . .

La possession de Nauheim était sans cesse contestée, discutée. M. Gentil protège mal les intérêts des majorats et M. de Münch propose une transaction qui révolte M. Lefèvre.

Il me semble que les droits de votre saline, qui vous ont été donnés par l'Empereur, n'ont pas besoin du consentement d'un prince de Hesse.

Le 13 avril 1812, M. Lefèvre raconte la visite de la maréchale à la saline et dit qu'elle a été satisfaite de ses efforts et de sa gestion : on le croira sans peine en lisant cette phrase :

Je veux laisser consommer tout ce que nous avons et n'avoir désormais en magasin que le moins de chose possible, attendu que, moins vous aurez, moins on vous volera.

Bois, fer, sel, les Allemands prenaient tout ce qu'ils pouvaient; mais une volonté honnête et ferme peut tant, que, un mois plus tard, M. Lefèvre écrivait :

Du reste, je suis très content : je ne vois plus de vol ni de gaspillage, j'espère qu'avec le temps cela ira encore mieux.

M. Theurer est vanté comme habile et intègre par M. Lefèvre, qui envoie ses vœux fervents au maréchal pour qu'il revienne sain et sauf au milieu de sa famille. Désormais c'est presque toujours avec la princesse d'Eckmühl qu'il doit correspondre, et il se plaît à lui vanter M. Meinhard « méconnaissable depuis quelque temps », de par cette force toute-puissante, — le bon exemple; mais la maréchale est moins confiante que son mari et M. Lefèvre repousse les blâmes avec une modération ferme. Nous trouvons en lisant cette singulière chose :

Darmstadt a envoyé connaître l'état des bâtiments de votre ferme de Nauheim en disant que le grand-duc avait acheté ce bien depuis le 7 avril dernier : ce ne peut être qu'un malentendu que je vais tirer au clair avec M. Münch.

Visiblement la maréchale tenait à être seule dirigeante, car M. Lefèvre lui écrit :

Je ne préviens M. le maréchal que des versements de fonds que j'ai l'honneur de vous faire par l'entremise de M. Reiset, et je ne lui parle que de la marche des cuites ainsi qu'il n'en a donné l'ordre par sa lettre, en date d'Elbing, le 4 mai dernier.

Je vois avec plaisir, Madame la maréchale, ainsi que Votre Altesse s'en convaincra elle-même par la note très exacte ci-jointe que le revenu net des premiers six mois de 1812 est de 303,964 francs, 98 centimes; jamais la saline n'a autant produit depuis qu'elle existe et, cependant, la vente a été fort

mal; jamais un ordre tel que celui que j'y ai établi aujourd'hui n'y a régné.

M. Lefèvre presse la maréchale de faire connaître les droits de dotation passés sous silence par M. Gentil, car ils blessent la cour de Darmstadt qui s'efforce de les éluder en attendant 1819.

Tels sont, Madame, les maux que peut vous faire Darmstadt; c'est pourquoi j'ai dit qu'il fallait ménager ce gouvernement en faisant tout ce qu'il est possible pour éviter d'exciter les petites passions haineuses de ses agents tant que la chose ne sera pas décidée.

Quant à moi, Madame, je n'ai rien à me reprocher : je me suis conduit dans cette affaire comme j'ai dû le faire; il était naturel que j'en parlasse premièrement à M. le maréchal, et à lui de vous le communiquer s'il le jugeait convenable. Je vois que, en suivant cette marche, j'ai eu le malheur de vous déplaire; ce n'était, cependant, pas mon intention. Je désire que Votre Altesse revienne sur mon compte à des sentiments plus justes. . .

En même temps, par une lettre très noble adressée au maréchal, il lui demande de lui permettre de reprendre ses fonctions de percepteur, les calomnies de M. Meinhard devant un jour ou l'autre l'atteindre :

Il est encore temps d'éviter ce malheur auquel je ne survivrais pas, puisqu'il ferait tort à mon honneur que je préfère à la vie.

Pour toute plainte ces seuls mots :

Je quitterai votre saline avec la conviction que j'y ai remis l'ordre et augmenté votre revenu; mon successeur n'aura qu'à suivre la marche que j'ai tracée; il trouvera mes comptes en règle et point de traces de légèreté.

Par une autre lettre datée du 31 juillet 1812, on voit que le maréchal avait cherché à rétablir la paix. Sans se plaindre, M. Lefèvre *regrette de ne point inspirer de confiance à la maréchale* et dit :

> Je n'ai encore fait usage que deux fois du droit de faire prévaloir mon opinion. Madame la maréchale administrant elle-même, je lui soumets mon avis avec celui de M. Meinhard, et ses ordres décident.

Rien de plus digne que ses lettres à la maréchale qui semble avoir vite compris ce qu'il valait et lui avoir écrit le 29 juillet une lettre telle qu'il méritait d'en recevoir.

A propos d'une réduction dite de petite importance, M. Lefèvre écrivait :

> Pris séparément, ce n'est rien ; en bloc, ces riens forment un très gros article de dépense. J'ai pour principe en administration de regarder à la plus petite chose : si je n'économise qu'un florin sur le prix ou sur la quantité des milliers d'objets que l'on emploie ici, je trouve à la fin de l'année une augmentation considérable dans le revenu net. . . J'ai pris le parti de ne point faire d'autres approvisionnements que ceux qui sont strictement nécessaires. . .

Plus loin, nous voyons M. Lefèvre désirer choisir le jour de la Saint-Louis, fête du maréchal, pour donner aux ouvriers les récompenses méritées et refuser les fêtes de la Saint-Napoléon sachant que le prince d'Eckmühl était contraire à cette idée, en pays conquis.

M. Lefèvre discute les intérêts et les privilèges du maréchal près du gouvernement de Darmstadt avec une fermeté et une courtoisie égales, réconcilie le prince primat blessé des allures *trop militaires* de M. Gantherot avec la saline, et écrit à la maréchale, le

25 août 1812, qu'il espère cette année porter les revenus de Nauheim à 500,000 francs. Il nous rappelle l'intendant fidèle de l'Évangile.

M. Lefèvre s'appuie aux droits reconnus par le grand-duc de Hesse pour refuser la levée des ouvriers de la saline, et sait se faire respecter au point que ce soit le baron de Münch qui vienne le trouver. Il recherche toutes les occasions de vente et se voit aidé par M. Pietsch reconnaissant au maréchal de *services rendus à son fils.*

Le 20 septembre 1812, M. Lefèvre se plaint amèrement des procédés du gouvernement de Darmstadt, qui fait fouiller le terrain, rechercher une mine de charbon, en dépit des conventions par lui signées :

Tout ceci n'a pour but que de dégoûter M. le maréchal de sa saline, afin de l'obliger à la vendre. . . Je n'ai aperçu qu'un moment de relâche pendant le peu de temps que les troupes ont été aux ordres du prince ; depuis qu'elles n'y sont plus, les vexations recommencent plus que jamais; il faut y mettre un terme.

M. Lefèvre demande des nouvelles du maréchal, non seulement pour en savoir, mais encore afin de pouvoir combattre les mauvais bruits répandus et qui influent beaucoup sur les ouvriers.

Le 13 octobre, les nouvelles de Russie étant meilleures, un officier ayant vu le maréchal à Moscou, l'excellent M. Lefèvre se hâte d'écrire que tout marche mieux. Darmstadt ne pouvant payer faute d'argent, M. Lefèvre propose des échanges avantageux à la saline; en parlant du grand-duc, il dit :

Il doit à tout le monde, et je ne soupçonne pas de crise

heureuse qui puisse le tirer de la position embarrassante dans laquelle il se trouve et dont nous nous ressentons.

M. Lefèvre avait raison de ne pas pressentir de crise heureuse par rapport à la saline. Écrivant au maréchal en Russie, le fidèle intendant déclare que les revenus ont dépassé 500.000 francs et seraient bien plus considérables si Darmstadt pouvait payer.

Le vieux comte de Beust fait exprès le voyage de Dresde à Fuld pour réclamer près du prince primat contre un traité à passer avec la saline de Nauheim qui nuisait à ses propres salines : il échoue, et le comte de Bennel envoie le contrat, ratifié par son souverain, à M. Lefèvre.

Le même intelligent directeur propose, — si on veut garder la saline, — d'acheter la forêt de la Buleau mise en vente par la princesse Pauline, et discute les inconvénients comme les avantages : par cette même lettre, M. Lefèvre refuse l'augmentation qui lui est proposée et déclare qu'il voudrait, n'était son manque de fortune, administrer gratuitement afin de mieux témoigner de sa reconnaissance. Le 4 janvier 1813, il écrit au maréchal que le revenu de la saline en 1812 a été de 510,558 francs 32 centimes. Heureux les États qui auraient de tels ministres des finances !

Le 8 janvier 1813, M. Lefèvre correspond, et on le sent avec bonheur, directement avec le maréchal :

Je vous remercie, avec la plus vive reconnaissance, des témoignages de bonté que votre lettre contient : les expressions dont vous voulez bien vous servir, Monseigneur, pour me faire connaître votre satisfaction me payent au centuple de toutes mes peines.

Aussi refuse-t-il les gratifications et les demande-t-il pour M. Theurer et les ouvriers de la saline, qu'il a récompensés lors de la naissance du fils du maréchal.

En annonçant son voyage à Magdebourg, il a ces mots d'un respect affectueux qu'il m'est doux de saluer :

Je me fais une bien grande fête d'y revoir notre bon prince en parfaite santé et à la tête d'un beau corps d'armée.

Bientôt le poste de M. Lefèvre devient un poste de combat. Le 28 février, il écrit au maréchal :

Les bruits publics deviennent de plus en plus alarmants; chaque pas que les Russes font en avant donne carrière au mauvais esprit qui règne dans cette contrée et qui n'est comprimé que par la présence de nos troupes; l'inquiétude de M. Meinhard en a redoublé, et je ne sais s'il est bien sage à moi de quitter la saline dans un moment aussi critique. Je différerai mon départ jusqu'à ce que Votre Excellence daigne me faire connaître ses intentions.

Le 6 mars, il écrit à la maréchale :

L'esprit public est très prononcé contre nous, et personne ne doute que notre armée ne soit forcée de repasser le Rhin; les propos des officiers qui reviennent de Pologne et de Prusse sont malheureusement de nature à augmenter ces bruits décourageants et dont je ne vous parle que parce qu'ils ont un rapport indirect avec vos intérêts.

Darmstadt vient de répondre à mes réclamations des choses peu satisfaisantes, et même peu loyales : j'y ai répondu d'une manière ferme, mais cette nouvelle discussion sera longue, et la manière dont elle sera terminée dépend aussi beaucoup des circonstances.

Un détail curieux de cette correspondance est de

voit comment le Domaine extraordinaire de l'Empire cherchait à reprendre ce que l'Empereur avait donné. M. Gentil, entre autres, fait payer au maréchal un matériel qui faisait partie de sa dotation. Ce n'est pas la première fois que cette particularité singulière s'est imposée à notre attention.

Le 21 avril, M. Lefèvre écrivait de Francfort qu'il était venu mettre à l'abri les fonds, sa famille et ses papiers avant de retourner à la saline dans l'espoir de sauver encore tout ce qu'il lui sera possible de sauver. Le 24 avril, il dit l'Empereur à Mayence, le théâtre de la guerre voisin de Nauheim :

Quelques troupes légères se sont approchées ; elles m'effrayeraient bien moins pour vos intérêts que les extrémités auxquelles pourrait se porter le peuple de ce pays, qui est excité à la révolte par les proclamations et les émissaires des Prussiens et des Hessois.

Les fermiers de Hoya, au lieu de payer, invoquent les logements de troupe et mille excuses évasives. Cependant la fortune semble revenir à la France, et nous lisons :

M. de Münch m'a appris que l'Empereur avait obtenu de grands avantages sur l'ennemi dans les plaines de Lutzen : cette heureuse circonstance n'a pas peu contribué, je le suppose, à le rendre très coulant.

Dans une lettre du 17 mai, M. Lefèvre raconte que les habitants de Nauheim ont abattu les arbres d'un étang appartenant à la saline : il s'est fâché, il a réclamé, mais à qui ? Les princes déclarent ne pas reconnaître les jugements du conseil d'État en fait d'affaires contentieuses ; alors, à qui avoir recours ?

Les donataires principaux devraient s'entendre entre eux et trouver un arbitrage auquel ils pourraient soumettre les difficultés auxquelles ils doivent s'attendre dans tous les pays étrangers dans lesquels ils sont possessionnés.

Le conseil est bon, mais la pratique de cet excellent conseil quasi impossible? Une lettre du 1er juin 1813 remercie la maréchale des compliments qu'elle lui a adressés sur le résultat obtenu, et l'assure que son dévouement pour le maréchal, pour elle et sa famille est aussi vrai que respectueux :

Tant que je serai ici, Votre Altesse peut être sûre que jamais je ne souffrirai que l'on porte atteinte à ses justes droits.

Mais le mauvais vouloir des gens de Nauheim lui cause mille déplaisirs :

Je suis fort heureux d'avoir ici cinq sous-officiers du corps d'armée du prince ; ce sont tous de fort braves gens qui font leur service avec cette exactitude et cette sévérité militaire, qui est bien précieuse ici où le vol est considéré comme une chose toute naturelle.

L'excellent directeur écrit le 20 juin :

Il n'y a certainement rien que je ne fasse avec le plus grand empressement pour coopérer à la surprise agréable que Votre Altesse ménage au prince, et je ne vois aucune raison qui s'oppose à ce que votre délicate attention ne soit couronnée du plus heureux succès ; il y en aurait que je trouverais bien le moyen de les concilier avec votre charmant projet.

Il s'agit d'un achat de terre, et M. Lefèvre offre d'envoyer ses économies en attendant les rentrées de la

saline. Enfin, il conclut d'avantageux marchés pour les années suivantes allant jusqu'à 1819, et, afin de grandir l'importance de la saline et de pouvoir remplir ses engagements, il parle de constructions et d'améliorations dont il ne devait pas recueillir les bénéfices[1]. L'ordre, l'intelligence de M. Lefèvre ont profité à d'autres qu'à son cher maréchal, et ni l'un ni l'autre ne l'auront regretté, puisque la bonne administration française, par ses résultats, se sera d'elle-même affirmée.

Le bien et l'honnêteté sont deux puissances qui s'imposent : M. Lefèvre avait conquis l'estime de la maréchale aussi bien que du prince d'Eckmühl, et c'est à lui que tous deux s'adressaient pour débrouiller les affaires de leurs dotations d'[illegible] et d'Hoya, comptant sur son tact, sa fermeté et son entente de l'administration pour remettre là, aussi bien qu'à Nauheim, les choses sur un pied favorable à leurs intérêts. M. Lefèvre demande donc à profiter de l'armistice pour faire ce voyage ; sur ces entrefaites, le maréchal l'appelle à Hambourg, et il part ayant tout prévu, tout réglé pour son absence.

La première lettre qui suit celle-ci est du 2 août; on y sent le contre-coup des évènements politiques :

Le revenu de cette année dépend de l'exactitude des contributions et des succès de l'Empereur dans la nouvelle lutte que nous soutenons.

Les inquiétudes, le mauvais esprit qui règne dans ces pays vont rendre mon administration bien difficile dans ces temps critiques ; pour pouvoir m'y livrer entièrement et ne pas y mêler

[1] Les plans de Nauheim ont été déposés par nous à la bibliothèque d'Auxerre.

mes sollicitudes personnelles, je prie Votre Altesse de vouloir bien me permettre de laisser à Brühl ma belle-sœur et mes enfants jusqu'au moment où les circonstances me permettront de les rappeler près de moi.

Enfin, *en cas de malheur*, il prie la maréchale de lui communiquer à temps ses intentions. Il repousse les craintes prématurées, mais prend, aidé des conseils de M. le comte de Hédouville, toutes les mesures que la prudence et son zèle pour les intérêts de la maréchale lui suggèrent.

J'ai bien ressenti votre peine d'avoir dû quitter sitôt notre bon prince à Hambourg. Les succès de l'Empereur près de Dresde se confirment, et ils ne contribuent pas peu à maintenir la tranquillité dans ce pays, malgré les patrouilles autrichiennes qui le parcourent et les efforts de nos ennemis pour opérer une révolution en leur faveur.

Je ne puis trop remercier Votre Altesse de la bonté qu'elle a eue de me donner des nouvelles de M. le maréchal. Je conçois que la mort du pauvre Grosse a dû l'affliger ; il l'estimait beaucoup, et, en revanche, cet officier avait pour le prince ce dévouement et cet attachement qu'il sait si bien inspirer à tous ceux qui ont le bonheur de servir sous lui et de le connaître personnellement.

Cet éloge m'est doux à écouter; le 12 septembre encore :

J'ai appris avec bien de la joie que le maréchal était en bonne santé à Schewerin : cette nouvelle a un peu confondu la malveillance qui s'était plu à répandre sur son compte les bruits les plus alarmants.

M. Lefèvre en bon administrateur connaissait la prudence, et, tout en continuant à faire des marchés à longue échéance, il ne faisait plus de provisions que

pour un mois, afin d'envoyer le plus d'argent possible à Paris et de ne pas exposer les greniers et les bûchers de la saline à être pillés par quelque parti ennemi.

Le 2 octobre, les nouvelles se font graves; il a cru devoir envoyer à Francfort tout l'argent qui était à la saline, sa famille, ses effets, la voiture du maréchal. Il a aidé le pauvre M. Meinhard, aussi prompt à s'effrayer qu'à se rassurer, à sauver ses effets. On sait que le roi de Westphalie est en retraite, des patrouilles sont venues jusqu'à Marbourg, à huit lieues de la saline. Il est satisfait de l'esprit des ouvriers de la saline : il dit avoir même à se louer de plusieurs d'entre eux, quoiqu'ils soient entourés de gens qui appellent l'ennemi; il proposera de les récompenser, le calme revenu.

Quant à moi, Madame, je resterai ici jusqu'au dernier moment avec M. Theurer et les cinq sous-officiers français. Si la guerre actuelle se faisait comme une autre (sans esprit de parti), j'aurais même attendu l'ennemi, mais l'animosité est telle que je me perdrais sans vous servir. Je dois donc préférer de suivre les mouvements rétrogrades de l'arrière-garde, s'ils ont lieu, afin d'être à portée de rentrer à la saline le premier après la retraite de l'ennemi.

Cette terrible année encore, le 1er octobre, la maréchale avait touché 440,000 francs grâce à l'habile intendant qui écrit qu'un des jeunes gardes d'honneur a eu le malheur de tuer par accident un des ouvriers de la saline de Nauheim où il était en cantonnement; la malechance attire toujours toutes les malechances !

Dans une lettre du 8 octobre, M. Lefèvre raconte comment les sous-officiers ont voulu le quitter, comment douze cents Cosaques ont suffi pour mettre tout

en rumeur dans le pays... La peur avait même gagné, jusqu'à Francfort et à Mayence. Les Français, pas plus alors qu'aujourd'hui, ne savaient être battus et lutter pour regagner le terrain perdu. Il y a de glorieuses exceptions, heureusement, et nous copions avec émotion ces lignes d'un homme qui a su gagner l'estime et l'affection du maréchal :

> La conduite de la populace à Cassel pendant la présence de l'ennemi a été terrible ; celle de ce pays suivrait très probablement ses traces en cas pareil. Elle avait déjà débuté par faire de grandes menaces ; ne pouvant les réaliser, elle se met à commettre des vols pendant la nuit, pille les diligences et rançonne les voyageurs en se donnant pour des Cosaques. Depuis deux jours, on a coupé du bois dans une petite forêt qui vous appartient ; on a enlevé totalement une petite cabane près des étangs qui servait à mettre les écluses à couvert : on ignore les auteurs de ces vols et j'ai tenté vainement de les découvrir ; mais, avant-hier, j'ai fait arrêter un saunier qui emportait du sel et j'en ai fait un exemple en le renvoyant sur-le-champ, malgré tout le monde, et en faisant publier à la prière que j'en ferais de même à tous les voleurs que je découvrirais. *Je crois que, dans un moment critique, tel que celui dans lequel nous nous trouvons, il faut déployer plus de sévérité que jamais ; une faiblesse craintive ne manquerait pas d'être remarquée par nos gens* et pourrait par la suite faire le plus grand tort à ce bel établissement : rien donc ne me fera départir du système d'économie et de discipline que j'ai suivi.

Voilà vraiment un vaillant cœur et un habile homme comme j'en souhaiterais quelques-uns de tels à la France !

Le 14 octobre, un ouragan terrible emporte une partie de la saline, fait crouler d'autres bâtiments, il y a des hommes blessés, des animaux écrasés... Que faire? Reconstruire ou attendre? Le 21 octobre, les

nouvelles sont plus désastreuses : les fuyards français encombrent Mayence y répandant la consternation ; et M. Lefèvre demande l'autorisation d'y faire transporter le sel confectionné, afin qu'il ne soit pas pillé en magasin et qu'il en tire profit en le vendant même pendant l'occupation de la saline. Le 25, il réclame encore des instructions, afin qu'il ait le temps de les suivre avant l'évènement que les *moins alarmistes* prévoient ne pouvoir manquer d'arriver nécessairement...

L'ennemi est à Würtzbourg et toutes les troupes et les hôpitaux que nous avons dans les environs ont reçu ordre d'évacuer cette nuit. Nous sommes très près de la crise.

Le post-scriptum du 26, de Francfort, est trop prévu.

Il n'est plus temps d'emporter le sel ; Darmstadt s'est déclaré contre nous et fait surveiller la saline ; M. Theurer a été insulté et menacé à Friedberg ; je lui ai enjoint d'apporter tout l'argent de la saline et de venir me rejoindre.

Je compte aller demain à Wiesbaden pour y conduire votre voiture et ma famille. J'y recevrai un exprès de la saline avec les sous-officiers français et les dix meilleurs chevaux : je retournerai à Nauheim à cheval par la traverse pour voir si je pourrai encore m'y maintenir quelques jours et réaliser. J'espère encore qu'il y aura une convention de conclue pour que l'évacuation des Français sur le Rhin s'effectue tranquillement ; j'attendrai alors ce moment pour partir si le peuple et les autorités hessoises m'en donnent le pouvoir ; dans le cas contraire, je partirai pour Brühl où je me déferai des dix chevaux au meilleur prix possible.

Voilà, Madame, ce que je crois devoir faire pour vos intérêts ; je ferais plus s'il était possible ; mais je suis père de deux enfants orphelins, qui n'ont que moi sur la terre pour soutien, Votre Altesse est mère, et bonne mère : elle sentira combien ma position est cruelle.

Quel calme! Quelle noblesse! C'est là le courage civil, si rare et si digne d'estime, dans toute sa tranquille force. Cette figure repose; — on nous pardonnera de nous y arrêter et de payer, en la faisant admirer, la dette de dévouement contractée par les miens.

Le 28 octobre, de Wiesbaden, M. Lefèvre annonce que M. Theurer a su encore réaliser une somme de 4,729 florins; — remarquons que c'est M. Lefèvre qui avait insisté pour conserver cet agent; il ajoute :

Je le charge de surveiller l'opération du change; je voudrais le faire moi-même, mais je ne puis être partout et ma présence à la saline est encore nécessaire. Je pense cependant ne pouvoir guère y rester que deux ou trois jours, car la retraite commence à s'effectuer.

Le 10 novembre, M. Lefèvre raconte ses efforts pour pénétrer jusqu'à la saline; à Friedberg, il a rencontré l'ennemi et n'a eu que le temps de revenir à Francfort. Le lendemain de cette tentative, 29 octobre, la garnison a dû se replier sur Mayence, et lui courir à Wiesbaden pour retrouver sa famille. Il était temps : deux heures après, un parti de Cosaques envahissait cette ville; impossible de se loger à Mayence; il envoie sa famille à deux lieues plus loin sur la route de Brühl et il passe le 29 et le 30 à Mayence pour aviser à ce qu'il pourrait faire. Retourner à Nauheim était chose impossible; il est pillé sur la route ainsi que son domestique et retrouve ses enfants, et sa belle-sœur presque folle de terreur, au milieu de la rue, réfugiés dans la voiture du maréchal, les charretiers ayant abandonné les chevaux (dont un avait été volé), pour repasser le Rhin. Il parvient à rentrer chez lui ayant sauvé les contrats, les correspondances, et abandonné son

propre mobilier et beaucoup de ses effets. Malgré tant d'obstacles et de dangers, il a le dévouement d'offrir de retourner à la saline avec un sauf-conduit et *un bail simulé;* il ajoute :

Ayez la bonté d'insérer la clause de sous-location, afin que, si je n'étais pas souffert dans le pays, je puisse confier vos intérêts à un brave et honnête Allemand dont je suis sûr.

Par une lettre du 25 décembre 1813, M. Lefèvre remercie la maréchale du traitement qu'elle lui laisse, se désole des ravages que Nauheim a dû subir, et enfin, après avoir promis son dévouement et celui de ses enfants à la famille du maréchal, il dit :

J'ai vu avec bien de la satisfaction par les derniers journaux que notre bon prince avait obtenu des succès : sa belle conduite est admirée de tout le monde; elle prouve la force de son caractère et son entier dévouement à l'Empereur; je suis bien heureux de me trouver investi de la confiance d'un si digne homme. La dernière lettre que j'ai reçue de lui, relative à M. Chauvin, peint bien sa belle âme et son cœur : il n'oublie rien de ce qui peut convenir à ce vieillard, en y mettant toute la délicatesse imaginable. — Je regrette que les circonstances s'opposent à ce que ses ordres sur cet objet puissent être exécutés.

Nous retrouvons M. Lefèvre le 9 septembre 1814, envoyant au maréchal la preuve qu'il avait payé 300,000 francs pour le matériel et le sel en magasin en entrant en possession, et l'état de ce que contenait la saline le 28 octobre 1813, afin de le mettre à même de réclamer du moins ce qui lui est dû par le nouveau possesseur; il l'engage à réclamer au congrès de Vienne, au nom du traité de paix conclu à Paris le

30 mai dernier. Tous les titres originaux sont essentiels au propriétaire actuel pour forcer les contractants à remplir leur engagements et il conseille au maréchal d'en promettre la remise à l'électeur de Hesse, s'il veut de son côté reconnaître ce qui lui est dû par le nouveau possesseur. La première pièce est une note très nette, très habilement rédigée, prouvant que la saline a été donnée au prince d'Eckmühl par l'Empereur qui *l'a possédait* depuis quatre ans; ladite saline est devenue la propriété particulière du maréchal par le fait que, en en recevant l'investiture le 1er janvier 1810, il a dû payer au domaine extraordinaire mobilier, outillage, matériaux, la somme de 300,000 francs, plus, 54,000 francs pour le sel fabriqué : — il doit donc, en toute justice, lui être au moins rendu ce qu'il a payé de ses deniers; mais la justice humaine n'a pas toujours des balances égales, et le vieux dicton français : « *Les battus ont toujours tort,* » est de tous les temps et de toutes les nations.

Nous transcrivons ici plusieurs lettres de M. Lefèvre, qui confirment nos assertions sur cet excellent mandataire et révèlent les difficultés qui attendent tout possesseur étranger en n'importe quel pays.

M. LEFÈVRE A M. VILLE, ANCIEN RECEVEUR DE LA SALINE DE NAUHEIM.

3 février 1812.

Monsieur,

Je suis chargé de vous communiquer la résolution que M. le maréchal prince d'Eckmühl vient de prendre en votre faveur, et je m'empresse de vous donner une nouvelle qui doit vous être agréable.

Quoique, d'après l'acte de dotation par lequel Son Excellence a été mise en possession de la saline de Nauheim, le prince ne soit pas tenu à rembourser les cautionnements aux personnes qui en ont fourni, jusqu'à ce que ces sommes aient été versées dans la caisse de la saline par la direction des domaines impériaux, Son Excellence consent à faire payer le vôtre avec les intérêts. Elle consent, en outre, à vous faire payer une somme annuelle qu'elle s'est réservé de fixer elle-même lorsque les comptes de votre gestion auront été apurés par M. Mayer et certifiés par M. Meinhard; cette somme ne peut être considérée par vous à titre de pension, parce qu'il n'est pas au pouvoir du prince d'imposer de nouvelles charges à sa saline; mais vous pouvez compter qu'elle vous sera exactement payée tant que M. le maréchal aura lieu d'être satisfait de votre conduite. Il ne met à toutes ses faveurs qu'une condition, c'est que, du moment où vous aurez reçu cette lettre, vous fassiez vos dispositions pour quitter la maison qui lui appartient dans le village de Nauheim et que vous avez continué d'habiter jusqu'aujourd'hui, malgré ses ordres. Lorsque vous aurez changé de domicile, je m'empresserai de vous faire restituer votre cautionnement avec les intérêts.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

Monsieur,

Votre très humble, etc.

A MONSIEUR GENTIL, DIRECTEUR GÉNÉRAL DES DOMAINES, A FULDA.

15 février 1812.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointe une lettre que Son Excellence M. le maréchal prince d'Eckmühl m'a adressée pour vous; elle est relative aux difficultés que ce prince éprouve de la part du gouvernement de Hesse-Darmstadt pour la libre vente du sel de Nauheim dans les deux baillages du pays de Hanau cédés à ce grand-duché par Sa Majesté l'Empereur.

J'arrive de Darmstadt où j'avais cru pouvoir terminer cette

affaire à l'avantage des deux parties; mais je m'y suis convaincu que le gouvernement grand-ducal cherche à gagner du temps pour attendre le résultat des représentations que son agent à Paris a été chargé de faire près de M. le duc de Bassano, et qui portent sur l'incompatibilité des droits que réclame M. le prince d'Eckmühl comme donataire de la saline de Nauheim et ceux de Son Altesse Royale le grand-duc de Hesse en sa qualité de souverain. Ce gouvernement se fonde sur un oubli qui pourrait devenir très préjudiciable au prince d'Eckmühl et qu'il faut se hâter de faire réparer dans l'article relatif à cette saline qui fait partie des dernières conventions conclues entre la France et Darmstadt.

Par celle du 11 mai 1810, art. 3, il est dit en termes généraux.

« *Que les donataires des domaines que Sa Majesté l'Empereur s'est réservés dans les baillages cédés du pays de Hanau jouiront de leurs biens en toute propriété, sans que ces biens puissent être chargés d'aucun nouvel impôt.* »

Et, par une convention supplémentaire conclue le 22 octobre suivant, il a été simplement stipulé pour la saline de Nauheim :

« *Que le privilége exclusif de l'exploitation de toutes les sources salées qui se trouvent dans le baillage de Dorheim, serait exercé par le cessionnaire de cette saline.* »

Or, comme par ces deux articles il n'est pas stipulé que ce cessionnaire jouira de tous les droits qui lui sont réservés par son acte de dotation pendant dix années au moins, le gouvernement grand-ducal infère de cet oubli pour s'opposer à la jouissance de ces droits et particulièrement à la vente du sel dans les baillages de Dorheim et de Rodheim, ce qui fait une diminution sensible dans les revenus du prince d'Eckmühl.

J'ai remarqué avec peine, dans une lettre que M. de Fermont a écrite à ce prince à la date du 10 janvier dernier, que le même oubli subsiste encore dans un projet de convention à conclure entre l'Empereur et le grand-duc de Hesse-Darmstadt; cet article fait en faveur de M. le maréchal porte « que la saline de Nauheim, les domaines, eaux, bois, droits de pêche et de chasse en dépendant, sont exceptés de la cession faite à Son Altesse Royale. Il faudrait ajouter à cet

autre la phrase que j'ai soulignée plus haut. Il en est encore temps, puisque M. de F... n'a pas ratifié le traité.

Je vous engage donc, Monsieur, au nom du prince d'Eckmühl dont je suis le représentant, de vouloir bien écrire dans ce sens à M. de Fermont. C'est le seul moyen de faire cesser les injustes prétentions du grand-duché de Darmstadt et d'assurer à Son Excellence M. le maréchal la libre jouissance de sa saline.

Agréez, etc. . .

A M. LE BAILLIF DE LA JUSTICE A DORHEIM.

26 février 1812.

Connaissant toute l'exactitude avec laquelle vous remplissez tous les devoirs de votre charge et le désir que Son Altesse Royale le grand-duc, votre souverain, a souvent manifesté d'être agréable à Son Altesse M. le maréchal prince d'Eckmühl dont j'ai l'honneur d'être l'interprète, je prends le parti de renvoyer par-devant vous, Monsieur, le sieur Pierre Stoll, garçon journalier demeurant à Nauheim, fortement soupçonné d'avoir volé avec effraction des grillages en fer dans une des maisons de la saline, sise au village de Nauheim. Ce garçon est connu dans tout le pays pour un très mauvais sujet, et ce n'est pas la première fois qu'il a été compromis dans les vols fréquents qui ont lieu journellement à la saline; je le recommande donc à votre sévère justice, Monsieur; vous nous rendrez un grand service si vous pouviez en purger le pays.

Je saisis cette occasion, Monsieur le baillif, pour vous engager de faire établir plus de police dans le village de Nauheim. Le prince d'Eckmühl a lieu d'être très mécontent des habitants; c'est, cependant, sa saline qui les fait vivre : si ces désordres continuaient, il se verrait obligé de faire venir des ouvriers étrangers, et vous sentez le tort que cette mesure ferait à ce village. Je vous prie donc instamment, Monsieur le baillif, de donner vos soins à cette partie essentielle de votre administration, et d'agréer l'hommage de la considération très distinguée.

Avec laquelle j'ai l'honneur d'être. . .

A MONSIEUR GENTIL, A FULDE.

6 mars 1812.

Monsieur,

Votre lettre du 20 février dernier ne m'est parvenue que depuis peu de jours; je vais l'envoyer à Son Excellence M. le maréchal prince d'Eckmühl pour le mettre à même de se convaincre combien vous prenez ses intérêts à cœur.

J'ai vu ici M. de Münch avant son départ pour Fulde; nous sommes convenus ensemble des articles d'un contrat dont l'exécution lèverait les difficultés que sa cour a faites jusqu'ici au prince; mais je vous avoue que, si je ne comptais pas entièrement sur les principes d'honneur et de loyauté de M. de Münch, j'éprouverais quelques craintes que ce contrat ne fût pas approuvé par son gouvernement, car j'attends inutilement depuis huit jours le retour d'une des deux expéditions que je lui ai faites de cette pièce qui est signée par l'administration de la saline. Je vous prie, Monsieur, d'en parler confidentiellement à M. de Münch, et de le prier de m'instruire des causes de ce retard d'autant plus désagréable pour moi que j'ai déjà prévenu M. le maréchal que cette affaire était terminée; je dois la regarder comme telle, puisque j'ai la parole de M. de Münch qui, de son côté, a reçu les pleins pouvoirs du grand-duc, son maître, pour passer ce contrat.

Je désire beaucoup, Monsieur, que l'expédient, que vous avez pris de faire réserver les droits de la saline de Nauheim dans le procès-verbal de la remise des domaines, soit regardé comme obligatoire par le grand-duché. J'ai lieu de craindre le contraire; des ordres récents viennent d'être donnés pour faire payer aux voitures de la saline le droit de barrière dont elles sont exemptes : je vous cite ce fait notoire, comme une preuve des nouvelles chicanes que nous allons avoir à essuyer, si la restriction dont vous me parlez n'est pas reconnue par ce gouvernement; j'étais loin de m'attendre à un pareil procédé de sa part.

Veuillez me répondre le plus tôt possible sur ces objets, je vous en prie, et m'envoyer une copie certifiée du procès-verbal

de remise; j'attendrai votre lettre pour écrire au prince qui profitera certainement de la présence de Sa Majesté l'Empereur à son armée pour lui demander justice.

Vous avez vu, Monsieur, par la lettre de Son Excellence que je ne suis autorisé de terminer avec vous l'affaire relative aux arriérés de 1809 que lorsque j'aurai entre les mains une pièce qui assure le payement des cautionnements par le grand-duché de Francfort.

A MM. KAUS ET MICHEL, MINISTRES DU CULTE, A NAUHEIM.

26 mars 1812.

Monsieur Meinhard vient de me communiquer, Messieurs, la réponse que vous avez cru devoir faire à l'administration de la saline, à la lettre que je vous ai adressée hier. Je vous répète pour la troisième et dernière fois que je suivrai ponctuellement l'ordre que j'ai reçu de Son Excellence M. le prince d'Eckmühl et que vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous y conformer exactement, si vous ne voulez pas irriter ce prince contre vous; faites les démarches que vous croyez nécessaires pour rentrer dans ce que vous appelez vos droits; de mon côté, si vous ne revenez à des sentiments plus justes, plus raisonnables et plus dignes des ministres du culte divin, je porterai mes plaintes contre vous à votre souverain Mgr le grand-duc et au consistoire, non pour juger votre cause qui n'est de la compétence d'aucun tribunal, mais pour éviter désormais des scènes ridicules et extravagantes de votre part, car je ne puis donner d'autres noms à une protestation qui n'a d'autre but que d'empêcher un maréchal de France d'être le maître chez lui. Je vous engage encore une fois, Messieurs, à songer à ce que vous allez faire.

A M. GENTIL.

Ce 9 juin 1812.

Monsieur,

Conformément au vœu que vous m'avez manifesté le 2 de ce mois, j'ai l'honneur de vous envoyer, ci-jointe, une décharge

à remettre au gouvernement grand-ducal de Francfort de la somme de 7,708 florins 20 kr. provenante du capital et intérêts des cautionnements que vous avez bien voulu rembourser par vos deux ordonnances dernières que la caisse de la saline a remises à M. Beauchère.

Je me flatte, Monsieur, que vous aurez été satisfait de l'arrangement definitif fait dernièrement à Hanau entre MM. Kroger et Theurer et que vous voudrez bien, lorsque vos affaires vous le permettront, approuver vous-même cet arrangement que je ne peux regarder, jusque-là, que comme provisoire.

Je ne sais si vous vous êtes enfin arrangé avec M. de Münch ; je dois croire que vous aurez tenu fidèlement ce que vous avez bien voulu me promettre au sujet des droits de la saline de Nauheim; je n'ai pas encore vu ce conseiller intime depuis son retour à Giessen.

Je sais que le gouvernement de Darmstadt désire beaucoup faire l'acquisition de la saline ; mais le prince désire aussi beaucoup de son côté conserver cet établissement le plus longtemps possible, et il veut en jouir avec tous les droits qui y sont attachés; je ne doute pas qu'il ne se plaigne directement à Sa Majesté Impériale des difficultés que la Hesse oppose à les reconnaître formellement. Je crois qu'elle se conduirait mieux selon ses intérêts, si elle faisait la chose de bonne grâce, car M. de Lichtenberg se trompe, s'il croit, par ce petit moyen, payer moins cher ce grand et important établissement. Le parti que Darmstadt pourrait en tirer serait sans doute plus grand que celui que j'en tire; située au milieu de ses États, le grand-duc doit en désirer la possession et ne la paiera jamais trop cher. Cependant, malgré les entraves, j'ai réussi à augmenter de beaucoup le revenu pour lequel il a été donné au prince. Jamais le domaine n'en a tiré 300,000 francs nets; et maintenant il est à 400,000. Or, le prince sait que jamais il n'aura en France, avec les millions que vaut sa saline, un revenu net aussi considérable : c'est donc ce qui le décide à conserver cette usine, tant qu'elle jouira de tous les droits qui y sont attachés et qui doivent durer encore plus de sept années. J'entre dans ces détails, Monsieur, parce que je sais combien vous portez d'intérêt à ce qui touche le

prince, et pour vous engager de plus en plus par la connaissance de ses intentions à employer tous vos moyens pour obliger le gouvernement grand-ducal à reconnaître d'une manière officielle des droits qui sont incontestables et qu'il est de sa politique d'accorder.

Veuillez agréer etc. . .

A M. LE BARON DE MÜNCH.

Ce 15 octobre 1812.

Monsieur le baron,

Un nouvel incident m'oblige de vous écrire de nouveau. Il semble prouver le peu de concordance qui règne dans les opérations des premières autorités du grand-duché, si j'en juge sur les apparences.

Vous connaissez la lettre que M. le baron de Lichtenberg m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 9 du courant, par laquelle il m'annonce « que le ministère d'État de Son Altesse Royale le grand-duc de Hesse venait de faire passer des ordres au baillif de Dorheim de suspendre jusqu'à nouvel ordre les poursuites qui ont été faites jusqu'à ce jour contre les employés de la saline de l'âge de la conscription. »

Eh bien, malgré cette assurance, le baillif vient de donner l'ordre au schultz de Nauheim, sans daigner m'en prévenir, d'envoyer tous les ouvriers de la saline le 23 octobre à Giessen pour comparaître devant M. le colonel de Beck.

Vous conviendrez, Monsieur le baron, que, d'après ce qui vient de se passer entre nous, j'ai dû être étrangement surpris d'une pareille nouvelle; elle me livre à des conjectures que vous êtes seul à portée d'éclaircir. Votre collège de guerre refuse-t-il de reconnaître la convention que nous avons signée le 12?

Peut-il nous priver à la fois et au milieu d'une semaine de la plus grande partie de nos ouvriers?

Doit-il les requérir sans en prévenir l'administration de la saline, sous les ordres immédiats de laquelle ils se trouvent placés?

Veut-il faire tort aux intérêts de cette saline et à ceux des sujets hessois qui y sont employés?

Et veut-il manquer aux égards qui sont dus à S. A. Mgr le prince d'Eckmühl, au moment même où votre auguste souverain vient de lui témoigner les siens de la manière la moins équivoque?

Voilà les questions que je crois devoir vous faire et auxquelles je vous prie de me répondre par le retour du porteur. J'aime mieux penser que c'est un malentendu qui a occasionné cet ordre que de m'arrêter à d'autres suppositions qui pourraient faire tort aux intentions connues de votre gouvernement. Ayez donc la bonté d'intervenir à Giessen même dans cette affaire; j'attendrai votre réponse pour entreprendre un voyage qui ne souffre pas de retard.

Veuillez agréer, Monsieur le baron, l'hommage de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être. . .

LETTRE C

LE PRINCE LOUIS-FRÉDÉRIC DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN
AU MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL.

Ludwigslust, le 26 octobre 1811.

Prince,

J'ai eu l'honneur de prévenir Votre Excellence il y a quelques jours que j'avais réussi de faire parvenir à Berlin par une occasion convenable ce qu'Elle m'avait témoigné désirer y être connu.

Aujourd'hui, je me trouve à même de pouvoir vous assurer, prince, que j'ai à me louer du zèle qu'y a mis la personne que j'en avais chargée. On vient de lui écrire ce qui suit:

« Le roi a appris avec une véritable satisfaction le contenu de la conversation du prince héréditaire avec le prince d'Eckmühl; il l'envisage comme une nouvelle preuve des dispositions bienveillantes de l'Empereur envers la Prusse, et, quoiqu'il en fût déjà persuadé, les paroles du maréchal n'en ont pas moins fait une impression extrêmement agréable sur

son esprit. Tout préparatif quelconque a été décommandé chez nous, la défiance n'existe plus; je me flatte que, de part et d'autre, elle est bannie pour jamais. »

Veuillez, prince, agréer l'hommage réitéré de la très haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Prince,

De Votre Excellence,

Le très humble, très obéissant serviteur.

Signé : FRÉDÉRIC-LOUIS, prince héréditaire de Mecklembourg-Schwerin.

LE PRINCE LOUIS-FRÉDÉRIC DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN AU MARÉCHAL PRINCE D'ECKMÜHL.

Ludwiglust, ce 28 novembre 1811.

Prince,

Votre Excellence a bien voulu me donner par sa réponse en date du 18 de ce mois de nouvelles marques de ses bontés et de l'intérêt qu'Elle porte à ma patrie. Je désirerais pouvoir lui dépeindre ma reconnaissance ainsi que mon cœur l'éprouve. Ces mêmes bontés m'imposeraient le devoir de ne point les fatiguer souvent; je le sens vivement, mais je sais aussi que ce n'est point vous déplaire, prince, que de vous parler avec vérité et que vous ne méconnaîtrez point celui qui se félicite d'être appelé à plaider la cause de sa patrie auprès de vous.

Le duc mon père a été informé qu'un régiment espagnol, fort de mille sept cents hommes, doit entrer ces jours-ci dans ses États et y cantonner.

Cette nouvelle charge l'a engagé de prier M. le général de division comte de Friant d'en faire la répartition égale dans les deux duchés de Mecklembourg, et il m'ordonne de solliciter l'agrément de Votre Excellence.

Il ne saurait entrer dans les intentions du duc de désirer plus d'avantages pour ses États que pour ceux du duc de Strélitz, son ami, parent et voisin. Les deux pays souffrent beaucoup, mais il lui paraît que le bien et le mal doivent

être partagés d'après un principe égal, principe que le duc son cousin a souvent reconnu juste et seul désirable.

En y comprenant les deux bataillons espagnols et en comptant trois hommes pour un officier, et la ration comme une portion, le nombre des troupes impériales dans les deux Mecklembourg est de dix-huit mille six cent soixante-six hommes, dont seize mille sept cent dix-neuf dans le Mecklembourg-Schwerin et mille neuf cent quarante-sept dans le Mecklembourg-Strélitz.

Le duché de Strélitz faisant un septième de celui de Schwerin, il se trouve qu'il y a sept cent dix-neuf hommes de moins qu'une parfaite égalité l'exigerait.

Ce calcul, j'ose le croire, paraîtra juste à Votre Excellence et Elle se persuadera aisément du besoin urgent que nous avons de ne point voir augmenter nos charges, en jetant un regard sur le papier ci-joint, qui contient les sommes déjà fournies et celles dont on aura besoin tous les mois encore, après avoir tout disposé de la manière que Votre Excellence l'a désiré, pour entretenir les troupes par des distributions au moment où elles quitteront le camp.

J'ai bien à vous remercier particulièrement, prince, des diminutions des rations en foin, mais je n'ose pas vous cacher aussi que la récolte en paille a été également mauvaise et qu'une ration de quinze livres de paille surpassera de beaucoup ce que l'on pourra fournir.

Je m'en réfère avec confiance à ce que Votre Excellence voudra statuer à cet égard.

L'assurance qu'Elle veut bien me donner de vouloir rappeler à Sa Majesté l'Empereur et Roi les intérêts de ce pays-ci comble mes vœux et sera toujours l'objet de ma plus vive reconnaissance.

Veuillez, prince, agréer l'hommage du dévouement et de la considération très distinguée avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Prince,

De Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur.

Signé : Frédéric-Louis, prince héréditaire de Mecklembourg-Schwerin.

LETTRE D

Charles-Étienne-César Gudin, neveu d'Étienne de Gudin, officier dans les armées de Louis XV, mort général après cinquante années de service effectif[1], était né à Montargis le 15 février 1768; il fut admis à l'école militaire de Brienne. Nommé chef de bataillon après le déblocus de Maubeuge, il servit avec éclat sous les ordres de Pichegru, de Moreau. Le Grimsel, le Mont-Gothard, l'Ober-Alp, le virent hardi et tenace comme il s'était montré hardi et vaillant dans l'armée de Sambre-et-Meuse. Nommé général de brigade en 1795, il passa en 1804 dans le corps d'armée du maréchal Davout, alors campé sous les murs de Dunkerque. De ce temps a daté une amitié qui n'a fini qu'à la mort du général.

Le 14 octobre 1806, le général Gudin passait la Saal sur le pont de Kosen et livrait près de Hoffenhausen un combat qui a puissamment contribué au succès de la bataille d'Auerstaëdt. C'est à la hauteur de Hoffenhausen que le roi de Prusse commença son attaque et Gudin, écrasé, tint pendant quatre heures, accomplissant des prodiges de valeur. Malgré la fatigue de cet héroïque combat, Gudin, en se portant en avant, en s'emparant de Taugwitz et en arrivant sur le plateau de

[1] La famille Gudin a été anoblie par les armes sous François Ier, et était alliée au beau Dunois par les femmes.

Cette famille eut la particule jusqu'à la révolution, et c'est ainsi qu'Étienne Gudin, officier sous Louis XV, figure dans les annuaires du temps, sous ce nom de *de Gudin,* qu'il ne quitta que comme lieutenant-général de la république.

Ékartzberg, pour la seconde fois contribua au gain de la bataille. Il suivit Davout à Berlin et reçut de l'Empereur le titre de grand officier de la Légion d'honneur. Le général Gudin, toujours aux côtés du maréchal, fit son entrée à Varsovie le 29 novembre. Il était également à Eylau avec le maréchal. Après la paix de Tilsitt, il fut nommé comte et reçut une dotation de cinquante mille livres de rente. En 1809, il commença la guerre d'Autriche avec Davout, puis passa sous les ordres du maréchal Lannes; mais il revint bientôt sous les ordres de son ancien chef. Le 22 avril, la division qu'il commandait emporta le village d'Eckmühl et prit part au succès de cette brillante journée. En 1812, il commandait une division du 1er corps sous les ordres du prince d'Eckmühl, et se montra à la bataille de Smolensk un général si accompli, que le bâton de maréchal lui fut promis; malheureusement, le 19 août 1812, il fut frappé mortellement devant l'inexpugnable position de Valuntina-Gora, que les Russes nomment le Champ sacré. En attaquant de front le centre des ennemis et en le bouleversant il eût une jambe emportée et l'autre fracassée. A son lit de mort, il fit demander à l'Empereur de donner au général Gérard la subdivision qu'il commandait depuis 1804.

Le maréchal Davout professait pour le général Gudin une estime et une admiration extrêmes. Peu de temps avant la fatale campagne de Russie, il avait tenu au baptême, avec la maréchale, la dernière fille de son vaillant ami : Aimée-Louise Gudin qui, devenue Mme André, est morte en avril 1877.

LETTRE E

Le *Mémoire sur Hambourg* était trop écrasant pour ne point exciter la colère de certains de ces personnages qui sont toujours prêts à sacrifier leur pays et l'honneur aux intérêts du parti qu'ils ont adopté, surtout quand ce parti se montre disposé à satisfaire leur ambition et leur cupidité.

Un de nos amis a bien voulu nous procurer un curieux témoignage de ce que la calomnie et le mensonge peuvent inventer de plus noir. Un certain baron Tessier de Marguerittes, né à Nismes en 1745, révolté de l'effet produit par la fière justification du prince d'Eckmühl, rugit et vomit à ce propos autant de serpents et de crapauds que la méchante fille des contes bleus put le faire après son châtiment.

Nous tenons à constater combien les cruautés du maréchal Davout avaient été salutaires à M. de Marguerittes, puisque, né en 1745, il gardait en 1816 tant de vigueur haineuse; nous demanderons encore à faire remarquer à quel point M. de Marguerittes, toujours prêt à renseigner la Prusse et l'Angleterre sur les côtés faibles de son pays, si ardemment désireux de servir la Russie contre son propre pays, contre la France, devait être incapable de comprendre le cœur du maréchal Davout! Les inventions de M. de Marguerittes sont trop grossières pour que nous nous attardions à les réfuter; nous nous contenterons de transcrire ici le résumé esquissé par la *Quotidienne,* d'après le noir mélodrame fabriqué par le soldat volontaire de la Russie.

« Il nous a été adressé une lettre par M. le baron de Marguerittes, de Nismes, en réponse au mémoire au roi de M. le maréchal Davout.

« M. le baron de Marguerittes, victime des abus d'autorité de ce maréchal, avait résolu de garder le silence, parce que ce général, redevenu simple particulier, n'était plus à craindre[1].

« Mais puisque le prince d'Eckmühl imprime qu'il a « été calomnié, ce témoin de ses injustices prend l'en« gagement de prouver que le maréchal Davout faisait « enlever des lettres dans les bureaux de poste en « Allemagne, ordonnait de s'emparer des papiers d'un « ambassadeur; que, sans égard pour le rang de ses « victimes et des peuples alliés de la France, il faisait « emprisonner et fusiller arbitrairement tous ceux dont « les noms lui paraissaient suspects; que ce général « inventait des conspirations pour se rendre plus im« portant aux yeux de son maître. » M. le baron de Marguerittes produira des pièces irrécusables, de la main même du maréchal Davout; elles démontreront « qu'il l'a retenu par abus de pouvoir dans des cachots « malsains après avoir reçu l'ordre de le mettre en « liberté; qu'il l'a fait charger de fers aux pieds et aux « mains; lui a refusé du linge; qu'il a donc prolongé « arbitrairement sa détention, altéré sa santé et lui a « fait perdre les restes de sa fortune. » Il l'accuse : « d'avoir poussé le besoin de lui arracher la vie au « point de chercher à dicter l'opinion de l'officier qui

[1] Nous avouerons que notre pensée est toute contraire. M. le baron de Marguerittes n'a songé à se plaindre que lorsqu'il pouvait y avoir profit à parler, et que très certainement il n'y avait aucun danger à le faire.

« était le prévôt de son armée en lui écrivant : *Qu'un « aveu complet pouvait seul sauver la vie du sieur de « Marguerittes!* et cet aveu était rédigé par M. le ma- « réchal Davout! . . . »

« Il est affligeant de lire les détails de l'inhumanité avec laquelle le prince d'Eckmühl reçut à Paris M[me] la baronne de Marguerittes qui lui demandait la liberté de son mari en exécution des ordres du gouvernement. Cette mère de famille crut le moment favorable, le maréchal venait d'être père d'un fils... mais quelle erreur!... Son dévouement l'avait mal inspirée. M. de Marguerittes affirme que beaucoup d'autres victimes du prince d'Eckmühl se joindront à lui, et invoque le témoignage de beaucoup de personnes marquantes qui ont connaissance des faits qu'il demande à prouver. »

M. Faugère avait vraiment cent fois raison de m'écrire, en m'envoyant cette haineuse diatribe : « Il y a des injures qui sont une sorte d'hommage rendu à la renommée et à la gloire. »

Nous ajouterons qu'il est heureusement dans la nature de la lumière de triompher des ténèbres. Le 17 avril 1877, M. de Lacombe, après de longues recherches au ministère de la guerre, me disait avec enthousiasme : « *Que la grande figure du maréchal Davout représente seule la patrie en* 1815. »

J'ai confiance dans l'histoire qu'il prépare parce qu'il aime la vérité. Le clapotement des passions politiques finit d'ailleurs par se calmer comme, après toute tempête, se calme le clapotement de la mer.

L'esprit de parti qui a fait trouver et *surtout dire à beaucoup* « que le maréchal Davout avait dérogé en gagnant autant de batailles qu'il en a livré, en sauvant l'armée française à Auerstaëdt, à Thann, à Eckmühl,

en se faisant enfin un des plus grands noms de l'histoire », l'esprit de parti, redirons-nous, en dépit de ses étranges audaces, n'oserait désormais plus, ce semble, parler ainsi. Mon cœur de Française se plaît à l'espérer et souhaite passionnément que plusieurs, parmi les plus fiers de leur noblesse, s'avisent de déroger ainsi.

La malveillance n'a cessé de poursuivre le prince d'Eckmühl même alors qu'il pouvait être considéré comme rentré en grâce. En mai 1819, Gide fils publia un petit volume sous ce titre : « *Notices biographiques sur les nouveaux pairs de France nommés par l'ordonnance du 5 mars 1819.* » Nous avons ce volume entre les mains et ces mots : « Nouvelle édition *corrigée et augmentée* », prouvent que le maréchal n'avait pas daigné réclamer contre de fausses imputations.

Le biographe était si mal renseigné qu'il commence par dire que Louis Davout avait fait ses études à Brienne avec Bonaparte. Il avance ensuite que le jeune sous-lieutenant de vingt ans, entré en 1790 au Royal-Champagne, contribua à faire insurger son régiment[1]. Puis, passant sous silence l'épisode de la forteresse d'Arras, le biographe le conduit faussement à l'Assemblée législative *pour y donner son adhésion à la déchéance du roi, tandis qu'il était loin de Paris et à l'armée active.*

L'on rend à peu près justice à la conduite de Louis Davout en Égypte, la sèche nomenclature des combats dont il contribua à faire des victoires, en dépit du biographe anonyme, ressemble à une table de poème de chevalerie.

Sa malveillance, cependant, s'accentue, et l'écrivain

[1] Nous avons raconté comment Louis Davout défendit de vieux soldats injustement dépouillés.

finit par reprocher au maréchal d'avoir fait démentir une adresse datée du 30 juin 1815, adresse dont nous raconterons la véridique histoire dans le quatrième volume. Le prince d'Eckmühl était trop politique et surtout trop patriote pour souffler à cette date le feu de la guerre civile. Il est vrai que cette même notice lui reproche, sans se soucier de se démentir elle-même : « *la flamme de ses appels à la défense du sol français!* »

Un mouvement de justice finit tardivement par s'emparer de l'écrivain, qui termine ainsi son récit menteur : « Il faut au reste observer que le prince d'Eckmühl n'avait point été appelé à faire serment au roi en 1814. »

Pourquoi louer le maréchal duc d'Albuféra « *du terrible massacre de Tarragone* », que lui-même raconte à l'Empereur, à titre « *de douloureux fait de guerre* », si l'on reproche au maréchal prince d'Eckmühl les *sévérités moins terribles et sans aucun massacre* de la défense de Hambourg? Bien entendu, on se garde de dire que *ce buveur de sang, que ce flatteur du pouvoir impérial,* avait su résister aux ordres de Napoléon!

Il y a positivement en ce monde deux justices, fruits des bons ou des mauvais sentiments des hommes.

Le général Rapp prête serment au roi en 1814, retourne à Napoléon, et tout de ce général est bon et bien; le plus léger fait digne de louange n'est point oublié; pour le prince d'Eckmühl, les choses sont bien différentes! Le désir malveillant de voiler les plus belles victoires afin d'insister sur son prétendu esprit de cruauté et de flatterie envers Bonaparte est trop visible pour que le maréchal ait daigné réfuter l'écrivain qui le représentait, lui, la discipline vivante, comme faisant insurger son régiment!... Nous constatons seulement

une iniquité, laissant aux faits héroïques, palpables, véridiquement démontrés, le soin de réclamer contre les calomniateurs; cependant, nous ne nous refuserons pas la joie d'opposer aux inqualifiables accusations du baron de Marguerittes, les paroles que nous a un jour écrites une étrangère d'un grand et noble esprit[1].

Émue d'une biographie du prince d'Eckmühl qu'elle venait de lire, elle se rappelait comment son beau-père, prince et maréchal, lui aussi, ne parlait de Davout qu'avec un respect sincère; puis, emportée par la généreuse indignation que lui causaient certains souvenirs, elle s'écriait dans un véritable accès d'éloquence : « Et cette loyauté même a prêté à la calomnie! L'un des héros les plus intrépides et à la fois les plus nécessaires au grand héros du siècle, le maréchal Davout a encouru sa disgrâce par cela même que, dévoué à ses intérêts, il ne savait pas flatter ses passions! Que de peines dans cette existence austère et toujours active! Que de tâches difficiles et presque durement imposées, accomplies avec un zèle infatigable et jugées ensuite avec indifférence, par suite précisément de leur brillante réalisation. Quand on connaît le cœur humain, quand on sait comme une méconnaissance prolongée est apte à le faire douter de lui-même, à lui inspirer le dégoût de ses propres labeurs, de sa destinée, on admire profondément ce cœur martial et ferme, qui, après la courte illumination de gloire triomphante que lui avait apportée Auerstaëdt et Eckmühl, n'est plus réservé qu'aux plus ingrates missions. Organiser, administrer le nord de l'Europe, se faire estimer en se sachant détesté; refuser les faveurs populaires d'une

[1] La princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein.

nation frémissante d'impatience de trouver un chef: faire l'avant-garde de la campagne de Russie, en prévoir les terribles dangers et obéir à l'impulsion souveraine avec un tranquille discernement, protéger cette douloureuse retraite et n'entendre que de douloureuses paroles, ne recueillir que des procédés blessants. Quelle tragique histoire en ce noble cœur si discret et si maître de lui-même! Quelle épreuve que ce siège de Hambourg où tant de valeur et de souffrances étaient dépensées par pur honneur et pour demeurer fidèle à sa consigne jusqu'à la fin. Mais aussi quelle glorieuse revanche, lorsque Napoléon lui dit en arrivant de l'île d'Elbe à Paris : « Je n'ai personne sur qui compter, si ce n'est vous! » Il se dévoue encore, encore il est méconnu! Encore ses conseils sont écartés... et le voilà en face d'une situation sans nom, sans caractère, sans maître, sans espérance, qui livre Paris aux alliés, et où la perplexité du maréchal dut être si poignante! Il me semble que je comprends tout ce qu'il a dû souffrir! Je compte chaque battement de ce grand cœur, fidèle à l'homme de génie qu'il avait si longtemps servi, ému en présence des destins de sa patrie réduite à l'extrémité, et partagé entre ses tentations militaires de s'ensevelir sous des ruines gigantesques et ses prévisions d'homme d'État qui lui faisaient voir l'horrible inutilité d'une telle hécatombe! Que je conçois les douleurs d'une telle crise et qu'il y aura là une belle tragédie à faire un jour, quand le temps aura jeté sur cette époque les mirages, les pénombres, dont l'œil humain a besoin pour entrevoir dans toute leur grandeur les mystères du cœur de l'homme... Il y a comme un souffle visible de génie malfaisant sur la destinée des cœurs qui se sont toujours élevés au-dessus de la fortune, bonne ou

mauvaise... Il y a pour ces âmes-là des mélancolies inénarrables, mais bien plus saisissantes que les faciles tristesses des âmes faibles!... *Il y a des luttes superbes dans ces destinées qui n'ont pas eu ce qu'elles méritaient, pour avoir voulu trop mériter ce qu'elles avaient obtenu.* » La belle profondeur de cette phrase nous arrête, elle nous semble le résumé de la vie entière du maréchal Davout, elle contient l'essence des lettres du héros modeste et reconnaissant, alors qu'il parle à sa femme *de mériter les bontés de l'Empereur* sans jamais compter les services rendus.

Nous aimerions à citer tous les jugements, toutes les intuitions de celle qui nous disait en commençant cette longue lettre : « Quel beau caractère, et surtout comme il m'est sympathique! Il me semblait parfois en lisant, par une substitution fantastique, me voir moi-même en lui. » Oui, elle a raison de le dire, cette âme éminente : « L'ingratitude, la méconnaissance, l'insuccès, la calomnie, *atteignent sous la cuirasse aussi bien que sous la guimpe.* » Et les moucherons ont certes piqué au cœur le noble maréchal! Combien la princesse Carolyne dit juste à propos « de la dignité navrée avec laquelle Davout a dû rappeler à l'Empereur déchu, que sa présence devenait un malheur pour tous! »

La vérité est là! et si une explosion de colère a réellement accueilli M. de Flahaut, cette colère procédait de la douleur de n'avoir pas été écouté à temps, écouté quand la sagesse conseillait de proroger les Chambres et d'assumer une dictature momentanée.

L'heure envolée, les vains parlages d'une élégante et fatale nullité dont le dévouement de salon était venu sans cesse entraver le ministre de la guerre dans ses

généreux efforts pour évoquer du néant une armée, ont dû soulever une véritable tempête d'indignation dans cet esprit intelligent, dans ce cœur torturé. L'Empereur, tout en ne détestant peut-être pas de savoir le maréchal Davout calomnié, soit par remords, soit par tardif esprit de justice, en imprimant de sa main aux marges du livre de M. Fleury de Chaboulon le blâme sévère auquel nous reviendrons, a, pour ainsi dire, providentiellement défendu la conduite de son ministre de la guerre de 1815.

LETTRE F[1]

ITINÉRAIRE DES CAMPAGNES DU MARÉCHAL DAVOUT

1792

Septembre	Sens.
—	Valenciennes et Condé.
—	Camp de Maulde.

1793

Mars, 16	Nerwinden.
Avril, 4	Camp de Famars et fuite de Dumouriez.
Mai, 23.	Famars, bataille.
	Saumur et Vendée.
Juin	Retour à Lille et démission.
	Auxerre.

[1] Nous avons copié textuellement cette liste et donné les noms de séjours, sans en discuter l'orthographe. En campagne il est difficile de savoir, même à peu près, en quel lieu on campe.

1794

Novembre et Décembre . . . . . Luxembourg, siège.

1795

Janvier, Février et Mars . . . . . Luxembourg.
Avril . . . . Devant Mayence.
Juin, 7. . . . . Prise de la place.
Octobre et Novembre . . . . . . Manheim.

1796

Novembre . . . . Annoux, Kehl.

1797

Janvier, 6 . . . . Kehl, capitulation.
Avril, 20 . . . . Passage du Rhin, Dierheim, Hohenau.
— 23 . . . . Kentzig, Offenheim.

1798

Mars, 23 . . . . Paris.
Avril, 20 . . . . Marseille.
Mai, 7 . . . . Toulon.
— 19 . . . . Départ de Toulon pour l'Égypte.
Juin, 21 . . . . Vis-à-vis Malte.
Juillet, 1er . . . . Devant Alexandrie.
— 23 . . . . Biktil, le Kaire.
Décembre, 10. . . . . Benécouef.
— 16. . . . . Canal de Joseph.
— 17. . . . . Féchen.
— 18. . . . . Bermin.
— 20. . . . . Zaguy.
— 20. . . . . Minieh.
— 21. . . . . Achmonain.

Décembre, 25.	Syout.
— 29.	Girgé.

1799

Janvier, 3.	Souagny, Soheidje.
— 8.	Tahla.
— 18.	Girgé.
— 24.	Samanhout, Farchouty.
— 30.	Esné.
Février, 1er	Syene.
— 2.	Ile de Philoe.
— 9.	Keneh.
— 11.	Samatha.
— 12.	Thèbes et Radesie.
— 14.	Esné.
Mars, 10.	Benouf.
Avril, 2 et 3	Ber-al-Barr, ou Bérembar, Bardys, Djerdjeh et Temeh.
— 18	Benyhady.
— 30	Abou-Girgé.
Mai	Girgé.
—	Le Kaire.
Juillet, 25 et 30.	Entre Alexandrie et Aboukir, devant Aboukir.

1800

Janvier, 15.	Salahieh.
Février, 20.	Sur le Nil.
— 28.	Aboukir.
Mars, 3.	Départ d'Alexandrie.
— 9.	Ile de Rhodes.
— 11.	Ile de Candie, Coronne.
— 12 au 15	Sciala en Sicile.
— 16.	Livourne (prison).
Avril, 24.	Toulon.
Mai, 19.	Marseille.
Juillet, 3.	Paris.

Septembre, 15	Milan.
Novembre, 17.	La Chiesa, Milan, l'Oglio, Brescia, Castelnedolo.
Décembre, 26.	Passage du Mincio, Pozzolo.
— 27.	Molino, Vallegio.
— 28.	Castel-Nuovo.
— 29.	Villa-Franca.
— 31.	Bussolengo.

1801

Janvier, 1er	Ghierri, passage de l'Adige.
— 3.	Vérone.
— 8.	Vicence.
— 9.	Trente, Borgo val Lugano.
— 11.	Bassano, vallée de la Brenta, Ospitale di Brenta.
— 12.	Castelfranco.
— 13.	Azzolo, Riva-Secca, Bosco di Mantello.

1805

Septembre, 1er.	Ardres.
— 2	Vatten.
— 3	Cassel.
— 4	Bailleul.
— 5 et 6	Lille.
— 7	Tournay.
— 8 et 9	Arh.
— 10	Mons.
— 11	Binche.
— 12	Charleroy.
— 13 et 14.	Namur.
— 15	Sinay.
— 16	Marche.

Septembre. 17 . . . . Saint-Hubert.
— 18 . . . . Neufchâteau.
— 19 . . . . Arlon.
— 20 et 21 . . . . Luxembourg.
— 22 . . . . Thionville.
— 23 . . . . Bouzonville.
— 24 . . . . Sarrelibre.
— 25 . . . . Sarrebrück.
— 26 . . . . Kaiserlauten.
— 27 . . . . Landsthultz.
— 28, 29 et 30 . . . . . Manheim.
Octobre. 1er . . . . Heidelberg.
— 2. . . . . Mosbach.
— 3. . . . . Sendringen.
— 4. . . . . Eshoffen.
— 5. . . . . Œttingen.
— 6. . . . . Monheim.
— 7. . . . . Neubourg.
— 8, 9 et 10 . . . . Aicha.
— 11. . . . . Ober-Roth.
— 12 au 20. . . . . Dachau.
— 21 et 23 . . . . Munich.
— 24 et 25 . . . . Freising.
— 26. . . . . Haag.
— 27. . . . . Muhldorf.
— 28. . . . . Alt-Œttingen.
— 29. . . . . Burghausen.
— 30. . . . . Ried.
— 31. . . . . Haag.
Novembre. 1er . . . . Lambach.
— 2. . . . . Kremsmunster.
— 3, 4 et 5. . . . . . . Steyer.
— 6. . . . . Gleiss.
— 7. . . . . Altenmarck.
— 8. . . . . Mariazell.
— 9. . . . . Turnitz.
— 10 et 11 . . . . Lilienfield.
— 12. . . . . Heiligenkreutzer.
— 13. . . . . Modlin.

Novembre, 14 au 30. . . . . . . Vienne.
Décembre, 1er au 18 . . . . . . Vienne.
— 19. . . . . Ischament.
— 20. . . . . Wolfstchal.
— 21 au 31 . . . . Presbourg.

1806

Janvier, 1er au 4. . . . . Presbourg.
— 5. . . . . Haimbourg.
— 6. . . . . Petersdorf.
— 7. . . . . Sigartskirchen.
— 8. . . . . Sankt-Pölten.
— 9. . . . . Meck.
— 10. . . . . Amstetten.
— 11. . . . . Enns.
— 12 au 19 . . . . Steyer.
— 20 au 29. . . . . Wels.
— 30. . . . . Haag.
— 31. . . . . Ried.
Février, 1er au 23 . . . . Ried.
— 24. . . . . Altheim.
— 25. . . . . Braunau.
— 26. . . . . Eigenfelden.
— 27. . . . . Wislibourg.
— 28 et 1er Mars. . . . . . Landshuth.
Mars, 2 . . . . Freysing.
— 3 . . . . Pfoffenhoffen.
— 4 et 5 . . . . Ingolstadt.
— 6 au 22 . . . . Neubourg.
— 23 . . . . Donnawerth.
— 24 . . . . Dilligen.
— 25 . . . . Heidenheim.
— 26 . . . . Aalen.
— 27 . . . . Ellwangen.
— 28 au 31. . . . . Hall.
Avril, 1er . . . . Hall.
— 2. . . . . Creilsheim.
— 3. . . . . Dankespühl.

Août.	4	Nordlingen.
—	5 au 31	Œttingen.
Septembre.	1er au 27	Œttingen.
—	28 et 29	Gunzenhausen.
—	30 et 31	Nuremberg.
Octobre.	1er	Forscheim.
—	2 au 6	Bamberg.
—	7, 8, 9	Lichtenfels, Cronach, Lobenstein.
—	10 et 11	Sheilz, Mittelpelnitz.
—	12 et 13	Naumbourg.
—	14	Bivouac d'Eckardsberg.
—	15, 16 et 17	Nauenbourg.
—	18	Leipzick.
—	19	Duben.
—	20 et 21	Wittemberg.
—	22 et 23	Zalma, Luckenwalde.
—	24	Schönenberg, près Berlin.
	25 au 29	Fredericfels.
—	30	Tempelberg.
—	31	Francfort (Oder).
Novembre.	1er, 6 et 7	Francfort (Oder).
—	7 et 8	Mézéritz, Bythin.
—	9 au 15	Posen.
—	16	Slupcé.
—	17 au 21	Sempolwno.
—	22 et 23	Klodawa.
—	24 et 25	Kutno.
—	26	Zichlin.
—	27, 28 et 29	Kiernozia, Sockaczew, Pilaszkowo.
—	30 et 31	Varsovie.
Décembre.	1er au 8	Varsovie.
—	9 au 20	Jablouna.
—	22	Au camp retranché d'Okunin.
—	23	Modlin.
—	24	Au camp d'Okunin.
—	25	Kowalevicz.

Décembre, 26. . . . . Strzegoczin.
— 27 au 29. . . . . . . Nasielsk.
— 30 et 31 . . . . Strzegoczin.

1807

Janvier, 1er et 2 . . . . Strzegoczin.
— 3 au 28 . . . . Pultusk.
— 29. . . . . Makow.
— 30. . . . . Ostrolenka.
— 31 et 1er Février . . . . Myszyniecz.
Février, 2. . . . . Ortelsbourg.
— 4. . . . . Passenheim, Wartembourg.
— 5 et 6. . . . . Guttstadt, Neilsberg.
— 7. . . . . Bartenstein.
— 8 et 9. . . . . Bataille d'Eylau, et bivouac à Klein-sous-Gasten.
— 10 au 16 . . . . Domnau.
— 17. . . . . Bartenstein.
— 18 et 19 . . . . Heilsberg.
— 20 et 21 . . . . Guttstadt.
— 22. . . . . Allenstein.
— 23 au 27. . . . . Hohenstein.
— 28. . . . . Dohringen.
Mars, 1er. . . . . Lieben-Mühl.
— 2 et 3 . . . . Mohrungen.
— 4, 5, 6 et 7. . . . . Liebstadt.
— 8 . . . . Osterode.
— 9 au 31 . . . . Detterswalde.
Avril, 1er au 3 . . . . Detterswalde.
— 4 . . . . Holland.
— 5 . . . . Elbing.
— 6 . . . . Holland.
— 15 au 17 . . . . Detterswalde.
— 16 au 31 . . . . Osterode.
Juin, 1er au 8 . . . . Osterode.
— 9 . . . . Bivouac sous Guttstadt.

Juin, 10	Altkirch.
— 11	Bivouac des Deux-Fermes devant Heilsberg.
— 12	Eylau.
— 13	Bivouac au château de Grossloth.
— 14	Château de Jérusalem devant Kœnigsberg.
— 15	Bivouac au château de Linkenen.
— 16	Tapiau.
— 17	Labiau.
— 18 et 19.	Bivouac.
— 20 au 31	Tilsitt.
Juillet, 1er au 19	Muchlaucken, Labiau, Keynen.
— 20, 22, 23	Kœnigsberg.
— 23.	Brandenbourg, Heiligenbeil, Braunsberg.
— 24.	Muhlhausen, Holland, Preussmarck, Riesembourg, Marienwerder, Garnsée, Graudenz, Culm.
— 25 au 31	Thorn.
Août, 1er au 11.	Thorn.
— 12	Nieschawa.
— 13	En poste.
— 14 et 15.	Skierniewice.
— 16 au 31	Varsovie.

1808

Février, 1er au 26.	Varsovie.
— 26 au 28	Skierniewice.
Mars, 1er au 26.	Skierniewice.
— 27 au 31	Varsovie.
Septembre, 1er au 5.	Varsovie.

Septembre, 6.	Rasczyn, Nadarzyn, Zabiawola, Mszczonow, Rawa, Rubochnia, Wolborz et Pelvtkau.
— 7.	Rosniatowice, Wielkiz, Kempen.
— 8 au 31	Breslau.
Octobre, 1er au 25	Breslau.
— 26.	Neumark, Parchwitz, Luben.
— 27.	Polkwitz, Neustaëdlet, Prunsberg.
— 28.	Crossen, Francfort.
— 29 au 31	Berlin.
Novembre, 1er au 9.	Berlin.
— 10 au 25	Charlottenbourg.
— 26 au 27	Berlin.
— 28.	Potsdam.
— 29.	Treuenbritz.
— 30.	Wittemberg.
Décembre, 1er	Duben.
— 2 et 3.	Leipzick.
— 4, 5 et 6.	Weissenfels, Naumbourg, Battelstaedt.
— 7 au 31	Erfurth.

1809

Janvier, 1er au 16	Erfurth.
Mars, 16	Erfurth.
— 17.	Tambach.
— 18.	Meningen, Tenar.
— 19.	Heildburghausen, Cobourg, Rattelsdorf.
— 20 au 31	Bamberg.
Avril, 1er au 7	Bamberg.
— 6, 7, 8 et 9.	Forcheim, Erlang, Nuremberg, Neumark.
— 10, 11 et 12	Hemau.

Avril. 13	En route.
— 14	Ingolstadt.
— 15	Hemau.
— 16, 17 et 18	Ratisbonne.
— 19	Teugen et bataille.
— 20	Teugen.
— 21 et 22	Paring et Obersenting.
— 23	Abbaye près Ratisbonne, incendie et assaut de la ville.
— 24	Plat am hof.
— 25 et 26	Regenstau, Nittenau.
— 27, 28 et 29	Kirn.
— 30 et 1er Mai	Straubing.
Mai. 2, 3 et 4	Patling, Wilshoffen, Passau.
— 5	Scharding, Bayerbach.
— 6, 7, 8 et 9	Lintz.
— 10	Ems, Amsletten.
— 11, 12, 13, 14 et 15	Melk, Sankt-Pölten.
— 16, 17, 18, 19 et 20	Abbaye de Gottweig près Mautern, Sankt-Pölten.
— 21	Vienne et en course.
— 22, 23 et 24	Bivouac près d'Ebersdorf, sur le bord du Danube.
— 25	Vienne.
— 26, 27 et 28	Au même bivouac.
— 29	Vienne.
— 30 et 31	Au même bivouac.
Juin. 1er	Haimbourg.
— 2 au 11	Vienne.
— 12 au 14	Wolfschal.
— 15 au 21	Kilsee.
— 22 au 30	Vienne.
Juillet. 1er au 3	Vienne.
— 4	Ebersdorf.
— 5	Glenzendorf, canonnade.
— 6	Deutsch, Wagram, bataille.

Juillet, 7.	Bivouac.
— 8.	Wilsferdorf.
— 9.	Frienf-Kirchen.
— 10.	Laab.
— 11 et 12	Bivouac sous Znaym, bataille.
— 13.	Pohrlitz.
— 14 au 31	Brunn.
Août, 1er au 11.	Citadelle de Spielberg, prison d'État.
— 11 et 12.	Austerlitz, Goding, Austerlitz.
— 12 au 31	Brunn.
Septembre, 1er au 13.	Brunn.
— 14	Nicolsbourg.
— 15	En course, et rencontre de l'Empereur à Steinabertz ou Funfkirchen.
— 15 au 17	Brunn.
— 18	Luntenbourg, revue de la division Montbrun par l'Empereur à Goding.
— 19 au 30.	Brunn.
Octobre, 1er au 8.	Brunn.
— 9 au 31	Vienne.
Novembre, 1er au 19	Vienne.
— 20, 21 et 22	Sankt-Pölten.
— 23 au 30.	Château de Fridau.
Décembre, 1er au 11	Château de Fridau.
— 12 au 31.	Amstetten.

1810

Janvier, 1er et 2	Amstetten.
— 3	Efferding.
— 4	Sigarding.
— 5 au 18	Passau.
— 19 au 31	Straubing.

Février,	1er au 6	Straubing.
—	7	Landshutt, Moosbourg, Freyssing et Dachau.
—	8	Augsbourg et Geissling.
—	9	Stuttgard, Carlsruhe, Rastadt.
—	10	Strasbourg, Phalsbourg, Sarrebourg.
—	11 et 12	Lunéville, Nancy, Toul, Bar-sur-Ornain.
—	13	Vitry, Châlons, Épernay, Château - Thierry, Meaux, Bondy.
—	14 au 31 Décembre	Paris.

1811

Janvier,	1er au 31	Paris.
Février,	1er	Roye et Péronne.
—	2	Cambrai, Valenciennes, Mons, Bruxelles, Louvain, Tirlemont, Tongres.
—	3	Saint-Tron, Liège, Aix-la-Chapelle, Juliers.
—	4	Neus, Dusseldorf.
—	5	Dorstein, Munster.
—	6	Ouasbruck, Bomte.
—	7	Hanovre.
—	8	Lunebourg.
—	9 au 29	Hambourg.
Mars,	1er, au 8 Septembre	Hambourg.
Septembre,	9 et 10	Stade.
—	11 et 12	Cuxhaven.
—	13	A bord le brick *le Mercure*.
—	14 au 29	Hambourg.
—	30	Wismar.

Octobre, 1er au 6	Rostock.
	Dobleran; d: ch: L: P: h: d: M. 5.
— 7.	Wismar.
— 8, 9 et 10	Lubeck.
— 11 au 23	Hambourg.
— 24.	Lunebourg, Celle.
— 25 au 29.	Hanovre.
— 30 et 31	Brunswick.
Novembre, 1er, 2 et 3	Magdebourg.
— 4	Brunswick.
— 5 et 6	Celle.
Décembre, 7 au 31	Hambourg.

1812

Janvier, 1er, au 3 Mars.	Hambourg.
Mars, 4	Ratzebourg, Roggendorf.
— 5	Schewerin, Tiplitz.
— 6	Gustrow.
— 7	Neubrandenbourg, Passemalck, Sockwitz.
— 8 au 31	Stettin.
Avril, 1er au 3	Stettin.
— 4 au 7.	Schweldt et Custrin.
— 8	Birnbaum.
— 9	Posen.
— 10 au 23	Thorn.
— 24	Lipno.
— 25	Plock.
— 26 au 30	Thorn.
Mai, 1er au 5	Thorn.
— 6	Bromberg, Schwetz, Neuenbourg.
— 7	Marienwerder, etc.
— 8	Marienbourg.
— 9 au 31	Elbing.
Juin, 1er.	Braunsberg.
— 2 au 4.	Marienbourg.

Juin. 5	Elbing.
— 6	Marienbourg.
— 7	Vu l'Empereur.
— 7 et 8	Elbing.
— 9	Braunsberg, Heligenbecl, Braudenbourg.
— 9 au 12.	Kœnigsberg.
— 13	Capiau, Wehlau.
— 14 et 15.	Georgenbourg près Insterbourg.
— 16 au 18.	Gumbinnen, Stallupohnen
— 19 au 21.	Wilkowiski, Straucie.
— 22	Glodewo, bivouac.
— 23	Bivouac sur le bord du Niémen.
— 24	Passage du Niémen, etc., bivouac à Homéli et à Rumsziski.
— 25	Zijmorni.
— 26	Mnielegany.
— 27	Evé.
— 28 et 29.	Wilna, Roukoni.
— 30	Miedniki.
Juillet. 1er	Ochmiana.
— 2.	Olchanoui, Bogdanow.
— 3.	Wichnew.
— 4 et 5.	Wolojin.
— 5.	Bobrowitski, etc.
— 6.	Bivouac.
— 7.	Rakow.
— 8 au 13.	Minsk.
— 14.	Smelowitski.
— 15 et 16	Igumen, Verezino.
— 17.	Korinitza, Esmonie.
— 19.	Bielenitschi.
— 20 au 22.	Mohilow.
— 23.	Bataille et bivouac à Soltanowska, en arrière de Now-Selki.

Juillet, 24 au 27	Mohilow.
— 28.	Chklow, Alexandria.
— 29 et 30	Orcha.
— 31.	Théolino, Nova Touchina.
Août, 1er.	Théolino, Nova Touchina.
— 2 au 12	Dombrowna, Rasfasna.
— 13	Bivouac en avant Liadie.
— 14	Bivouac à deux lieues en avant sur la route de Smolensk, Krasnoï.
— 15	Bivouac près des tentes de l'Empereur, à six lieues de Smolensk, à gauche de la route.
— 16	Bivouac sous Smolensk.
— 17	Siège et incendie de la ville.
— 18	Les Russes évacuent pendant la nuit; nous entrons le matin : fusillade sur le bord du Dniéper pour établir un pont. Incendie complet du faubourg de la rive droite.
— 19	Bivouac à deux lieues et demie sur la route de Moscou. (Le général Gudin est blessé.)
— 20	Bivouac à six lieues, même route.
— 21	Bivouac à Boulaveyo.
— 22	Bivouac à Dubki, Michalewka.
— 23	Bivouac à Cholodilovo.
— 24	Bivouac à Ousviate, deux lieues de Doroghoboui, Doroghoboui.
— 25	Bivouac à Bachireva.

Août, 26	Bivouac au bois près de Cochalevo.
— 27	Bivouac dans une grange de dépendance de la terre de Vladimiravo.
— 28	Bivouac à Cholmino, Wyazina.
— 29	Bivouac à Messoedowa.
— 30	Bivouac à Mittina.
— 31	Bivouac à Tserevo.
Septembre, 1er	Bivouac au cimetière de Gatzk.
— 2 et 3.	Logement dans la ville.
— 4.	Bivouac à cent trente verstes sur la route de Moscou.
— 5.	Bivouac à cent ving verstes de Moscou.
— 6.	Bivouac près Mojaïsk.
— 7.	Bataille et bivouac au même endroit.
— 8.	Fausse alerte d'un houra.
— 9.	Logement dans un village à quatre-vingt-dix verstes de Moscou.
— 10.	Au bivouac, à soixante-dix verstes de Moscou.
— 12.	Beau village à quarante-trois verstes.
— 13.	Maison de campagne à vingt verstes de Moscou.
— 14 et 15	Village devant Moscou.
— 16 au 31	Moscou.
Octobre, 1er au 18	Moscou.
— 19.	Merza, à vingt verstes sur la route de Kalouga.
— 20.	Bokorankoe.
— 21.	Plaskowo, Fominska.

Octobre, 22	Matkowa.
— 23	Browsk.
— 24	Devant Malojaroslawetz.
— 25	Malojaroslawetz.
— 26	En avant du même endroit.
— 27	Browsk.
— 28	Vereia.
— 29	Mojaïsk.
— 30	Couvent de Kolotzkoye.
— 31 au 8 Novembre	Bivouac sur la route de Smolensk, par Gjatzk, Wyazma et Doroghobouj.
Novembre, 8 et 9	Tsoughinow, trois verstes de Smolensk.
— 10	Bivouac à trois lieues de Smolensk.
— 11 au 15	Smolensk.
— 16 et 17	Grande marche jusqu'à Liadie.
— 18	Dombrowna.
— 19 et 20	Orcha.
— 21	Kochanow.
— 22 et 23	Tolotszyn.
— 24	Sloveni.
— 25	Kroupki.
— 26	Zochnitza, Borisow.
— 27	Village du bord de la Bérésina, à trois lieues de Borisow.
— 28	Zembin.
— 29	Zamen.
— 30	Kovalevitschi.
Décembre, 1er	Sargenki.
— 2	Yhia, village de trois maisons au milieu des bois.
— 3	Kelenow.

Décembre,	4.	Markow.
—	5.	Smorghonie.
—	6.	Ochmiana.
—	7.	Village à une lieue de Miedniki.
—	8.	Village à deux lieues de Wilna.
—	9.	Wilna.
—	10.	Evé. Village à deux lieues de Zijmorni.
—	11.	Village à cinq lieues de Kowno.
—	12.	Kowno, Glodewo.
—	13.	Village près Skanoc.
—	14.	Pilwiski.
—	15.	Virballen.
—	16.	Szirgupohnen.
—	17.	Gumbinnen.
—	18.	Darkehnen, Nordenbourg, Gerdauen, Schippenbeil, Barbenstein, Heilsberg.
—	19.	Guttstadt.
—	20.	Liebstadt, Saalfed, Preussmark.
—	21.	Riesembourg, Reden.
—	22.	Culmsée.
—	23 au 31.	Thorn.

1813

Janvier.	1er au 20.	Thorn.
—	21	Gniewskowo.
—	22	Strzelno.
—	23	Strzmeszno.
—	24 et 25.	Gneser.
—	26 au 31	Posen, Bythin et Pinne.
Février.	1er.	Mézéritz, Schwerin, Landsberg.

Février,	2 au 6	Custrin.
—	7	Berwalde, Königsberg, Schwetz-Gartz.
—	8 au 11	Stettin, Lochnitz, Prentzlow.
—	12	Templein.
—	13	Zeydnitz, Cremen et Nauen.

Ces notes, aujourd'hui au ministère de la guerre, d'une écriture à moi inconnue, sans doute tracées par un des aides de camp ou des secrétaires du maréchal, sont incomplètes. En 1813 et en 1814, sans compter Hambourg, on pourrait ajouter beaucoup de noms à tous ces noms et se promener encore aux rives de la Loire en 1815. Les chevaliers errants devaient, ce semble, passionnément aspirer au repos, si toutefois l'homme se repose jamais entièrement ici-bas!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

ERRATA

Nous commencerons par rectifier ici deux erreurs du second volume de ces Souvenirs.

Page 29, *au lieu de :* Gunebourg; *lisez :* Lunebourg.

Page 305, la lettre indiquée comme écrite par le roi de Prusse est du roi de Wurtemberg.

IIIe VOLUME

Page 60, 33e ligne, *au lieu de :* lieutenant après Krasnoé; *lisez :* lieutenant, après Krasnoé ce fut.

Page 99, 7e ligne, *au lieu de :* pa; *lisez :* par.

Page 182, 9e ligne, *au lieu de :* eurs; *lisez :* leurs.

Page 193, 22e ligne, *au lieu de :* lu; *lisez :* lui.

Page 196, 2e ligne, *au lieu de :* cinquième la ; *lisez :* cinquième de la route.

Page 264, 10e ligne, *au lieu de :* Paris, des siens; *lisez :* Paris, loin des siens.

Page 283, *au lieu de :* moment par; *lisez :* moment, par.

Page 320, 10e ligne, *au lieu de :* s'éveilie; *lisez :* s'éveille; mais nous avons ici une autre rectification à faire. Le maréchal n'aurait pas dit qu'il s'éveillait souvent et n'aurait point réveillé ses gens pour savoir le temps qu'il faisait; il se contentait de le demander quand on lui apportait une dépêche à lire. La réflexion nous a amené à comprendre que le sens de cette lettre avait été mal saisi. A toute heure, toujours, on éveillait le chef d'armée dès qu'un ordre, dès qu'une dépêche arrivait.

Page 393, 15e ligne, *au lieu de :* Castiglio e; *lisez :* Castiglione.

Page 420, 2e ligne, *au lieu de :* douleur; *lisez :* douleurs.

TABLE DES MATIÈRES

1813

LETTRES PARTICULIÈRES



APPENDICE

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 8630.

